

522

Général DUBAIL.

**QUATRE ANNÉES
DE COMMANDEMENT**



1914 - 1918

**(1^{re} ARMÉE - GROUPE D'ARMÉES DE L'EST -
ARMÉES DE PARIS)**

Journal de Campagne

TÔME III

GROUPE D'ARMÉES DE L'EST



PARIS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE MILITAIRE UNIVERSELLE

L. FOURNIER

264, Boulevard Saint-Germain. 264

1921

QUATRE ANNÉES
DE COMMANDEMENT



1914-1918

A° Lh⁴
1983

Général DUBAIL



QUATRE ANNÉES DE COMMANDEMENT



1914 - 1918

(1^{re} ARMÉE - GROUPE D'ARMÉES DE L'EST -
ARMÉES DE PARIS)

Journal de Campagne

TOME III

GROUPE D'ARMÉES DE L'EST



PARIS

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE MILITAIRE UNIVERSELLE

L. FOURNIER

264, Boulevard Saint-Germain, 264

1921

CRÉATION DE LA RÉGION FORTIFIÉE DE BELFORT



(R. F. B.)

15 août.

Retour à Neufchâteau à 7 h. 45.

Les événements de la soirée du 14 sont de peu d'importance.

Il est créé à la date de ce jour, une région fortifiée de Belfort, aux ordres du général Demange, relevant de la VII^e Armée, et comprenant la 57^e Division, l'ancien Groupement Legros constitué en Division territoriale, la place de Belfort, les 9^e et 10^e Divisions de cavalerie (provisoirement) et les garnisons des organisations défensives des crêtes des Vosges jusqu'au massif inclus du Ballon d'Alsace.

Un de mes officiers vient d'avoir, au cours d'une permission, l'occasion de causer longuement avec un médecin-major rentrant de captivité (médecin-major de 1^{re} classe, actuellement détaché à Tours), qui lui a donné les détails les plus intéressants sur le moral de nos officiers prisonniers et sur les signes incontestables de fléchissement qui se manifestent chez les Allemands.

D'après ce médecin-major, qui a été successivement médecin-chef des hôpitaux français de Chauny et d'Avesnes, qui a exercé ensuite des fonctions analogues à Stralsund et qui, comme tel, a été en contact avec de très nombreuses personnalités, le changement d'attitude des Allemands à notre égard serait très net et tout à fait symptomatique ; la morgue aurait disparu avec la confiance en la victoire. Le désir de la paix devient de plus en plus ardent et on ne se gêne pas pour l'exprimer publiquement, même devant des Français ; certains médecins évacués auraient même été présents en vue d'une propagande pacifiste.

L'énormité des pertes allemandes a vivement frappé l'opinion publique. D'autre part, les hommes dont se composent actuellement les dépôts paraissent très médiocres comme valeur physique autant que comme valeur militaire. Enfin les jeunes classes auraient été très écrémées par les engagements volontaires du début de la guerre.

Bref, toutes ces constatations inspirent à nos prisonniers la certitude absolue de notre succès final, en leur donnant l'impression que, depuis quelques mois, la force allemande est sur une pente descendante, et qu'elle s'écroulera très rapidement dès qu'un choc sérieux lui aura été porté.

Saint-Dié est bombardé de 14 h. 30 à 16 h. 30. Dégâts matériels importants, 15 victimes. Canonnade assez sérieuse sur le camp de Wettstein.

Le général de Maud'huy m'avise que l'attaque du Linge-Barrenkopf est fixée au 17 août.

16 août.

Événements de la nuit :

D. A. L. — Bombardement intermittent d'Emberménil et des positions au nord-est de Reillon. Nos reconnaissances ont atteint et reconnu la lisière sud-ouest du Remabois et ont détruit le fil de fer d'un poste avancé de l'ennemi au sud-est de Leintrey.

VII^e Armée. — Hier vers 20 heures, un de nos escadrons à pied a exécuté un coup de main entre Burnhaupt-le-Bas et Ammertzwiler : il a fait des prisonniers, pris un lance-bombes, un lance-fusées, et une mitrailleuse ; puis il est rentré sans encombre dans nos lignes.

J'envoie le commandant Tison à Longueville pour assister aux expériences de jets de liquides enflammés, qui auront lieu à 14 heures. On serait arrivé, paraît-il, à lancer le jet, à une distance de 70 mètres, sans l'enflammer au préalable et, à 50 mètres, après l'avoir enflammé.

Mon officier d'ordonnance et le capitaine Gillot vont s'assurer que tout est prêt pour la visite de lord Kitchener, qui doit avoir lieu demain. Le ministre anglais sera accompagné du général en Chef et de M. Millerand. La revue du 6^e Corps sera passée entre Maritz-la-Grande et Erize-la-Petite. Déjeuner à Dugny (Q. G. de la R. F. V.), puis visite au Malimbois et, si possible, au poste d'observation du fort de Gironville ; enfin, dîner à Bar dans mon ancienne résidence de la rue Lapique, avec garde d'honneur et musique. Il faut affirmer aux yeux de tous l'étroite solidarité qui existe entre la France et l'Angleterre.

La VII^e Armée fait savoir que Saint-Dié a été bombardé à 17 heures. On a répondu sur la gare de Sainte-Marie. De 16 h. 30 à 18 h. 15, nous avons canonné la cote 597 (nord de Launois) et les carrières au sud, ainsi que la cote 619 (nord du Fraiteux). L'ennemi a violemment riposté sur 627 et le bois Martignon.

Dans la soirée, je reçois l'ordre d'opérations de la VII^e Armée pour l'attaque sur le Linge-Schratz et je vois avec étonnement qu'on se borne à attaquer d'abord sur le Linge, en réservant le Schratz pour une seconde phase. J'envoie des observations par télégramme chiffré au général de Maud'huy, en appelant son attention sur les dangers des attaques en pointe qui permettent à l'ennemi la concentration de ses moyens sur les troupes d'attaque.

Je lui disais d'intervenir pour obtenir la simultanéité des attaques en les retardant au besoin. Il me répond que les ordres sont donnés et qu'il n'est pas possible de rien modifier. C'est regrettable.

Notre artillerie a répondu au bombardement d'Ampfersbach et de Gaschney par un tir sur une fabrique à l'est de Munster et sur les batteries établies près du cimetière. La fabrique a été incendiée.

VISITE DE LORD KITCHENER

PRISE DES HAUTEURS DE MAETLE (SUD-EST DE SONDERNACH)

17 août.

Départ à 7 h. 15 pour recevoir à 10 h. 1/2 à Triaucourt lord Kitchener, le général en Chef et le ministre de la Guerre.

A 11 heures, revue du 6^e Corps au nord-est de Maritz-la-Grande. Très beau spectacle qui enthousiasme tout le monde. Lord Kitchener ne tarit pas d'éloges sur nos troupes. Nous déjeunons à Dugny et partons pour le Malimbois (trajet en autos et en petit Decauville). Nous nous rendons, par les boyaux, jusqu'à l'observatoire de la Carrière où les généraux anglais peuvent voir, à la fois, les lignes françaises et celles de l'ennemi. On aperçoit même distinctement des soldats allemands dans leur tranchée de première ligne.

Le temps nous manque pour aller sur la hauteur de Gironville.

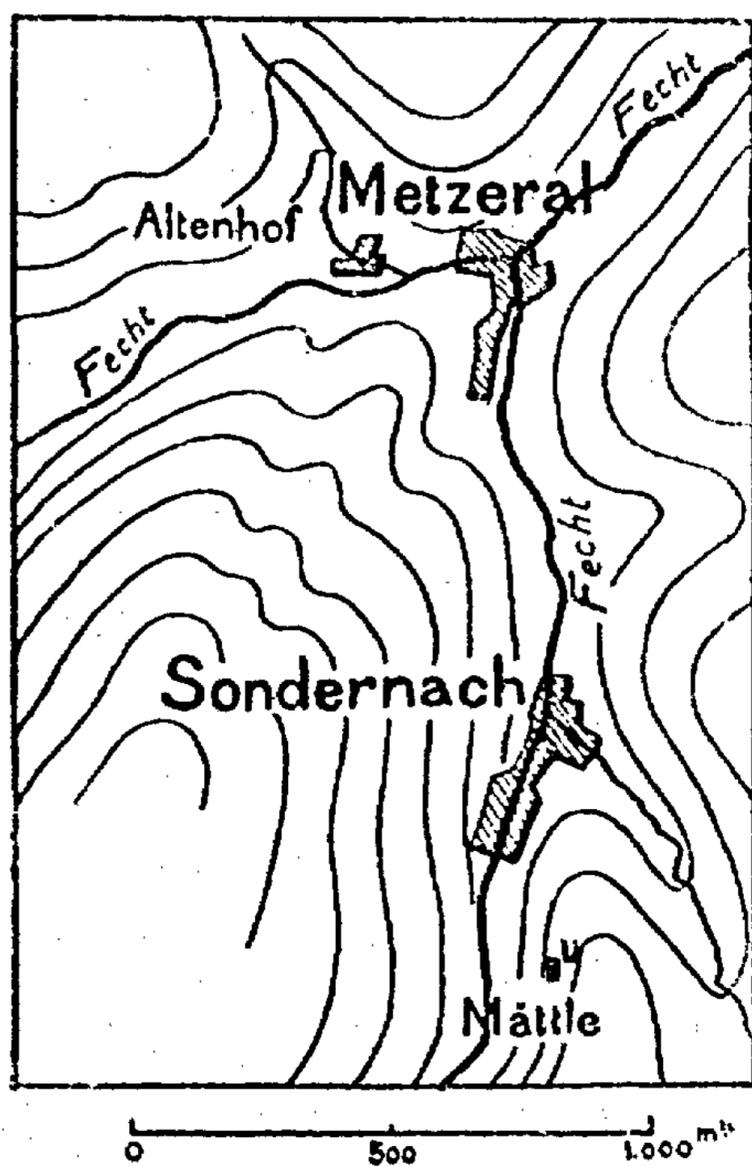
Retour à Bar. La ville acclame les généraux et les ministres.

La garde d'honneur est formée d'une forte compagnie, dont tous les cadres et tous les soldats sont décorés de la Légion d'honneur ou de la médaille militaire et de la croix de guerre. Lord Kitchener la passe lentement en revue et interroge les gradés et les hommes.

Dîner dans mon ancien logement chez M^{me} Faucher, qui est, fort aimablement, venue de Paris pour aider mon officier d'ordonnance dans sa charge de chef de popote. Echange de toasts. Départ des ministres et du général en Chef à 21 heures.

Le général Joffre m'a exprimé toute sa satisfaction. La journée a été très réussie ; elle aura une influence salutaire sur l'esprit de lord Kitchener qui emporte une haute idée de la valeur des troupes de l'est et de la force de nos positions.

Dans la soirée, j'apprends que l'attaque du Linge n'a pas eu lieu, la préparation par l'artillerie ayant paru insuffisante. L'opération sera reprise demain. Cependant une diversion opérée plus au sud par la 66^e Division sur la hauteur de Mättle (sud-est de Sondernach), a parfaitement réussi. Nous y avons fait une quarantaine de prisonniers. A 18 heures,



nous avons repoussé une première contre-attaque lancée sur les positions à l'est de Metzeral et sur Sondernach.

L'ennemi a canonné la vallée de la Thur, entre Thann et Bitschwiller. Notre artillerie a violemment battu, de son côté, le Reichackerkopf pendant l'action sur Mättle.

COMBATS AU LINGE ET AU SCHIRATZMÄENNELE

18 août.

Je me rends à 7 heures à Dugny, où j'ai un long entretien avec le général Herr. J'examine avec lui la situation de Verdun, en ce qui concerne, d'une part, l'évacuation de ses approvisionnements, d'autre part, l'organisation des lignes successives de défense et la transformation à faire subir aux unités qui précédemment relevaient de la Place.

La question des approvisionnements de Verdun est actuellement à l'étude et fera l'objet d'un rapport particulier.

En attendant, le général Herr a attiré mon attention sur trois points spéciaux : 1° le stock de charbon ; 2° l'argent ; 3° les bateaux.

1° La Place renferme un stock de charbon formidable, provenant, d'une part, de la réserve normale qui lui était affectée, et, d'autre part, des approvisionnements supplémentaires que le gouverneur s'est constitués par réquisition et par main-mise, à la mobilisation, sur le charbon que transportaient des chalands affrétés par l'industrie.

A l'égard de ces derniers, le général Herr me propose de lever l'embargo sur les chalands destinés à des usines travaillant pour l'Etat et j'approuve sa résolution. Il me soumettra prochainement un projet en ce qui touche le reste.

2° La réserve d'argent de la Place s'élève à 8 millions, constitués en papier et en argent. Je suis d'avis d'en affecter une partie au service de la solde et de verser l'excédent au Trésor à l'Intérieur. Des propositions précises seront soumises dans ce sens au général en Chef.

3° Il y a actuellement, à Verdun, un millier de chalands représentant une valeur de 4 à 5 millions. Ils sont évacuables tant que nous n'aurons pas réoccupé Saint-Mihiel. Ils servent actuellement au cantonnement des troupes ou des malades. Je ne vois pas d'autre solution que de prévoir leur

destruction pour le cas où nous serions contraints d'abandonner Verdun.

Le général Herr s'occupe très activement de l'étude des lignes successives à organiser, en tenant compte de la nouvelle conception des régions fortifiées. D'ores et déjà, il est à prévoir que les travaux seront longs en raison de la pénurie de travailleurs.

Nous tombons d'accord sur tous les points. Le général a déjà fait procéder suivant mes instructions, à l'augmentation des moyens de passage supplémentaires sur la Meuse au sud de Verdun. Enfin, il s'efforce de perfectionner l'organisation des divisions de la Place, en les dotant des parcs et des convois qui leur manquent. Il a déjà pu créer deux sections de munitions (une S. M. A. et une S. M. I.). Ce n'est qu'un commencement et il est évident que pour la suite il devra réclamer à la D. A. ce qui lui manque.

D'autre part, la question se pose de donner de la mobilité à l'artillerie lourde de ce front. Le meilleur moyen serait certainement d'affecter à la R. F. V. un nombre de tracteurs suffisant. Il serait, en outre, nécessaire de faire venir de l'intérieur des avant-trains de siège, car la Place n'en possède que soixante pour quatre cents bouches à feu environ. Des demandes spéciales seront faites à ce sujet.

Je rentre à Neufchâteau dans l'après-midi.

J'ai reçu de la VII^e Armée des précisions sur le retard apporté hier au déclenchement des attaques sur le Linge.

La préparation d'artillerie paraissait, à son début, donner de bons résultats tant sur les organisations que sur le personnel de l'ennemi. Mais, peu à peu, son efficacité diminuait ; l'adversaire tirait pendant le bombardement et esquissait même une attaque.

Les communications étant coupées entre le général commandant la Division et le colonel commandant de l'infanterie, celui-ci demandait par la télégraphie optique, à 18 h. 45, une prolongation de la préparation d'une demi-heure. Ce changement au programme prévu, difficilement transmis aux batteries au dernier moment, accentuait l'inefficacité du tir.

Finalement, à 19 h. 15, ayant reçu les comptes rendus de ses commandants de bataillon, le colonel, toujours coupé de

ses communications avec la Division et voyant la nuit arriver, décidait de contremander l'attaque.

Le général N..., placé devant le fait accompli, ne pouvait que l'accepter ; il décidait de reprendre l'opération dans les mêmes conditions générales, le lendemain 18, en avançant toutefois à 18 heures le moment du déclenchement de l'infanterie. Le général de Maud'huy approuvait ces dispositions.

Pendant que cette attaque était ainsi remise, celle de la 66^e Division (considérée comme une diversion) sur Mättle, réussissait complètement. Le terrain conquis de ce côté améliore de façon très heureuse notre situation à Sondernach, et nous permet, en outre, d'inquiéter l'ennemi à Landersbach.

On a repoussé deux nouvelles contre-attaques dans la région de Sondernach.

Au Linge, les opérations ont été reprises aujourd'hui. A la suite de nos observations, les deux attaques sur le Linge et le Schratz ont été sinon simultanées, du moins très rapprochées, elles paraissent avoir réussi. Les nouvelles reçues à 19 heures font, en effet, connaître que la crête du Schratzmännel est occupée, en même temps que le blockhaus du Linge.

Reste le Barren, dont je m'occuperai demain.

Dans la journée :

1^{re} Armée. — Grande activité allemande en forêt d'Apremont. A la Vaux-Féry, en particulier, violent bombardement et fusillade non suivis d'attaque. — Bombardement au bois Le Prêtre, à Fey et Flirey.

Sous un bombardement violent, à la VII^e Armée, vers 22 heures, le 11^e B. C. P. abandonne le blockhaus du sommet du Linge. On résiste, au contraire, aux contre-attaques sur le Schratz.

19 août.

Je pars à 5 h. 15 pour Epinal. Je trouve le commandant Pichot-Duclos que j'ai convoqué pour avoir de lui le compte rendu des opérations qu'il a suivies à la VII^e Armée.

A 9 heures, je reçois la Commission nationale de l'Armée à l'état-major du gouverneur.

M. Doumer aurait voulu aller en Alsace ; je lui rappelle qu'il faut une autorisation spéciale du général en Chef. Il n'insiste pas et bornera sa visite au périmètre de la Place de Belfort. La conférence roule sur les ressources spéciales à la Place lors de la mobilisation et sur ses ressources actuelles, ainsi que sur la situation nouvelle d'Epinal.

L'après-midi, je laisse la Commission visiter le camp retranché et je vais à la VII^e Armée m'entretenir avec le général de Maud'huy des attaques en cours et de celles projetées.

On me signale un bombardement violent, non suivi d'attaque, sur le Schratz. Le général N... demande quelques jours de répit pour remettre de l'ordre dans ses unités ; il compte reprendre ses attaques simultanément, sur le Linge, le Schratz et le Barrenkopf ; ce sera, pense-t-il, pour après-demain. Je demeure sceptique et je crois à un jour ou deux de retard comme d'habitude. J'insiste pour que l'attaque soit bien une action d'ensemble et qu'elle ne dégénère pas en affaire de détail.

Dans la nuit, je reçois un télégramme chiffré du général en Chef approuvant les propositions contenues dans le télégramme adressé hier et me recommandant, ce qui est déjà fait, d'exiger une attaque d'ensemble sur un large front et non une série d'actions de détail.

Il faut se hâter, en tout cas, car l'heure des relèves s'approche : il faudra bientôt se mettre sur la défensive, afin d'être en mesure de fournir au général en Chef tout ce qu'il est possible de distraire de la VII^e Armée pour la grande offensive de septembre.

Je rentre à Epinal à 8 heures et j'envoie un chiffré au général en Chef.

Au cours de la journée, bombardement assez violent de nos positions du Schratz, du Linge, du lac Noir et du bois de Mühlenwald (3 kilomètres sud du lac Noir). Il n'y a pas

d'attaque, mais seulement sortie de fortes patrouilles allemandes qui sont repoussées.

Sur le front des autres armées, activité habituelle.

20 août.

Je pars à 7 heures avec la Commission sénatoriale de l'Armée pour Belfort par le Ballon d'Alsace.

Conférence à 10 heures ; y assistent : le général Demange, gouverneur de Belfort et commandant la R. F. B. et tous les chefs de service.

L'après-midi, je laisse le général Demange faire visiter les ouvrages de la Place à MM. Doumer et Jeanneney et je rentre à Neufchâteau à 17 h. 30.

Expédition des affaires. Télégramme chiffré au général de Maud'huy lui notifiant mes observations au sujet des intentions écrites du général N... qui ne me satisfont pas complètement.

Les comptes rendus de la soirée ne mentionnent que des bombardements violents dans les Vosges et en Woëvre.

21 août.

VII^e Armée. — Au cours de la nuit, notre artillerie a exécuté des tirs de surprise dans la région de Lusse (vallée de la Fave) et de la cote 524 (nord de la Chapelotte).

En ce dernier point, l'explosion d'une de nos contre-mines a fait sauter un abri allemand.

D. A. L. — Hier, à partir de 19 h. 30, l'ennemi a attaqué, avec un bataillon, dans la forêt de Parroy, nos postes avancés du Haut-de-la-Faîte. Il a été repoussé.

A 9 h. 20, je reçois une réponse chiffrée du général de Maud'huy. Il me dit que l'attaque du général N..., reportée à demain, aura lieu sur tout le front Schratz-Barren.

Dans la journée, il y a eu des actions réciproques d'artillerie à la Fontenelle et dans le secteur nord-est de Thann.

Dans la région d'Ammertzwiler, nos canons de 58 ont provoqué de nombreuses explosions et des paniques dans les tranchées allemandes. Une batterie de 150, qui s'était révélée, a été prise sous un feu particulièrement efficace.

A partir de 17 h. 30, l'ennemi a canonné violemment la Chapelotte et l'infanterie a tenté de pénétrer dans l'entonnoir provoqué hier par nos contre-mines. Nous l'avons chassé à coups de fusil et de grenades.

Dans la région de la Fecht, tempête à partir de 16 heures.

L'ACTION REPREND SUR LE FRONT SCHIRATZMÆENNELE-BARRENKOPF

(22 et 23 août 1915.)

22 août.

Dans le secteur de la Meurthe, notre artillerie a été particulièrement active au cours de la nuit contre les travailleurs allemands.

Une attaque allemande dirigée entre 20 et 21 heures, sur l'éperon sud de Sondernach a été repoussée.

Persistance du brouillard et de la tempête dans la vallée de la Fecht, qui empêchera peut-être l'attaque d'aujourd'hui.

A 9 heures, visite du général Gérard, commandant le D. A. L., qui vient me soumettre le programme de la tournée du roi des Belges pour le 24.

Je reçois, à 18 heures, le commandant Pichot-Duclos avec deux autres officiers du G. Q. G. Ils reviennent de Dugny, où ils avaient une mission à remplir auprès du général Herr.

Cette mission consistait à dénombrer les batteries lourdes et sections de mitrailleuses existant dans la R. F. V. et à en déduire les quantités que le général en Chef pourrait encore prélever pour sa grande offensive de septembre. Le temps presse : il faut se hâter ; nous tombons d'accord sur les éléments qu'il est possible d'enlever immédiatement.

Les nouvelles reçues de Remiremont sur l'attaque qui s'est déclenchée cet après-midi, sont laconiques faute de renseignements précis des exécutants. Toutefois, il paraît certain que nous tenons le sommet du Barren. De plus, le combat vu par le général N..., semble se passer tout entier à l'est de la crête du Schratz et même du Linge. — Vers 18 heures, trois Allemands de la petite carrière du Schratz, se sont rendus, en disant que sur cinquante qu'ils étaient quarante-cinq avaient été tués et qu'ils en avaient assez.

23 août.

Ce matin, les renseignements reçus de la VII^e Armée sur l'attaque d'hier sont moins bons que les premiers. On pense que nous tenons le sommet du Schratz et la petite carrière et que nous progressons vers la grande.

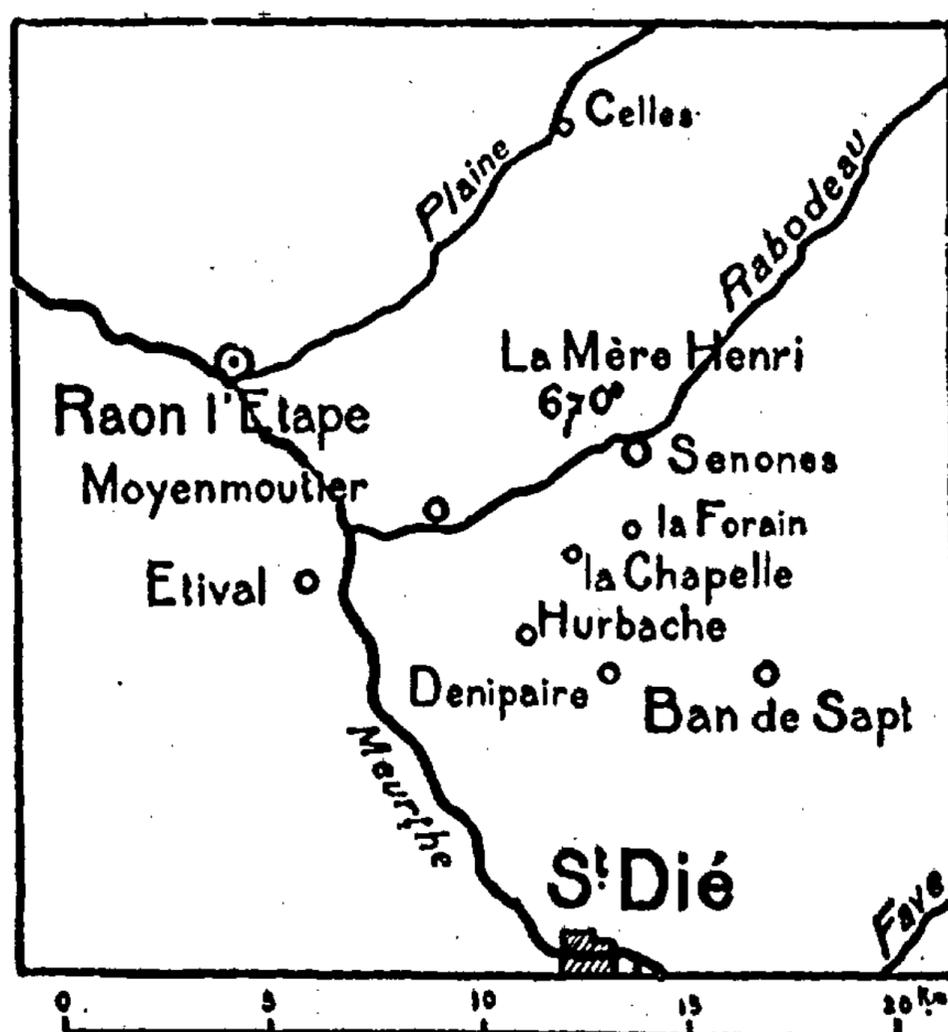
Au Barren, nous nous sommes emparés de la tranchée allemande qui précède les blockhaus du sommet et de la clairière.

Dans la soirée, la VII^e Armée n'a pas encore de précision sur les attaques Linge-Barrenkopf. Sous toutes réserves cependant, elle fait savoir qu'on aurait sérieusement progressé et qu'on tiendrait le sommet du Barren. Je vais envoyer sur place un officier demain matin.

Les Allemands fortement éprouvés dans la région du Rabodeau par le tir de nos canons de 58, bombardent violemment la crête de la Mère-Henri (nord de Senones) et le Forain. Notre artillerie a riposté. Les Allemands canonnent aussi 627 (la Fontenelle). Nous ripostons très vivement.

1^{re} Armée. — Dans le bois Le Prêtre, nous bombardons des tranchées, où l'ennemi paraît installer des appareils émetteurs de gaz asphyxiants. L'artillerie ennemie riposte avec violence. — Quelques obus et bombes sur nos tranchées au sud de Mort-Mare.

R. F. V. — L'artillerie ennemie canonne Fromezey et le bois de Consenvoye avec du 21, le bois des Chevaliers et la région de Vaux-les-Palameix.



Quelques tirs heureux, de notre part, sur des convois près de Vigneulles et sur les tranchées allemandes près de Woinville.

Une attaque allemande sur l'éperon de Sondernach a été repoussée.

VISITE DU ROI DES BELGES

LA POSITION LINGE-BARRENKOPF PARAISSANT STABLE, ARRÊT DE LA PÉRIODE OFFENSIVE ET ORGANISATION

24 août.

Départ à 6 h. 30 pour Pont-Saint-Vincent.

A 8 heures, je reçois à la gare le roi des Belges, le président de la République, le général en Chef, le ministre de la Guerre et leur suite.

Nous nous rendons près d'Azélot, où le 20^e Corps est passé en revue (9 heures). — Remise des drapeaux à la brigade marocaine. — Visite des cantonnements. — Déjeuner au château de Fléville (12 heures).

Tournée de l'après-midi : Malzeville (aviation), mont d'Amance, mont Saint-Jean. — Arrivée à 17 h. 30 à Custines, où le cortège se disloque. — Départ du train royal et présidentiel (18 heures). — Je rentre à Neufchâteau à 19 h. 45.

Au milieu du jour, j'ai reçu un télégramme de la VII^e Armée m'avisant que le blockhaus du Barrenkopf avait été de nouveau perdu cette nuit, mais qu'on tenait, devant l'ouvrage, la tranchée allemande enlevée avant-hier.

En résumé, sur la partie la plus intéressante du front, entre le Collet au sud du Lingekopf et les Carrières (sud du Schratzmännelé), nous occupons la crête militaire du versant ouest et les organisations allemandes sont établies sur la crête militaire du versant est. Entre les deux lignes, s'étend, sur une cinquantaine de mètres environ, un plateau bosselé et défoncé, balayé par le tir des fusils et des mitrailleuses.

Le Linge et le Barrenkopf pourront être ultérieurement enlevés par des actions locales.

Dans l'ensemble, le général N... estime qu'une fois nos positions actuelles consolidées par le perfectionnement de l'organisation défensive, nous aurons sur tout ce front la situation d'équilibre stable que le général en Chef a prescrit d'obtenir. J'ai donc adressé au général de Maud'huy le télégramme chiffré suivant :

Installez-vous le plus solidement possible sur les positions conquises. Enlèvement ultérieur des blockhaus restants au sommet du Linge et du Barren fera objet d'opérations détail à mener par occupants de la ligne, quand circonstances paraîtront favorables.

J'estime, en effet, qu'il est nécessaire de se mettre sur la défensive, pour retirer définitivement la 129^e Division et être en mesure de l'envoyer au nord-ouest pour la grande offensive de septembre.

Comme conséquence de cette décision, le général N... effectuera, demain 26, la remise de son secteur à la 47^e Division.

Dès hier, d'ailleurs, la 129^e Division n'avait plus comme troupes d'infanterie sur le plateau, que trois bataillons. Mais son artillerie ne sera retirée que très progressivement tant en raison de l'activité de l'artillerie ennemie en cette région, que pour parer à tout à-coup dans cette période délicate.

Si l'on jette un coup d'œil en arrière, on se rend compte que, depuis deux mois environ, nous avons perdu sur ce théâtre (nord et sud de la Fecht), environ 20.000 hommes pour atteindre le front Hilsenfirst-Sondernach-Mättle-Metzeral-Linge (gain en profondeur de 1.600 mètres à l'Hilsenfirst ; 2.000 mètres dans la région de Sondernach-Metzeral, 4 à 500 mètres au Barren, 500 mètres au Linge).

Il n'est pas exagéré de dire que nous avons attiré de ce côté des forces allemandes numériquement très supérieures aux nôtres, au moins la valeur d'un corps d'armée et demi, et que leurs pertes ont dépassé de beaucoup les nôtres.

C'est un des exemples typiques de ces opérations d'usure entre deux adversaires de valeur comparable, lorsque la supériorité des moyens matériels n'est pas suffisante pour amener une rupture d'équilibre.

Nous avons ici nettement pris la supériorité morale ; mais les Allemands ne nous étaient pas inférieurs en infanterie et, de plus, ils sont parvenus, en quelques jours, à disposer d'une artillerie lourde plus puissante que la nôtre par la rapidité de son tir, sa mobilité, son calibre et sa force numérique, et c'est pourquoi nos progrès ont été limités.

25 août.

Ce matin, de Malzeville, soixante avions sont partis pour bombarder les hauts fourneaux et les poudreries de Dillingen (6 kilomètres nord-ouest de Sarrelouis). On a lancé 148 obus, dont 27 de 155 sur ces établissements, plus 2 obus (155 et 90) sur la gare de Morhange.

Deux avions ont dû, par suite d'une panne, atterrir dans les lignes allemandes vers Berlize et Saint-Avoid. Un autre, atteint par le canon ennemi, est descendu dans nos lignes près d'Arracourt (pilote et passager blessés).

Je suis avisé qu'à la suite de la visite à Verdun du commandant B..., envoyé par le G. Q. G., un premier prélèvement de douze batteries lourdes a été ordonné et que le général Herr est déjà invité à le préparer.

Le commandant B... ne m'a d'ailleurs pas caché qu'un deuxième prélèvement suivrait de près.

Je m'efforcerai d'en réduire les conséquences pour Verdun, en faisant appel le plus possible aux ressources de Toul en canons longs : il faudra, à cet effet, munir de cinq golis les 120 et 155 L. restant dans cette place. Quant aux canons courts, la place de Verdun, comme celle de Toul d'ailleurs, n'en contient pour ainsi dire plus.

Dans ces conditions, je vais insister auprès du général en Chef sur la prudence qui doit présider à ces prélèvements de matériel sur la place de Verdun, et, en tout cas, sur la nécessité de constituer, préalablement à ce deuxième appel, les deux groupes de 75 dont le commandant B... est venu étudier sur place la réalisation (au moyen de vingt canons isolés existant dans la place de Verdun).

Dans le même ordre d'idées, le général Herr demande instamment à conserver les six bataillons territoriaux du

6^e Corps mis à sa disposition ou à en recevoir un même nombre en remplacement. Ces deux solutions sont également irréalisables. Mais, en raison des travaux considérables à exécuter par la R. F. V., j'ai autorisé le général Herr à utiliser, le plus longtemps possible, les régiments territoriaux du 6^e Corps pour ses travaux de seconde ligne.

Je demanderai au G. Q. G. de me fixer la date (la plus éloignée possible) à laquelle il faudra que ces régiments soient remis *complètement* à la disposition de leur corps d'armée.

A cet ordre de préoccupations se rattache la question des régiments actifs de la place de Verdun (dépôts des 164^e, 364^e, 166^e, 366^e régiments d'infanterie et du 5^e régiment d'artillerie à pied). Ces unités sont restées jusqu'à ce jour aux ordres du gouverneur. Le rectificatif du 14 août 1915 à l'Instruction sur les attributions des généraux commandant les Régions, place sous l'autorité de ces officiers généraux les dépôts affectés aux garnisons de défense des places fortes. Or, il me revient que le transfert des dépôts vers l'intérieur serait envisagé.

Du moment que la loi n'a pas supprimé les places, je demanderai à bénéficier du moins des dispositions de la législation qui nous sont favorables et à conserver les dépôts en question.

Au cas où cette interprétation ne serait pas possible, j'insisterai tout au moins pour qu'ils soient maintenus à Verdun et que le gouverneur soit autorisé à les utiliser. Ils représentent, en effet, un effectif de 6.000 travailleurs.

La R. F. V., avec les *travaux considérables* de toute sorte qu'elle doit mener à bien, ne peut être amputée d'un seul coup de 12.000 travailleurs. Or, c'est ce qui se produirait, si elle perdait à la fois les régiments territoriaux du 6^e Corps et les dépôts de Verdun.

En admettant qu'il puisse y avoir quelque intérêt à évacuer le matériel ainsi que le personnel de gestion et d'entretien de ces dépôts, le maintien des bataillons de dépôt présenterait, au contraire, tout avantage tant au point de vue de l'instruction, dans une atmosphère particulièrement favorable à leur état moral, qu'au point de vue des besoins de la défense.

Je saisisrai aujourd'hui même le général Joffre de ces questions.

Visite de MM. de Scevola et Forain, qui viennent avec la mission de créer, à Nancy, une section de camoufleurs, analogue aux trois sections fonctionnant déjà sur le reste du front. Ils m'expliquent leurs travaux. La création d'observatoires d'artillerie est particulièrement intéressante. Il leur est arrivé d'en établir dans des conditions qui font le plus grand honneur à leur imagination et à leur audace. Deux exemples entre cent :

Le cadavre d'un cheval git, gonflé depuis longtemps déjà, en avant de la tranchée de première ligne; les artistes construisent, avec carcasse métallique et vide à l'intérieur, un cadavre camouflé absolument semblable, tandis qu'on établit une communication souterraine allant de la tranchée au cheval. Puis on choisit une nuit très sombre agrémentée de pluie pour faire la substitution et le lendemain, les Boches ne se doutent pas que deux yeux les observent à courte distance.

Dans un autre secteur, le choix des camoufleurs se fixe sur un énorme et vieux tronc de saule qui dépasse la tranchée de quelques mètres. Ils opèrent comme pour le cheval et, un beau jour, nous possédons un observatoire de plus installé dans le nouveau tronc d'arbre, muni intérieurement de gradins et de siège.

Dans la soirée (21 heures), je reçois l'ordre d'embarquer demain la 39^e Division du 20^e Corps, la réserve d'infanterie, un groupe lourd et les compagnies du génie, en faisant courir le bruit que c'est pour l'Italie.

Les embarquements auront lieu à Minvaux, Charmes, Bayon et Lunéville, qui ne sont pas exactement ceux primitivement désignés, mais qu'il a fallu choisir, pour réduire les distances à parcourir par les troupes.

26 août.

Journée un peu terne.

Le général en Chef me demande deux divisions de cavalerie à envoyer immédiatement et me prescrit d'en retirer

deux autres du front, pour qu'elles puissent être embarquées à la fin du mois.

VII^e Armée. — Les Allemands ont bombardé Vieux-Thana et la route de Mulhouse. A nos tirs sur les ouvrages et les travailleurs, l'artillerie ennemie riposte sur nos positions de la Fontenelle, de 607 et de la Cade. — Bombardement intermittent de Diefmatten et de Michelbach. Nous ripostons.

D. A. L. — Bombardement réciproque.

I^{re} Armée. — Quelques grosses bombes allemandes ayant causé des dégâts dans nos tranchées, notre artillerie a riposté sur la lisière sud-ouest de Mort-Marc.

R. F. V. — A deux reprises, bombardement du bois de la Selouze (petit et gros calibre). Nous ripostons sur Lamorville.

27 août.

La VII^e Armée fait savoir qu'en fin de journée, hier, elle a rectifié son front entre la clairière de Mättle et Sondernach, en s'emparant de quelques tranchées allemandes (66^e Division). — De ce côté, nous tenons la ligne de crêtes, sauf en deux points, et des postes ont été poussés sur le versant est jusqu'à l'allée forestière.

A 20 heures une contre-attaque a été repoussée.

Je pars à 7 heures pour Dugny, où j'ai, de 9 h. 30 à 11 heures, une longue conférence avec le général Herr pour la solution des questions fort complexes intéressant la réorganisation de la R. F. V. Je prends des décisions immédiates pour la plupart, les autres seront soumises au général en Chef.

L'après-midi, je me rends au Q. G. de la 67^e Division à Thillombois, où j'examine la situation avec le général Aimé et je lui donne les directives nécessaires. (Le général Aimé vient de prendre le commandement de cette Division.)

Je rentre à 18 h. 45 à Neufchâteau et j'y trouve des télégrammes du G. Q. G. et les nouvelles de la journée. On m'enlève la 11^e Division et l'A. C. du 20^e Corps et on continue les prélèvements d'artillerie à Verdun.

C'est une question sur laquelle je vais de nouveau appeler l'attention du général en Chef, car le général Herr s'est encore plaint à moi, ce matin même, de ces prélèvements qui enlèvent à la région fortifiée le plus clair de ses moyens d'action.

Il m'a exprimé le très vif désir de savoir s'il doit encore subir de nouveaux prélèvements et *l'importance totale de ce qui lui sera enlevé*. Ce renseignement lui serait nécessaire pour organiser son artillerie et se constituer une réserve aussi mobile que possible.

28 août.

Lors de ma dernière visite, le général en Chef m'avait laissé entrevoir la possibilité de disposer prochainement des divisions territoriales du gouvernement militaire de Paris et j'avais appelé immédiatement son attention sur la nécessité d'en affecter une à la R. F. V.

A l'occasion du retrait des deux régiments territoriaux du 6^e Corps qui jusqu'à ce jour travaillaient pour la région, je vais insister de nouveau aujourd'hui même sur l'opportunité qu'il y aurait de rendre des travailleurs au général Herr, *en raison du front très étendu qu'il est chargé de tenir, des travaux considérables qu'il faut terminer et de la pénurie de travailleurs dont souffre la région*.

Je serais heureux également d'obtenir, s'il était possible, une autre division territoriale pour la VII^e Armée. Sans être aussi nécessaire que celle de Verdun, cette division serait particulièrement utile, tant pour l'exécution des travaux des groupes vosgiens, que pour la préparation des fronts d'attaque en vue de l'offensive projetée en Haute-Alsace.

En outre, le retrait de la 10^e Division de cavalerie milite en faveur du renforcement de cette partie du front.

Je suis amené, à la suite de constatations concordantes faites dans toutes mes armées, à appeler également l'atten-

tion du général en Chef sur la faiblesse de l'effectif normal de la compagnie d'infanterie.

Cet effectif, ramené à deux cents hommes, ne permet plus, avec les différents emplois et les nombreuses spécialités, d'aligner la compagnie, lors d'une action ou du service dans les tranchées, à un chiffre supérieur à cent trente ou cent trente-cinq fusils.

C'est un peu faible et j'estime que l'effectif de la compagnie devrait être remonté à deux cent vingt-cinq hommes. Je ne sais si les ressources actuelles du recrutement permettraient de réaliser ce relèvement; mais il est de mon devoir de signaler au G. Q. G. l'intérêt qu'il y aurait à l'obtenir, dès que ce sera possible.

29 août.

La nuit a été assez calme.

Le général en Chef me demande de prendre certaines précautions pour les 10^e et 2^e Divisions de cavalerie.

La 10^e devra être cantonnée de telle sorte que sa présence continue à être signalée dans la région. Son artillerie sera maintenue près du front, pour y être employée le cas échéant.

La 2^e sera retirée assez loin de Lunéville pour y rétablir l'ordre et la cohésion, son groupe d'artillerie étant maintenu près du front pour y être employé en cas de besoin.

Dès l'arrivée de la 120^e Division, un groupe de celle-ci relèvera celui de la cavalerie.

Les 2^e et 10^e Divisions de cavalerie seront remises en mains et prêtes à être embarquées vers le 10 septembre.

De plus, le général en Chef prescrit l'embarquement de l'artillerie lourde et de l'A. C. du 6^e Corps. Je donne des ordres en conséquence.

Mouvements de l'ennemi plus intenses sur la route Chaillon, Saint-Mihiel, notre artillerie exécute quelques tirs heureux sur des convois et des groupes de fantassins.

Dans la journée, les Allemands ont violemment bombardé nos tranchées de Remenauville et fait d'importants dégâts. De 14 à 15 heures ils ont également bombardé le secteur de Fey et la partie ouest du bois Le Prêtre. Quelques bombes dans les secteurs de Flirey et de Mort-Mare.

Orage violent et pluie abondante dans les Vosges. Quelques obus allemands sur le Noirmont, le Linge et le Combekopf, ainsi que sur la route de Munster à la sortie nord de Sulzern.

Dans mon compte rendu de ce jour, je signale au G. Q. G. la nécessité d'employer presque exclusivement l'obus explosif de 75 dans la lutte contre les avions ennemis.

Ma conviction à ce sujet résulte d'enquêtes nombreuses faites auprès des aviateurs. Il ressort en effet des renseignements recueillis que les projectiles les plus dangereux sont les obus explosifs et que leur efficacité est très supérieure à celle des obus à balles.

Ce fait peut s'expliquer de la façon suivante : pour que les balles de l'obus atteignent l'appareil, il est nécessaire que la trajectoire passe très près de l'avion et que l'éclatement ait lieu en avant et autant que possible au-dessus de cet avion.

Avec l'obus explosif, au contraire, les éclats sont projetés perpendiculairement à l'axe du projectile, par conséquent dans des azimuts extrêmement variables et avec une très grande vitesse : il en résulte que l'emplacement relatif du point d'éclatement par rapport à l'avion a moins d'importance.

On doit en conclure qu'il y aurait grand intérêt à doter les sections contre avions de fusées fusantes pour obus explosifs de 75. Mais il est entendu que cette fusée serait simplement fusante, sans comporter d'appareil percutant. On éviterait ainsi qu'un raté ne puisse être, en cas de chute dans nos lignes, la cause d'accidents graves.

30 août.

Abondance de télégrammes chiffrés cette nuit au sujet des mouvements ordonnés vers le G. A. C. Ce sont des questions de détail.

Je reçois l'ordre d'acheminer, par petites étapes vers la région de Lunéville, les unités de la 129^e Division, dès qu'elles auront été retirées du front ; elles seront rejointes par leur artillerie dès que la situation de la VII^e Armée aura permis

de retirer ces batteries. Il y a tout intérêt à faire les mouvements de jour pour faire croire à une concentration en Lorraine.

Je reçois le projet d'offensive de la VII^e Armée pour déboucher dans la plaine d'Alsace par les contreforts des Vosges entre Fecht et Thur. Ce projet ne me satisfait pas : j'irai, mercredi, m'en entretenir avec les intéressés.

Les Allemands bombardent violemment le Linge et envoient quelques obus sur Wettstein et sur les boyaux du Barrenkopf.

Le général Serret étant aujourd'hui à l'Hilsenfirst, annonçait à la garnison le succès russe de Riga, et les chasseurs manifestaient bruyamment leur joie. On vit alors apparaître, en face, au-dessus des tranchées boches, des placards sur lesquels on pouvait lire en français : « Qu'avez-vous à gueuler comme ça ! » — La réponse fut un tir d'efficacité de 75 qui s'abattit sur les Allemands facétieux ; on les entendit « gueuler » à leur tour, mais ce n'étaient pas des cris de joie.

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LE FRONT LINGE-SCHIRATZMÆENNELE

31 août.

Mon attention a été attirée à plusieurs reprises sur la question des « Réserves de personnel sanitaire ».

Celle de la I^e Armée se trouve actuellement à Gondrecourt. Or, chaque fois que je traverse cette localité, je suis frappé du nombre et de l'inaction des médecins constituant cette réserve. A quelque heure du jour que je passe, je les vois pêchant à la ligne dans l'Ormain, errant dans les rues ou attablés à la terrasse des cafés.

Une telle inaction, imposée à des gens qui pourraient rendre de si précieux services soit sur le front, soit à l'arrière, soit même dans leur résidence du temps de paix, est tout à fait regrettable. En outre, elle ne peut manquer d'inspirer les réflexions les plus fâcheuses, et même, par une inévitable généralisation, une véritable méfiance à l'égard de l'organisation du Service de Santé.

Elle est d'autant plus choquante qu'elle ne paraît correspondre à aucune nécessité.

La conception de la « Réserve de personnel sanitaire » ne répond en effet ni aux conditions de la guerre actuelle, où les besoins peuvent généralement être prévus, ni aux facilités que donnent, pour les satisfaire, le télégraphe, le téléphone, le chemin de fer et l'automobile.

Il ne paraît nullement nécessaire d'immobiliser tout ce personnel à proximité du front pendant de longues semaines. Il suffirait que le directeur du S. S. de l'Armée possédât une liste des médecins mis à sa disposition, que ceux-ci fussent avisés d'avoir à répondre dans les vingt-quatre heures à toute convocation, et que le directeur du S. S. reçût délégation du ministre pour convoquer ceux-ci au fur et à mesure des besoins.

Je ne manquerai pas d'en aviser le G. Q. G.

Dans la journée, les Allemands ont montré une activité particulière, surtout en artillerie. Peut-être se sont-ils aperçus des prélèvements et veulent-ils s'y opposer.

1^{er} septembre.

Je pars à 6 h. 30 pour me rendre à la VII^e Armée et m'assurer de l'état d'avancement des travaux des centres vosgiens. Je fais prendre à Epinal le plan des travaux du Drehkopf et du Breitsfirst.

J'arrive à Remiremont à 11 heures. J'y trouve les généraux de Maud'huy et Serret.

Je discute avec eux le plan d'opérations que la VII^e Armée a établi d'après mes directives et qui ne me donne pas satisfaction.

Long entretien de six heures. Il ressort de cette étude que, s'il est avantageux, au point de vue de l'ensemble de l'opération, d'agir par les deux flancs de la vallée de la Lauch et même de constituer une attaque principale (d'une division au moins) sur le Kahlerwasen et la direction de Bergholz-Zell, les difficultés de ravitaillement, accrues par l'approche de la mauvaise action, rendent en réalité ce plan inexécutable.

Il faudra donc négliger à peu près complètement la région du Kahlerwasen comme inhabitable pour de gros effectifs et monter l'attaque principale par les contreforts sud de la Lauch, avec débouché dans la plaine d'Alsace, entre Guebwiller et Wunheim, par exemple.

Cette attaque principale serait dotée de deux divisions, dont une en seconde ligne dans la vallée de la Thur. Elle serait appuyée, à gauche, par deux attaques secondaires : l'une, d'une brigade, opérant sur le front Metzeral-Hilsensfirst pour une rectification de front, consisterait à prendre l'Iienkopf et à s'établir sur la croupe entre Sondernach et Hilsensfirst, avec menace vers le Kahlerwasen ; — l'autre attaque serait dotée d'une brigade de renfort et menacerait l'Eichwald et Munster. C'est dans ce sens que je rédigerai mon mémoire.

Je reçois au cours de l'après-midi une mauvaise nouvelle. Hier, après un violent bombardement par obus asphyxiants, les Allemands ont attaqué et repris le collet du Linge, en nous infligeant une perte de 700 hommes.

Cette attaque sur tout le front compris entre la corne nord du Linge et les carrières incluses du Schratzmännelé, avait été soigneusement préparée par l'ennemi.

Les Allemands l'avaient, paraît-il, annoncée pour l'anniversaire de Sedan, en criant : « A 11 heures (midi, heure française), l'artillerie tirera ; à 18 heures, vous ferez *kamerad*. »

Le tir et les attaques se sont déclenchées à peu près aux heures indiquées.

Les réserves locales (du 51^e B. C. P.), abritées dans les bois, au pied des pentes, ont pu monter sur la ligne de combat, tandis que l'ennemi effectuait des barrages par obus suffocants à la lisière ouest. Par contre, trois compagnies du 14^e B. C. P., appelées du Mulwenwald, ont été très retardées

au passage du vallon Parmentier (entre l'Ilörnleskopf et le Linge) par suite de l'extension dans les fonds du nuage ainsi provoqué. C'est pourquoi elles n'ont pu contre-attaquer qu'à l'aube. Ce nuage a séjourné dix-huit heures dans les P. C. et dans les tranchées basses.

Finalement, les Allemands sont restés maîtres d'environ 150 mètres de notre ancienne première ligne au collet du Linge. Nous nous sommes repliés dans nos anciennes tranchées de seconde ligne, à 150 mètres en arrière.

Notre position peut être défendue telle qu'elle est. Le seul inconvénient, en dehors de la perte de l'observatoire donnant des vues sur le Bärenstall, est que l'ennemi, maître de la crête en cette région, peut lancer des grenades de haut en bas, alors qu'il nous est difficile, à cette distance, de riposter efficacement ; toutes dispositions sont cependant prises pour parer à cette infériorité.

Après examen de la situation de la VII^e Armée en troupes fraîches, je ne puis insister pour une attaque immédiate, en vue de reprendre ce que nous avons perdu.

Pour le moment, un tir d'obus de tous calibres empêche l'ennemi de s'installer sur la position et de s'y organiser, et nos postes d'écoute sont poussés peu à peu au plus près de la tranchée conquise par l'ennemi.

Je prescris à la VII^e Armée de porter son attention sur la question d'interception des communications téléphoniques, en particulier dans la région du Linge où nous sommes au contact étroit dès maintenant. Chaque ligne comporte un fil de retour, mais la fréquence des destructions par le bombardement oblige fréquemment à utiliser le retour par la terre au cours des actions. Or, jusqu'au rétablissement du second fil, les communications peuvent être interceptées ; il faut en tenir compte, tout en s'efforçant de bénéficier des lacunes que pourrait présenter dans ce sens, l'organisation de l'ennemi pour surprendre ses communications.

Pour en revenir à l'attaque du 31 août, je pense que ces gens-là ont eu vent des prélèvements qui s'opèrent un peu partout sur le front et qu'ils tentent de s'y opposer. Ils agissent, en beaucoup d'endroits, avec leur artillerie ; sur d'autres points, comme au Linge par exemple, ils attaquent.

Nous avons contre-attaqué sans résultat. Mais, à 21 heures, l'ennemi, de son côté, a échoué dans une nouvelle attaque sur le Linge. Maintenant il bombarde nos positions.

Je ne crois pas qu'il y ait à attacher à ces manifestations beaucoup d'importance, d'autant que les troupes d'attaque sont des corps de la région qui viennent sans doute de rentrer en ligne (3^e bataillon de chasseurs de réserve et fusiliers de la Garde). Il est regrettable cependant que la VII^e Armée soit si étirée sur cette partie de son front, car elle n'a pas de troupe fraîche à faire entrer en ligne pour une réaction. Il faut encore une dizaine de jours avant que la brigade Brissaud-Desmaillet puisse fournir ses bataillons qui se retapent et se reçoivent.

En résumé, la VII^e Armée ne peut que résister sur place en se consolidant ; la reprise de l'offensive ne lui sera possible ultérieurement qu'avec les forces qui sont en ligne en ce moment. Tout ce que je puis faire est d'obtenir pour la 47^e Division un approvisionnement supplémentaire de munitions. Je rentre à 19 h. 30 à Epinal.

2 septembre.

Je rallie Neufchâteau à 7 h. 30.

La nuit s'est passée sans incident sérieux.

L'organisation de la R. F. V. est en bonne voie, tant au point de vue des moyens matériels qu'en ce qui concerne son adaptation à la nouvelle conception du rôle qu'elle est appelée à jouer.

Le général Herr a, dès à présent, rendu sensiblement plus mobiles les unités provenant de la Place de Verdun par la création de deux sections de munitions d'artillerie et d'une d'infanterie, ce qui porte à cinq le nombre de ces sections. Il a formé, de plus, un convoi administratif à deux sections. Enfin, la transformation d'un certain nombre de canons de 155 sur pivot en pièces à cingoli, est en voie de réalisation.

D'autre part, on travaille activement aux *différentes lignes de défense*, conçues comme des positions successives, épaulées à droite et à gauche par les armées voisines. Dans cet ordre d'idées, on a créé un certain nombre de ponts sur la Meuse

et on travaille à ouvrir les voies d'accès permettant des mouvements parallèles à la réserve.

On prépare les dispositifs de destruction des ponts de Verdun, celle des forts et ouvrages de la Place.

Enfin, une nouvelle ligne de défense sur la rive gauche de la Meuse, avec tête de pont à Sommedieu, est en construction et déjà assez avancée en certains points.

Tous ces travaux se poursuivent normalement. Toutefois, je suis informé, tant par la R. F. V. que par la 1^{re} Armée, des difficultés qu'elles éprouvent depuis quelques jours à être réapprovisionnées en fil de fer. Je vais en haut lieu, appeler l'attention sur l'intérêt de premier ordre qu'il y aurait à satisfaire à ces demandes.

1^{re} Armée. — Je viens de me rendre compte par de nombreux coups de sonde de l'état d'avancement des travaux de la 1^{re} Armée et de la situation matérielle et morale de ses corps. Tout est en bonne voie et l'état moral est très satisfaisant.

J'ai été particulièrement heureux de constater un changement notable dans la situation du 8^e Corps.

Ce Corps d'Armée, si durement secoué en avril-mai, époque de crise grave et même de dépression morale, est maintenant tout à fait remonté ; c'est l'avis unanime. Il a même très nettement la sensation d'avoir pris l'ascendant moral sur son adversaire.

Ce changement notable résulte évidemment, pour une part, de la tranquillité relative que les Allemands nous ont laissée dans cette région depuis deux mois, mais aussi et surtout de la latitude qui lui a été donnée dans l'emploi des tirs de barrage ou de représailles du 75. L'autorisation de ne plus économiser les munitions de ce calibre lui a procuré immédiatement une sécurité relative.

C'est un fait qu'il m'a paru intéressant de noter.

Le 8^e Corps a été confirmé dans le sentiment de sa supériorité morale par les renseignements qu'il a surpris et qu'il intercepte encore tous les jours dans les communications allemandes. C'est ainsi qu'il a pu acquérir la conviction que, tandis que ses propres pertes sont de 10 à 15 hommes par

jour, celles de l'adversaire atteignent sur le même front, dans le même temps, 40 ou 50 tués et blessés.

Les précieux résultats obtenus à ce Corps d'Armée par l'interception des communications téléphoniques adverses, montrent à la fois les avantages d'une application méthodique et systématique du procédé et le soin que nous devons prendre de garantir le secret de nos propres communications.

Ce moyen a permis au 8^e Corps d'établir de façon très exacte l'ordre de bataille détaillé des troupes ennemies qui lui sont opposées, le mode d'occupation des tranchées, les variations d'effectifs, le mode de relève, les trajets de relève, les heures auxquelles elles s'effectuaient. Il a pu contrôler les résultats de ses propres tirs par les exclamations mêmes des destinataires et même en régler quelques-uns, grâce aux renseignements donnés par les observateurs allemands ; il a eu vent de paniques locales causées par nos bombardements ; enfin, il a pu être prévenu de certains tirs d'artillerie que l'ennemi se proposait de diriger contre nous, et cela assez à temps pour s'en protéger complètement. Bref, ce procédé n'a pas peu contribué à donner à ses troupes, momentanément déprimées, les moyens de reprendre l'ascendant.

On a vu en face de la I^{re} Armée les Allemands sortir ou lancer des placards sur lesquels ils annonçaient qu'ils s'attendent à être attaqués le 2 septembre (selon les uns), le 7 (suivant les autres).

Cette manifestation ironique a certainement été inspirée par l'entrée en ligne de la 16^e Division coloniale, par les travaux qu'on a faits sur différentes parties du front et par les mouvements de troupes en arrière du front que les Allemands n'ont pu ignorer. On n'a pas manqué de tirer sur les placards facétieux et sur leur voisinage.

3 septembre.

A la VII^e Armée, le bombardement du Barrenkopf a repris hier vers 22 heures et a duré jusque vers minuit. Le reste de la nuit a été calme.

Le général en Chef me télégraphie qu'il prend quelques jours de repos (jusqu'au 7). Néanmoins, il reste en communication étroite avec le G. Q. G.

Evénements de la journée :

VII^e Armée. — De 7 à 11 heures, puis à 15 heures, bombardement intermittent du Barrenkopf. — Violente canonnade sur le col de Gaschney jusqu'à 17 heures. — Canonnade intermittente et réciproque dans la vallée de Celles, au Bande-Sapt et dans la région de Lesseux. — En fin de journée, quelques obus espacés sur le Linge, le Schratz et le Barren.

4 septembre.

La nuit se passe sans incident sérieux, sauf à la I^{re} Armée où le bombardement a été très violent.

Je pars pour la R. F. V. à 6 heures. Je vois dans la journée les généraux Herr, Lebrun et Chrétien. Je traite avec le premier une série de questions d'organisation de la région et de préparation des attaques.

Je trouve les deux autres généraux en excellent état moral. Le général Lebrun a pris son commandement depuis peu de temps. Il possède déjà très bien son terrain et prépare son attaque avec beaucoup d'intelligence de la situation.

Le général Chrétien poursuit l'exécution de ses travaux ; j'appelle son attention sur les points sensibles qu'il connaît bien d'ailleurs.

En résumé, la situation est aussi bonne que possible.

Je calme un peu tout le monde au sujet de l'émotion produite par les prélèvements : il faut se sacrifier au profit des armées qui vont prendre l'offensive.

Je rentre à 20 h. 30 à Neufchâteau, où m'attendent les comptes rendus de la journée :

VII^e Armée. — Grande pluie et brume épaisse. Bombardement assez sérieux de la position du Kiosque (nord-est de Metzeral). — Vers 19 heures, fusillade au Linge, arrêtée par nos tirs de barrage.

Sur le reste du front, échange habituel de coups de canon.

5 septembre.

Le commandant Duffour revient du G. Q. G.

L'offensive générale n'est plus prévue que pour le 25 septembre. Quant à nos attaques partielles de division, il est probable qu'on ne nous demandera pas maintenant de les déclencher.

L'offensive, que j'ai prévue pour la 1^{re} Armée, devra être exécutée avec ses seules forces, en amenant tout ce qu'il est possible de retirer du front, en face de l'objectif en direction de Thiaucourt, et en remplaçant sur le front les troupes actives ou de réserve par des territoriaux. Il faudra de même faire tous les prélèvements possibles en 75. Ce sont des mesures un peu délicates d'exécution qui sont à préparer avec soin ; l'opération ne pourra d'ailleurs se faire que si les Allemands ont dégarni eux-mêmes leur front. En tout cas, ces dispositions sont différentes de celles que j'avais données à la 1^{re} Armée ; je vais modifier mes instructions en conséquence.

Visite à 16 heures d'une Commission de la Chambre (trois députés, dont M. André Hesse), qui vient visiter les cuisines roulantes et les voitures des sections de munitions au D. A. L., à la 1^{re} Armée et à la R. F. V. Il paraît que l'Amérique nous en a fournies d'assez mauvaise qualité. Je leur donne toutes facilités pour l'exécution de leur mission.

6 septembre.

Nuit calme. Au D. A. L., on a tiré sur des wagons en déchargement au nord de Leintrey. Des cris de blessés ont été entendus : l'objectif a donc été atteint.

Notre artillerie a de plus canonné les ouvrages ennemis du front Remabois-Leintrey, — des convois vers Verdun, — la gare de Blamont où se faisait un bruit de trains, — enfin le Clair-Bois (est de Domèvre). — Faible activité de l'artillerie ennemie.

A 7 heures, quarante-deux appareils sont partis pour bombarder Sarrebrück, en représailles du bombardement de Lunéville, suivant l'ordre du général en Chef.

Le bombardement a été effectué entre 9 h. 15 et 9 h. 30 : cent-quarante-six projectiles ont été lancés. Un appareil n'est pas rentré, un capitaine observateur a été tué. Les dégâts sur Sarrebrück ont paru assez importants. L'opération a été gênée par une mer de nuages à partir de Saint-Avold.

Je reçois, à 11 heures, M. Milliès-Lacroix, qui vient visiter les gares régulatrices, les gares de ravitaillement et le service des approvisionnements. Je le retiens à déjeuner et le dirige l'après-midi sur la I^e Armée (Toul).

Les incidents de la journée sont de peu d'importance.

7 septembre.

Ce matin, un avion allemand jette une bombe sur la caserne de Gérardmer (vingt-et-un tués, un blessé ; trois chevaux tués, sept blessés). — Dans le même temps, l'artillerie allemande canonait le quartier de la gare à Raon-l'Étape (deux tués). — Notre artillerie a immédiatement riposté sur Moussey.

Dans le secteur de la Croix-des-Carmes, bombardement de nos tranchées par torpilles.

Dans la journée, quelques obus sur le Linge et sur Sulzern. Bombardement de nos avant-postes sur les hauteurs à l'est de Metzeral, où notre artillerie avait dispersé une compagnie ennemie.

Dans la vallée de la Thur, bombardement de Moosch et de Wilier ; nous y répondons en bombardant Soultz.

Au D. A. L., lutte habituelle d'artillerie. Une escadrille a bombardé la gare de Dieuze et le terrain d'aviation de Saint-Médard.

8 septembre.

Ce matin vers 7 heures, cinq avions allemands ont lancé des bombes sur Nancy et le plateau de Malzéville (quatre tués et une dizaine de blessés à Nancy, aucun dégât à Malzéville).

Visite du capitaine F... du G. Q. G., qui vient s'entendre avec moi au sujet des derniers prélèvements d'artillerie à faire sur mes armées et qui me donne des renseignements sur les préparatifs formidables des attaques de Champagne et d'Artois : on alignera près de 1.500 pièces lourdes sur un front de 40 kilomètres. Nous sommes déjà loin des pauvres moyens dont j'ai disposé jusqu'à ce jour pour mes opérations : il est permis d'espérer le succès.

ATTAQUES ALLEMANDES SUR LE SCHIRATZMÆNNELE ET L'HARTMANNSWILLERKOPF

(9 et 10 septembre 1915.)

9 septembre.

Je pars à 4 h. 45 pour le D. A. L., où je visite, dans la matinée, les tranchées et observatoires de première ligne de la région de Vého et, dans l'après-midi, les organisations de la forêt de Parroy. Le général Gérard m'accompagne.

Vers 11 heures, je passe à Lunéville où je vois le général Bigot à son Q. G. Il m'explique sa situation et la façon dont il comprend l'exécution des attaques qu'il prépare. Je lui fais mes observations et je lui donne mes directives en lui rappelant notamment les enseignements tactiques des derniers combats et les conclusions à en tirer.

Je couche à Nancy. Dans la soirée, j'apprends qu'après un bombardement avec obus asphyxiants et jet de liquide enflammé sur le Linge et le Schratz-Barrenkopf, les Allemands ont attaqué et pris pied dans une tranchée sur le Schratz, nos troupes ayant été obligées de se retirer de 15 mètres en arrière. Nos contre-attaques (je doute qu'il y en ait eu avant la nuit), auraient été arrêtées chaque fois par le jet de liquide enflammé.

De même à l'Hartmannswillerkopf, un violent bombardement de tout l'après-midi a été suivi d'une attaque qui a été repoussée. Mais une seconde attaque a permis aux Allemands de prendre pied au sommet et à la roche Sermet.

Les Allemands ont manifesté, en outre, une grande activité d'artillerie dans la vallée du Rabodeau et dans la région de Launois.

Au D. A. L., les Allemands ont fortement canonné Vého après mon départ ; ils avaient entamé une vive fusillade dans la forêt de Parroy avant mon arrivée.

Je passe donc entre les gouttes ; mais je serais désolé que ma visite aux tranchées de Lorraine eût provoqué l'accès de mauvaise humeur qui s'est traduit par le bombardement de Vého.

10 septembre.

Je rentre à Neufchâteau à 7 heures.

J'apprends qu'on n'a guère progressé au Schratz, où les tirs de barrage de l'ennemi, accompagnés de jets de grenades et de jets de liquides enflammés, ont arrêté notre offensive. Nous nous cramponnons à quelques mètres de notre ancienne tranchée.

Mais à l'Hartmannswillerkopf, une vigoureuse contre-attaque de nuit, à la grenade, menée par un bataillon de renfort (le 15^e B. C. P.), nous a rendus maîtres de la presque totalité du terrain perdu, notamment du sommet et de la Roche-Sermet. L'ennemi ne tient plus que le petit fortin nord sur l'arête nord-est. L'action continue.

J'envoie un télégramme chiffré au général de Maud'huy pour lui rappeler :

1° qu'il ne doit pas encaisser le moindre recul, si faible soit-il, ses réserves quoique faibles étant suffisantes pour les contre-attaques ;

2° que les réactions doivent être immédiates pour être efficaces (ceci parce que le général commandant la 47^e Division a été obligé hier de donner l'ordre à l'un des bataillons

de la brigade B... de contre-attaquer immédiatement, alors qu'il ne voulait le faire qu'au cours de la nuit).

Je rends compte, par télégramme chiffré, de la situation au général en Chef et des instructions données à la VII^e Armée.

Vers 14 heures, après une nouvelle préparation d'artillerie, les Allemands tentent de nouveau une violente attaque sur l'Hartmannswillerkopf. Elle est repoussée.

Ils bombardent de façon lente et continue Sondernach et ses abords.

La lutte d'artillerie habituelle se poursuit au D. A. I.

La I^{re} Armée rend compte d'un bombardement violent des tranchées sud de Mort-Mare (dégâts matériels sérieux), — et de Raulecourt (à deux reprises par obus de 130). — Lancement de torpilles sur le Quart en réserve.

Dans la nuit, je reçois la visite du commandant Hergault de l'état-major de la VII^e Armée. Il vient, à la suite de mon télégramme, me demander, de la part du général de Maud'huy, si l'Armée peut disposer de la brigade de chasseurs P... en réserve du Groupe d'Armées, pour reprendre l'offensive sur le Linge-Schratz.

Cette proposition aboutirait, en fait, à rouvrir la période des opérations actives dans cette région ; elle risquerait de nous engager dans une nouvelle lutte, dont on ne pourrait prévoir ni la durée, ni l'intensité.

Ce serait une dérogation inadmissible aux instructions du général en Chef qui a prescrit à la VII^e Armée de prendre une attitude défensive.

Je décide donc de ne pas rouvrir la question du Linge et je refuse l'autorisation demandée.

Je prescris cependant au général de Maud'huy :

1° une extrême vigilance, pour éventer les préparatifs d'attaque ;

2° une grande activité d'artillerie, pour empêcher l'ennemi de s'organiser sur la partie de la crête conquise ;

3° enfin, la préparation de petites opérations locales, à mener avec ses seules forces, pour réoccuper peu à peu les tranchées perdues.

Le commandant Hergault repart dans la nuit même.

J'étudie le plan d'opérations en Alsace, pour lequel les reconnaissances d'état-major sont terminées.

La rédaction de mon mémoire sera terminée dans quelques jours ; mais j'attirerai aujourd'hui même l'attention du général en Chef sur le point essentiel suivant :

La préparation des assauts, en particulier dans la trouée de Belfort, exigera une somme de travaux considérables, car notre première ligne, dans les zones choisies pour les attaques, est actuellement aménagée en vue de la défensive et, sauf pour quelques rares parties où le contact a été réalisé étroitement à la suite de combats antérieurs, cette ligne est à une certaine distance des organisations avancées de l'ennemi.

La VII^e Armée peut trouver dans ses ressources propres les bras nécessaires aux travaux offensifs de la région vosgienne ; mais sur le front de la R. F. B., le problème est devenu insoluble depuis que la Division du Maroc, qui fournissait au général Demange huit bataillons de travailleurs (avec quatre sections du génie) a été tout entière ramenée dans la région de Giromagny en vue de son enlèvement éventuel par voie ferrée.

Il s'agit, en effet, sur ce front, non seulement d'organiser le terrain des futures attaques, mais, ce qui est beaucoup plus urgent, d'achever les ouvrages de la deuxième ligne de défense.

Si donc on veut se mettre en mesure d'exécuter l'opération de Haute-Alsace dans les conditions stratégiques envisagées par la directive du 11 août, il est absolument indispensable de maintenir, en arrière du front de la R. F. B., un nombre d'unités d'infanterie et du génie suffisant pour :

1° entreprendre, dans chaque zone d'attaque, les travaux offensifs prévus ;

2° fournir, au fur et à mesure de l'avancement de ces derniers travaux, les effectifs éventuellement nécessaires pour renforcer l'infanterie des 57^e D. I. et 105^e Division territoriale sur les parties du front où l'étroitesse du contact aura créé des points de friction et d'usure.

Si l'on consacre à cette tâche deux divisions, j'estime qu'elle peut être terminée dans un délai de cinq semaines, à compter du jour où sera donné le premier coup de pioche.

Dans le cas où le haut commandement ne pourrait distraire une telle force de l'ensemble de ses disponibilités, il doit être posé en fait, dès maintenant, que le déclenchement d'une large offensive en Haute-Alsace ne pourra avoir lieu que trois semaines environ après la mise à pied d'œuvre de l'ensemble des divisions d'attaque.

11 septembre.

La nuit a été relativement calme.

Cependant on signale un mouvement inusité de trains entre Mulhouse et Colmar (une trentaine allant du sud au nord, sept en sens inverse). Je note qu'il y a eu également accumulation de matériel et des mouvements en Woëvre.

De quoi s'agit-il? En Alsace le grand-duc de Wurtemberg est venu passer, près de Mulhouse, une revue de troupes retirées du front provisoirement. Est-ce pour la rentrée en ligne de ces troupes? Faut-il au contraire voir, dans l'ensemble, un transport de forces vers le nord-ouest. C'est ce que je fais étudier.

La journée a été plutôt calme en Alsace, à part une canonnade assez vive, vers 17 heures, sur la région de la cote 425 (Steinbach, vallée de la Thur) et une activité réciproque d'artillerie dans la région de Saint-Dié.

Au D. A. L., il y a échange habituel de coups de canon sur les parties occidentale et centrale du front.

12 septembre.

La nuit s'est écoulée sans incident sérieux.

Cependant, à 2 h. 30, une attaque allemande sur nos positions à 1.200 mètres au sud de Leintrey (D. A. L.) a été immédiatement arrêtée par nos feux d'infanterie et nos tirs de barrage.

L'artillerie ennemie a bombardé nos tranchées de ce côté jusqu'à 4 heures.

Je compte partir à 15 heures pour Belfort où je coucherai afin d'assister demain à la revue que le Président de la République passera de la Division marocaine, à Chaux.

J'ai reçu cette nuit l'ordre d'embarquer cette Division à Lure et environs à partir du 14. De même la 153^e Division (la dernière du 20^e Corps) s'embarquera le même jour à Einvaux, Bayon, Vézelize. Enfin, la 10^e Division de cavalerie devra être rendue, le 18, dans la région de Vassy. Je vais en faire parcourir la distance en trois étapes.

Au moment de partir pour Belfort, je reçois un coup de téléphone du G. Q. G., me convoquant pour le 14 à Chantilly. Je ne puis donc faire le voyage d'Alsace : je charge le général de Maud'huy de m'excuser demain auprès du Président.

Aucun événement bien important dans la journée.

J'envoie au général en Chef mon mémoire sur l'opération projetée en Alsace.

13 septembre.

Nuit sans incident digne d'être noté. Ce matin, Malzéville rend compte du départ d'une escadrille chargée de bombarder Trèves.

Je reçois le rapport des officiers que j'ai envoyés à la 1^{re} Armée pour assister, près de Jaillon, au tir de brèche du 75 dans les réseaux de fil de fer.

Le résultat est excellent : avec 180 obus à fusée sans retard, une pièce de 75 fait, en une heure et demie ou deux heures, une brèche de quatre mètres sur une profondeur de soixante mètres. Une batterie ouvre une trouée large de seize mètres. De plus, on constate que l'obus à fusée sans retard permet de détruire les abris des tranchées de première ligne, quelque solides qu'ils soient.

A 11 h. 30, je reçois les résultats du bombardement de Trèves, qui a été très efficace.

Projectiles lancés : quatre de 155, — quatre-vingt-onze de 90, — un de 58. Très nombreux éclatements sur la gare et la banque d'Empire. — Attaque de deux avions allemands ;

un des nôtres obligé d'atterrir près de Briey. — De plus, quatre de nos avions ont lancé trente-deux obus de différents calibres sur la gare de Bendorf, les usines de Marimont et la batterie d'Arracourt.

Je vais à Bar prendre le train de 17 h. 15 pour Paris.

14 septembre.

J'arrive à Chantilly avant 8 heures.

La conférence des généraux commandants de Groupe d'Armées n'est qu'à 10 heures, parce que le maréchal French ne doit arriver qu'à cette heure ; mais le général Joffre me reçoit à 8 h. 30 : il me dit ses espérances et les difficultés de toute sorte qu'il rencontre trop souvent. Je note le tout très sommairement :

Offensive bien montée :

50 divisions sur 40 kilomètres de front d'attaque ; 1.500 pièces de gros calibre. — Les Anglais attaqueront à fond. Effort gigantesque qui doit réussir. Mais difficultés de garder le secret : on en parle partout et surtout dans les milieux gouvernementaux et parlementaires. Aussi pour tromper les Boches, je vais être chargé de préparer ostensiblement le Q. G. du général Pétain dans la région Nancy-Lunéville. (Je choisirai Bayon pour cette préparation). Il ressort, en effet, de différents renseignements que les Allemands disent : « le général Pétain doit être chargé de l'attaque principale. Elle aura donc lieu dans le secteur où ce général se trouvera. »

Dans le même but, on me donne cinq ballons pour la 1^{re} Armée et cinq pour le D. A. L. L'apparition de ces engins contribuera à tromper les Allemands sur la zone d'attaque choisie.

Question des Dardanelles. — On s'est réuni la semaine dernière à Calais sans grand résultat. — Le général Sarrail voudrait faire augmenter le nombre des divisions françaises d'Orient. (Il y a actuellement, dans la presqu'île de Gallipoli, douze divisions anglaises et seulement deux françaises). Le général Joffre est d'avis d'ajourner toute décision à ce sujet jusqu'après l'offensive de la fin du mois.

Mais là-dessus se greffe un projet d'expédition sur la côte d'Asie, à laquelle il faudrait affecter précisément les deux divisions françaises d'Orient. Les Anglais seraient favorables au projet, à la condition de faire venir, en remplacement dans la presqu'île de Gallipoli, deux divisions qu'ils prélèveraient sur les forces du maréchal French.

Le général Joffre s'est élevé contre cet affaiblissement possible de l'armée britannique en France et a finalement obtenu qu'on ne prendrait aucune disposition de ce genre avant l'exécution de l'offensive de la fin du mois.

Le général Joffre me dit que les Italiens lui ont promis, de leur côté, un effort considérable pour la fin de septembre sur l'Isonzo.

Du côté des Balkans, la situation n'est pas bonne. Les Bulgares ont signé un traité avec les Turcs : c'est la neutralité. Quant à la Roumanie, elle paraît toujours décidée à marcher avec la Serbie. — Rien à faire avec la Grèce.

A 10 heures, nous sommes tous réunis : généraux Joffre, de Castelnau, Foch et moi, le maréchal French et son chef d'état-major, général Roberston et général Wilson. Le général Huguet sert d'interprète au maréchal French qui parle difficilement français.

On s'occupe immédiatement de l'offensive en préparation. On s'accorde sur ce point que les attaques doivent être simultanées en Artois et en Champagne. La date est fixée au 25, la préparation d'artillerie devant être à ce moment absolument terminée.

Les attaques seront poussées droit devant soi, vers l'objectif final, sans souci de s'élargir ou d'exercer des actions de flanc. Les réserves seront mises, dès le début, à la disposition des exécutants et généralement de l'échelon immédiatement supérieur, pour qu'il n'y ait aucun arrêt ou mécompte dans l'alimentation et le soutien des attaques, comme dans l'exploitation des succès. Les réserves immédiates se mettront en mouvement en même temps que les troupes d'attaque (ces détails sont développés surtout pour le maréchal French), — les chefs ne devront pas hésiter à quitter leurs abris et à suivre leurs troupes, afin de diriger le combat à la vue.

Je note, en passant et avec grand plaisir, la fermeté avec laquelle le maréchal French affirme qu'il mettra en œuvre la totalité de ses forces disponibles, pour faire réussir l'offensive projetée. J'y vois une salutaire influence de l'évolution à laquelle a obéi lord Kitchener lui-même après sa visite au front français. De défensifs obstinés et convaincus qu'ils étaient, voilà les Anglais confiants dans l'offensive. C'est de bon augure.

La conférence, interrompue par le déjeuner, est reprise aussitôt après, pour prendre fin à 14 heures.

Le maréchal French n'est pas resté à déjeuner : il se sent un peu gêné par sa connaissance imparfaite de la langue française.

Je suis prévenu à Chantilly qu'on va me prendre la 53^e Division, pour remplacer dans le G. A. C. la 154^e Division que les Anglais mettent un certain retard à relever.

Je donne par téléphone des ordres pour la mise en route immédiate des premiers éléments (c'est l'artillerie que réclame tout d'abord le général Pétain).

15 septembre.

Rentrée à Neufchâteau à 8 h. 30.

Les comptes rendus de la nuit sont peu intéressants.

Cependant l'explosion d'une mine allemande aux Eparges nous a coûté assez cher : on a retiré cinq cadavres et on a perdu, dans la nuit, tout espoir de dégager vivants les hommes enfermés dans les galeries de mine éboulées. C'est un incident déplorable tant pour les pertes en elles-mêmes que pour l'effet moral sur les survivants. Notre service de surveillance souterrain s'est trouvé gravement en défaut.

Je me suis conformé aux ordres du général en Chef, mettant à la disposition du Groupe d'Armées du Centre la 53^e Division, qui se trouve en réserve dans la région de Pierrefitte. L'artillerie de cette unité fait mouvement dès aujourd'hui et le reste suivra incessamment.

Mais ce départ va placer la gauche de mon Groupe d'Armées dans une situation un peu délicate.

S'il entrerait dans les intentions du haut commandement de remplacer, dans un délai assez court, cette Division par d'autres troupes prélevées sur les ressources générales, ou de me rendre cette même Division assez rapidement, je ne m'inquiétera pas de cette situation. Dans le cas contraire, la nécessité s'imposerait pour moi de reconstituer une réserve vers ma gauche, au moyen de la 16^e Division coloniale, qui sera relevée complètement le 20 sept. nombre au soir, par la 73^e Division, au bois Le Prêtre. Je laisserais alors une brigade mixte de la 16^e Division coloniale dans la région de Toul, et je placerais l'autre brigade dans la région de Pierrefitte.

Je ne me dissimule pas les inconvénients de cette solution, mais il ne me semble pas possible de toucher à la 129^e Division, dont la présence au D. A. L. est nécessaire pour maintenir l'attention des Allemands attirée de ce côté et donner de la consistance aux bruits répandus sur l'arrivée du Q. G. de la II^e Armée.

Pour des raisons analogues, je ne retiens pas non plus la possibilité d'un déplacement des brigades en réserve à la VII^e Armée.

Je sou mets ces observations au G. Q. G. dans mon rapport de ce jour, en demandant une réponse aussi prompte que possible.

16 septembre.

Pour tromper l'ennemi et accentuer la fausse indication donnée par l'installation du général Pétain à Bayon, je fais préparer pour moi un P. C. à Belfort et vider les formations sanitaires de Lorraine et d'Alsace. Je prends, en outre, des dispositions pour qu'il y ait des fuites à ce sujet. Le général en Chef approuve ces mesures.

D'une étude faite sur les possibilités de transport de forces allemandes du front oriental au front occidental, il ressort que la surprise stratégique est d'ores et déjà réalisée, parce que l'ennemi est dans l'impossibilité de se renforcer suffisamment et en temps utile.

En effet, il existe entre les deux fronts cinq courants possibles de transport. Théoriquement, si ces cinq courants fonc-

tionnaient à plein et à deux voies; on pourrait transporter, en douze ou treize jours, dix Corps d'Armée dont les combattants seraient débarqués le 9^e ou le 10^e jour; en vingt-et-un ou vingt-deux jours, vingt Corps d'Armée complets.

Mais c'est purement théorique. Pratiquement, si l'on tient compte des quatre jours de durée du trajet et si l'on ajoute un ou deux jours pour l'exécution des premiers embarquements, on voit qu'à partir du jour où les troupes seraient retirées du front et prêtes à être transportées, il faudrait compter douze ou treize jours pour transporter six Corps d'Armée, dix-neuf ou vingt jours pour en transporter en tout quatorze.

Les combattants des six premiers Corps ne pourraient être débarqués totalement que le 9^e jour; les premiers éléments étant débarqués le 6^e jour.

17 septembre.

La journée s'écoule relativement calme.

En Alsace, l'activité de l'ennemi ne se manifeste que par le bombardement de la région du lac Noir, de l'Hilsenfirst, du plateau 425 et de Steinbach. Nous avons exécuté un tir très efficace sur l'usine électrique de Turckheim.

18 septembre.

Nuit calme dans l'ensemble.

La VII^e Armée donne quelques détails sur le bombardement de l'usine électrique de Turckheim, exécuté par deux pièces de 155 L., postées près de Noirmont.

Réglage exécuté en douze coups dont trois au but. Le tir d'efficacité a été déclenché avec une seule pièce, l'autre ayant eu une avarie de fonctionnement. Ce matin, le ballon signalait un incendie dans l'usine. Le tir sera continué dès que les avaries auront été réparées et la plate-forme consolidée.

Un agent du D. A. L. signale une concentration de 50.000 hommes à Metz. C'est à vérifier. Voilà près de deux mois qu'il est question d'une attaque allemande sur Verdun. Mais on l'a crié trop haut pour que ce ne soit pas du bluff.

Si donc, il y a réellement une concentration à Metz, c'est que nos manifestations ont réussi et ce serait autant de moins sur le théâtre des opérations prochaines.

J'ai examiné de très près les divisions mises successivement au repos et j'ai été amené à faire au sujet de l'instruction de l'infanterie, cadres et troupe, et de sa capacité de marche certaines constatations qu'il me paraît utile de signaler au haut commandement.

D'une manière générale, les capitaines et chefs de section ne savent pas déployer une compagnie. Il faut arriver aux chefs de bataillon pour trouver, dans leur instruction militaire antérieure, la connaissance du maniement tactique de la compagnie. Cela tient, d'une part, à la guerre de tranchées que nous faisons depuis de longs mois et, d'autre part, à ce fait que les cadres subalternes d'officiers sont, dans leur ensemble, nés à la vie militaire depuis la mobilisation et n'ont pas pu recevoir complètement l'instruction qui convient à la guerre en rase campagne. Cette insuffisance d'instruction se traduit également par l'ignorance absolue de la lecture de la carte chez les officiers, commandants de compagnie et chefs de section.

Quant à la troupe, elle ignore totalement le service d'avant-postes, qui n'est d'ailleurs connu à peu près que des seuls chefs de bataillon.

Sa capacité et sa vitesse normale de marche sont très réduites. En raison de la présence dans ses rangs d'éléments âgés, on ne peut plus tabler, dans les calculs d'écoulement de colonnes, que sur une vitesse moyenne de 3 kilomètres à l'heure ou 3 kil. 500 au maximum.

Je crois qu'il y aurait intérêt à vérifier si ces constatations s'appliquent également aux unités d'autres armées et s'il faut conclure à leur généralisation. Cela permettrait, dans l'affirmative, de parer à ces faiblesses par des mesures d'ensemble.

Dans tous les cas, j'appelle dès maintenant sur ces points l'attention de mes commandants d'armée, afin qu'il soit porté remède à ces lacunes dans la mesure du possible.

Je rédige, en outre, pour mes commandants d'armée, la note ci-après destinée à faire pénétrer jusqu'aux corps de

troupe les directives du commandement sur la tactique, parce que j'ai pu constater personnellement la lenteur et les difficultés avec lesquelles ces instructions atteignent les exécutants.

182/C.

Au Q. G., 18 septembre 1915.

NOTE POUR LES COMMANDANTS D'ARMÉE

Le général commandant le G. A. E. a pu se rendre compte personnellement de la lenteur et des difficultés avec lesquelles les directives du commandement sur la tactique arrivent à pénétrer jusqu'aux corps de troupe.

Ainsi la note du général en Chef n° 3.431 du 8 juillet est à peine connue de certains généraux et chefs de corps et, en différents points du front, l'attention des cadres n'a pas encore été appelée sur la nécessité de diminuer la densité d'occupation de la première ligne et de mettre tout son espoir dans la rapidité d'exécution des contre-attaques pour repousser les assauts.

Les généraux d'armée sont invités à donner des ordres pour que, au cours de leurs tournées, les officiers de liaison des différents états-majors s'entretiennent avec les officiers des troupes de première ligne et leur parlent des procédés de tactique de détail qui leur sont recommandés, en leur expliquant leur raison d'être.

La guerre actuelle comporte des évolutions successives de la tactique, consistant surtout à modifier les procédés de détail au fur et à mesure des perfectionnements apportés par l'adversaire dans ses moyens ou dispositions.

Ainsi, le système de la tranchée double, avec abris solides, a répondu pendant un temps aux nécessités de la situation, parce qu'il était possible d'y maintenir les troupes de première ligne sous le feu d'artillerie même le plus violent. Il a pu même être admis pendant longtemps que le fait d'abandonner la tranchée sous le bombardement entachait l'honneur de l'unité qui s'en retirait.

Mais les engins se sont perfectionnés : les bombes ont augmenté de volume et de puissance destructive, les torpilles aériennes et les obus asphyxiants, les liquides enflammés ont fait leur apparition et sont devenus d'un usage habituel, de telle sorte qu'en y mettant le prix, on peut avec certitude bouleverser complètement les tranchées de première ligne et y enterrer les défenseurs que le feu ou l'asphyxie auraient épargnés. Aussi désormais, en se maintenant dans ces tranchées sous le bombardement de préparation, s'expose-t-on simplement à une destruction complète sans utilité pour la défense.

La tranchée continue ne répondant plus aux nécessités de la situation, on lui a substitué la ligne de points d'appui, protégée par un réseau continu de fils de fer bien flanqué, ces points d'appui étant de préférence des blockhaus à l'épreuve et, autant que possible, armés de mitrailleuses, dans lesquels les garnisons pourront se maintenir sous le bombardement et faciliter ainsi l'exécution des contre-attaques.

Mais la transformation de tranchées continues de première ligne en ligne de points d'appui ne sera pas réalisée avant de longs mois ; il faudra donc longtemps encore tenir compte de son existence et concevoir, dans la défensive, le procédé tactique le plus convenable.

Ce procédé consiste à réduire, autant que possible, la densité d'occupation des tranchées de première ligne et à s'efforcer d'assurer leur défense par de petits groupes judicieusement répartis et par des mitrailleuses abritées. A défaut de casemates flanquantes, qu'il est souvent difficile de construire quand on est au contact, il est toujours possible de creuser un abri souterrain, où pourra se réfugier le personnel avec sa mitrailleuse, quitte à surgir du trou quand cessera le bombardement pour se remettre en batterie dans l'ancienne tranchée ou sur ses restes. A cet effet, des abris de guetteurs devront être créés aussi solides que possible.

Quant aux chefs de bataillon et aux capitaines de première ligne, leur devoir est d'étudier, à proximité de la tranchée de première ligne, les emplacements à occuper pour partir de là en contre-attaque ; on y construira les abris nécessaires, abris de demi-sections au moins, aussi solides que possible et toujours largement ouverts pour permettre d'en surgir rapidement.

Quand le bombardement devient intense et fait prévoir une attaque, les capitaines ne laissent dans la tranchée que les guetteurs et, s'il y a lieu, quelques mitrailleuses flanquantes bien abritées, rassemblent leurs sections dans les abris ou plus de terrain en arrière et se tiennent prêts à se jeter de nouveau sur leur ancienne tranchée, dès que cesse le bombardement.

Mais ils doivent le faire en terrain libre sans utiliser les boyaux, afin de ne rien perdre de leur élan. Ils peuvent être sûrs d'y arriver ainsi en même temps que les Allemands et avoir toute confiance dans cette contre-attaque instantanée : elle réussit toujours.

Tels sont les renseignements à répandre de toutes façons dans le but de faire comprendre aux exécutants les raisons pour lesquelles il faut réduire la densité d'occupation de première ligne et comment cette disposition, loin de créer un danger, facilite au contraire la contre-attaque instantanée qui, seule, procure le succès dans la défensive.

Cet après-midi, l'ennemi a bombardé nos tranchées du Linge. Notre artillerie a immédiatement riposté : elle a éteint les minenwerfer et endommagé les ouvrages ennemis des pentes est. — Lutte d'artillerie à Gaschney, dans la région de Launois et dans la vallée de la Plaine. — Vigoureuse action de nos engins de tranchée au Violu.

Au D. A. L., les avions ont découvert une dérivation de la voie ferrée de Château-Salins, Bendorf, à 700 mètres ouest de la gare d'Hampon. Le général Gérard pense qu'il s'agit d'une organisation de pièces lourdes destinées à tirer soit sur Nancy (32 kilomètres), soit sur Lunéville (27 kilomètres).

Il demande une allocation de cinq cents coups pour sa pièce de marine de Bénamont, qui est en situation d'atteindre l'organisation allemande. J'appuie cette demande, mais je fais remarquer au général Gérard qu'il a déjà plus de quatre cents coups et qu'il peut, dès maintenant, commencer le tir.

A la R. F. V., on a tiré sur les ponts de Saint-Mihiel. On a coupé ainsi, d'amont en aval, deux passerelles en bois, le grand pont, une passerelle aval et un pont de bateaux. Le bac et le deuxième pont subsistent encore.

Le drachen allemand dressé près du bois de Bruly (1 kilomètre est de Chaillon) s'est affaissé brusquement, sans cause apparente.

19 septembre.

Le commandant Dufour revient du G. Q. G.

Le général en Chef ne me donnera rien pour remplacer la 53^e Division retirée de la région de Pierrefitte. Je vais donc inviter la I^{re} Armée à placer la réserve du 8^e Corps derrière sa gauche et je vais pousser, de même, la 16^e Division coloniale vers l'ouest, dans la région Saint-Aubin-sur-Aire, Void, Pagny : elle sera ainsi à portée d'intervenir, à la rigueur, dans la région de Verdun, comme sur le front de la I^{re} Armée, et elle pourrait également être enlevée, le cas échéant, par voie ferrée aux environs de Ligny et de Void-Pagny.

Je donnerai des ordres dans ce sens ; mais je vais de plus prescrire au général Herr de se constituer une seconde réserve d'armée en prélevant, quand ce sera possible, une brigade sur le 2^e Corps (la première réserve, brigade Bourgon, est employée aux travaux du Mort-Homme, un peu loin par conséquent du centre et de la droite de la région fortifiée).

Au G. Q. G., on est disposé à créer une D. E. S. pour le D. A. L., mais dans quelque temps seulement, après l'exécution de l'offensive de la fin du mois.

Journée peu mouvementée dans l'ensemble.

A la VII^e Armée, canonnade dans le Ban-de-Sapt et la région de la Plaine.

Nos tranchées à l'ouest d'Ammertzwiller ont été violemment bombardées sans dégât.

Au Schratz, un caporal, franchissant nos réseaux de fil de fer, a pu pénétrer dans un ouvrage allemand effondré et y a découvert un dépôt de munitions abandonné. Un va-et-vient de chasseurs nous a permis de ramener une centaine d'obus de 77, et d'autres projectiles de types variés dégageant des odeurs suspectes.

J'écris au général en Chef pour demander la relève de mon chef d'état-major, collaborateur infidèle qui me tire sournoisement dans les jambes et suit un intérêt personnel, en donnant à entendre que tout ce qui se fait au G. A. E. est son œuvre.

20 septembre.

Nuit peu mouvementée. Le tir d'hier sur les travaux d'organisation de l'artillerie lourde allemande du bois de Hampont, quoique bien réglé par les avions, ne paraît pas avoir atteint les points essentiels. On va recommencer.

Dans l'après-midi, on rend compte que cette fois le tir a été très efficace.

J'approuve aujourd'hui le projet d'attaque de la I^e Armée. Je fais, au contraire, des observations au sujet de celui de la R. F. V., qui n'attaque pas avec la totalité de ce qui

peut être retiré sans inconvénient des parties inactives du front.

Dans la journée, l'artillerie lourde allemande a montré une activité inusitée dans le secteur de Gaschney et principalement sur l'Altmattkoff et le Braunkopf, sur Sulzern, le Schratz et le Barren, où notre 95 a arrêté le feu des minenwerfer qui avaient fortement endommagé nos tranchées et nos abris de mitrailleuses.

On me rend compte aussi que la nuit dernière, le 15^e B. C. P. a repris à la grenade une partie de l'enclave allemande de l'Hartmannswillerkopf. On espère réoccuper le reste cette nuit.

1^{re} Armée. — Lutte intense d'artillerie en forêt d'Apremont, au nord de Flirey et de Regnéville. — Nous avons tiré sur la gare de Thiaucourt, qui a été atteinte plusieurs fois : un train s'est enfui à toute vitesse, un autre a été endommagé et est resté en panne.

R. P. V. — A la suite d'une rencontre de patrouilles, à l'ouest de Chauvencourt, la patrouille allemande en se retirant a laissé sur le terrain une capote de landwehrien du 6^e Bavarois. Tel est bien le régiment qui se trouve en face de nous. Mais n'est-ce pas une ruse employée au moment précis où le régiment va peut-être être retiré du front avec d'autres troupes.

Je fais cette remarque, parce qu'il y a en permanence un rassemblement anormal de matériel de chemin de fer en Woëvre.

J'ai envoyé aujourd'hui, les capitaines Hubert et Blaise dans la région de Belfort, à la fois pour montrer mon brassard et faire croire à mon arrivée prochaine et pour étudier au S. R. ce qu'il peut y avoir de fondé dans les bruits de violation possible par les Allemands de la neutralité suisse.

Mon chef d'état-major est relevé de ses fonctions dans la nuit et nommé au commandement d'un régiment, suivant ma demande.

21 septembre.

Nuit assez agitée dans le secteur du Linge. Combat à coups de pétards et de grenades.

Lutte assez vive d'artillerie sur le front des autres armées.

Aux Eparges, nous avons fait sauter deux mines avec succès. — Au Bois-Haut, vers 21 heures, notre artillerie a fait un tir destiné à simuler une attaque, pour alerter les Allemands et les faire sortir de leurs abris. Ce tir a été suivi d'un autre d'efficacité, qui a paru donner de bons résultats. — L'ennemi a répondu par des bombes de gros calibre.

Je reçois, à 8 h. 30, les officiers de liaison des armées. En dehors des questions courantes, je recommande à la R. F. V. de faire bombarder par avions la gare de Conflans pour s'opposer éventuellement à l'enlèvement des forces en Woëvre et d'avoir, à partir d'aujourd'hui, une liaison continue avec la III^e Armée.

La I^e Armée devra, de son côté, multiplier ses reconnaissances d'avions pour la surveillance de la Woëvre et des mouvements possibles de troupes.

Je traite avec la VII^e Armée la question des Centres vosgiens, sur laquelle il est difficile de s'entendre.

Le général en Chef me donne l'ordre de faire bombarder la gare de Metz-Sablons par l'escadrille de Malzéville à partir du 23 et sans interruption. Cette disposition gênera les mouvements de rocade que l'ennemi pourrait faire.

Rien de bien particulier en dehors de la lutte habituelle d'artillerie sur tout le front.

A la R. F. V., au cours d'un réglage par avions, le pilote ayant été atteint par un éclat d'obus et s'étant évanoui, l'observateur, le sous-lieutenant Angot, prit les commandes et conduisit l'appareil jusqu'à ce que le pilote eut repris ses sens. Le réglage put alors se terminer. Ce fait, héroïque dans sa simplicité, méritait d'être cité.

22 septembre.

Ce matin, dix-neuf avions partant de Malzéville ont bombardé la gare de bifurcation de Bendorf à l'est de Morhange. Une centaine d'obus ont été lancés sur les bâtiments et trains de stationnement qui ont été très sérieusement atteints.

De plus, huit avions de la région de Verdun ont lancé, à 6 h. 30, trente-quatre obus sur la gare de Conflans et quelques-uns ont atteint la gare et le matériel.

A la rentrée, le lieutenant de Maud'huy s'est tué en atterrissant. C'était un des plus braves. Quelle triste nouvelle à annoncer à son père !

Je suis avisé que deux avions appartenant au D. A. L. sont allés ce matin bombarder Stuttgart. Partis à 5 heures, ils sont rentrés à 10 heures après avoir accompli leur mission (une trentaine d'obus ont été lancés sur le palais royal et sur la gare).

Arrivée de mon nouveau chef d'état-major, le colonel Claudel, qui me fait la meilleure impression.

23 septembre.

Une mauvaise nouvelle m'arrive de Verdun : le dirigeable Contello, parti pour bombarder Mézières, a été canonné à hauteur d'Apremont par des canons spéciaux et atteint par un projectile de 77 ou de 105. Le ballon qui commençait à se dégonfler rapidement a fait demi-tour et est venu s'abattre au bois Le Bouchet (8 kilomètres ouest de Verdun). Aucun accident de personne ; les moteurs sont indemnes.

24 septembre.

La nuit s'est écoulée sans incident sérieux.

Cependant le D. A. L. a repoussé deux reconnaissances offensives, l'une sur Han (1.000 mètres au nord-ouest de Manhoué), l'autre sur nos tranchées au nord de Bures. — Ces

attaques étaient appuyées de tirs d'obus lacrymogènes, de tirs de barrage et de bombardement sur le reste du front.

L'escadrille 103 du 1^{er} Groupe de bombardement (Malzéville) est partie, à 7 heures, pour bombarder la gare de Metz. Elle est rentrée à 10 h. 40. Sur dix appareils partis, huit sont rentrés : l'un des deux manquants a atterri au Non. — Obus lancés : trois de 155, vingt-sept de 90 et huit incendiaires.

On a surpris, hier au 8^e Corps, une communication téléphonique prescrivant que cinq hommes par compagnie devront se trouver aujourd'hui à une parade à Saint-Benoît. Ordre a été donné à l'escadrille de Verdun de troubler la fête ; mais on n'a découvert aucun rassemblement et on n'a rien pu faire.

Je pars à 14 h. 30 pour Belfort où je vais prendre ostensiblement possession de mon P. C., pour confirmer les Allemands dans l'idée d'une attaque de ce côté.

J'irai sur le front d'Alsace demain et je me montrerai à Dannemarie dans le même but.

J'arrive à Belfort à 18 h. 30. Je trouve le général Demange, avec qui je traite différentes questions intéressant la R. F. B.

Les comptes rendus que je reçois, dans la soirée, n'ont rien de sensationnel. — Nous faisons sauter une mine aux Eparges. — Nous bombardons la gare de Conflans (tir parfaitement réglé : cent coups sur la gare qui contenait de nombreux wagons) — et sur la gare de Baroncourt. — L'ennemi a riposté par l'entrée en ligne de quatre batteries, dont nous avons éteint le feu.

25 septembre.

Je commence ma tournée avec le général Demange et le chef d'état-major de la VII^e Armée (1). Nous allons dans les

(1) Je n'ai pas voulu convoquer le général de Maud'huy, en raison de son deuil.

tranchées de première ligne en face d'Ammertzwiller et de Spechbach-le-Bas. — Des postes d'observation, j'examine à loisir les positions ennemies et je vois l'avancement de nos travaux, qui est satisfaisant.

De là, je me rends à Dannemarie où je ne trouve pas le général Vigy, mais où j'ai une conférence avec le capitaine administrateur, qui me donne des renseignements très intéressants.

En rentrant à Belfort à 11 h. 30, je reçois, par téléphone, la nouvelle de nos succès en Champagne et dans le nord.

Je suis également avisé des événements de la nuit sur mon front : ils sont de peu d'importance.

Au D. A. L., on a fait des reconnaissances très actives sur tout le front de Lorraine. On a ramené quelques prisonniers (des uhlans au pont de Thesey-Saint-Martin, des landwehriens bavarois au sud-ouest de Réchicourt-la-Petite), et on a pu constater que l'ennemi avait renforcé son organisation à Réchicourt, à l'ouest de Pettoncourt, à Bezange-la-Grande et à Domèvre.

Les Allemands ont renouvelé sans succès leur attaque sur Han et bombardé Nomény (obus de 280), Arrage, Han et les villages de la Blette.

Je rentre à Neufchâteau à 17 h. 30.

Vers 16 heures, une pièce à longue portée de la R. F. V. a tiré sur la gare de Conflans, où d'importants mouvements de trains étaient signalés.

Dans la nuit, le général en Chef me prescrit d'embarquer la 16^e Division pour Givry-en-Argonne. En même temps, je suis avisé que les Allemands dégarnissent leur front de Lorraine d'une brigade et leur front de Woëvre d'une force égale.

RESTRICTIONS ET PRÉLÈVEMENTS AU PROFIT DES TROUPES D'OPÉRATIONS EN CHAMPAGNE

26 septembre.

Le général en Chef me demande de mettre à sa disposition la seconde Division du 8^e Corps et une du 2^e Corps ; de plus, la 129^e Division doit se tenir également prête à être enlevée très prochainement.

C'est le sacrifice complet à l'avantage de l'offensive de Champagne et du Nord, avec tous ses risques, mais il n'y a pas à hésiter. Je donne les ordres en conséquence. — Dès ce soir, la 129^e Division pourra être embarquée ; — la 15^e Division sera prête à être enlevée en chemin de fer, le 27 au matin, dans la région Sorcy, Pagny-sur-Meuse ; — la 3^e Division sera retirée cette nuit et prête à être enlevée à partir du 28, 10 heures du matin, en autos, dans la région Dugny, Dieue, Génicourt.

Le général en Chef m'a déjà pris toutes mes disponibilités en munitions de 75, en ne laissant que cinq cents coups par pièce. Et l'on est déjà au-dessous de ce chiffre dans certaines Armées !

Des ordres sont, en outre, donnés pour arrêter la consommation des munitions de 75 et des calibres supérieurs au 95 (sauf le cas d'attaque). Enfin, toutes les disponibilités doivent être tenues en réserve à la disposition du général en Chef.

Je recommande à toutes mes Armées la plus grande vigilance. Il faut savoir ce qui se passe en face de nous et ne pas craindre de conserver l'attitude agressive pour en imposer à l'ennemi.

Je prescris, en outre, à mes commandants d'Armée de se reconstituer des réserves et de les articuler, de lancer d'actives reconnaissances sur tout le front et de surveiller étroitement

tous les indices de mouvements ennemis ; d'employer leur cavalerie comme réserve de feux très mobile, de couvrir les zones d'embarquement des divisions en partance par des barages d'avions et des mesures de police.

Enfin, je fais étayer la droite de la R. F. V. et, par conséquent, son point de jonction avec la I^{re} Armée, par une réserve d'infanterie à ma disposition. Cette réserve sera constituée par la 144^e brigade d'infanterie, c'est-à-dire la brigade active de Verdun (colonel de Bourgon). J'ai prescrit au général Herr de la porter, pour le 28 septembre au soir, dans la zone Heippes, Villotte-devant-Saint-Mihiel.

Dans cette position, la brigade pourrait intervenir dans des conditions de rapidité suffisante, sur l'un ou l'autre des deux points délicats de notre front, au sud et au nord de Saint-Mihiel, Chauvencourt, Kœur d'une part, Vaux-les-Palameix de l'autre.

La journée s'écoule à peu près calme à la VII^e Armée. Brume épaisse.

Au D. A. L., l'artillerie ennemie montre une certaine activité dans la matinée, sur le front Bois-Banal, Badonviller, où elle fait usage d'obus de 150 à gaz asphyxiants. Nomény a reçu trente-deux coups de 280.

A la I^{re} Armée, combats d'artillerie. Notre artillerie lourde bombarde la gare d'Arnaville.

La R. F. V. bat, de son côté, avec succès les gares de Conflans et de Baroncourt. Nos canons bouleversent les organisations allemandes : aux Eparges, on a aperçu nettement un engin culbuté par notre tir. — On a d'ailleurs l'impression qu'aux Eparges et au Bois-Haut, l'ennemi se croit sous le coup d'une attaque. — Et cependant, obéissant à une nécessité supérieure, il enlève encore du monde, la 113^e Division peut-être, car, dans la matinée, nous avons tiré à deux reprises sur des voitures et des colonnes de fantassins se retirant par la route de Spincourt.

27 septembre.

Je me rends à 7 heures à R. F. V. Je vois à 10 heures le général Herr, avec lequel je traite différentes questions (organisation, personnel, attitude à conserver, vigilance).

Dans l'après-midi, je vois successivement: à Bras, le général Bapst, avec lequel j'examine la situation de ses troupes et l'état de ses travaux; — le général Duchêne, à Dieue; je l'oriente sur la situation, en lui demandant une attitude énergique et la volonté d'attaquer, avec ses faibles forces, s'il y a défaillance de l'autre côté; — le général Chrétien à Génicourt; — enfin, le colonel de Bourgon à Souilly.

J'ai eu l'occasion de voir, au cours de route, passer des régiments de la 3^e Division. Il est visible que les hommes sortant de la tranchée ne sont plus entraînés à la marche; mais l'attitude est bonne: on sent qu'il y a du ressort.

Je me renseigne complètement auprès du général Chrétien sur l'état de sa Division. Elle n'a que deux sections de munitions, je lui en fais donner trois (deux d'artillerie, une d'infanterie).

A Souilly, je vois défilier devant moi un régiment de la brigade de Bourgon, musique en tête. Très bonne allure, excellente impression.

Je rentre à Neufchâteau à 20 h. 30. Les Armées me rendent compte des faits ci-après:

VII^e Armée. — Violentes tempêtes. Quelques reconnaissances allemandes poussées dans la région de Celles.

D. A. L. — Les Allemands ont fait sauter le pont de Thésey-sur-Seille, qui est à eux; c'est une précaution défensive de leur part.

I^{re} Armée. — Recrudescence de l'activité de l'artillerie allemande du bois Le Prêtre à Mort-Mare. C'est sans doute pour masquer le retrait de la 121^e Division dont on se doute.

R. F. V. — Les Allemands font sauter une mine aux Eparges (une quarantaine de blessés et dégâts matériels). — Faible activité de l'artillerie.

On a entendu, la nuit dernière, des bruits de tracteurs dans la région de Saint-Mihiel, direction de Chaillon. Même constatation sur la route Etain-Spincourt. Il s'agit, à n'en pas douter, d'enlèvement d'artillerie et peut-être d'infanterie. Quel dommage que je ne puisse attaquer en raison de mon affaiblissement en infanterie, et surtout en munitions de 75, car le général en Chef vient encore de me demander de préparer l'envoi de tout ce que j'ai en munitions de 75, en ne me laissant que trois cent cinquante coups par pièce.

28 septembre.

La nuit s'écoule sans incident sérieux.

Le D. A. L. signale un mouvement intense de voitures dans la région de Pagny-sur-Moselle.

Dans la région de Verdun, les Allemands ont fait exploser, ce matin à 5 heures, une nouvelle mine aux Eparges et bombardé pendant vingt-cinq minutes nos tranchées. Nos tirs de barrage les ont fait taire. Mais l'explosion a plus endommagé leurs tranchées que les nôtres.

Encore des bruits de tracteurs dans la région de Saint-Mihiel vers le nord.

Bien que nous nous soyons dépouillés au profit de l'attaque principale, je tiens à ce que mes Armées se tiennent en état d'agir offensivement. J'ai établi dans ce but une instruction n° 34 que j'ai envoyée hier à la 1^{re} Armée et à la R. F. V.; j'en rends compte ce jour au général en Chef.

Pour remédier à la suppression momentanée du 75, je demande des munitions de 90 et de 95 et je prescris aux Armées d'en user.

29 septembre.

Nuit calme. En Lorraine, l'ennemi a détruit une passerelle près de Pettoncourt et une autre près de Moncel. C'est de la défense pure.

Bonnes nouvelles des affaires de Champagne.

On me demande du G. Q. G. si je pourrais encore donner du monde. J'y ai déjà pensé, certes, car il faut exploiter le succès et je suis prêt à me dépouiller jusqu'à ne plus avoir qu'un rideau. Une seule chose me gêne ; c'est ma pauvreté en munitions de 75. J'y suppléerai tant bien que mal avec du 90 et du 95.

On a fait, cette nuit, un prisonnier du 130^e devant Seuzey. C'est le régiment qu'on croyait parti. Mais le fait ne prouve pas absolument que ce corps soit encore là. Ce peut être un prisonnier par ordre. Les Allemands ont parfois employé cette ruse de guerre pour faire croire au maintien d'un régiment qu'ils venaient d'enlever. Cependant le prisonnier en question assure que son régiment est toujours là et que, de plus, une brigade de renfort est arrivée de Metz. C'est encore possible : cette disposition serait alors inspirée par la crainte d'une attaque de notre part.

On m'annonce, à 13 heures, que trois divisions sont passées par la brèche en Champagne et qu'on va pousser. En même temps, le général en Chef me demande, par télégramme, de lui envoyer encore une division, la 76^e par exemple. Il me promet, en échange, une division territoriale du Gouvernement militaire de Paris.

Je lui réponds que je préfère lui envoyer la 4^e Division qui pourra être plus facilement retirée du front. Je vais, en effet, la remplacer, dans la région de la tranchée de Calonne, par la brigade de Bourgon. Cette 4^e Division pourra être retirée dans les vingt-quatre heures et expédiée en autos ; mais je demande à conserver provisoirement l'artillerie du 2^e Corps.

Je vais me reconstituer une réserve en prélevant une brigade sur la 76^e Division ; mais comme je m'attends à ce qu'on me prenne encore cette Division tout entière et peut-être d'autres troupes du D. A. L., je vais faire étudier la possibilité de ces enlèvements.

Je suis, en effet, invité à 16 heures par le général en Chef à lui indiquer les éléments de toute nature que je pourrais mettre à sa disposition, les prélèvements que fait l'ennemi sur tout son front permettant ces mesures ; on peut même, assure-t-il, aller vite en besogne.

J'activerai les études en cours pour lui donner complète satisfaction.

A 17 h. 45, nouveau télégramme du général en Chef, qui me prescrit de fournir une brigade mixte de la VII^e Armée pour aller en Serbie. Ce sera la 114^e de Belfort, avec un groupe de 75, un groupe de 65, une compagnie du génie et une demi-section de munitions.

Des renseignements qui m'arrivent, il résulte que la 113^e Division allemande n'aurait pas encore été enlevée de Woëvre, mais que la Division Benzino, le V^e Corps et peut-être des éléments du V^e Corps de réserve, seraient retirés ou en voie de l'être.

La journée est peu agitée. On signale, dans la vallée de la Fecht, une colonne de 1.000 hommes environ se portant de Gunsbach à Wihr-au-Val. Il s'agit évidemment d'un prélèvement sur le front.

Malheureusement, notre artillerie lourde a été retirée et la colonne échappe à notre canon.

Dès ce soir, pour être prêt à donner satisfaction aux demandes du général en Chef, j'ai fait retirer du front la 4^e Division (R. F. V.), — la 64^e Division (1^{re} Armée) et la cavalerie de corps du 8^e Corps, — la brigade légère et une brigade d'infanterie (D. A. L.), — la 14^e brigade dans la R. F. B., — enfin toute l'artillerie lourde attelée ou à tracteurs.

30 septembre.

Pendant la nuit, le général en Chef me fait savoir qu'il met à ma disposition une Division territoriale qui commencera à débarquer vers le soir, dans la région de Bar-le-Duc. Je dois envoyer à Révigny un officier pour régler ces débarquements.

Cette division comprend un groupe de 90 et un escadron de cavalerie. Je ne connais pas exactement la valeur de cette unité, mais on la dit médiocre. Je ne pourrai pas l'employer

comme unité de choc. Je vais donc m'en servir défensivement en cherchant à l'aguerrir.

Une brigade, l'artillerie et la cavalerie débarqueront à Bar pour être dirigées dans la région de Pierrefitte. L'autre brigade continuera sur Nancy et Jarville. Je m'efforcerai ainsi d'étoffer à la fois la R. F. V. et le D. A. L.

On gardera quelques jours ces brigades réunies (celle du nord se trouvera au contact d'un régiment de la brigade de Bourgon qui lui donnera le ton); puis on acheminera les éléments territoriaux les uns après les autres sur un créneau du front pour les habituer au feu progressivement.

A 10 h. 30, je suis avisé, par télégramme, que la 128^e Division (Riberpray) ayant besoin de repos, est remise à ma disposition. Cette Division est à Triaucourt.

Je vais la faire embarquer le 2 octobre à Moussey, Bar-le-Duc, et transporter dans la région au nord-ouest de Toul, en cantonnements de rafraîchissement. Elle pourra, de là, me permettre de retirer du front, dans quelque temps, une division fraîche qu'elle remplacera.

Les incidents de la journée se résument à peu de chose :

VII^e Armée. — Quelques mines au Violu. — Torpillages sur l'Hilsensfirst et canonnade légère à l'Hartmannswillerkopf.

Il a semblé que les batteries allemandes étaient plus actives que les autres jours dans le secteur nord de la R. F. B. C'est du volume pour empêcher les prélèvements sur le front ou pour nous intimider.

R. F. V. — Hier soir, l'A. L. a pu agir sur des convois se dirigeant de Romagne-sous-les-Côtes vers Damvillers, ainsi que sur les gares de Conflans et de Baroncourt.

BOMBARDEMENT DE VERDUN PAR UNE PIÈCE A LONGUE PORTÉE

1^{er} octobre.

Rien d'important pendant la nuit.

Les Allemands ont poussé, sur le front du D. A. L., des reconnaissances qui ont été partout repoussées. On a fait des prisonniers du 60^e de réserve dont un sous-officier.

Echange de mines et de grenades à la Croix-des-Carmes, — fusillade plus nourrie que d'habitude au sud de Mort-Maro. — Nombreuses fusées lumineuses : ces gens-là ont peur d'une attaque.

Le général en Chef me demande l'envoi de la 64^e Division. Elle s'embarquera aujourd'hui à partir de midi. Par contre, la 128^e qui devait être transportée par voie ferrée dans la région de Toul fera mouvement par voie de terre (cinq étapes).

A 15 h. 30, les Allemands bombardent Verdun avec du 380, tirant des bois de Warphemont jusqu'à 17 h. 15. Dix-sept coups tirés dans la partie sud-est de Verdun, au sud de la cathédrale : quelques maisons détruites, trois victimes. Nous répondons avec des pièces à longue portée.

La I^{re} Armée a, de son côté, bombardé la gare de Vigneulles cet après-midi. — Notre artillerie a atteint des trains stationnés en gare et provoqué deux violentes explosions. Plusieurs locomotives ont quitté la gare à toute vitesse.

En Alsace, sérieuse démonstration de l'ennemi cet après-midi dans la région du Violu (violent bombardement, très

vive fusillade, explosion de mines, mais pas de dégâts et pertes minimales).

2 octobre.

Je suis avisé de l'arrêt de l'offensive en Champagne. Est-ce l'insuccès ou seulement le délai nécessaire à la préparation sur la seconde position ?

Vingt-deux appareils de notre 1^{er} groupe de bombardement sont partis de Matougnés pour bombarder la gare de Vouziers, les rassemblements du milieu de la ville, le terrain d'aviation et la gare de Challerange. — Cent-trois obus ont été lancés sur ces objectifs. — Les Allemands ont répondu par une violente canonnade : sept appareils ont été touchés, mais ont pu rentrer néanmoins.

Quatre avions de chasse escortaient le groupe et ont pu lancer cinq mille fléchettes sur des parcs et des tentes à Manre, Aure et Chestre et sur le terrain de Vouziers.

Dans le même temps, cinq avions ennemis sont venus pour bombarder Nancy. Un de nos avions a pris l'air et poursuivi l'un des aviatiks vers Château-Salins. Ce matin, également, un avion ennemi a jeté quatre bombes, dont deux sur les usines Solvay à Dombasle (un blessé léger et le travail arrêté pour la journée seulement). Des renseignements recueillis, il résulte qu'il faisait un brouillard épais et que l'avion a dû jeter ses bombes au jugé, ou seulement guidé par la fumée des cheminées. Les canons contre avions n'ont pu intervenir faute de vues.

Dans la soirée, une forte reconnaissance ennemie a attaqué nos postes dans la partie sud de la forêt de Parroy ; elle a été repoussée.

L'affaire s'est terminée vers 2 heures.

Dans la R. F. V., les Allemands ont bombardé de façon prolongée le bois d'Hennemont. Ils pensent probablement que c'est là qu'est la pièce qui a répondu à leur canon du bois de Warphemont.

3 octobre.

Le dirigeable *Zodiac*, parti dans la nuit, d'Epinal, n'a pu rejoindre son port d'attache par suite d'une avarie. Il a dû atterrir à Toul. La durée de la réparation sera de trois ou quatre jours.

Le D. A. L. signale des bruits d'autos, de voitures, de trains, derrière le front de la Loutre-Noire.

Mon officier de liaison revient du G. Q. G, m'apportant des renseignements sur le résultat des attaques de Champagne et d'Artois et sur les enseignements à tirer de ces combats. Je fais rédiger une note à ce sujet.

Il est établi, une fois de plus qu'au lieu de chercher la percée en un point donné, il vaut mieux livrer bataille sur le front le plus large possible, avec l'idée de peser sur le point faible, en quelque endroit qu'il se manifeste. — Les corps d'armée, les divisions, doivent avoir leurs moyens propres d'action et disposer notamment de l'artillerie lourde nécessaire pour préparer l'attaque et pour les accompagner et les appuyer dans le mouvement en avant.

Il n'en était pas ainsi en Champagne, d'où défaut de liaison, retard dans la progression de l'artillerie lourde *indépendante* et, par suite, coopération insuffisante. — Les régiments, les bataillons eux-mêmes, devraient avoir, les accompagnant, les engins nécessaires pour leur permettre de mordre sans arrêt sur la seconde ligne, etc.

Le général en Chef me demande de prélever sur les bataillons d'instruction du G. A. E., au bénéfice des corps de Champagne : 3.500 hommes dans le D. A. L., — 1.500 hommes dans la R. F. V., — et 2.000 hommes dans la I^{re} Armée. Ces prélèvements vont m'affaiblir considérablement. Pourrai-je remonter la 128^e Division qui a besoin d'un fort contingent de recomplètement ?

J'établis une note pour les commandants d'armée portant directive pour l'attitude à conserver vis-à-vis de l'ennemi et pour l'étude de nouveaux prélèvements éventuels.

Dans la journée, deux de nos avions ont bombardé Luxembourg, lançant vingt-huit obus sur la gare et neuf sur un bâtiment militaire. Ils sont rentrés indemnes.

Le premier groupe de bombardement est parti à 14 h. 45 pour bombarder la gare des Sablons. En raison des nuages, certains pilotes n'ont pu atteindre leur objectif. Cependant on a lancé sur l'objectif trois obus de 155, seize de 105 et douze incendiaires. Les huit appareils sont revenus sans encombre, malgré l'attaque d'avions ennemis qui ont été mis en fuite par nos avions de chasse.

4 octobre.

Nuit à peu près calme.

A 14 heures, je vais à Vaucouleurs voir le général Ribier-pray et m'enquérir de l'état des troupes de la 128^e Division. Il me raconte ses derniers combats entre Servon et le bois de la Grurie, me dit l'élan et la vaillance de ses troupes qui n'ont malheureusement été soutenues ni par la brigade W..., placée en arrière, ni par le régiment d'infanterie qui débordait sa gauche. La Division a perdu 4.000 hommes et de très nombreux cadres.

J'ai signalé cette situation au général en Chef et je vais de plus inviter la 1^{re} Armée à reconstituer en partie les régiments de la 128^e avec ses bataillons de dépôt. En tout cas, le moral de tous les corps est excellent.

Je rentre à Neufchâteau à 17 heures.

Notre bombardement d'hier de la gare de Vigneulles a eu des résultats : on a vu des trains s'enfuir ; une forte explosion s'est produite avec fumée noire. Le tir a été repris ce matin. Les observateurs ont signalé une vive lueur avec projection de matériaux, la destruction d'un hangar et la cessation de tout mouvement dans la gare.

5 octobre.

Nuit calme dans les Vosges et en Alsace.

Le D. A. L. canonne Blamont, où des roulements de trains se sont fait entendre.

En vue de hâter le moment où la 101^e Division territoriale pourra participer au service des tranchées, je demande aux généraux Gérard et Herr de pousser activement l'instruction des éléments de cette unité stationnés dans leurs zones respectives.

Je leur prescris de faire fonctionner un Centre d'instruction pour les gradés et les officiers ; de faire conduire les officiers par petits groupes en divers points du front, pour leur faire prendre l'air de la tranchée, pour les mettre au courant de la situation et des procédés de combat, et enfin pour leur permettre de prendre contact avec leurs camarades de l'active.

Je donne également l'ordre de former des grenadiers, des mitrailleurs et des pionniers, de faire participer la troupe à l'exécution de travaux combinés avec des exercices d'attaque et de défense.

Je compte d'ailleurs voir sous peu à l'instruction les éléments de cette Division.

Le général en Chef me téléphone qu'il a obtenu pour moi la médaille militaire. Je le remercie bien vivement de son affectueuse initiative ; mais je suis mécontent contre moi-même ; il me semble que je n'ai pas assez fait pour mériter cette récompense. La situation défensive à laquelle mes armées sont réduites me pèse au dernier point. J'ai tout donné pour renforcer les fronts d'attaque, c'était ma seule contribution possible à l'effort gigantesque de Champagne et d'Artois. Je l'ai fait, certes, avec un entier dévouement et je n'ai plus guère qu'un réseau fragile à opposer à l'ennemi. Mais c'est une situation sans gloire sinon sans péril. Quand me sera-t-il donné d'agir offensivement ?

6 octobre.

Je vais à Toul à 8 h. 30 pour m'entendre avec le général Roques au sujet de la situation de la I^{re} Armée, de l'attitude à avoir, de l'exécution des mesures que j'ai prescrites et aussi pour assister au défilé de la 128^e Division qui fera son entrée, vers 10 heures, à Toul. C'est une marque d'intérêt que je tiens à donner à cette vaillante unité.

Je rentre à midi à Neufchâteau.

La journée s'écoule sans incidents sérieux. D'une communication téléphonique, surprise au 8^e Corps, il ressort que le III^e Corps bavarois est sur le point d'être enlevé du front ; il semble du moins que trois régiments soient déjà partis.

La I^{re} Armée prend les dispositions nécessaires pour s'opposer à ce prélèvement : attitude offensive, tirs d'artillerie sur les routes d'accès et les carrefours.

A 21 heures, je reçois du général en Chef l'ordre de retirer du front le reste de la 57^e Division pour l'envoyer à Salonique. La 113^e brigade sera remplacée dans son secteur par une des brigades de chasseurs formant réserve de la VII^e Armée, — l'artillerie de la 57^e le sera par celle de la 10^e Division de cavalerie. — Enfin, une des divisions de Champagne sera envoyée le plus tôt possible en Haute-Alsace pour se refaire et tenir lieu de réserve éventuelle.

7 octobre.

La nuit a été à peu près calme, malgré une certaine agitation à l'est de Belfort. (Beaucoup de patrouilles allemandes.)

De même au D. A. L., grande activité, de part et d'autre, de reconnaissances et de patrouilles. Dans la région d'Athienville, une reconnaissance allemande d'une compagnie est même parvenue jusqu'aux réseaux : elle a été repoussée par nos feux et tirs de barrage.

L'ennemi a riposté par un bombardement intense. Bruits de voitures toute la nuit vers les Amienbois, et à 5 heures vers Coincourt.

Aux Éparges, nous avons fait exploser deux mines qui ont endommagé la position ennemie.

Dans la matinée, le général de Maud'huy rend compte que le reste de la 57^e Division sera stationné aujourd'hui, à partir de 15 heures, dans la région Roppe, Petit-Croix, Belfort, prêt à être embarqué. Décidément, la VII^e Armée fait des progrès : elle agit maintenant vite et bien.

Du G. Q. G. m'arrive la nouvelle de la prise de Tahure et des progrès au nord de cette localité. Je sais, hélas aussi,

qu'on est préoccupé de la consommation fantastique des munitions et qu'il sera matériellement impossible sans doute de pousser très loin. Il faut donc s'attendre à l'arrêt prochain de l'offensive en Champagne et à une nouvelle campagne d'hiver sur place.

Ce sera déplorable si l'on reste sur la défensive passive.

Je vais examiner s'il ne serait pas possible d'entretenir, pendant l'hiver, une activité soutenue sur tout le front au moyen des engins de tranchée et des canons de bataillon.

La fabrication de la cheddite pourrait être, à cet effet, poussée jusqu'aux extrêmes limites, sans nuire à celle des autres explosifs puisque cette matière ne peut être employée dans les obus.

Le général en Chef me fait savoir, à 17 h. 15, qu'il dirige la 2^e Division de cavalerie dans la région de Belfort et la met à ma disposition. Son arrivée doit me permettre de rendre disponible la 10^e Division de cavalerie qui sera ultérieurement dirigée sur Salonique avec son groupe cycliste. Je donne des ordres en conséquence.

J'ai envoyé, ce matin, mon chef d'état-major à la VII^e Armée, pour orienter définitivement le général de Mauld'huy sur les opérations en projet en Alsace et sur la transformation des camps retranchés de Belfort et d'Épinal en régions fortifiées. Il rentre à 18 heures.

Je pars à 18 h. 45 pour coucher à Bar et voir demain matin de bonne heure le général Lasserre et la 101^e Division territoriale.

ATTAQUES ALLEMANDES EN LORRAINE, DANS LE SECTEUR LEINTREY - REILLON

COMBATS DU BOIS ZEPPELIN .

(8 et 9 octobre 1915)

8 octobre.

A 8 heures, je suis à Rosnes avec le général Lasserre. Je m'entretiens avec lui de la situation de sa division, de ses besoins, et je lui donne les directives nécessaires pour l'instruction. A 10 heures, les officiers de la brigade stationnée dans la région et ceux de l'artillerie et de la cavalerie divisionnaire sont réunis pour une conférence que fait le général Aimé, commandant la 67^e Division. Sujet : offensive de la 11^e Division dans la région du Labyrinthe (1) et à l'ouest. C'est une occasion d'indiquer les procédés de tactique à employer.

Conférence très bien faite. J'interviens, à la fin, pour développer certains points et pour orienter les officiers sur la mission de la division territoriale et sur les procédés à employer en vue de parfaire son instruction (cadres et troupes).

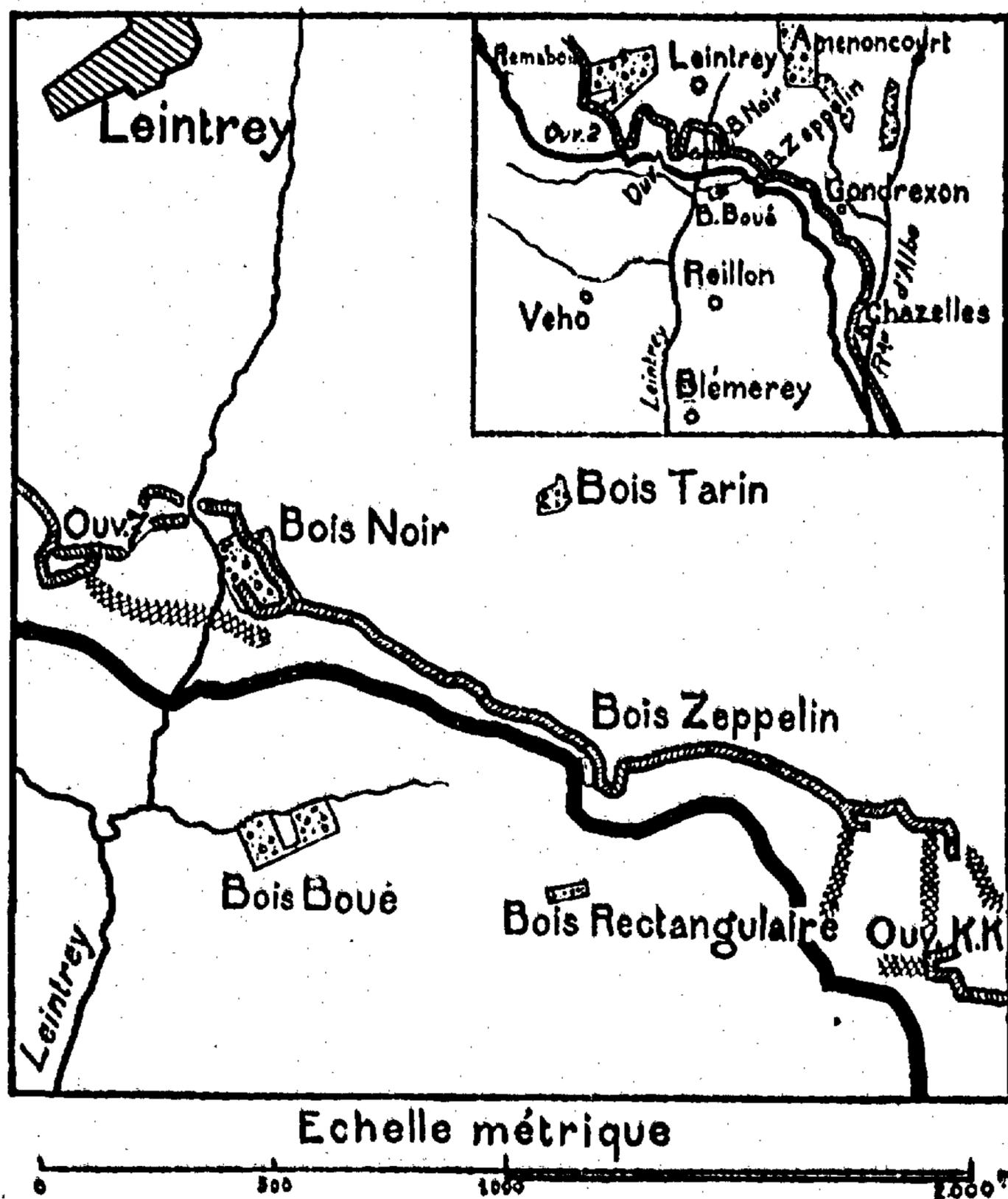
Je me rends ensuite à Dugny auprès du général Herr avec lequel je traite diverses questions concernant la région fortifiée.

A 15 heures, je visite la position de deuxième ligne récemment construite à l'est de Génicourt sur le Rupt.

Rentrée à Neufchâteau à 20 h. 30.

(1) Près de Neuville-Saint-Vaast (Artois).

La journée s'est écoulée sans incident, sauf au D. A. L., où une attaque allemande précédée d'un bombardement à obus lacrymogènes s'est déclenchée dans l'après-midi sur le front Leintrey - Chazelles.



Une première attaque partant de l'ouvrage 7 vers le sud (13 h. 30), s'est terrée sous l'effet de nos tirs de barrage.

De nouvelles attaques se sont déclenchées, à 15 h. 15, sur le front de nos points d'appui de la croupe sud de Leintrey et des hauteurs nord-est de Reillon ; puis, vers 17 heures,

sur nos points d'appui est de Blémerey ; effectif évalué à deux bataillons. L'attaque principale semblait dirigée sur les hauteurs nord-est de Reillon. Les Allemands ont réussi à prendre pied dans le bois Boué et dans le bois Zeppelin.

Le général Gérard me demande, dans la soirée, de disposer de la brigade Tourtebatto, réserve de G. A. E. ; je la lui donne immédiatement. Je lui fais envoyer en même temps des munitions.

9 octobre.

L'action sur le front Leintrey - Reillon a continué toute la nuit. A 5 heures, l'ennemi tient encore dans le bois Zeppelin.

Dans la forêt de Parroy, des attaques allemandes ont été repoussées.

A 9 heures, le D. A. L. fait savoir que nous avons repris le bois Boué et qu'on est encore à 150 mètres du bois Zeppelin.

Je reçois, à 9 h. 15, la visite de M. Etienne, ancien ministre de la Guerre ; visite toute amicale sans aucun caractère officiel.

Je suis avisé que le Président de la République viendra, avec le ministre de la Guerre, me remettre la médaille militaire et voir la Division Riberpray dans la région de Toul.

Je donne des ordres pour les détails de cette visite.

Dans la soirée, le général en Chef me fait savoir qu'il renonce à envoyer en Serbie la 10^e Division de cavalerie. Cette unité m'est donc rendue dans la région de Belfort, sous réserve cependant de tenir une batterie prête à être embarquée.

Je vais donc avoir, dans la R. F. B., deux divisions de cavalerie (2^e et 10^e), et la 157^e Division d'infanterie, qui doit y débarquer le 11. De plus, le général en Chef me rend presque toutes les munitions dont je disposais avant l'offensive de Champagne et qu'il s'était réservées.

C'est donc l'arrêt de l'offensive en question !

A 19 heures, je suis avisé que le Président remet à plus tard son voyage de lundi ; la situation politique exigeant toute son attention.

Au cours de la journée, les Allemands ont montré une grande activité d'artillerie sur tout le front de la VII^e Armée, surtout entre la Plaine et le Violu. — Jet de bombes dans le secteur du Lingo et à l'est de Sulzern.

Au D. A. L., les attaques ne vont pas très bien sur le bois Zeppelin. On est parvenu à reconquérir à coups de grenades une des tranchées perdues, mais deux bataillons d'attaque ont été arrêtés par les barrages et les mitrailleuses ennemies. Je pense que les attaques vont reprendre demain avec plus de vigueur. C'est l'ordre que je donne au général Gérard, en réponse à un rapport reçu ce soir.

10 octobre.

Au D. A. L., on a profité de la nuit pour mettre en place l'artillerie lourde qui permettra de reprendre les attaques sur le bois Zeppelin.

Le général en Chef me fait connaître qu'il va remettre progressivement à ma disposition les unités ci-après que je devrai m'efforcer de conserver en réserve.

R. F. V. — 2^e Corps.

1^{re} Armée { 15^e division. { Ce sont les divisions fournies par cette
64^e division. { Armée qui lui reviennent.

D. A. L. { 128^e Division déjà arrivée dans la zone de la 1^{re} Armée,
où elle se reconstitue.
3^e Corps de cavalerie. Devra avoir un créneau sur le front.

VII^e Armée: 129^e, 51^e et 157^e Division. Cette dernière arrivera le 11.

De plus, je recevrai les 20^e et 32^e Corps dans le D. A. L.; — le 14^e Corps dans la R. F. B.; mais ils seront à la disposition du général en Chef.

Les deux officiers que j'avais envoyés en Champagne reviennent aujourd'hui avec des précisions sur les enseignements à tirer des dernières attaques.

Je vais envoyer aujourd'hui au G. Q. G. des états et une carte faisant ressortir les communications et moyens de ravitaillement de tous genres, dont disposera la VII^e Armée pendant cet hiver.

J'ajouterai que la grande route de rocade de crête, entre le col du Bonhomme, Breitfirst et la Thur, ne présentera plus, au 15 octobre, qu'une lacune entre le Tanet et le Louchpach. (Cette dernière section est placée en première urgence.)

La construction des baraquements est activée. En dehors des ateliers locaux, le grand atelier d'Epinal, qui livrait six baraques par jour, en livrera douze à partir du 15 octobre. J'ai, en outre, fait étudier, par la VII^e Armée, l'organisation d'un atelier analogue dans la région de Belfort.

De cet ensemble, il résulte que :

1° la VII^e Armée sera, cet hiver, dans des conditions matérielles très supérieures à celles de l'an dernier ;

2° elle se trouvera prête à faire vivre et manœuvrer dans les Vosges, des effectifs importants, en vue d'opérations offensives.

Dans cet ordre d'idées, j'ai fait passer en première urgence tous les travaux intéressant le secteur de la 66^e Division.

Les centres vosgiens au nord du Hohneck fournissent, dès maintenant, des éléments de résistance sérieux. Ceux du sud sont en retard, à cause du peu d'intérêt que leur a porté le général T... chargé initialement de leur organisation, et de la période de flottement qui a suivi leur prise en charge par la place d'Epinal. Les travaux sont actuellement en bonne voie, sous l'active et habile impulsion du général Mauger, qui procède par échanges de vues continuels avec les généraux commandant les divisions du front.

L'achèvement des centres vosgiens procurera, avec une sécurité plus grande, une économie notable de troupes.

Le général G... me fournit des renseignements détaillés au sujet de l'attaque du 8 qui a permis à l'ennemi de prendre

piéd en deux points de nos tranchées de première ligne (tranchées en avant des bois Boué et Zeppelin).

Il en ressort que l'artillerie allemande a préparé copieusement l'attaque en bombardant le front objectif avec des obus suffocants : elle aurait littéralement écrasé nos tranchées du bois Zeppelin, dans lesquelles l'ennemi a pu ensuite pénétrer sans difficulté.

Le commandant de secteur a réagi vigoureusement, mais pas assez vite, semble-t-il, puisque cette contre-attaque s'est trouvée immédiatement arrêtée par une organisation de mitrailleuses installée par l'ennemi dès son occupation du bois Zeppelin. Cependant le bois Boué était aussitôt réoccupé.

Une contre-attaque plus importante a été déclenchée à 23 heures. Cette contre-attaque, non préparée par l'artillerie, exécutée de nuit devant une organisation déjà forte, était vouée à l'insuccès.

Dès le 8 au soir, je remettais la brigade Tourtebatte de la 59^e Division (réserve de G. A. E.) à la disposition du général avec l'artillerie et les munitions nécessaires.

Mais en attendant que cette artillerie puisse être établie pour la préparation, ce qui ne pouvait se faire que dans la nuit du 9 au 10, l'action a continué à la grenade par les boyaux ; ce procédé a permis de reprendre, dans la journée du 9, les tranchées 1 et 2. Les tirs de réglage, d'abord gênés par le brouillard, ont été exécutés ce matin et l'attaque était prévue pour cet après-midi, ou au plus tard pour demain matin.

L'occupation du saillant Zeppelin par les Allemands n'a aucune importance quant à l'ensemble de la situation de la 74^e Division, mais l'inviolabilité de notre front ne doit pas être un vain mot, et il importe d'ailleurs de montrer à l'ennemi que nous sommes toujours en forces sur le front de Lorraine. Pour toutes ces raisons, il faut chasser l'ennemi du saillant qu'il occupe encore ; c'est l'ordre que j'ai donné au général Gérard.

La morale à tirer de l'incident est la suivante :

1^o On complétera les flanquements du bois Zeppelin, qui sont à peine assurés parce que difficiles.

2° On cloisonnera le terrain en faisant une coupure reliant le bois Boué au point d'appui 14.

Les Allemands montrent une grande activité sur tout le front de la VII^e Armée. Canonnade à Steinbach et à Sandozwiller. — Violent bombardement et torpillage de l'Hartmannswillerkopf. — Canonnade à l'est de Sulzern. — Bombes et grenades au Violu.

Au D. A. L., on n'a pas fait grand'chose aujourd'hui. La préparation de l'attaque sur le bois Zeppelin a dû avoir lieu ce matin et l'attaque était prévue pour ce soir ou demain. Or, on s'est contenté de progresser légèrement à la sape et à la grenade.

A la I^{re} Armée, les Allemands bombardent, de 15 h. 30 à 16 h. 30, la Croix-des-Carmes. — Quelques bombes et obus de gros calibre au nord de Flirey.

Un avion allemand a été abattu par un des nôtres dans la forêt de Puvénelle. Par contre, l'un de nos avions est tombé dans les lignes ennemies près de Seuzey.

R. F. V. — Peu d'activité de l'ennemi, sauf au bois des Caures (nord de Verdun), — aux Épargés et à la tranchée de Calonne. — Nous avons bombardé la gare de Conflans (sept coups au but).

11 octobre.

Nuit calme relativement.

Le D. A. L. continue l'installation de son artillerie pour la préparation de l'attaque sur le bois Zeppelin. Tout cela traîne en longueur.

J'envoie, ce matin, un de mes officiers sur les lieux avec mes instructions et observations, mais je me déciderai à y aller moi-même si cela ne va pas mieux.

Le général en Chef me donne quelques munitions, mais rien pour l'artillerie lourde,

Je fais répartir ces ressources entre mes armées.

Les Allemands bombardent violemment la cote 425 et nos positions à l'ouest de Sandozwiller ; cadence rapide donnant l'impression d'une préparation d'attaque, qui cependant n'a pas eu lieu. — Grosses bombes au Linge et au Schratz.

Au D. A. L., nos tranchées entre le bois Zeppelin et Reillon sont violemment bombardées. — Quelques obus sur Nomény et Ancerviller. Nous contre-attaquons violemment.

Le capitaine Gilbert revient à 22 heures du D. A. L. L'attaque sur le saillant Zeppelin est loin d'être prête. Le colonel Challe, qui commande la brigade du secteur, va construire une parallèle de départ, d'où l'attaque pourra surgir de front après préparation.

Cette disposition nouvelle demandera deux nuits au moins. On aurait dû s'y décider plus tôt. Le capitaine m'apporte une lettre du général G..., qui a été un peu ému de mes observations.

Je lui réponds immédiatement pour dissiper tout malentendu, en lui rappelant que les prélèvements de toute nature ont été faits *par ordre du haut commandement*, par application du principe sain et fructueux, consistant à *renforcer les points forts*.

Cette disposition n'était pas sans risques, et ces risques ne pouvaient être atténués que par un redoublement de vigilance et une augmentation de l'organisation défensive.

Or, il semble bien que la 74^e Division ait manqué de vigilance ; il est, en tout cas, certain que le saillant du Zeppelin ne possédait pas les flanquements indispensables, et que le cloisonnement de ce saillant, par une ligne entre le bois Boué et le point d'appui 14, n'avait pas été fait, malgré des recommandations de ma part déjà anciennes.

Quant à la contre-attaque, elle n'a pas suivi immédiatement l'assaut allemand, et elle a été faite mollement ; ce qui, ajouté à l'insuffisance, au retard dû à la maladresse des barrages d'artillerie, explique la facilité avec laquelle l'ennemi a pu franchir 300 ou 400 mètres de terrain libre et s'établir solidement dans notre tranchée, etc.

Pour clore l'incident, je termine ma lettre comme il suit :

« Vous savez que je n'hésite pas, quand mon devoir l'exige, à dire ma façon de pensée même à mes amis. J'exprime parfois mes sentiments aussi vivement que je les ressens ; vous devez comprendre cela, vous qui êtes énergique et que je considère comme tel. Aussi je compte toujours sur vous et je tiens à vous dire que vous n'avez rien perdu de ma confiance. »

ATTAQUES ALLEMANDES EN ALSACE SUR LE FRONT LINGE - BARRENKOPF

(12 octobre 1915)

12 octobre.

Pendant la nuit, l'ennemi a bombardé dans la région de Belfort les écluses 27 et 28 du canal du Rhône-au-Rhin.

Au D. A. L., le bombardement et la fusillade ont été presque continus au nord de Reillon, où le combat se poursuit à la grenade. L'artillerie ennemie a tiré sur la région d'Ancerviller ; la nôtre a bombardé les ouvrages ouest du Clair-Bois, la route d'Ancerviller à Halloville et la lisière du bois des Chiens.

Un avion ennemi a été abattu par notre artillerie et est tombé entre les lignes ; les aviateurs se sont enfuis.

Une attaque sur un de nos postes avancés à Manhoué a été repoussée à 18 heures.

Dans l'après-midi, les Allemands, après avoir bombardé, vers 17 heures, le secteur Linge-Schratz-Barren avec des obus asphyxiants et fait usage de jets de liquides enflammés, ont prononcé une violente attaque. Ils ont été repoussés sur toute la ligne. Un élément de tranchée perdu a été repris immé-

diatement. Une compagnie du 30^e B. C. P. et deux sections du 70^e B. C. P. ont subi des pertes sérieuses.

Dans la région de Saint-Dié, l'ennemi a fait exploser une mine à la Cude au sud du col de Sainte-Marie, et n'a réussi qu'à détériorer une de nos tranchées.

A la 1^{re} Armée, les Allemands ont répondu à nos engins de tranchée en bombardant le bois Le Prêtre.

Dans la région de Verdun, lutte d'artillerie à la tranchée de Calonne, aux Eparges et au bois des Caures. — Nous avons bombardé Conflans où le passage de nombreux trains avait été signalé. Tir efficace qui a déterminé un incendie dans la gare.

On a signalé des mouvements de convois entre Creüe et Vigneulles, des mouvements de trains en gare de Conflans et sur les lignes de Woëvre. Il s'agit de relèves ou d'enlèvement de troupes occupant la région de Saint-Mihiel.

Quel dommage que je n'aie pas les disponibilités nécessaires en artillerie et en infanterie pour attaquer sur ce front !

Au Linge, une deuxième attaque allemande lancée, vers 19 h. 40, contre nos positions du Schratz, a réussi à nous enlever 80 mètres de tranchées que nous tenions sur la crête vers le Collet. Les contre-attaques renouvelées jusqu'à six fois pendant la nuit, nous ont permis de reprendre une partie des tranchées perdues.

13 octobre.

Bombardement réciproque et continuation pendant la nuit de la lutte rapprochée dans le secteur de Reillon. Un prisonnier du 8^e bataillon de chasseurs a été fait près du bois Zeppelin ; or ce corps était à Mulhouse, il n'y a pas longtemps, ce qui tendrait à établir que l'attaque du Linge n'est pas sérieuse ; autrement, les Allemands n'auraient pas fait de prélèvements sur ce front.

Pendant la nuit, l'activité des engins de tranchée a été vive à la 1^{re} Armée.

A la R. F. V., il y a eu fusillade et lancement de bombes au bois Haut, explosion de quatre mines aux Épargnes (entre 1 heure et 4 heures), et bombardement de nos tranchées avec grosses bombes et torpilles. Dégâts matériels assez importants.

On signale beaucoup de mouvements de convois et de trains en Woëvre, les gares ont été éclairées toute la nuit, des fusées blanches, rouges, vertes, lancées à profusion dans le voisinage d'Étain, deux projecteurs ont éclairé avec persistance le bois de Warphémont.

Que conclure de tout cela? Il peut s'agir de prélèvements, de relèves ou de renforcements. Mais ce qui déroute un peu, c'est le peu de soin que les Allemands mettent à dissimuler ces mouvements, ou, peut-être, la façon ostensible avec laquelle ils les exécutent.

Il est possible qu'ils relèvent les anciennes divisions du front de Woëvre par des divisions ayant besoin de se refaire. En tout cas, je ne crois guère à des projets sérieux d'offensive, étant donnée la pénurie des disponibilités et l'ouverture d'un nouveau théâtre d'opérations en Serbie.

Les attaques du bois Zeppelin et du Linge ne doivent être que de simples manifestations destinées à nous impressionner, sinon à masquer des prélèvements et à détourner, par exemple, notre attention de la Woëvre.

Je ne dois pas oublier cependant que mes points les plus sensibles sont Chauvencourt, Vaux-les-Palameix et aussi la plaine à l'est de Verdun. Le moindre succès des Allemands sur l'un de ces points aurait une répercussion fâcheuse sur l'opinion publique. Je vais donc appeler encore l'attention du général Herr sur cette question. Il a la brigade de Bourgon en réserve de G. A. E. de ce côté; je l'autoriserai à l'alerter en cas d'urgence et je la lui rendrai sur un coup de téléphone.

Je vais aussi demander au général en Chef qu'il hâte l'envoi du 2^e Corps dans la région de Verdun. Mais, surtout, je vais réclamer des munitions de 75, car mes pièces ne sont alignées qu'à quatre cents coups et c'est peu en cas d'attaque.

On va, d'autre part, redoubler d'attention (j'espère que les avions sortiront, si le temps se dégage tant soit peu) et chercher à savoir notamment si les Allemands se sont ren-

forcés en artillerie lourde; ce renseignement est capital et doit indiquer, mieux que tout autre, s'il y a ou non quelque projet sérieux d'offensive.

On va compter, à la R. F. V., le nombre de coups de gros calibre qui seront tirés aujourd'hui et le comparer au nombre des jours précédents, ce qui n'empêchera pas les avions de rechercher les emplacements possibles de nouvelles batteries.

Je suis avisé que les divisions et corps d'armée qui doivent m'être envoyés ne seront pas mis en route pour la plupart avant un certain temps. Cependant, deux des divisions du 14^e Corps vont rejoindre prochainement la région de Belfort.

Je demande si le 2^e Corps, qui doit être stationné dans la R. F. V., ne tardera pas à venir. On me répond qu'il sera sans doute un des derniers à expédier, parce qu'il est sur le front, mais que la 51^e Division sera mise en route par autos très rapidement. Je la destinai à la région de Nompatelize, mais, pour aller au plus pressé, je demande qu'elle soit dirigée sur la région de Souilly.

Le général en Chef m'informe dans la soirée que les deux divisions du 14^e Corps débarqueront, le 16 octobre à 0 heure, à Lure, Champagny et Giromagny.

Je demande un relèvement de mes approvisionnements en munitions et je transmets un compte rendu des affaires du Linge, avec une annotation qui met tout au point. J'attends le projet d'offensive du général de Maud'huy pour reprendre la position du Linge-Schratz.

Au D. A. L., nous bombardons les positions ennemies du bois Zeppelin. L'attaque prévue pour demain a été retardée d'un jour.

A la R. F. V., on donne des détails sur l'explosion des mines allemandes des Éparges.

Cette explosion a comblé nos tranchées sur une longueur de 150 mètres. Quelques fractions ennemies ont tenté de s'y infiltrer et ont été repoussées. Nous avons pu, au contraire, occuper la lèvres de l'entonnoir le plus important et rétablir l'intégrité de nos tranchées.

14 octobre.

Le commandant Duffour, que j'avais envoyé à Châlons pour s'entendre avec le G. A. C., vient de rentrer et me donne des renseignements de diverse nature.

Le général de Castelnau avait prévu pour ses attaques une consommation journalière de cent coups par pièce de gros calibre, de trois à quatre cents coups par pièce de 75 : on s'est à peu près tenu dans ces limites. Mais il avait demandé des munitions pour dix jours de combat ; or, on ne lui en aurait donné que pour trois !

Cette question des munitions devient inquiétante. Le G. Q. G. a répondu à mes demandes en m'allouant une partie seulement de ce que je considérais comme nécessaire et en me limitant pour l'approvisionnement du 75 à quatre cent cinquante coups par pièce.

Le D. A. L. me rend compte que l'attaque sur le bois Zeppelin sera préparée demain à partir de 11 h. 30 et déclenchée à 15 h. 30.

Je me rendrai donc demain sur ce point.

Le général commandant le G. A. C. vient de me communiquer une note, par laquelle il attire l'attention de ses commandants d'armée sur les effets considérables que les Allemands ont obtenus dans la défense de leurs lignes de Champagne, en employant des mitrailleuses placées en dehors du tracé des retranchements.

L'étude de ce procédé appelle sa contre-partie, qui est la recherche des moyens dont l'infanterie doit être pourvue pour contre-attaquer immédiatement les mitrailleuses qui ne se révèlent qu'au moment de l'assaut, ou au cours de la progression, à l'intérieur des positions ennemies.

Au mois de juin dernier, j'avais été amené à étudier un problème de cet ordre, à propos des opérations offensives de la VII^e Armée dans la région de Winterhagel.

Certaines de nos attaques prononcées sous bois, s'étaient heurtées à des lignes de blockaus, armés de mitrailleuses, contre lesquelles l'artillerie, faute d'observation, resta impuis-

sante. Je prescrivis alors au général de Maud'huy d'expérimenter l'emploi de mitrailleuses actionnées à tir bloqué, sinon pour détruire, du moins pour neutraliser les mitrailleuses ennemies casematées. Ces expériences n'ont pas donné de résultats concluants ; elles ont simplement confirmé l'efficacité du tir de la mitrailleuse pour aveugler un créneau préalablement repéré.

J'estime donc qu'il faut avoir recours à un engin sensiblement aussi mobile que la mitrailleuse, à tir rapide comme elle, mais doté d'un projectile ayant un véritable effet de rupture. L'engin existe : c'est le canon de 37 m/m de la marine (ou tout autre de type analogue : le 47 m/m, par exemple).

Mes armées possédaient un certain nombre de ces canons, qui leur ont été enlevés dernièrement pour servir à l'armement d'avions de combat. Or, c'est à regret que les unités détentrices ont vu partir ce matériel, dont elles se servaient couramment et avec succès pour attaquer les abris de mitrailleuses et les blockaus ennemis.

Il semble, par conséquent, qu'il n'y a pas à hésiter dans le choix des moyens qui manquent encore à l'infanterie pour dominer la mitrailleuse employée en dehors des tracés d'ouvrage. Le canon de 37 m/m pourrait constituer un excellent canon de bataillon (deux pièces par bataillon au moins), venant compléter l'action du canon de 58 plus spécialement réservé à la destruction des fils de fer et au bouleversement des tranchées.

Je vais soumettre ces desiderata au général en Chef, pour le cas où il envisagerait la possibilité de perfectionner l'outillage de l'infanterie au point de vue offensif.

Je joindrai à mon rapport la copie d'une note n° 4597 que j'ai envoyée à mes armées pour recommander une organisation défensive nouvelle.

Reçu une lettre d'un brave homme habitant un asile de vieillards, qui me demande de faire sauter (sic) les lacs du Ballon de Guebwiller et de la Lauch pour empêcher l'usine de Buhl de fonctionner. C'est impraticable et ce serait sans doute peu efficace, tout en étant fort désagréable pour les Alsaciens.

Cependant, il serait possible de gêner les Allemands en rendant le débit de ces lacs très irrégulier. Je vais le faire étudier.

Nous avons fait exploser une mine à l'ouest d'Ammertzwiller et occupé l'entonnoir que nous avons réuni à nos tranchées, ce qui a provoqué un bombardement de 14 à 16 heures.

Vers 17 heures, violent bombardement du Sudel et fusillade sans attaque.

Lutte d'artillerie dans la région de Reillon. Les Allemands font éclater un camouflet au bois Le Prêtre. Dégâts insignifiants. — Nombreuses bombes et grenades dans le secteur de Flirey.

Lancement de torpilles allemandes dans les secteurs de Troyon et de Calonne.

**CONTRE-OFFENSIVE FRANÇAISE SUR LE BOIS ZEPPELIN
ATTAQUE ALLEMANDE SUR LE FRONT REFEHLSSEN-SUDEL
L'ENNEMI S'EMPARE DU SOMMET DE L'HARTMANNSWILLERKOPF**

15 octobre.

Je suis avisé de l'arrivée, pour aujourd'hui 22 heures, de la 51^e Division dans la région sud-ouest de Verdun (Q. G. à Souilly).

Depuis 5 heures, il y a violente canonnade et tentative d'attaque devant le Refehlsen (Hartmannswillerkopf) et bombardement de toute la région du Sudel. Il faut évidemment s'attendre, sur ces points, à un effort des Allemands analogue à celui du Linge. Ce sont autant de coups de sonde et de manifestations pour impressionner ; mais jusqu'à plus ample informé, j'estime qu'il n'y a rien de sérieux.

Je vais au D. A. L. A 14 h. 30, j'arrive au P. C. du général Bigot (nord de Domjevin), d'où j'assiste au déroule-

ment de l'action. Le bois Zeppelin, n'est plus qu'un champ bouleversé et parsemé de piquets blancs qui sont les restes des bouleaux.

Deux suspensions dans la préparation pour tromper l'ennemi : la première réussit à merveille. Les Allemands s'attendant à voir surgir notre infanterie, commencent leurs tirs de barrage, ce qui permet à nos avions de découvrir cinq nouvelles batteries et de les signaler. A 15 h. 15, l'infanterie sort très bravement des parallèles de départ et aborde les tranchées ennemies ; mais elle disparaît dans la fumée. Les Allemands, en effet, viennent de déclencher leurs barrages avec une violence inouïe et tout le terrain est couvert désormais d'une épaisse fumée noire dans laquelle on distingue à peine quelques éclatements fusants de 77. Ils emploient donc surtout du gros calibre et montrent une supériorité numérique d'artillerie indéniable (1). Peu d'obus asphyxiants ; je n'en ai vu que deux éclatements (reconnaissables à l'épais nuage blanc verdâtre qui se produit). Je me prends à douter de l'efficacité de nos contre-batteries ; je sais qu'on y croit peu au D. A. L. et je suis à peu près sûr que les avions n'ont pas été judicieusement employés à ce réglage spécial. Je ferai une enquête à ce sujet.

Cependant l'attaque d'infanterie paraît avoir réussi, puisque, vers 16 h. 30, on distingue les éclatements allemands au-dessus du bois Zeppelin ; c'est donc que nous y sommes (les fils téléphoniques ont été coupés et les liaisons sont précaires).

J'attends encore un peu et, vers 18 h. 15, à la nuit, je me décide à partir pour Épinal, car je ne suis pas sans inquiétude au sujet de ce qui s'est passé en Alsace.

Dans la soirée, en effet, j'apprends que l'ennemi s'est emparé du sommet de l'Hartmannswillerkopf, ainsi que d'un élément de tranchée en face du Refehlsen et de deux postes d'écoute entre le sommet et la route de Wünheim. (Pertes sérieuses au 334^e). En même temps une attaque s'est déclenchée contre le Sudel, mais elle a été complètement repoussée.

(1) Ils sont arrivés à mettre en ligne un total de trente batteries ; nous n'en avions que dix-huit.

Le général Serret s'est décidé à une riposte immédiate. Il va préparer son action d'artillerie pendant la nuit et réattaquer demain. Je lui fais donner le complément de munitions nécessaires (d'ailleurs très modeste). J'irai demain en Alsace.

Au D. A. L., on me rend compte que l'ennemi a contre-attaqué violemment des Amienbois et de Leintrey et qu'il a été repoussé. On a fait une centaine de prisonniers, mais nos pertes sont sérieuses.

A la R. F. V., violent bombardement aux Eparges et à la tranchée de Calonne, auquel nous ripostons énergiquement.

COMBATS AU BOIS ZEPPELIN
ATTAQUE ALLEMANDE SUR LE COLLET DU LINGE
NOUS REPRENONS L'HARTMANNSWILLERKOPF

16 octobre.

Je couche à Epinal et je pars à 5 h. 30 pour Remiremont, où je vois le général de Maud'huy encore souffrant (il ne quitte pas la chambre) et son chef d'Etat-Major. Je traite quelques questions relatives aux projets d'attaque et à l'arrivée de la 157^e Division dont le haut commandement, les généraux T... et J... seraient à relever. Je me décide à aller voir moi-même ces généraux.

Entre temps, j'apprends que la 74^e Division n'a pu maintenir ses éléments avancés dans le bois Zeppelin et que, de plus, les contre-attaques ennemies lui ont fait perdre son gain dans la partie ouest des tranchées au sud du bois. On ne tiendrait plus que la partie orientale du bois, celle, en somme, qui se trouve juste au nord-est et à portée des parallèles de départ. Le combat continue.

Je fais recommander de se consolider au moins sur le gain maintenu, en se couvrant de fils de fer ; c'est ce qu'on aurait dû faire de bonne heure, à la première accalmie sur tout le front.

Pendant la nuit dernière, entre 1 h. 30 et 2 h. 30, l'ennemi a prononcé, au sud du Collet du Linge, une attaque par surprise qui a complètement échoué.

Je me rends par Belfort à Montbéliard où je vois les généraux T... et J... Le premier n'est pas déprimé comme on me l'a dépeint. Je réserve mon jugement. Au contraire, le général J... est à relever. Je le demande par télégramme. La 157^e Division ne m'a pas fait bonne impression pour le peu que j'en ai vu : on ne salue guère, la tenue est aussi médiocre que l'attitude. Je le dis au général T... et je lui donne mes directives pour la remise en main de sa division, d'ailleurs fort éprouvée.

Je vais, par Montreux où j'ai un entretien avec le général Demange, rejoindre la vallée de la Thur. Je trouve à Wessering le général Serret. J'apprends en arrivant qu'après une courte préparation, le 15^e B. C. P. (commandant Dussauge) a repris l'Hartmannswillerkopf et même un fortin de plus. C'est décidément la spécialité de cet excellent corps de reprendre ce que d'autres ont perdu. Voilà la deuxième fois que l'événement se produit à l'Hartmannswillerkopf et il en a été de même au Linge.

Les renseignements donnés par le général et par les officiers de liaison qui descendent de la montagne, me permettent de me faire une idée exacte de l'affaire de l'Hartmannswillerkopf.

Après un long bombardement, et à la faveur d'un épais brouillard, les Allemands ont attaqué, le 15 au matin, sur tout le front compris entre le Sudel et le Reffel (ces deux points inclus).

Leur action a été particulièrement violente au Sudel et à l'Hartmannswillerkopf. En ce dernier point, l'ennemi a fait précéder son attaque de la projection de liquides enflammés et a pu s'emparer de plusieurs lignes de tranchées englobant

le sommet. Les deux bataillons du 334^e régiment, qui tenaient l'Hartmannswillerkopf, ont subi des pertes sérieuses, et il est probable que les allégations du klartext (5 officiers et 220 prisonniers) sont exactes ; mais il faut y comprendre les blessés.

Le général Serret a estimé très justement qu'on ne pouvait rester sur un échec en un point aussi fameux de notre front et que sa riposte, pour avoir chance de succès, devait être immédiate.

Il a donc monté, en 24 heures, une attaque avec le 15^e B. C. P. et le peu d'artillerie dont il pouvait disposer, et hier soir, nous avons non seulement repris le terrain perdu, mais encore conquis un fortin en avant de notre ancienne ligne.

On n'a dépensé qu'une très faible quantité de munitions pour préparer ce succès d'infanterie. Mais il m'a été rendu compte que l'utilisation des projectiles avait été à peu près parfaite.

Au moment où je prends ces notes, je reçois communication du klartext de ce jour, dans lequel les Allemands déclarent avoir évacué le versant ouest de l'Hartmannswillerkopf conformément à leur plan et sans avoir été inquiétés. Il entrerait sans doute aussi dans leur plan de laisser entre nos mains le fort détachement de prisonniers que j'ai vu défilier quand je suis passé hier soir à Bitschwiller.

J'examine avec le général Serret les petites opérations possibles dans la région tenue par la 66^e Division et, tout compte fait, j'estime qu'il faudra se décider à élargir notre situation à l'Hartmannswillerkopf et à nous y asseoir pour en finir avec ces mouvements périodiques de flux et de reflux.

L'opération ne sera pas très coûteuse et le progrès réalisé favoriserait sensiblement, le cas échéant, le débouché dans la plaine d'Alsace.

Je passe la nuit à Wesserling. Un petit Alsacien, habillé en officier français, m'apporte des fleurs.

CRÉATION D'ÉCOLES DANS LES ARMÉES DU G. A. E., POUR L'INSTRUCTION DES CADRES

17 octobre.

Je rentre à Neufchâteau à 10 heures après être passé à Remiremont, où j'ai encore vu le général de Maud'huy.

Je donne des ordres et des directives à mon chef d'Etat-Major pour la création des Ecoles d'instruction dans toutes mes armées et je rends compte au général en Chef de la situation en Lorraine et en Alsace.

Continuation de la lutte au bois Zeppelin. Attaques par l'ouest du 50^e B. C. P. qui fait de grosses pertes. Cinq contre-attaques allemandes sont repoussées.

Dans la matinée du 17, une escadrille de neuf avions a survolé Belfort et Bessoncourt, entre 9 h. 15 et 11 h. 30, et jeté sept bombes. Le gazomètre a été détruit, — neuf victimes.

Dans la matinée, nos avions ont lancé vingt-deux obus sur Trèves et fait descendre un dirigeable.

18 octobre.

Le général en Chef m'annonce l'envoi du 84^e régiment d'A. L. (un groupe de 100 T. R., un groupe de 155 mod. 1912, un groupe de 220). Je le fais diriger sur Epinal, en réserve de G. A. E. Je reçois de plus un groupe de 75 en échange d'un groupe de 65 appartenant à la VII^e Armée.

Un tir exécuté sur le blockhaus allemand du Violu a donné lieu à une lutte de bombes et de grenades. — A 17 heures, agitation du même genre pendant une heure au Schratz. — L'Hartmannswillerkopf a été bombardé trois fois

aujourd'hui, ainsi que Bitschwiller, Willer, Moosch et Saint-Amarin.

Au D. A. L., nos positions au nord-est de Reillon ont été bombardées. On va se consolider sur la tranchée occupée au sud du bois Zeppelin et construire, en arrière, une deuxième ligne entre le bois Boué et le bois Rectangulaire. On reprendra plus tard l'attaque, pour s'élargir sur le front en chassant l'ennemi de son enclave.

Pour en finir avec cette affaire, je résume les observations que la conduite de l'opération m'a suggérées et j'en fais l'objet d'une note au général commandant :

1° L'attaque est partie d'un front trop étroit et les éléments de parallèle ne faisaient pas face à l'ensemble de l'objectif ; ils devaient forcément orienter les troupes sur la partie de droite (bois Zeppelin). Et de fait, les deux premières vagues sorties de la parallèle de départ de gauche se sont rejetées sur celles de l'attaque de droite et sont tombées sous le feu partant des tranchées non menacées.

2° L'attaque ultérieure des chasseurs, tentée de nuit sans préparation d'artillerie, avait peu de chance de réussir.

L'élément de gauche orienté vers le nord-est, en dehors de nos propres fils de fer, était très exposé.

3° Il aurait fallu profiter de la première accalmie relative pour se couvrir au moins momentanément de réseaux Brun. Or, on ne s'y est décidé qu'à la suite de l'observation faite à ce sujet. Cette simple précaution aurait peut-être permis aux chasseurs de repousser la contre-attaque.

3° J'ai été frappé de la puissance des tirs de barrage de l'artillerie allemande et de la timidité correspondante de la tactique de contre-batterie de la 74^e Division.

Je sais qu'en général on ne croit guère à l'efficacité de l'action des contre-batteries ; mais c'est, je crois, parce que les difficultés de cette action rebutent un peu et qu'on ne s'est jusqu'ici pas donné assez de peine pour s'instruire.

J'ai voulu me rendre compte de ce qui s'est passé à la 74^e Division à ce sujet, et voici ce que j'ai trouvé :

Du 8 au 15 octobre, l'aviation a situé quinze batteries (j'en ai les croquis et la notice donnant les coordonnées).

Or, jusqu'au 16 octobre inclus, il n'a été exécuté, avec avion, contre ces batteries que quatre réglages et six contrôles (ces derniers effectués sur deux batteries seulement).

Ceci montre, ou bien qu'on a négligé systématiquement le travail de contre-batterie, ou bien qu'on n'a pas fait pour ce service un appel suffisant à l'aviation. (Il y avait à la disposition de l'artillerie, en permanence, un avion de chasse, un de surveillance, deux de réglage.)

J'ai donc raison de dire que l'artillerie n'est pas suffisamment entraînée au travail en coopération avec l'aviation. Il faut absolument que l'instruction du 12 août passe dans la pratique courante ; les réflexes de chacun doivent être tels que, dans les situations difficiles, il n'y ait aucun tâtonnement, aucune hésitation sur le rôle de l'avion de surveillance ; d'où la nécessité d'exercices nombreux, exercices à blanc s'il le faut, mais sérieusement faits. Je pose également, en principe, la nécessité de maintenir auprès des antennes réceptrices de T. S. F. des officiers *idoines*, pour accélérer la répartition des objectifs.

Dans le début des actions du bois Zeppelin, des officiers de ce genre avaient bien été mis près des antennes ; mais des difficultés ayant motivé leur présence ailleurs, certains d'entre eux ont été remplacés au pied levé. D'où la nécessité de former, d'instruire et d'entraîner de nombreux officiers pour cet objet.

La présence d'un officier de l'aviation auprès du commandant de l'artillerie est indispensable pour renseigner celui-ci à chaque instant et lui proposer en chaque occasion le concours de l'aviation.

Nos aviateurs ont reconnu, dans la nuit du 17 au 18, en volant très bas, les travaux d'Hampont, où les Allemands cherchent à établir une grosse pièce, et quatre avions ont lancé des projectiles et des fléchettes sur le terrain d'aviation de Burlioncourt (2 k. 500 au nord d'Hampont).

19 octobre.

Le général Baret vient se présenter à moi dans la matinée. Il va rejoindre son Q. G. à Champagny. Le 14^e Corps est

placé dans la région de Belfort pour se refaire. Nous nous entretenons de l'état de ce corps et de sa participation aux affaires de Champagne.

Les unités du 14^e Corps auront besoin, pour se reconstituer de cadres et d'hommes de renfort en nombres à peu près égaux à ceux que demande la 157^e Division, soit au total environ 6.000 hommes (pour les trois divisions) et une centaine d'officiers.

Or, il m'a été rendu compte que, par suite de l'épuisement des dépôts, satisfaction ne pourra être donnée qu'assez tardivement et très lentement aux demandes que la VII^e Armée a faites pour le recomplètement de la 157^e Division. D'autre part, il se vérifie de plus en plus que beaucoup de cadres (et en particulier nombre d'officiers) évacués à l'intérieur pour blessure ou maladie, et complètement rétablis, restent dans les dépôts en sus des instructeurs désignés.

Les permissions données à des chefs de corps pour la visite de leurs dépôts, ont eu d'excellents résultats et ont amené la rentrée au front de quelques-uns de ces officiers. Cette mesure paraît heureuse et à généraliser. A cette pénurie des cadres vient s'ajouter la médiocrité de leur qualité.

La 157^e Division, constituée en mai à la Valbonne, n'a eu, en réalité, que cinq semaines d'instruction vraiment pratique, en arrière du front de la VII^e Armée, immédiatement avant son engagement en Champagne. Des points importants n'ont jamais été abordés dans l'instruction.

C'est pour parer à ces insuffisances constatées et préparer, d'autre part, de nouveaux cadres, que je presse en ce moment l'organisation d'écoles d'instruction.

Le général Baret me quitte après déjeuner.

Événements du jour :

VII^e Armée. — Au Violu, nous faisons exploser deux camoufflets.

D. A. L. — A deux reprises, fusillade et tirs de barrage dans le secteur de Reillon.

I^{re} Armée. — Lutte d'artillerie assez violente sur tout le front.

J'ai visité en détail la deuxième position de la région du bois Le Prêtre.

Sauf quelques détails qui sont à perfectionner (épaisseur trop faible de certains parapets, absence de cloisonnement au moyen de réseaux de fils de fer perpendiculaires au front), cette organisation réalise un type excellent de ligne de points d'appui, et représente une somme de travail considérable. Ces petits ouvrages et notamment leurs abris sont extrêmement solides, et permettraient le cas échéant une défensive à outrance. Ce serait presque un modèle d'organisation.

R. F. V. — Grande activité de l'artillerie ennemie dans le secteur de Vaux-les-Palameix. — Échange de bombes au Bois-Haut.

Cette région me préoccupe beaucoup en ce moment. Cependant les bombardements d'Ornes et de la région des Paroches, signalés dans de récents comptes rendus, n'ont rien d'inquiétant. Les tirs effectués sur le village d'Ornes ne paraissent répondre à aucune intention précise ; quant à ceux de la région des Paroches, ils sont évidemment les tirs de réglage d'une nouvelle artillerie qui a relevé les batteries précédemment établies dans ce secteur.

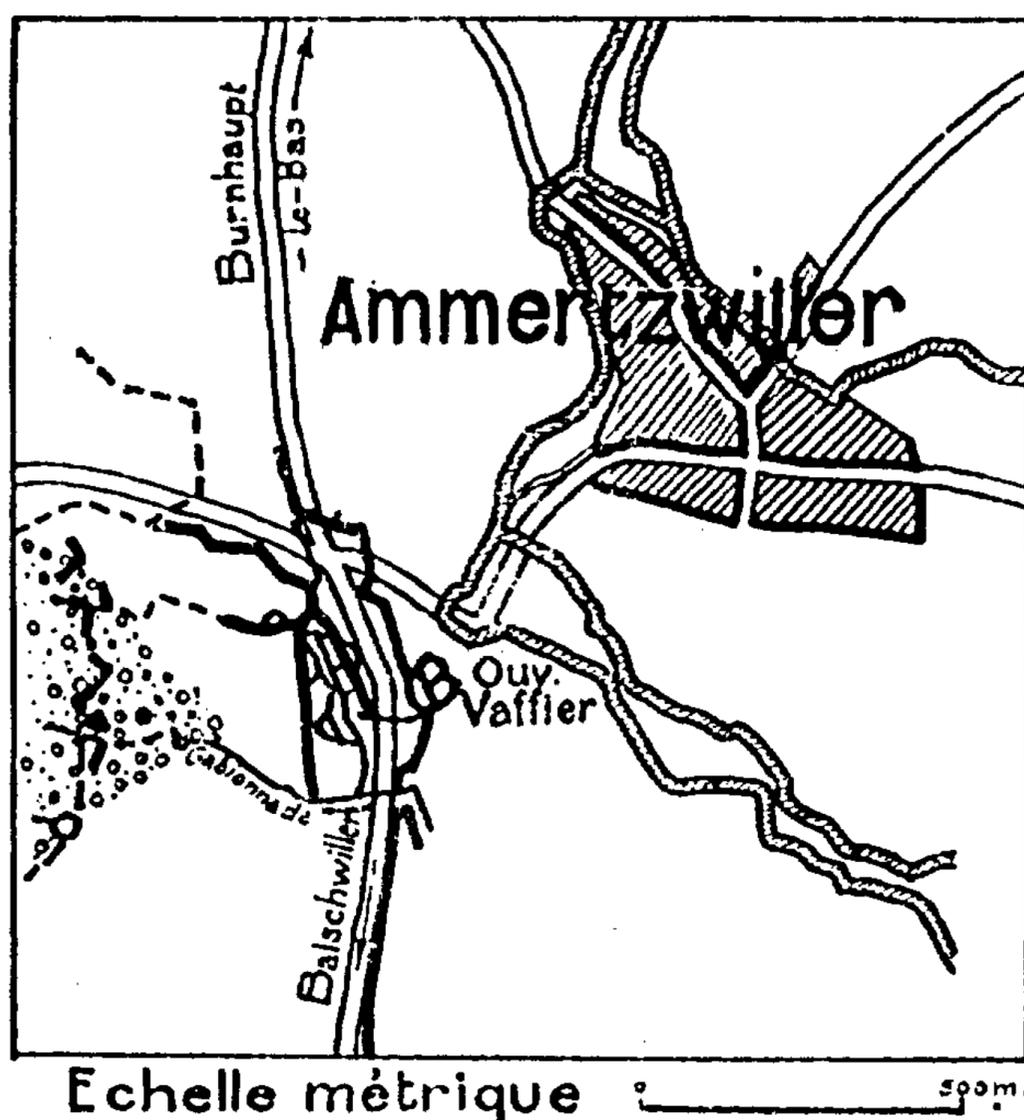
Mais le général Herr a dû retirer du front les bataillons de la 101^e Division territoriale, qui, par insuffisance d'instruction, ne sont pas encore susceptibles d'être utilisés au service des tranchées.

Il en résulte, comme je l'ai déjà signalé en haut lieu, que le front de la R. F. V. est maintenant étiré à l'extrême, que cette situation finira par provoquer une usure complète des troupes et qu'elle serait dangereuse en cas d'attaque. Je vais encore en rendre compte et j'y parerai, en attendant, avec les quelques réserves dont je dispose. Je ne pourrai cependant prendre des éléments à la 51^e Division que lorsqu'elle aura été reconstituée et reposée.

20 octobre.

La nuit s'est écoulée sans autre incident qu'un bombardement assez violent des secteurs de Flirey et du bois Le Prêtre.

Le général Herr me rend compte de ses appréhensions au sujet des Eparges. On a découvert l'existence d'une mine allemande très profonde qui est sous notre tranchée et dont l'explosion imminente est capable de couper en deux notre position. Toutes les dispositions sont prises pour limiter les dégâts, car il est impossible de songer à camoufler à temps. Les barrages, les flanquements nécessaires sont prévus ; on sera prêt à contre-attaquer et, dès maintenant, après évaluation de l'entonnoir probable, on constitue une nouvelle ligne en arrière.



Mais il faut songer, pour l'avenir, à reprendre l'ascendant dans cette lutte souterraine et le général me demande deux nouvelles compagnies du génie.

Je vais avoir recours provisoirement à la I^e Armée ; mais je tâcherai de récupérer les deux compagnies du génie qu'on m'a prises et qu'on a données à la III^e Armée, si toutefois elles ne font pas maintenant parties organiques de divisions d'infanterie.

Le général Herr me signale encore la faiblesse de son front et me demande, à la fois, la libre disposition de la 144^e brigade (de Bourgon), de l'artillerie de la 51^e Division et d'une brigade (la 101^e) de cette Division.

Je vais lui donner la 144^e brigade, deux groupes de l'artillerie de la 51^e Division et j'irai même jusqu'à lui donner la brigade de la 51^e Division qu'il réclame, dans l'idée que cette brigade occupera, par avance, le créneau qui sera ultérieurement attribué au 2^e Corps. Je vais mettre le général en Chef au courant de ces dispositions dont je ne méconnais pas d'ailleurs les inconvénients puisqu'elles réduisent les réserves du G. A. E.

Le 3^e Corps de cavalerie sera prêt à quitter le G. A. C. le 25 ; il viendra en cinq étapes derrière le D. A. L.

Nous faisons exploser une mine à l'ouest d'Ammertzwiler (ouvrage Vaffier). Cette explosion fait partir, en même temps, un fourneau allemand et nous occupons l'entonnoir. — Echange de bombes au Violu.

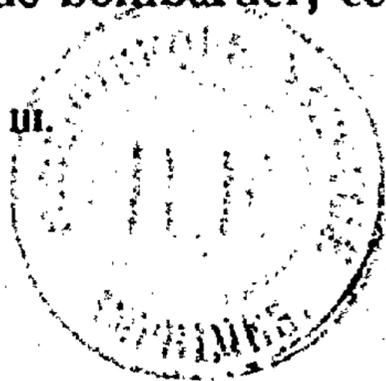
Comme riposte au bombardement d'hier sur nos tranchées de la Croix-des-Carmes, nous bombardons aujourd'hui, de 11 h. 30 à 14 h. 40, les tranchées ennemies de la même région. — Lutte du même genre à l'est de Fey-en-Haye.

Lancement de bombes et de grenades et activité d'artillerie au bois des Caures, — en face de Marchéville, — dans le Bois-Haut, — près de Vaux-les-Palameix et surtout aux Eparges, où la lutte a été particulièrement vive l'après-midi.

21 octobre.

Lutte d'artillerie et d'engins de tranchée d'activité moyenne sur tout le front.

Le seul incident un peu important est l'explosion d'une mine allemande qui a endommagé nos tranchées au bois des Chevaliers. L'ennemi n'est pas sorti de ses retranchements ; il s'est contenté de bombarder, ce à quoi nous avons vigoureusement riposté.



J'envoie aujourd'hui aux Armées et au général en Chef mon instruction n° 11 pour la création des centres d'instruction et des écoles qui doivent fonctionner à partir du 1^{er} novembre. Si on y arrive, ce sera un tour de force, je ne me le dissimule pas ; mais il n'y a certes pas de temps à perdre.

Les Allemands bombardent, dans la journée, l'ouvrage Vaffier, où nous avons fait exploser une mine hier (Haute-Alsace).

Grande activité réciproque des artilleries aux bois Le Prêtre et d'Apremont. Le calme se rétablit sur le front à la nuit.

Lutte d'artillerie très vive et échange de bombes au bois des Chevaliers.

22 octobre.

Nuit sans incident notable.

J'adresse aujourd'hui au G. Q. G. les rapports établis à la 1^{re} Armée et au D. A. L. en exécution de la note n° 4763 du 9 octobre dernier concernant la *composition à donner à la division d'infanterie* dans la guerre actuelle.

J'envoie les conclusions de ma propre étude sous la forme d'une rédaction distincte de celle des officiers généraux commandant la 1^{re} Armée et le D. A. L. : il s'agit, en effet, beaucoup moins de discuter sur l'opportunité et les bases d'une nouvelle organisation de la division, questions sur lesquelles l'accord existe au fond, que de fournir au général en Chef quelques systèmes très nets, dont la comparaison puisse faciliter le choix du type définitif.

Du point de vue général, les idées suivantes me paraissent dignes de retenir l'attention du haut commandement.

1° La division d'infanterie, mieux outillée qu'elle ne l'est actuellement pour entreprendre l'attaque des positions fortifiées, doit cependant rester parfaitement apte à la guerre de mouvement : la mobilité est donc, pour l'outillage supplémentaire qu'on lui attribuera, une qualité tout aussi importante que la puissance.

3° La nécessité d'un renforcement de la division en infanterie apparaît comme un des enseignements de nos récentes offensives ; mais nos ressources en hommes jeunes sont insuffisantes désormais pour permettre ce renforcement, sans diminuer le nombre des divisions ; ce qui reviendrait, en définitive, à diminuer la valeur de notre instrument de guerre.

Le problème de ce renforcement doit être résolu en faisant appel aux *éléments territoriaux*, qui ne peuvent que gagner comme cohésion et comme rendement à être amalgamés avec les unités actives.

D'ailleurs, le maintien des états-majors de divisions et de brigades territoriales est une déperdition de forces, sous tous les rapports (militaire, financier, etc.).

3° La constitution d'un état-major de l'artillerie et d'un état-major du génie est le corollaire indispensable de l'augmentation de moyens d'artillerie et du génie de la division.

4° Il importe de ne pas alourdir le bataillon d'infanterie par l'attribution d'un matériel de guerre trop considérable : la valeur de nos commandants de bataillon ne permet point de compliquer leur tâche déjà très lourde. Aussi, tout en laissant à la compagnie et au bataillon la charge et le soin de dresser leurs spécialistes (grenadiers, pionniers, signaleurs, téléphonistes, éclaireurs, brancardiers), il importe de réserver aux commandants de régiment et de brigade, le maniement de la mitrailleuse et des canons 37. Une bonne articulation organique des unités qui servent ces engins, permettra de les employer dans le combat avec toute la souplesse désirable.

5° L'outillage aéronautique de la division est à augmenter en raison directe du renforcement en artillerie ; en outre, il faut tendre résolument vers l'emploi de l'observation aérienne comme moyen de commandement : l'état-major de la division doit avoir à sa disposition un ballon qui lui permette de se rendre indépendant des liaisons téléphoniques et des estafettes.

Le G. Q. G. me prévient qu'il met à ma disposition les 1^{re} et 5^e brigades de chasseurs d'Afrique : il les dirige sur la VII^e Armée.

Je donne l'ordre de les placer vers la Combe de Nompattelize, derrière la gauche de l'Armée.

La journée reste calme relativement.

Bombardement réciproque dans la région de Reillon et dans les secteurs de Fey et de Regnéville.

Je vais coucher à Bar pour être à pied d'œuvre demain matin et voir, dans ma journée, le secteur N. de la R. F. V. et la 51^e Division.

23 octobre.

Départ à 6 heures pour Bras, où je trouve le général Bapst qui m'accompagne. Je trouve à Samogneux des chevaux (il faut quitter l'auto et cheminer 45 minutes dans des plis de terrain et derrière des haies). Nous arrivons à la Croix-des-Volottes d'où l'on découvre un très vaste panorama. J'ai, sous les yeux, notre première ligne et celle des Allemands : les tranchées se détachent en traits blancs en raison de la nature crayeuse du terrain. Il est facile de se rendre compte de l'importance des travaux, dont l'ensemble est satisfaisant.

Je parcours les tranchées dont les abris devront être augmentés ; j'en visite qui sont d'une solidité à toute épreuve. Je m'entends avec le général de division pour les améliorations à apporter à ses défenses : augmentation du nombre des points d'appui et développement des communications vers l'intérieur, autant du moins que le permettront les effectifs réduits dont il dispose. J'étudie également les moyens de réduire encore l'occupation de la première ligne, occupation déjà bien faible cependant, pour augmenter les soutiens et mieux assurer ainsi, le cas échéant, l'action par contre-attaque. Dans l'après-midi, je passe à Dugny, où je vois le général Herr qui me rend compte de sa situation aux Eparges (guerre de mines) et des diverses questions intéressant la région.

Je vais ensuite à la 51^e Division, dont je vois les troupes à la manœuvre dans la région de Souilly. Revue et défilé d'un bataillon. Entretien avec le général de division Rouvier

et ses deux brigadiers (des Vallières et Hubert) auxquels je donne des directives pour la reprise de l'instruction. Je les préviens que je reviendrai dans une dizaine de jours pour assister à une manœuvre de la 51^e Division.

Rentrée à Neufchâteau à 20 heures.

Je reçois les comptes rendus du jour :

Bombardement et combat à la grenade à l'Hartmannswilkerkopf et au Violu. — Au Schratz, vers la petite carrière, l'ennemi a fait une tentative infructueuse pour couper nos fils de fer.

Lutte d'artillerie dans la région de Reillon-Leintrey.

De 11 heures à 16 h. 30, nous avons fait, avec des lance-bombes, un tir de démolition sur les tranchées ennemies au nord de la Croix-des-Carmes. Riposte de l'ennemi avec du 15.

Vers 10 heures, six avions ennemis ont survolé Verdun et lancé une quinzaine de bombes ; peu de dégâts.

24 octobre.

Le général en Chef m'avise du prochain envoi de certaines unités mises à ma disposition.

La 129^e Division sera disponible le 26 ; elle est destinée à la région de Gérardmer ; — la 64^e sera mise en route le 29 et rejoindra la zone du 31^e Corps ; — la 3^e Division viendra, à partir du 28, dans la région Souilly, Chaumont-sur-Aire. Je ferai resserrer en conséquence la 51^e Division.

L'ennemi a bombardé nos tranchées des Eparges (partie est). Nous avons vivement riposté.

Reçu différentes instructions du général en Chef pour la répartition des régiments d'artillerie lourde et leur instruction (n° 12255) ; — pour l'attitude à tenir sur tout le front et la répartition des forces (n° 12254 du 23 octobre, complétée quant aux travaux à exécuter par la note n° 12256 du même jour).

Cette dernière note prescrit de réaliser une organisation du terrain permettant à tout moment de prendre l'offensive dans des conditions étendues et puissantes, sans travaux préparatoires de longue durée. D'où nécessité de pousser la première tranchée à 200 mètres de l'ennemi, sauf en certains points se prêtant mal à l'offensive.

Organisation d'une deuxième position dissimulée aux vues, en utilisant les bois et les contre-pentes. — Régions fortifiées à organiser en arrière des première et deuxième positions. — Amélioration des communications.

Les travaux ordonnés sont considérables et cependant les grandes unités maintenues en réserve à la disposition du général en Chef ne devront pas être employées à leur exécution. Il y a, dans ces conditions, une impossibilité matérielle d'aboutir en temps utile que je signalerai au général Joffre.

Des bruits nous arrivent au sujet d'un changement de ministère probable. Mon nom serait mis en avant pour la Guerre. Je suis bien décidé à refuser, le cas échéant, cet honneur. Le général Joffre me prévient, de son côté, qu'il me téléphonera ce soir.

A 18 heures, il me fait dire qu'après le Conseil des ministres qui vient d'avoir lieu, il n'a rien de particulier à me communiquer et qu'il m'envoie son affectueux souvenir. J'aime mieux cela.

25 octobre.

J'envoie le colonel Claudel auprès du général Pétain, pour recueillir de sa bouche les enseignements à retirer des dernières opérations de Champagne. J'ai déjà pris une mesure analogue auprès du 14^e Corps actuellement dans la région de Belfort, auquel j'ai envoyé le capitaine Hubert. Je ferai de tout cela un résumé d'enseignements dont il conviendra de tenir compte dans la préparation de l'offensive en Haute-Alsace.

A ce sujet, je reçois aujourd'hui le général Besse qui est mis à ma disposition pour participer à la préparation de cette opération. Je vais constituer un groupe d'études en prenant

des officiers de mon Etat-Major et de ceux du 14^e Corps et de la R. F. B.

Je leur donnerai le canevas stratégique de l'opération, je leur indiquerai le nombre et l'emplacement sur le front des divisions d'attaque et je chargerai le groupe d'étudier, sur chaque front de division successivement, les travaux offensifs à exécuter, la quantité d'artillerie à y appliquer (nombre et calibres), les emplacements de batterie à déterminer et les travaux qui en résulteront (observatoires, abris), le dispositif des troupes de première et de deuxième lignes, etc.

La nuit s'est écoulée dans un calme relatif aux Eparges cependant les Allemands ont fait sauter en M une mine, qui a légèrement endommagé notre tranchée. Ce n'est pas encore la fameuse et énorme mine que l'on suppose en C, dont on attend l'explosion et qu'on cherche cependant à combattre au moyen de puits, si les Allemands nous en laissent le temps. J'aurai aujourd'hui des précisions du général Herr à ce sujet et aussi sur la tactique qu'il emploie dans cette lutte de mines, pour reprendre le dessous du terrain et par suite l'ascendant (1).

Les opérations dans les Balkans préoccupent vivement le gouvernement et l'opinion publique. Les avis sont partagés sur l'opportunité d'intervenir énergiquement sur ce théâtre éloigné. — Si j'avais voix au chapitre, je n'aurais pas la moindre hésitation : c'est là-bas que pourrait se jouer, en ce moment, la partie principale : il n'y a en effet dans l'état actuel rien à faire de sérieux sur notre front. Nous y sommes cristallisés en face l'un de l'autre et nous avons 42 divisions en arrière de notre ligne ! Comment ne pas admettre qu'on puisse en distraire 8 ou 10.

Mais puisque ces idées n'ont aucune faveur, j'ai tout le loisir de ruminer ce qu'il serait possible de faire sur mon front et c'est l'objet de mes constantes préoccupations.

Je ne vois rien de mieux que l'opération déjà projetée en

(1) Ces deux termes semblent se contredire et cependant il est bien certain que dans la guerre de mines, l'avantage est à celui qui peut avancer sous l'adversaire.

Haute-Alsace ou celle de Woëvre. La première exigerait une vingtaine de divisions : me les donnera-t-on jamais, avec l'énorme artillerie nécessaire? La seconde serait un peu moins coûteuse et conduirait à une rectification de front qui pourrait fournir une base nouvelle d'offensive ultérieure. Je vais faire préparer cette dernière opération concurremment avec celle d'Alsace.

26 octobre.

La journée s'écoule sans incident bien notable. Je reçois la visite du général Nollet, commandant la 129^e Division, qui s'embarque actuellement pour gagner la région de Gérardmer. Il m'expose ses opérations en Champagne.

De ses deux brigades, celle des quatre bataillons de chasseurs a peu souffert (200 hommes de perte par bataillon); l'autre, au contraire, est inutilisable avant d'avoir été reconstituée. L'un de ses régiments, par exemple, n'a plus ni un chef de bataillon ni un capitaine et il manque encore à cette brigade près de 2.500 hommes.

Grande activité de l'artillerie allemande entre Badonviller et la forêt de Parroy ; la nôtre canonne des fractions en marche près de Xousse et les ouvrages au sud de Leintrey et de Montreux.

La situation de la 74^e Division sur le saillant du bois Zeppelin est, d'ores et déjà, très sensiblement améliorée. Les tranchées qui avaient été complètement bouleversées ont été refaites, de nombreux boyaux des tranchées secondaires sont creusés.

Le terrain est maintenant convenablement compartimenté par des réseaux de fils de fer, les flanquements sont assurés. Tout le saillant en avant du bois Boué et de la cote 293 se présentera d'ici quelques jours comme un labyrinthe. Les travaux sont toutefois poussés dans le sens offensif avec l'idée de reprendre ce qui reste du terrain perdu.

Au nord de Flirey, explosion d'une mine allemande qui cause peu de dégâts.

Bombardement du bois des Caures par les Allemands. —
Activité réciproque au Bois-Haut.

27 octobre.

J'ai un long entretien avec le général Besse auquel je donne mes directives et dernières instructions pour la reconnaissance et la préparation des opérations projetées en Haute-Alsace. Il s'occupera des questions d'artillerie. Je mets à sa disposition un certain nombre d'officiers pour les études de détail. Un autre groupement d'officiers d'Etat-Major, sous la direction du commandant Demain (du 14^e Corps), fera l'étude de préparation au point de vue de l'infanterie.

J'ai arrêté le plan général d'offensive et l'application des divisions sur les différents secteurs d'attaque. C'est sur chacun de ces fronts de division que se feront les études en question.

Le général Besse partira demain matin. Je suivrai de près son travail et celui des officiers d'Etat-Major.

Le plan directeur de Haute-Alsace est très en retard. Je prescris par télégramme chiffré d'utiliser toutes les journées de beau temps pour prendre en avion des photos des positions allemandes. Il est clair que, pour juger des quantités d'artillerie à utiliser et des emplacements à choisir, il faut connaître le détail des organisations adverses à détruire et des points à battre.

VII Armée. — Dans la matinée, deux avions ont survolé Fraize et lancé neuf bombes (quatre blessés). Un troisième avion a lancé cinq bombes sur Saint-Dié (une maison détruite, une fillette blessée). — Assez grande activité de l'artillerie ennemie au Bonhomme et dans la Fave. — Lutte à coups de grenades au Linge. — Nous avons fait exploser un camouflet dans la région de la Cade.

D. A. L. — Lutte d'artillerie habituelle.

I^e Armée. — Bombardement de Flirey, du bois du Jury et de Seichepray. Nous ripostons énergiquement. — Echange de bombes dans la forêt d'Apremont.

R. F. V. — Assez grande activité d'artillerie ennemie autour de Verdun, particulièrement sur la rive gauche de la

Meuse (Morthomme), — sur les bois communaux (sud de Hennemont) — et aux Eparges. Notre riposte est très violente.

PROGRAMME DES OPÉRATIONS DE DÉTAIL A EXÉCUTER EN ALSACE (1)

(28 octobre 1915)

28 octobre.

C'est demain que la 3^e Division arrive en autos derrière la R. F. V. Je donne des ordres pour son cantonnement dans la région Nixéville, Souilly, Chaumont-sur-Aire.

Je reçois des renseignements sur nos pertes de Champagne et d'Artois. Elles se montent à 166.000 hommes dont 20.000 disparus ! Pour un tel prix, le résultat obtenu a été maigre.

Nous ne pourrons pas souvent répéter un effort qui exige un tel sacrifice, en raison des difficultés de notre recrutement.

Aussi je ne vois qu'un remède à cette situation, c'est d'obtenir que les Russes nous envoient 200.000 hommes que nous habillerons, équiperons, instruirons pour les verser en complément dans nos corps de troupe, sans créer pour cela de régiments spéciaux.

Le projet ne peut déplaire, il me semble, au gouvernement russe puisqu'il manque de cadres et d'armes pour utiliser toutes ses ressources de recrutement. C'est une idée que je vais chercher à répandre et à acclimater chez nous. J'en parlerai à M. Poincaré et au nouveau ministre de la Guerre, quand le Président viendra pour me remettre la médaille militaire.

La nuit a été calme relativement. A deux reprises cepen-

(1) Très réduit le 15 novembre (voir page 132).

dant un de nos postes près de Moncel a été attaqué par une reconnaissance ennemie ; ces attaques ont été repoussées.

Pendant la journée, lutte d'artillerie dans la vallée de la Thur, au Sattel, au Reichacker et au Schratz.

Lutte habituelle au D. A. L.

A la I^{re} Armée, grande activité de part et d'autre à Fey, Flirey et dans la forêt d'Apremont.

A la R. F. V., bombardement réciproque et violent aux Eparges.

A 18 heures, arrive le commandant Pichot-Duclos qui me met au courant des derniers incidents. Il a bien été question de moi comme ministre de la Guerre, mais le général Joffre a déclaré que je lui étais indispensable et qu'il ne pouvait me remplacer. Je lui sais le plus grand gré de m'avoir évité la peine de refuser. Ma place est au front. On s'est alors rejeté sur la solution Gallieni, mais voici que cela ne va plus et, de nouveau, je suis sur la sellette. C'est du moins ce qu'on me téléphone de Paris. Je suis très ennuyé de ce nouvel incident et je tends le dos.

Le commandant m'apporte une note du général en Chef me prescrivant d'étudier les opérations de détail qui pourraient être exécutées par la VII^e Armée en vue d'améliorer sa situation sur certains points délicats.

Les seules qui me paraissent mériter actuellement de retenir l'attention sont les suivantes :

1° Elargissement vers l'est de notre position de l'Hartmannswillerkopf (66^e Division), pour en finir avec les mouvements de flux et de reflux sur ce sommet.

2° Conquête du Wädle (bois Noir) près de Mühlbach (47^e Division), pour débarrasser notre saillant du Kiosque des feux d'écharpe qui partent des environs de ce bois.

3° Offensive dans la région de la Fontenelle (41^e Division) visant la possession de 597 (calvaire) et de 566 (carrières de Launois), ultérieurement de 619 et de Nayemont. Cette opéra-

tion qui permettrait d'occuper effectivement la route du col du Las et enlèverait à l'ennemi des positions d'artillerie ainsi que les facilités de circulation et de stationnement qu'il a dans cette région, se présente dans des conditions avantageuses permettant d'escompter un succès analogue à celui de juillet dernier.

Les autres opérations qu'on avait envisagées : à la 41^e Division, vers le Forain et le Violu ; — à la 47^e Division pour enlever Mühlbach ; — à la 66^e, dans la région Mättle-Landersbach, seraient trop coûteuses ou ne présentent actuellement qu'un médiocre intérêt.

Je répondrai dans ce sens.

29 octobre.

Ce matin, tout paraît arrangé : la combinaison Gallieni est redevenue stable. J'espère que le ministère sera formé ce soir et que je pourrai me remettre au travail sans arrière-pensée.

Après la liaison avec les armées, j'expédie le C. R. 207/c.

Je reçois du général en Chef l'ordre d'étudier, en outre des petites opérations déjà prévues pour améliorer le front, les grandes offensives possibles dans mon groupe d'armées, en leur donnant au moins l'amplitude de celle de Champagne.

Je ne vois guère que celle de Haute-Alsace déjà sur chantier et une autre en Woëvre intéressant toute la I^{re} Armée. Je vais donner des ordres pour cette dernière étude, que j'avais déjà l'intention de faire.

VII^e Armée. — Bombardement violent entre 7 heures et 12 heures et entre 15 et 16 heures d'Altmatten, sur lequel cent-vingt obus de 210 ont été tirés.

Vers 13 heures, un avion allemand a survolé Saint-Dié et jeté trois grosses bombes (trois victimes).

Bombardement très violent de nos positions au sud de l'Hartmannswillerkopf et particulièrement de 425. — L'usine Scheurer et le bourg de Bitschwiller ont été canonnés.

D. A. L. — Activité des deux artilleries dans le secteur de Reillon. De nombreux avions ont survolé le secteur entre

la forêt de Parroy et la Vezouse et lancé, sans résultat, plusieurs bombes sur nos positions.

I^o Armée. — Bombardement de nos tranchées de Flirey auquel nous ripostons énergiquement.

R. F. V. — Echange de bombes et activité d'artillerie aux Eparges. — L'ennemi bombarde la région des Paroches, sans occasionner d'ailleurs ni pertes ni dégâts.

La guerre de mines aux Eparges reprend avec une certaine vigueur. En ce moment, la R. F. V. en est réduite à parer les coups et à répondre aux travaux allemands.

On ne pourra même probablement pas éviter complètement la mine allemande dirigée vers le point C ; le puits que nous avons commencé n'est encore qu'à 10 mètres de profondeur et à 8 mètres encore au-dessus de la mine ennemie : on n'est pas assez avancé pour faire partir en temps utile le camouflet. Aussi tout en continuant le travail, les précautions ont été prises pour localiser le dommage, ainsi que je l'ai déjà noté.

Pour reprendre l'initiative des opérations dans cette guerre de mines, le général Herr prépare un plan d'ensemble sur tout le front et se livre, en ce moment, à une étude géologique préalable de la région des Eparges. Il s'est assuré, à cet effet, le concours d'un géologue. Ces précautions sont nécessitées par la dureté des couches superficielles du terrain, qui ne permet pas l'emploi d'appareils perfectionnés. Les foreuses qu'on a essayées n'ont en effet donné jusqu'à présent aucun résultat satisfaisant.

C'est pour ces raisons sans doute que le mineur allemand s'est enfoncé à des profondeurs considérables, inconnues jusqu'à ce jour (20 mètres) et que son travail ne s'y révèle que très tardivement. Le plan d'attaque tiendra compte de ces diverses considérations.

30 octobre.

Je pars à 6 heures pour le Q. G. de la 74^e Division à Lunéville, où je trouve les généraux Gérard et Bigot. J'étudie avec eux les opérations possibles sur le saillant Zeppelin, le bois Noir et l'ouvrage 7.

Après discussion, ces deux derniers points d'attaque doivent être écartés, l'opération étant trop coûteuse pour un intérêt très secondaire ; le bois Noir est d'ailleurs dans un terrain marécageux et sera bientôt intenable même pour les Allemands. Le général Gérard m'adressera son projet.

Le 50^e B. C. P. défile devant moi.

Je rentre à midi à Neufchâteau. Visite du général Ribier-pray dans l'après-midi.

Le C. R. de la journée mentionne les incidents ci-après :

VII^e Armée. — A 8 h. 20, les Allemands ont manifesté une grande activité au Reichackerkopf et crié à tue-tête : « La Grèce a déclaré la guerre à la France. » Ils ont, en outre, sorti des écriteaux portant : « Pauvres Français, vous êtes battus ! »

Entre 9 heures et 13 heures, bombardement de la région de Saint-Dié par avions. Une douzaine de bombes sur les casernes de Fraize (trois chevaux blessés). — Les Allemands ont également bombardé la vallée de la Fave ; nous avons riposté sur Lusse et Frapelle. — Lutte très vive d'artillerie vers 425 et Thann.

D. A. L. — Lutte d'artillerie.

I^{re} Armée. — Toujours grande agitation au bois Le Prêtre et à Flirey. — Nombreuses bombes au bois du Jarry.

R. F. V. — Activité d'artillerie et échange de bombes pendant l'après-midi aux Eparges, — et, pendant quelques heures, dans le secteur du Bois-Haut.

**DES ORDRES SONT DONNÉS DANS LE G. A. E.
POUR LA REPRISE DE L'INSTRUCTION
(EXERCICES DE DÉTAIL ET MANOEUVRES D'ENSEMBLE).**

(31 octobre 1915)

31 octobre.

Visite ce matin à la 1^{re} Armée. J'arrive à Toul à 7 heures.

Conférence avec le général Roques, auquel je parle du projet d'offensive qu'il recevra l'ordre de préparer sur la totalité de son front et au sujet duquel il recevra des instructions précises. Nous nous entendons sur les grandes lignes du projet. Je lui parle du retrait possible de sa Division territoriale : il s'en montre très affecté car cette mesure va le priver de nombreux travailleurs.

Nous nous occupons également de l'instruction en général et de la 64^e Division qui vient de revenir et auprès de laquelle je vais me rendre.

J'arrive, en effet, à Lucey à 9 h. 30. Je trouve les généraux Delétoille et Compagnon. Je m'informe de l'état des corps de la 64^e Division. Elle a relativement peu souffert en Champagne où elle n'a d'ailleurs pas attaqué.

Je donne des directives pour la reprise de l'instruction (exercices de détail et manœuvres d'ensemble). Je parle ensuite des études que je prescris pour assurer sur le champ de bataille la liaison du commandement et de l'infanterie, d'une part, celle de l'artillerie avec les avions, d'autre part, afin d'assurer la découverte des batteries ennemies et le réglage du tir, — pour permettre en d'autres termes, la tactique des contre-batteries à l'action efficace desquelles il faut croire de plus en plus.

Je rentre à Neufchâteau à 13 heures.

ENSEIGNEMENTS A TIRER DES DERNIÈRES OPÉRATIONS EN CHAMPAGNE (1)

(1^{er} novembre 1915)

1^{er} novembre.

J'adresse au général en Chef un rapport sur les enseignements à tirer des dernières opérations en Champagne ; c'est la reproduction des notes ci-après :

Bien que je n'aie eu aucun rôle à jouer dans les affaires de Champagne, je consigne ici les observations qui résultent de l'étude tactique forcément un peu sommaire que j'ai pu faire de ces opérations, en me renseignant tant sur place qu'auprès des unités qui me sont venues de Champagne.

Il semble tout d'abord qu'on ait été gêné par l'exiguïté des fronts généralement admis pour les divisions d'attaque.

Au point de vue de la préparation par l'artillerie, cette exiguïté ne permet que le feu de front, à l'exclusion presque complète des tirs d'écharpe ou d'ensfilade, qui jouent cependant un rôle prépondérant au cours de cette phase.

En ce qui concerne l'infanterie, le peu de largeur du front n'offre de possible que la ruée en avant, et supprime toute idée de manœuvre ; de plus, le mélange des unités, par l'afflux des renforts sur un espace aussi réduit, amène un désordre inextricable, qui rend impossible l'organisation du commandement.

Aussi, je crois qu'on pourrait admettre une moyenne de 2 kilomètres pour la division de première ligne, et de 4 kilomètres pour le corps d'armée d'attaque ; le corps ayant ainsi deux divisions accolées suivies de la troisième réservée.

Si je passe maintenant au détail de la division de première ligne, je préconiserais la formation suivante :

Par brigades accolées et par régiments accolés dans la

(1) Voir aussi au 19 Décembre, page 188.

brigade, chaque régiment ayant son bataillon de tête en ligne, suivi des deux autres accolés et formant eux-mêmes deux lignes.

Le front du bataillon de tête serait ainsi de 500 mètres ; il fournirait la première vague avec ses quatre compagnies en ligne, chacune d'elles sur un front de 125 mètres, ce qui ne paraîtra pas trop étroit, si l'on songe que l'effectif de ces compagnies serait réduit des nettoyeurs de tranchées, qui les suivraient en serre-file accompagnés des pionniers.

La formation des deux autres bataillons serait un peu différente : les compagnies seraient accolées, chacune d'elles ayant ses deux pelotons l'un derrière l'autre, celui de queue en ligne de colonnes de section ou de demi-section par deux.

Il y aurait lieu d'adopter des dispositions spéciales pour l'établissement des places d'armes destinées à abriter les sections qui marcheront en ligne de colonnes. Le débouché de ces colonnes doit pouvoir se faire aisément pour éviter tout allongement nuisible à la cohésion ; il semble donc nécessaire que la place d'armes s'ouvre en terrain libre par une rampe.

On retrouve dans ce dispositif les trois vagues indispensables pour l'assaut et la prise de la première position ennemie ; mais déjà la troisième vague, avec sa formation en ligne de colonnes, permet le maintien de l'ordre et par suite, déjà, la possibilité de manœuvrer. En tout cas, s'il y a fusion avec la vague précédente, comme ce sera le cas le plus fréquent, elle n'aura pour résultat que de reconstituer des groupes de compagnie.

Avec les bataillons de deuxième ligne marcheraient les canons de bataillon, mitrailleuses et engins de tranchée, nécessaires pour briser les résistances secondaires ou imprévues.

Derrière le système formé par les deux divisions d'attaque, suivront la troisième Division, réserve dans la main du général commandant le corps d'armée, pour foncer sur la partie du front qui aura cédé et pour atteindre au minimum la deuxième position ennemie.

Ces dispositions n'ont que la valeur d'une indication, mais leur forme schématique était nécessaire pour la discus-

sion. Il demeure évident, par exemple, que dans certains cas, il y aura avantage à placer, dans le régiment, les trois bataillons successifs.

La seule considération à laquelle il faille accorder une importance capitale est la suivante :

La première vague sera rapidement dissociée et ses liens tactiques rompus ; ses combattants seront recueillis et entraînés plus loin par la seconde vague, qui, à son tour, subira l'influence dissolvante du combat. De là, la nécessité de donner à la vague suivante une formation permettant de conserver le plus longtemps possible la troupe bien en main, et la nécessité non moins grande de la doter de moyens suffisants pour détruire des flanquements ou des éléments de résistance restés intacts.

Il demeure non moins évident qu'il ne peut être question d'abandonner, pour ce schéma, le principe du dosage des forces, dans les divisions de première ligne, d'après la valeur des positions à conquérir et les besoins de la manœuvre.

Le commandant du Corps d'Armée doit rester libre de proportionner le front de chacune de ces divisions de première ligne à l'effort qu'il leur demande, ou, ce qui revient au même, de renforcer celle dont il attend l'avance la plus lointaine à l'intérieur des lignes ennemies, par des éléments prélevés sur l'autre.

Ce qu'il faut éviter par dessus tout, c'est une répartition uniforme des forces pouvant amener une accumulation inutile de moyens sur un point fort (centre de résistance, bastion) de la ligne ennemie au préjudice de la poussée faite sur une partie voisine plus faible (intervalle, par exemple).

Quant à la division réservée, sa formation sera adaptée au terrain et à la situation : ses brigades seront accolées ou successives et placées derrière la partie du front où le général commandant le Corps d'Armée verra a priori l'emploi probable de cette seconde division.

Je n'ai envisagé pour la ligne d'attaque que la formation par divisions accolées et cependant on pourrait imaginer le déploiement en première ligne d'une seule division avec ses

quatre régiments en ligne, les deux autres divisions étant accolées en arrière.

Le dispositif est séduisant de prime abord, parce que le tiers du Corps d'Armée suffit au premier effort, les deux autres divisions poussant avec plus de puissance jusqu'à la deuxième position. Mais il faut songer à la préparation et se demander si l'unique général de division serait capable de bien diriger cette phase sur un front de 4 kilomètres. Aurait-il d'ailleurs, en dehors de l'artillerie lourde qu'on pourrait lui donner, assez de canons avec son artillerie propre et celle de corps ? Et, s'il fallait emprunter une partie des artilleries de seconde ligne, ce mélange et la création de groupements momentanés ne seraient-ils pas sans inconvénient sérieux ?

Après réflexion, mes préférences vont au dispositif d'attaque constitué de deux divisions accolées, la présence en deuxième ligne de la troisième division offrant certaines facilités de manœuvre, surtout si elle est suivie de son artillerie de campagne et des éléments d'artillerie lourde nécessaires pour entamer une nouvelle préparation.

Au point de vue des liaisons, il semble qu'on ait fait peu de progrès et que l'action des contre-batteries, aussi bien que l'exercice du commandement, en aient souffert.

Pour la liaison entre les batteries et les avions, et en général pour l'utilisation de l'aviation au point de vue de la découverte de l'artillerie ennemie et des réglages, il y a peu de chose à ajouter à l'instruction du 12 août dernier. Tout est affaire de pratique et d'expérience.

Il faut tout d'abord avoir foi dans l'efficacité des contre-batteries, efficacité au sujet de laquelle on professe parfois un certain scepticisme dans les armées (il en est d'ailleurs de même chez les Allemands).

Il est, en outre, nécessaire de tenir la main :

1° A ce que soient maintenus auprès des antennes réceptrices de T. S. F. des officiers parfaitement idoines pour accélérer la répartition des objectifs et éviter toute erreur.

2° A ce qu'un officier aviateur soit en permanence au moins auprès du commandant de l'artillerie de Corps d'Ar-

mée, pour le renseigner à chaque instant et lui proposer, en toutes occasions, le concours des avions.

Mais on n'obtiendra de résultat sérieux qu'en obligeant les Corps d'Armée et les divisions à exécuter de fréquents exercices de ce genre, pour acquérir l'habileté nécessaire et faire, pour ainsi dire, l'éducation des réflexes en cette matière. C'est à quoi je m'emploie dans les armées sous mes ordres.

J'ai prescrit également l'étude des procédés les meilleurs pour assurer la liaison de l'artillerie et de l'infanterie en utilisant les différents procédés suivants :

- 1° Panneaux blancs dans le dos des hommes,
- 2° Fanions blancs portés par les agents des chefs de bataillon,
- 3° Fusées ou pots Ruggieri,
- 4° Enfin projecteurs communiquant avec les avions.

On arrivera certainement par une heureuse combinaison de ces moyens à obtenir que l'artillerie soit tenue pratiquement au courant des progrès de l'infanterie.

Mais le commandement est le premier intéressé à connaître la situation exacte de sa ligne d'attaque et le problème n'a pu recevoir jusqu'à présent de solution complètement satisfaisante. De son poste de commandement, le général est incomplètement renseigné par des coups de téléphone qui d'ailleurs, lui manquent bientôt. S'il en sort pour suivre les progrès de l'attaque, ce qu'il voit de ses yeux est tout à fait insuffisant et les renseignements par courriers sont trop rares et trop incomplets pour qu'il puisse réellement diriger l'action et commander.

Je pense donc qu'il serait nécessaire de doter chaque division d'un ballon allongé, de volume aussi réduit que possible permettant à un officier d'État-Major, bon observateur, de s'élever à tout moment pour reconnaître la position des différents éléments et renseigner le général.

Ce ballon pourrait être tenu à trois ou quatre kilomètres du front et relié téléphoniquement au P. C. du général de division. Les ascensions seraient assez rapides pour rendre problématiques les réglages de l'ennemi. Mais le ballon serait assez mobile pour se déplacer facilement.

Il serait utile de faire des expériences dans ce sens. En tout cas, dans le projet de composition rationnelle de la division d'infanterie que j'ai adressé, j'ai compris un de ces balcons par division.

Je compte prescrire des essais de ce genre dans mon groupe d'armées.

Je suis avisé que la 101^e Division territoriale ne sera pas enlevée à la I^e Armée.

On me signale des mouvements de trains nord-sud en Lorraine et en Woëvre. Je pense qu'il s'agit de corps ramenés de Champagne à leurs emplacements primitifs : ils viennent relever d'autres troupes ou s'intercaler.

PREMIÈRE MANOEUVRE D'ENSEMBLE A LA 51^e DIVISION

(2 novembre 1915)

2 novembre.

Je me rends à Naives (départ à 6 heures) pour assister à une manœuvre de brigade que j'ai prescrite à la 51^e Division.

Commencement de la manœuvre à 9 h. 15.

Le thème ressemble à s'y méprendre à ceux dont on faisait usage avant la guerre : il est d'une banalité remarquable ; son rédacteur semble n'avoir tenu aucun compte des réalités de la guerre. Il s'agit surtout d'une marche d'approche d'une brigade réservée qui vient renforcer une ligne de combat arrêtée devant un village. De plus, on ne fait aucun effort pour se rapprocher de la physionomie réelle du combat : ni tranchées, ni boyaux, pas même de jalonnement de ligne.

Au cours de la manœuvre, le directeur n'exerce aucune action, il n'a pas d'arbitre, n'envoie aucun renseignement sur l'action de l'artillerie ou sur l'ennemi. Enfin, le général de brigade caracole devant sa brigade : je suis obligé de l'inviter à se tenir à son P. C. Il fait d'ailleurs un temps abominable : pluie et brouillard très épais.

Au bout d'une heure et demie, j'arrête la manœuvre et

je fais venir tous les officiers à la critique (moins un par bataillon, les compagnies devant être reconduites par les adjoints).

Cette critique va m'être très utile pour montrer ce qu'il ne faut pas faire et pour donner des directives très nettes pour l'avenir. Je n'ai vu qu'une chose convenable, c'est la progression régulière des lignes de colonnes, puis des lignes déployées ou de tirailleurs dans une direction donnée sans flottement. Des trois régiments (1), deux étaient en première ligne, ayant chacun leurs bataillons accolés. Le 3^e régiment marchait en seconde ligne derrière la droite. Tout ce monde s'avancait à travers champs derrière la ligne de combat qui progressait elle-même par bonds avec les renforts suivant à 150 mètres.

J'ai rappelé que, dans la situation générale actuelle, toute opération débutant forcément par un assaut, il fallait s'y exercer en partant de tranchées et de boyaux réels, avec position ennemie nettement indiquée, tout au moins par des traînées de lait de chaux.

La disposition, la constitution et l'équipement des vagues successives exigent une étude d'autant plus minutieuse aujourd'hui que nos officiers comme nos gradés sont plus jeunes et plus inexpérimentés. Il faut de nombreux exercices pour constituer rapidement la première vague avec ses nettoyeurs de tranchée et ses pionniers en serre-file, avec, aux ailes, de petits détachements chargés de boucher les boyaux et munis des engins nécessaires. Mêmes précautions minutieuses pour mettre en place la deuxième vague, qui doit talonner la première, enfin pour constituer à distance la troisième vague, qu'il faut de préférence établir en ligne de petites colonnes dans des éléments de tranchées perpendiculaires au front. Cette vague doit être dotée de mitrailleuses et des canons de bataillon nécessaires pour briser les flanquements ou les résistances ennemies.

Le déclenchement de l'assaut exige de fréquentes manœuvres pour arriver à l'exécution presque automatique de toutes ces dispositions minutieuses.

(1) C'est une brigade à trois régiments de deux bataillons.

La poussée en avant et l'entrée en ligne des troupes de seconde ligne demandent les mêmes études et les mêmes soins. Ces troupes interviennent quand les vagues ont fourni leur effort et enlevé par exemple la première position ennemie. Il ne s'agit pas de dépasser la ligne de combat déjà forcément un peu désordonnée, mais bien de l'entraîner plus loin et peut-être jusque sur la seconde position, en lui rendant l'ordre indispensable à toute action nouvelle. De là, la nécessité de constituer des groupements de fortune, chaque capitaine, chaque chef de section prenant, sous son commandement, les fractions ou les isolés qu'il trouve en progressant.

Enfin, le commencement de la préparation de l'attaque de la deuxième position ennemie doit faire l'objet de manœuvres spéciales. L'infanterie y arrive sans pouvoir compter, au moins au début, sur le secours de l'artillerie. Il faut donc à la fois qu'elle s'enterre pour tenir et qu'elle mette en action ses engins de tranchée et ses canons légers pour entamer les défenses accessoires et paralyser la résistance.

Je conçois très bien qu'on ait à faire l'étude de la marche d'approche sous le feu, quand il s'agit, par exemple, de la progression de troupes de seconde ligne entre les deux positions ennemies, ou même au delà de la deuxième position. Mais cette manœuvre ne vient, selon moi, qu'en seconde urgence après qu'on aura donné tous ses soins à la première.

Il est bien entendu qu'au cours de ces manœuvres, le directeur a le devoir de renseigner les exécutants sur l'attitude de l'ennemi et sur l'action des deux artilleries, même dans le cas où l'artillerie amie est représentée et qu'il a besoin d'être secondé, à cet effet, par de nombreux arbitres auprès des troupes. Il profite également de ces manœuvres pour étudier tous les problèmes de liaison qui sont d'une importance capitale.

Telles sont les directives que j'ai données et le général Herr présent à la manœuvre a pris les notes nécessaires pour répandre la doctrine.

En résumé, il faut créer partout des dispositifs de tranchées, de véritables polygones ou bien faire travailler les troupes aux régions fortifiées de seconde ligne et se servir ensuite de ces retranchements pour les manœuvres d'attaque

et de défense. C'est ce que je vais m'efforcer de faire, afin d'utiliser les travaux même exécutés à titre d'instruction.

Je crois qu'il faut s'attendre à voir se renouveler, si l'on n'y prend pas garde, la maladresse commise de très bonne foi pour l'exécution de cette manœuvre. Il sera donc prudent de voir successivement la manière d'opérer de toutes les grandes unités et de les guider au besoin.

Je rencontre, dans l'après-midi, les généraux Duchesne et Chrétien à Souilly. La 3^e Division, la seule arrivée du 2^e Corps, a beaucoup souffert en Champagne, moins cependant que la 4^e qui s'y trouve encore. Des demandes ont été faites pour reconstituer la 3^e Division en hommes et en cadres.

Au nord de Souilly je passe en revue et fais défiler devant moi trois bataillons de cette division appartenant à trois régiments différents (120^e, 128^e et 51^e). Bonne attitude sous les armes, le regard est franc et fier (c'est le 128^e qui a pris Tahure). Les hommes sont un peu ankylosés par le froid. Je remarque que les hommes de renfort déjà arrivés sont de qualité inférieure et lourdauds pour la plupart ; mais il faudra peu d'efforts pour rendre à ces troupes le brillant nécessaire. C'est l'avis des généraux qui sont présents et auxquels je donne des directives pour l'instruction de détail et d'ensemble.

Rentrée à Neufchâteau à 20 heures. Rien de particulièrement intéressant sur le front.

3 novembre.

Le général de Maud'huy est relevé de son commandement pour raisons de santé. Je demande pour lui la plaque de grand-officier. C'est le général de Villaret qui le remplace à la VII^e Armée. Il passera demain à Neufchâteau.

Journée terne sur tout le front.

4 novembre.

Le général de Villaret vient dans la matinée se présenter à moi. Je lui donne les renseignements nécessaires sur son armée.

C'est jour de liaison des armées. Le général Gérard me rend compte que son état de santé a empiré et va l'obliger à se soigner : il faut le remplacer aussi. Je rends compte au général en Chef.

Le lieutenant-colonel Gamelin, chef du 3^e Bureau du G. Q. G., vient faire un tour à la VII^e Armée ; il se présente à moi et me demande si j'ai des instructions à lui donner. Long entretien sur la situation générale, la tactique, les enseignements à tirer des affaires de Champagne.

Une note du général en Chef prescrit l'établissement de deux grands camps d'instruction par Groupe d'Armées. C'est insuffisant : il en faudrait trois au G. A. E. Je vais en rendre compte tout en faisant procéder aux études nécessaires pour les deux prévus. En tout cas, cette création est une excellente idée.

5 novembre.

La nuit a été à peu près calme.

Nous bombardons par avions la gare de Dornach et les usines employées par les Allemands à la fabrication des gaz asphyxiants.

Les Allemands font exploser un camouflet au nord de Flirey ; aucun dégât. — Bombardement de nos tranchées dans la même région, ainsi qu'au bois Le Prêtre. Nous ripostons vivement.

Dans la soirée, l'artillerie ennemie a bombardé assez violemment le secteur du Bois-Haut. Nous avons riposté par une concentration de feux sur l'éperon de Sonvaux. Notre tir a paru causer d'importants dégâts aux ouvrages ennemis.

6 novembre.

Le général Desprez est nommé au commandement du D. A. L. Je ne le connais pas beaucoup : je le verrai à l'œuvre.

Nuit sans incident, si ce n'est un combat à coups de grenades dans les têtes de sape à l'ouest du bois Zeppelin (D. A. L.).

J'arrête mes programmes et l'emploi du temps du centre d'instruction d'État-Major, qui va fonctionner à Neufchâteau à dater du 15 et je les envoie au général en Chef.

Journée d'agitation moyenne.

On signale un bombardement intermittent de nos tranchées à l'est de Regniéville et le lancement de bombes sur notre secteur nord-ouest du bois Le Prêtre. — Notre artillerie riposte énergiquement.

A la R. F. V. sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi, en réponse au tir de nos engins de tranchée, a bombardé Béthincourt. — Activité d'artillerie et de minenwerfer aux Eparges de part et d'autre.

7 novembre.

Je vais à la gare de Neufchâteau à 9 heures, pour recevoir le Président de la République et le général Joffre, ils viennent au Q. G. pour me remettre la médaille militaire.

Présentation des officiers ; puis remise de la décoration, après une allocution sympathique et trop élogieuse du Président.

Nous parlons en autos pour Toul, où nous prenons le général Roques. Je fais parcourir ensuite les cantonnements de la 64^e Division qui vient de revenir de Champagne.

Nous terminons par la visite des deux usines de Foug (grenades et obus).

Nous prenons le train à Foug. Déjeuner dans le train à 12 h. 45. Je vais avec le Président jusqu'à Bar (15 h. 30) et je rentre à Neufchâteau en auto.

Au cours de la journée, l'entretien a roulé sur la situation actuelle de l'armée, sur les projets d'opérations en France et en Serbie, la situation générale en Europe et aussi sur l'idée que j'ai mise en avant de faire venir des Russes en France, pour augmenter nos ressources en hommes de complément : nous leur fournirions l'habillement, l'équipement et les armes et nous les instruirions. Le ministre de la Marine consulté ne croit pas à la possibilité d'en faire venir en assez grand nombre, étant donnée la pénurie des moyens de trans-

port. Je suis d'avis que les difficultés ne sont pas insurmontables et qu'il faudrait creuser la question en raison de son intérêt. Cet emploi des Russes sur notre front est un pis-aller, mais nous sommes bien obligés de compter avec nos pertes en hommes qui pourraient devenir à la longue irréparables.

DISPOSITIONS PRISES POUR AMÉLIORER, PENDANT L'HIVER, LES CONDITIONS D'EXISTENCE SUR LE FRONT, LES TRANSPORTS ET LES DÉFENSES.

8 novembre.

Le général en Chef vient de recommander un emploi beaucoup plus large que par le passé des munitions de 58. J'ai, de mon côté, déjà insisté sur la nécessité de multiplier les emplacements de batterie, pour permettre de réaliser, à tout instant, sur des objectifs choisis, les concentrations de feux nécessaires, soit avec le 58 seul, soit en conjugaison avec les autres calibres.

L'application de cette tactique doit être, selon moi, la caractéristique principale de notre activité sur le front au cours de la période actuelle.

J'ai fait, à ce sujet, établir par le général commandant la R. F. V. un tableau comparatif des consommations de projectiles d'artillerie et de bombes des deux côtés, pendant la période du 10 au 31 octobre ; l'examen est très instructif.

Le nombre des projectiles tirés est à peu près le même dans les deux camps, avec, cependant, une légère supériorité chez les Allemands. Au contraire, le jeu des calibres est très différent.

L'ennemi emploie beaucoup plus que nous son gros calibre, mais il se sert surtout de bombes et de torpilles et sa supériorité sur ce point ressort écrasante, alors que le 75 seul nous permet de contre-balancer cette supériorité.

Nous avons, certes, raison d'utiliser à fond les propriétés

de notre excellent canon de campagne ; mais la tension de la trajectoire sera toujours un inconvénient dans cette guerre de positions.

Si donc nous sommes toujours tenus à une consommation modérée de projectiles d'artillerie lourde, il est nécessaire de nous familiariser avec l'emploi des bombes et d'utiliser particulièrement le 58.

Le tableau allemand indique, à certains jours, une augmentation de consommation des projectiles de tous calibres (il s'agit sans doute de concentration de feux), tandis que la variation des consommations chez nous ne donne l'impression d'aucune tactique de ce genre.

L'incohérence de nos tirs se traduit trop souvent par ce *leit motiv* de la plupart des comptes rendus journaliers : « Nous avons été bombardés sur tels points ; notre artillerie a riposté... » Il y a mieux à faire : nous pouvons, sans dépense exagérée de munitions, acquérir l'initiative des concentrations de feux et c'est dans ce sens que j'oriente mes commandants d'armée.

Je me suis inquiété des mesures prises dans les armées en vue de l'amélioration des conditions matérielles d'existence dans la période d'hiver.

Il résulte des renseignements qui m'ont été fournis que cette question a été suivie de très près à tous les échelons, et que les résultats obtenus sont, dès maintenant, satisfaisants partout : on a pris toutes dispositions pour assurer l'écoulement des eaux dans les tranchées et les boyaux, pour installer des poêles et des braseros, pour augmenter le rendement des cantonnements dans lesquels on a multiplié les couchettes, les lavabos, les séchoirs et les appareils à douches.

Les effets d'hiver sont en cours de distribution, ils sont envoyés par l'arrière en quantité suffisante (à l'exception peut-être des sabots et des galoches).

Enfin, par le développement des moyens de transport mécaniques, on s'est efforcé de réduire au minimum les trajets imposés aux organes de ravitaillement.

D'une façon générale, les demandes faites par les armées reçoivent régulièrement satisfaction.

Je vais toutefois appeler l'attention du général en Chef

sur les difficultés qu'éprouve la VII^e Armée à se ravitailler en poêles, ainsi qu'en tôle ondulée et en carton bitumé pour la couverture des baraques et des abris.

Les rigueurs de la température dans la région des Vosges, où des chutes de neige se sont déjà produites, donnent à ces besoins un caractère d'urgence immédiate.

Je vais, en outre, demander du matériel de voie de 0 m. 60, pour la R. F. V. en vue de faciliter les ravitaillements dans la région des Hauts-de-Meuse.

Enfin, je reviens encore à la charge, aujourd'hui même, auprès du G. Q. G. pour obtenir les quantités de fils de fer barbelés qui sont nécessaires à nos organisations. Mes demandes à ce sujet ne reçoivent pas satisfaction.

9 novembre.

Nuit calme et journée sans incident notable. (Bombardements réciproques.)

J'envoie aux armées des directives très nettes pour les travaux des différentes positions, y compris les positions fortifiées de deuxième ligne, dont le général en Chef a prescrit la construction.

10 novembre (1).

Visite du colonel Fetter. Entretien sur le rôle de l'artillerie lourde dans les affaires de Champagne et dans les opérations futures.

Il me parle aussi du cours dont il est chargé pour l'A. L. à Toul. Ce cours ne doit pas faire double emploi avec celui du centre d'instruction de la I^{re} Armée pour les comman-

(1) Je figure au *Journal Officiel* de ce jour :

Est inscrit au tableau spécial de la médaille militaire :

M. DUBAIL, général de Division, commandant un groupe d'armées.

« Chef de froide énergie et d'indomptable volonté, qui sait allier à une entière compréhension des nécessités de la guerre actuelle un remarquable esprit de discipline. A toujours donné aux opérations dont il avait la direction une impulsion conforme aux nécessités de la situation générale et s'est ainsi acquis les droits les plus indiscutables à la reconnaissance du pays. »

dants de batterie. Ce dernier doit être plus élémentaire et éminemment pratique : il faut surtout apprendre aux officiers à tirer. C'est au colonel Fetter qu'il appartient plus particulièrement d'aborder l'emploi tactique de l'arme.

Or, il paraît que déjà le programme détaillé de la 1^{re} Armée promet plus de théorie que de pratique. Je m'opposerai à tout abus de ce genre.

Visite du maire de Neufchâteau qui vient me féliciter pour ma médaille militaire au nom de la Ville et en son nom propre.

Les Allemands ont longuement bombardé nos positions de la Chapelotte de 12 h. 15 à 15 h. 30. — Activité habituelle entre la forêt de Parroy et la Vezouse.

Tir de démolition par nos engins de tranchée sur un saillant de la ligne ennemie au nord de Flirey. — Faible riposte de l'ennemi. Il bombarde nos tranchées à l'ouest de Fey-en-Haye.

A la R. F. V., à la suite d'une de nos concentrations de feux sur l'entonnoir des Chevaliers, l'ennemi a déclenché un bombardement violent sur tout le secteur. Nous avons riposté par une concentration énergique sur les tranchées ennemies. — Nous avons, en outre, bombardé Hattonchâtel, où des mouvements étaient signalés et pris sous notre feu un convoi sur la route de Woel à Saint-Maurice. La colonne a été dispersée. — Riposte de l'ennemi sur Hennemont ; aux Eparges, échange normal de bombes et de torpilles.

Conformément aux instructions du G. Q. G., la 51^{re} Division doit prendre, sur le front du secteur nord de la R. F. B., la place de la 57^{re} Division, partie pour la Serbie.

Mais il me paraît difficile d'enlever la 51^{re} Division à la R. F. V. tant que la 4^e ne l'y aura pas remplacée.

Dans cette région, en effet, les troupes, *très étirées sur le front*, sont restées longtemps sans relève et j'ai dû mettre la 144^e brigade à la disposition du général Herr en remplaçant cette brigade comme réserve de R. F. V. par l'une des brigades de la 51^{re} Division.

Il ne reste donc plus dans la R. F. V., en réserve de

G. A. E., que la dernière brigade de la 51^e Division et la 3^e Division du 2^e Corps, en voie de reconstitution. Ces éléments seraient à peine suffisants pour parer à une attaque allemande sur ce front ; de là l'impossibilité de songer pour le moment à faire descendre vers Belfort la 51^e Division.

La situation changerait si la 4^e Division, encore en Champagne, ralliait son Corps d'Armée. Mais il résulte de mes communications avec le G. A. C. que le général de Castelnau ne peut encore fixer de date même approximative pour le départ de cette division.

Si son retour se faisait attendre quelque temps encore, je me verrais même dans l'obligation de faire appel au concours de la 51^e Division sur le front de la R. F. V.

Telle est la situation que j'expose aujourd'hui même dans mon rapport au général en Chef.

11 novembre.

Nuit calme. Violentes rafales de neige à Breitsirst.

R. F. V. — Je viens de recevoir un projet très complet d'attaque par la mine de toute la position nord-est des Eparges.

Ce projet, de grande envergure et à longue échéance, tend à liquider définitivement la question de la crête des Eparges, par le bouleversement des trois premières lignes de tranchées allemandes (et même de la quatrième ligne), sur une longueur de 600 mètres à partir de l'extrémité est de la croupe. Pour atteindre ce but, on prévoit deux séries d'attaques :

Une première série, qui forme la partie défensive du système, est destinée à protéger nos tranchées de première ligne et à contrebattre les attaques souterraines allemandes. Nos adversaires ont, en effet, sur nous une avance très considérable : leurs têtes d'attaque ont pu se rapprocher de nos tranchées de première ligne sans que nos écouteurs les aient décelées en raison de leur grande profondeur.

Nos attaques de cette série, actuellement au nombre de 18, partent des galeries, rameaux ou puits, de construction généralement ancienne, débouchant soit de nos tranchées de première ligne, soit de logements de mines établis en arrière

de ces tranchées. Elles doivent rechercher et détruire les mines de l'adversaire.

La deuxième série, qui constitue l'attaque principale, est destinée à agir contre les trois lignes de tranchées ennemies au nord-est de la position. Sous la protection de la première série d'attaques, sorte d'avant-garde, qui lui facilitera le passage, cette attaque principale doit s'enfoncer aussi profondément que possible pour n'être pas entendue des mineurs allemands, puis se relever pour se rapprocher, à 20 mètres environ au-dessous de la surface, des travaux superficiels allemands.

Les attaques prévues, au nombre de 7 ou 8, partiront d'assez loin, en arrière de notre première ligne, et donneront accès à 18 fourneaux dont la charge de poudre sera comprise entre 10.000 et 20.000 kilos. De tels fourneaux doivent avoir, tant sur le plateau, que sur ses pentes, des effets intérieurs et extérieurs considérables.

Il est très difficile, à raison des difficultés d'exécution et de l'importance du projet, de fixer une limite ferme pour l'achèvement des travaux. En tout état de cause, il ne faut pas espérer aboutir avant trois ou quatre mois.

Quant au personnel qui exigera le service de vingt-cinq attaques (et ce nombre augmentera peut-être encore par la suite), il ne saurait être moindre que l'effectif de quatre compagnies du génie. Je n'ose demander au G. Q. G. de nouvelles unités de cette arme, puisqu'il a dû dernièrement me retirer les deux compagnies qui m'avaient été données ; aussi je me trouve très gêné pour fournir à la R. F. V. un renforcement cependant indispensable. Je vais me résoudre à prélever une compagnie de place sur la I^{re} Armée et je prescrirai au général Herr d'instruire au service spécial de mineurs au moins une compagnie nouvelle qui, par la suite, pourrait assurer la relève des unités fatiguées.

Je rends compte aujourd'hui au général en Chef des dispositions que j'ai prises, dans mes différentes armées, quant aux organisations défensives et offensives et aux projets d'attaque.

Le général en Chef me fait savoir qu'il passera en Alsace les journées des 13, 14 et 15. Il me dit de ne pas me déranger,

à moins que je ne tiens à l'accompagner sur certaines parties du front.

Je lui réponds que, demain 12, je dois me rendre à la VII^e Armée pour m'entretenir avec le nouveau général commandant de questions importantes et urgentes ; que je ne pourrai me rendre le 13 dans la région de Belfort, devant être le 14 au matin à Toul pour y recevoir le Président de la République, mais que je coucherai le 14 à Gérardmer pour être en mesure de le rejoindre, le 15 au matin, à la 47^e Division.

Tempête de neige dans les hautes vallées de la Laucht et de la Fecht.

Je m'inquiète des appareils de protection contre les gaz asphyxiants et je fais demander si les approvisionnements sont partout suffisants. A titre de renseignement, voici ce qui existe à la 71^e Division :

Appareils respiratoires	403
Nombre de modèles	4

REPARTITION :

P. C.	89
Observatoires	27
Abris de mitrailleuse et postes de secours	150
Postes téléphoniques	133
Mineurs	4

APPAREILS INDIVIDUELS (1 seul modèle : masque et paire de lunettes séparée).

Entre les mains des hommes	24.000
En réserve	8.000

C'est bien ainsi.

12 novembre.

Nuit calme.

Je pars à 13 heures pour la VII^e Armée. Arrivée à Remiremont à 15 h. 30, je m'entretiens avec le général de Villaret de son projet d'attaque pour élargir notre position de l'Hartmannswillerkopf, — des concentrations de feux d'artillerie, — des centres d'instruction, — de l'emploi offensif

des nappes de gaz asphyxiants ; — enfin des organisations défensives de la vallée de la Thur sur le front cote 425, Thann et en arrière de ce front, sur le barrage Bitschwiller-Willer.

Je rentre à Epinal à 20 heures. J'y reçois les comptes rendus de la journée.

13 novembre.

Retour à Neufchâteau à 7 heures.

Pendant la nuit, quelques patrouilles allemandes se sont approchées de nos postes d'Arraye et ont été repoussées à coups de fusil. — Quelques obus sur le Xon et Norroy. — Bombardement de nos tranchées à l'est de Regniéville.

Journée sans incident notable.

VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

(14 novembre 1915)

14 novembre.

Je pars pour Toul où je reçois, à 8 heures, le Président de la République et M. René Viviani.

Visite à Pont-à-Mousson, au bois Le Prêtre, à l'ambulance de Belleville.

Déjeuner dans le train à Frouard. — Arrêt à Champigneulle, où nous montons en autos pour aller au parc d'aviation de Malzéville. — Remise de deux drapeaux aux troupes de l'aviation. — Revue et défilé d'un régiment de la 59^e Division. — Visite des usines de Dombasle. — Séjour à Saint-Nicolas-du-Port, au Q. G. du D. A. L.

Le Président et sa suite remontent en chemin de fer à la gare de Saint-Vincent à 17 h. 30 et je rentre à Neufchâteau.

J'ai eu de longs entretiens avec le Président sur notre

situation, notre tactique, nos besoins. Mon idée d'incorporer des Russes fait son chemin : M. Doumer a été envoyé à cet effet en Russie.

La situation dans les Balkans reste indécise et plutôt mauvaise. Les Serbes manquent de vivres : ils en seraient déjà à la demi-ration. Or, on a les plus grandes peines à les ravitailler.

L'attitude de la Grèce est tellement suspecte qu'on avait envisagé l'éventualité du repli sur Salonique des forces du général Sarrail. Mais ç'eut été en quelque sorte un aveu d'impuissance d'un effet désastreux : on a donc abandonné cette idée et le général a été laissé libre d'agir suivant les circonstances.

Les Russes doivent offrir à la Roumanie de l'aider à conquérir la Transylvanie ; c'est un moyen de l'obliger à marcher effectivement dans le même sens que nous.

Versatilité du maréchal Kitchener qui, en cours de route vers l'Orient, songeait à une expédition en Asie Mineure ayant sa base à Alexandrette. On a pu heureusement lui démontrer les difficultés et les dangers d'un pareil projet.

Malgré tous les ennuis présents, on compte au moins sauver l'armée serbe.

Le Président est très énergique ; il manifeste une confiance entière dans le succès final. — Je lui dis notre foi inébranlable sur le front et la certitude que nous avons tous de la victoire, si le Pays tient.

Les événements de la journée sont de peu d'importance.

VISITE DU GÉNÉRAL EN CHEF

(15 et 16 novembre 1915)

15 novembre.

J'adresse sous le n° 216/c. les projets d'opérations de la VII^e Armée. Je ne retiens comme exécutables que celui de l'Hartmannswillerkopf et celui du bois Noir ; ce dernier en seconde urgence.

Je pars à 16 h. 30 pour Gérardmer où je dois coucher pour être demain à pied d'œuvre.

A 19 heures, j'y trouve le général en Chef, avec lequel j'ai un long entretien sur la situation.

16 novembre.

Départ en auto, à 7 h. 30, avec le général en Chef. Visite aux usines électriques de Retourner, — aux travaux du Valtin (plan incliné), et du Rudlin (câble transbordeur).

Nous nous rendons ensuite au col du Bonhomme. Revue de la compagnie de réserve du secteur et visite des ouvrages et abris.

Calme plat : les Allemands ont certainement entendu la musique et vu le groupe (il fait un beau soleil) et cependant ils ne nous bombardent pas.

Arrivée à Saint-Dié vers 11 h. 30. Revue du 23^e régiment d'infanterie ; remise de décorations. Déjeuner chez le général Claret de la Touche.

Départ à 13 heures pour Bruyères et le plateau de Champdray. Revue (dans la neige) de la 129^e Division. Remise de décorations.

Je conduis le général Joffre jusqu'à la gare d'Epinal et je rallie Neufchâteau à 19 heures.

17 novembre.

Peu d'incidents notables.

A la 1^{re} Armée, nos engins de tranchée concentrent leurs feux sur un point sensible de l'ennemi au nord-ouest de Fli-rey. Les Allemands ripostent, mais notre artillerie de campagne prend rapidement le dessus.

Il en est de même d'un bombardement dans la forêt d'Apremont que notre 75 fait cesser.

A la R. F. V., nous exécutons un tir de concentration sur une batterie allemande de Buzy, batterie qui avait bombardé le bois Jean-Devaux (sud-ouest d'Etain).

Afin de doter l'attaque de l'Hartmannswillerkopf de tous les moyens matériels susceptibles de procurer une économie d'infanterie, je demande au G. Q. G. d'envoyer le plus tôt possible à la VII^e Armée :

1° Une équipe de reconnaissance pour l'emploi de sapeurs de compagnie Z (nappes gazeuses), dont je vois, en particulier, un emploi utile dans la région dite « Entre-Cuisses », vallon au sud-est de l'Hartmannswillerkopf, que l'artillerie peut difficilement atteindre.

2° Des projecteurs portatifs (casseroles lumineuses) dont certaines armées sont déjà pourvues.

Départ pour Bar à 18 heures pour être demain très près du lieu où se passe la manœuvre de la 3^e Division.

MANOEUVRE D'ENSEMBLE DE LA 3^e DIVISION

(18 novembre 1915)

18 novembre.

A 7 heures, j'arrive au nord de Souilly où j'assiste à la manœuvre de la 3^e Division. Je suis très satisfait, à la fois de la préparation et de l'exécution.

A 10 h. 30, je fais défiler les troupes de manœuvre, puis les officiers sont rassemblés pour la critique. Sont présents, non seulement le général Herr, les généraux du 2^e Corps, mais encore ceux de la 51^e Division.

Je passe mon après-midi au centre d'instruction de la caserne Chevert près de Verdun. L'impression est excellente, l'enseignement très pratique, les officiers-élèves très zélés.

Je rentre à Neufchâteau à 20 h. 30.

Pendant la journée, l'artillerie ennemie a été très active au Reichackerkopf, au Violu et au Ban-de-Sapt. — Riposte énergique de notre part.

Vers 11 heures, six avions allemands ont survolé Lunéville et jeté quelques bombes : quatre militaires blessés.

19 novembre.

C'est aujourd'hui que commencent les cours du centre d'instruction d'Etat-Major.

Nous exécutons à la VII^e Armée deux concentrations de feux, l'une sur les organisations allemandes de Launoy (riposte allemande sans résultat), — l'autre sur la Tête-de-Faux. Mais cette dernière n'est faite qu'avec l'artillerie de tranchée en raison du brouillard. — Canonnade lente et continue entre Thann et l'Hartmannswillerkopf. — Bombardement à Weltztein (ouest du Lingekopf).

Au D. A. L., l'artillerie allemande bombarde nos positions au sud-ouest du bois Zeppelin, où nous venons de terminer à la sape la tranchée de raccord de première ligne.

La 1^{re} Armée a exécuté deux concentrations de feu efficaces: l'une en forêt d'Aprémont (un blockaus détruit et une partie des tranchées démolies), — l'autre dans la région nord de Flirey. — Faible riposte de l'ennemi.

A la R. F. V., nous bombardons, par des tirs de concentration, quelques ouvrages allemands aux Hautes-Ornières, à Maizeray et à Forges. — L'ennemi riposte faiblement en bombardant nos tranchées de première ligne et nos cantonnements.

On a pu constater que nos tirs de concentration d'hier au bois des Chevaliers et à la tranchée de Calonne, ont produit de sérieux effets (abris et dépôts de munitions détruits, minenwerfer démolis).

20 novembre.

Dans le Ban-de-Sapt, notre artillerie a effectué un tir de concentration sur les ouvrages de Launoy à 22 heures.

Pendant la nuit, échange de grenades et de coups de fusil devant le bois Zeppelin. — Bombardement de nos positions au nord de Reillon et de Vého.

Dans la journée, lutte d'artillerie à la Tête-de-Faux, au Creux-d'Argent, au Linge et à Sulzern. — A la Chapelotte, tir violent des minenwerfer, auquel nous ripostons vigoureusement.

Lutte d'artillerie au D. A. L.

A la 1^{re} Armée, dans le secteur de Rechicourt, trois batteries allemandes avaient ouvert un feu violent, par rafales, sur nos tranchées. Notre riposte les a réduites au silence.

Dans la région du bois Le Prêtre, nous avons exécuté une concentration de feux sur un point sensible, les Allemands ont violemment riposté sur la Croix-des-Carmes.

De même, à la R. F. V., nous avons exécuté des concentrations de feux dans la région de Forges, aux Eparges et au bois de Lamorville. Excellents résultats, notamment à Forges et à Lamorville. Aux Eparges, nous avons fait exploser un camouflet.

L'ATTENTION DU GÉNÉRAL EN CHEF EST APPELÉE SUR LA NÉCESSITÉ DE SE PRÉMUNIR CONTRE LES ATTAQUES PAR LES GAZ. — ET, DE NOUVEAU, SUR L'INSUFFISANCE DES EFFECTIFS POUR L'EXÉCUTION DES TRAVAUX DE DÉFENSE.

21 novembre.

Nuit à peu près calme.

La concordance et la persistance des renseignements qui me parviennent sur l'activité fébrile déployée par les Allemands dans leurs travaux de défense, m'amènent à appeler tout particulièrement aujourd'hui l'attention du général en Chef sur le rôle important qu'il convient d'attribuer à l'emploi des gaz asphyxiants dans les prochaines opérations.

Il faut admettre que les abris blindés, les casemates bétonnées et même les trous de renard (avec leurs 3 mètres de terre de protection), que l'ennemi multiplie à loisir, résisteront, en partie tout au moins, aux plus violents de nos bombardements.

L'existence de ces points d'appui et de ces abris, encore intacts au moment de l'assaut, permettra aux défenseurs de surgir de terre et d'engager la lutte, avec l'appui de flanquements toujours opérants, et c'est ainsi que seront rendus pro-

blématiques les résultats de notre préparation, dont nous escomptions l'efficacité décisive au moins sur la première position.

Nous assistons, en ce moment, à une phase nouvelle de cette évolution constante de la tactique, que j'ai signalée à plusieurs reprises : au fur et à mesure que progressent, en nombre et en puissance, les engins de destruction, la protection des abris s'accroît parallèlement : on s'enfonce davantage. Aux moyens perfectionnés de la défense doit donc correspondre une amélioration des procédés de l'attaque, soit en puissance, soit en habileté.

Je reconnais que le tableau est un peu poussé au noir ; mais c'est à dessein, parce que, dans les questions de ce genre, il est prudent d'envisager toujours la situation la plus défavorable.

Comment donc venir à bout d'ennemis tapis dans des abris ou repaires indestructibles par l'obus ou la bombe ? Je ne vois de solution que dans l'emploi de gaz assez lourds pour envahir les tanières les plus enfoncées. Oui, je crois fermement que l'usage des gaz en nappes et surtout en projectiles doit jouer un rôle capital dans les opérations de l'avenir, et il me semble que le général Joffre est déjà acquis à cette idée, si je me reporte aux entretiens que nous avons eus incidemment à ce sujet.

Aussi, mon intention n'est-elle aujourd'hui que d'appeler de nouveau son attention d'une façon plus précise sur la question.

Il faut absolument que nos chimistes arrivent à rendre plus nocifs et plus lourds des gaz que le moindre boqueteau arrête actuellement, et qui montent le long des arbres, au lieu de s'attacher au sol. Mais peut-être a-t-on déjà réalisé des améliorations à cet égard : je puis retarder comme renseignements.

On peut être sûr, en tout cas, que les Allemands font les mêmes réflexions que nous et qu'ils nous réservent, si nous n'y prenons garde, quelques surprises du genre indiqué. Il s'est toujours vérifié jusqu'à ce jour que les mêmes idées germaient à peu près simultanément dans les deux camps. Le succès doit donc être à celui qui aura pu s'assurer soit l'initiative, soit la supériorité du moyen d'action nouveau.

Mais il faut songer aussi à la contre-partie.

Nous aurons certainement à tenir et à combattre dans une atmosphère irrespirable. Il est donc indispensable que tous nos soldats soient pourvus d'appareils collectifs ou individuels assurant une protection de plusieurs heures. Or, ce que nous possédons actuellement est manifestement insuffisant comme nombre et surtout comme qualité et commodité d'emploi. Je compte soumettre très prochainement au G. Q. G. des conclusions à ce sujet ; mais, dès maintenant, je puis lui signaler qu'il y a des améliorations des plus sérieuses à réaliser et le plus rapidement possible.

Je rends compte, une fois de plus aujourd'hui au général en Chef, de difficultés presque insurmontables à l'exécution des travaux, en raison de l'impossibilité d'y appliquer des effectifs suffisants.

Dans tout le Groupe de l'est, on s'est mis avec ardeur à l'étude et à l'exécution des organisations défensives complémentaires. *Mais l'importance du temps nécessaire à leur complet achèvement dépasse toutes les prévisions.*

A titre d'exemple, je noterai qu'au D. A. L., il faut compter sur 3.054 journées de bataillon (le bataillon étant de 600 travailleurs et la journée de 8 heures). Je sais bien qu'il y aura un ordre d'urgence faisant passer en seconde ligne les travaux de moindre importance ; mais le chiffre ci-dessus n'en est pas moins impressionnant.

Dans la soirée, retour du colonel Claudel de la liaison avec le G. Q. G. Approbation de toutes mes dispositions.

22 novembre.

Des renseignements spéciaux font connaître le résultat de notre tir de concentration du 19 sur Launois (VII^e Armée) : tranchée allemande écrasée avec beaucoup de ses occupants, un petit poste (sous-officier et huit hommes) anéanti, un major mortellement blessé, fils téléphoniques coupés. — Impossibilité de secourir la première ligne. — Alerte et appel de renforts de 3 kilomètres en arrière. — Affolement dans tout le secteur.

J'ai cru devoir, il y a quelque temps, appeler l'attention du général en Chef sur l'intérêt qu'il y aurait à incorporer des sujets russes dans notre armée.

Je lui écris aujourd'hui pour lui dire que dans le cas où il pourrait être donné suite à ce projet, j'estime qu'il faudrait éviter de constituer des corps ou même des bataillons spéciaux.

La création d'unités de ce genre exigerait des cadres particuliers, difficiles à recruter et ces bataillons seraient d'ailleurs d'un emploi délicat, en raison de la tendance qu'ils pourraient avoir à se croire chargés des missions les plus périlleuses ou peut-être sacrifiées.

La compagnie même semble encore une unité trop forte comme groupement de ces sujets alliés. Mais il y aurait, par contre, des inconvénients sérieux à les disséminer dans nos corps de troupe : cet isolement au milieu de camarades ne comprenant pas leur langue ne développerait-il pas, en effet, chez eux la nostalgie et la tristesse ?

Le moins qu'on puisse faire serait de les grouper par sections et de répartir ces unités dans un certain nombre de compagnies. Le groupement réduit à cette importance n'exigerait pas de cadres spéciaux et produirait un amalgame suffisant, tout en permettant à ces soldats de conserver, dans leur vie journalière ou même dans leur alimentation, quelques habitudes de la mère-patrie.

C'est au moins ainsi qu'à mon sens, il serait prudent de commencer.

Il est souvent question de *concentrations de feux* dans nos communiqués. Je trouve qu'il y a quelque imprudence à appeler, de façon si précise, l'attention de l'ennemi sur une tactique du feu généralisée depuis peu chez nous ? Je le fais remarquer au G. Q. G.

Pour ne pas perdre de temps, je signale aussi au fur et à mesure que je les constate, quelques-unes des lacunes de notre organisation actuelle dans la lutte contre les gaz asphyxiants.

En premier lieu, il me paraît indispensable de trouver, au plus tôt, une solution pratique permettant l'emploi du téléphone à un homme muni de son appareil de protection.

Dans l'état actuel, en effet, le baillon à compresses étouffe la voix, de telle sorte qu'elle ne produit plus les vibrations suffisantes pour sa transmission. Quant aux appareils Draeger et à oxylithe, chacun d'eux exige que celui qui en est muni conserve constamment une embouchure entre les lèvres et les dents : il ne peut donc téléphoner. Ne pourrait-on mettre en service un appareil se rapprochant du masque allemand trouvé au bois-Zeppelin et envoyé au laboratoire municipal de Paris en octobre dernier ?

Il se compose essentiellement d'un masque en étoffe imperméable mais légère, au travers de laquelle la voix est encore assez forte et nette pour être entendue au téléphone. La respiration se fait à travers un filtre protecteur à parois métalliques, suspendu au menton et s'ouvrant dans le masque.

Dans le Draeger, l'absence de manomètre ne permet pas d'évaluer la quantité d'oxygène qui reste dans le récipient. Cette lacune expose à des surprises dangereuses, soit qu'on en ait déjà usé, soit que le robinet ait été ouvert par mégarde.

De plus, l'une des mains est à peu près complètement occupée par le maniement (d'ailleurs délicat) du robinet d'admission, de sorte que l'usage de l'appareil est impossible pour les mitrailleurs.

Ces observations visent également l'appareil à oxylithe.

Tous deux sont relativement compliqués, et leur emploi exige des précautions telles qu'ils ne peuvent être maniés que par une certaine catégorie de militaires spécialement dressés à cet effet.

Dans un autre ordre d'idées, il serait, je crois, très utile de donner aux troupes des renseignements sur les points ci-après :

1° quels sont les indices révélateurs de l'acide cyanhydrique et de l'oxychlorure de carbone que peuvent contenir les obus allemands ?

2° quelle est la durée de résistance des appareils individuels au travail de neutralisation des gaz et au vieillissement des tampons actuellement en usage ?

3° vers quelles couleurs évoluent les compresses vertes et roses au fur et à mesure de leur altération ?

L'INSUFFISANCE DES FORCES DE LA R. F. V. EST, UNE FOIS DE PLUS, SIGNALÉE AU G. Q. G.

23 novembre.

Les travaux d'étude de détail de l'opération projetée en Haute-Alsace me sont parvenus hier ; je fais procéder à leur dépouillement pour établir les propositions définitives que j'adresserai dans quelques jours au G. Q. G.

J'ai donné les directives nécessaires au général Roques pour l'étude d'une opération du même genre sur son front, il y a déjà quelque temps. Il m'envoie les instructions qu'il vient de donner à ce sujet. Il a tort de confier ce travail à ses divisionnaires, sans en avoir lui-même posé au préalable les grandes lignes.

Je lui envoie le général Besse comme conseiller pour l'artillerie et je charge le colonel Claudel d'aller à Toul pour préciser mes directives et indiquer une méthode de travail plus expéditive. Si l'on n'y prend garde, on va perdre un temps précieux qui pourrait mieux être employé à l'exécution même des travaux sur le terrain.

Le général en Chef me fait savoir son désir d'assister à une manœuvre de la 128^e Division ; je la fixe au 1^{er} décembre, pour donner au général Riberpray le temps de s'y préparer.

A la VII^e Armée, nous faisons un tir concentré de nos engins de tranchée sur la Tête-de-Faux. Violente riposte de l'ennemi.

I^{re} Armée. — Bombardement de nos tranchées du bois Le Prêtre, que notre artillerie fait cesser. Lutte de nos engins de tranchée au nord-ouest de Flirey et au sud-est du bois d'Ailly, provoque une riposte de l'ennemi, violente à Flirey, très faible au bois d'Ailly.

A la R. F. V., échange habituel de bombes aux Eparges. Sur différents points du front, nos engins de tranchée ont imposé silence aux minenwerfer ennemis (bois d'Haumont et bois Haut).

Le front de la R. F. V. n'est actuellement tenu que par trois divisions d'infanterie, grossies d'un certain nombre de formations territoriales, introduites dans leur cadre organique.

J'ai déjà signalé à plusieurs reprises la faible densité de cet ensemble au général en Chef. Je lui écris de nouveau aujourd'hui pour lui faire remarquer que cette situation avait déjà entraîné une certaine usure des troupes ; que celles-ci n'assuraient que *difficilement la garde et l'entretien* des première et deuxième positions, et qu'il est devenu indispensable d'introduire des effectifs supplémentaires sur la première ligne.

Le 2^e C. A. peut fournir incessamment cet appoint avec la 3^e D. I. préalablement reconstituée. Mais il s'agit, en outre, d'assurer la relève temporaire de chacune des trois divisions de la R. F. V. (67^e, 132^e, 72^e), qui sont dans les tranchées depuis plus d'un an et qui ont besoin d'être mises à l'instruction d'ensemble au moins pendant une période de trois à quatre semaines.

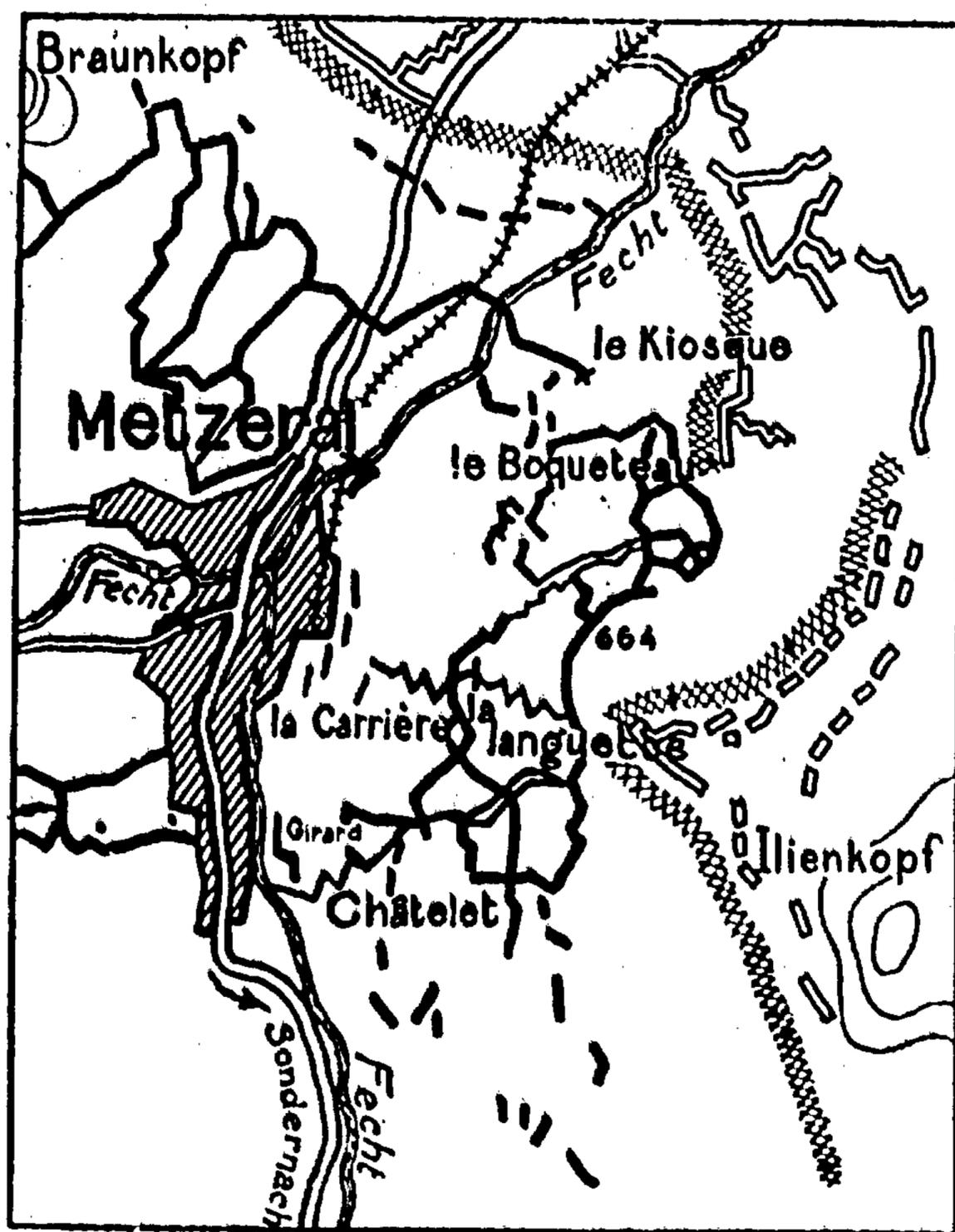
Pour obtenir ce double résultat : renforcement des unités de première ligne trop étirées, et relève périodique des divisions sur le front, il est nécessaire d'employer le 2^e C. A. et de maintenir en outre la 51^e Division dans la R. F. V. jusqu'à la fin du mois de janvier. C'est ce que je demande aujourd'hui.

24 novembre.

La nuit n'a été marquée que par une attaque allemande dans la vallée de la Plaine. Une centaine d'Allemands ont tenté un coup de main sur un de nos postes au nord-est de Celles. Le poste a tenu bon jusqu'à l'arrivée des renforts qui ont repoussé l'attaque.

Le chef d'Etat-Major de la VII^e Armée fait savoir, par téléphone, les difficultés qu'il éprouve dans la construction de la voie de 0 m. 60 par le col de Bussang. Il va y avoir simultanément six coupures de la route de la Thur qui arrêteront la circulation et gêneront grandement les ravitaillements. Il proposerait donc de ne pas établir cette voie ferrée puisqu'on a des fardiers pour le transport des mortiers de 370.

Je lui fais répondre que je maintiens ma décision. En dehors de la pièce elle-même, il y a les munitions à transporter (chaque obus pèse près de 100 kilogrammes) : la voie ferrée ne sera pas de trop. Et puis il y a moyen de s'arranger



Echelle métrique 0 500m.

pour réduire au minimum la gêne de la circulation en imitant ce qui se fait, par exemple, dans les travaux parisiens. Au lieu d'interrompre pendant huit jours la circulation, il n'y a qu'à constituer des équipes 8 fois plus fortes de manière à abattre le travail en une nuit.

La réponse produit son effet : les difficultés prévues disparaissent comme par enchantement de l'esprit du chef d'Etat-Major : on se conformera à ces directives.

L'ennemi a bombardé violemment nos positions de la Tête-de-Faux, des hauteurs de Metzeral (kiosque, 664), de l'Ilisenfirst et surtout de l'Hartmannswillerkopf. Nous ripostons vigoureusement.

Ce sont, de la part de l'ennemi, des réponses à nos concentrations de feux des jours précédents.

Au D. A. L., action réciproque d'artillerie sur le front Emberménil, Saint-Martin, assez violentes de 15 heures à 17 heures, au nord et à l'est de Reillon.

A la 1^{re} Armée, les Allemands ont lancé à 10 h. 30, sur nos tranchées du bois Brûlé, des bombes asphyxiantes ; nous avons immédiatement riposté. Lutte d'artillerie en ce point de 13 h. 30 à 16 heures.

A la Croix-Saint-Jean, nous avons mis fin, par le tir de notre artillerie de tranchée, à un bombardement par obus et torpilles.

A partir de midi, dans le secteur de Flirey, bombardement de nos tranchées, auquel nous ripostons énergiquement.

Dans le secteur de Mouilly (R. F. V.), l'activité de nos lance-bombes provoque une riposte de l'artillerie allemande, qui n'occasionne aucun dégât.

MENACE D'ATTAQUE ALLEMANDE PAR LES GAZ A BETHINCOURT ET RIPOSTE

(25 et 26 novembre 1915.)

25 novembre.

Je suis avisé par le général en Chef de l'envoi à la R. F. B., dans les premiers jours de décembre, de la 154^e Division, la troisième du 14^e Corps. Elle s'est conduite très brillamment dans le nord et elle a besoin d'être mise au repos à quelque distance du front.

Le général Herr me demande une allocation spéciale de munitions pour s'opposer, dans la région nord-est de Béthincourt, à des travaux allemands qui paraissent destinés à l'émission de nappes gazeuses asphyxiantes. Je ne serais pas étonné, en effet, que les Allemands cherchassent à développer cette tactique. Le général Herr reçoit satisfaction.

Le général commandant la VII^e Armée me rend compte d'un nouveau retard dans la préparation de l'attaque à l'Hartmannswillerkopf. Il ne peut la prévoir que pour le 15 décembre.

On incrimine l'installation du mortier de 370 ; mais, sur mon observation qu'en Champagne il a suffi de 70 heures pour sa mise en batterie, on avoue qu'il s'agit surtout de travaux d'infanterie.

Le général Serret avait d'abord cru qu'il pourrait faire l'attaque par surprise ; il reconnaît maintenant, sur l'avis de ses exécutants, qu'il faudra des parallèles de départ et des places d'armes.

Journée calme, à part la lutte d'artillerie habituelle sur le front de la I^{re} Armée.

A la R. F. V., nous avons exécuté un tir de concentration très efficace sur les tranchées allemandes au nord de Béthin-

court et de Forges, où nous supposions l'existence de travaux pour émission ultérieure de nappes gazeuses.

Les Allemands ont bombardé le fort de Douaumont et le carrefour des Trois-Jurés sans occasionner de dégâts. Nos batteries ont fait taire l'un des mortiers qui exécutaient des tirs.

26 novembre.

Chute de neige abondante, particulièrement dans les secteurs de la Thur et de la Fecht.

Il n'y a eu d'agitation cette nuit que vers le bois Zeppelin (fusillade et grenades).

Je reçois l'ordre du général en Chef de faire étudier et établir une zone fortifiée face à la trouée de Porrentruy. Etude par le général commandant la R. F. B. Travaux par les 14^e Corps et 157^e Division.

Je me suis renseigné sur l'incident de la menace d'attaque par les gaz qui a motivé hier, de notre part, une concentration de feux sur la rive gauche de la Meuse, dans la région Forges-Béthincourt. Les mesures prises par le général Herr à cette occasion ont été très judicieuses.

Informé par un interrogatoire de prisonnier que des appareils à émission gazeuse étaient disposés dans les tranchées allemandes de première ligne de la zone indiquée plus haut et que l'attaque devait avoir lieu au premier jour, il a d'abord pris toutes les dispositions de parade nécessaires. En particulier, il a organisé en arrière de sa position d'artillerie de barrage, une seconde ligne d'artillerie prête à entrer en action au cas où la première, paralysée par l'effet des obus asphyxiants, n'aurait pas pu jouer son rôle. Il en avait, en outre, prévu une supplémentaire sur la rive droite.

Ceci fait, il avait songé à la riposte. Ne pouvant, en raison de l'étendue du front à battre, prendre sous son feu la totalité de la ligne allemande, il avait cherché quelles étaient les parties des tranchées ennemies d'où les gaz pouvaient, en suivant les pentes et surtout les vallonnements, couler vers ses centres de flanquement les plus importants. Il était ainsi

arrivé à déterminer les objectifs qui devaient être de préférence soumis au tir de concentration.

L'enseignement était à retenir et ces dispositions judicieuses méritaient d'être généralisées. Je viens donc de prescrire à toutes mes armées :

1° de rechercher et de déterminer les parties de leur front plus particulièrement vulnérables aux gaz ;

2° de parer, par avance, à la menace, en renforçant sur les points reconnus dangereux, les barrages d'artillerie, les abris de mitrailleuses qui devront être mis absolument à l'épreuve des gaz et en créant au besoin de nouveaux organes de flanquement.

Il est presque inutile d'ajouter que, dans ces secteurs plus que partout ailleurs, les appareils protecteurs collectifs et individuels devront être au complet, et les soldats familiarisés avec leur emploi : on s'en assurera fréquemment.

Les comptes rendus de la journée font ressortir deux concentrations de tir allemandes et trois françaises.

VII^e Armée. — Très violent bombardement de nos tranchées de la Chapelotte de 12 h. 50 à 15 h. 20 (dégâts matériels importants, nous ripostons énergiquement). Les Allemands ont lancé 700 obus, dont 400 de gros calibre.

D. A. L. — Tir efficace réglé par avions sur la gare de Burthécourt. Tir de concentration sur les ouvrages allemands du bois Zeppelin ; — nous contrebattions, en outre, les batteries ennemies qui tirent dans le secteur de la Chapelotte. — Les Allemands répondent à nos tirs sur le bois Zeppelin en bombardant nos ouvrages au nord de Vého et de Reillon.

I^{re} Armée. — Deux tirs de concentration : l'un sur Remenuville, l'autre sur les organisations à l'est de la forêt du bois Le Prêtre. Nous occasionnons des dégâts sérieux. L'ennemi ne riposte qu'au bois Le Prêtre.

R. F. V. — A partir de 16 heures, bombardement allemand assez violent, avec obus asphyxiants, sur Forges et Béthincourt, sur les tranchées entre les deux villages et à

l'ouest jusqu'au delà de Malancourt. Nous avons vigoureusement riposté avec nos batteries des deux rives de la Meuse, et ramené le calme vers 19 heures. Il n'y a pas eu d'attaque d'infanterie, probablement à cause de l'initiative que nous avons prise hier avec notre artillerie.

27 novembre.

Le résultat du bombardement allemand sur la rive gauche de la Meuse a été plutôt médiocre : vers Béthincourt, une dizaine de morts et une vingtaine d'hommes hors de combat. A Forges, 3 hommes légèrement atteints.

Voilà cependant une alerte qui porte son enseignement : il faudra prévoir et développer les mesures de protection dans toutes mes armées.

De nouveaux renseignements me parviennent de la R. F. V. Il est avéré maintenant que les Allemands ont fait hier, entre 16 et 18 heures, trois émissions de gaz dans la région Forges, Béthincourt.

La première émission a été suivie d'un violent bombardement de gros calibre avec obus asphyxiants. Il y aura intérêt à connaître la nature des gaz des nappes et des obus. Il est probable que les premiers sont à base de cyanure.

Le colonel Claudel est revenu cette nuit de la VII^e Armée, où je l'avais envoyé avant-hier. Son voyage a été très utile pour une foule de remises au point : instruction, concentrations de feux, travaux offensifs et surtout préparation de l'opération de l'Hartmannswillerkopf.

La nuit a été relativement calme.

A 6 h. 30, une compagnie allemande sortant de Gondrexon et marchant sur Autrepierre a été prise sous notre feu d'artillerie et complètement dispersée.

Je vais à 14 heures à Nancy, rendre visite au général Gérard malade : je le vois à 15 h. 15, il va mieux, commence à se lever et parle déjà de reprendre du service dans quelque temps. Je crois qu'il fera bien de laisser passer l'hiver, c'est ce que je dis à M^{me} Gérard venue pour le soigner. Dès qu'il

sera bien, il ira en convalescence dans le Midi. Je rentre à Neufchâteau à 19 heures.

Au cours de l'après-midi, nous avons, par un tir de concentration, fortement endommagé les positions allemandes du Violu. Réplique violente de l'ennemi sur le fort Regnault, au sud du Col de Sainte-Marie et sur les ouvrages de Violu-Nord.

Au D. A. L., action assez vive de notre artillerie au nord-est de Badonviller.

1^{re} Armée. — Echange de bombes dans la région de Fli-rey. — Le tir de nos engins de tranchée au centre de la forêt d'Apremont a provoqué une violente riposte de l'ennemi.

R. F. V. — Une certaine activité d'artillerie dans les secteurs de Forges et de la Croix-sur-Meuse est signalée. Notre artillerie a démoli une batterie ennemie à la côte Sainte-Marie. D'autre part, un observatoire ayant signalé un détachement d'environ trois compagnies aux abords d'une ferme près de Billy-sous-Mangiennes, nous l'avons pris sous le feu d'une pièce à longue portée et dispersé.

ORGANISATION D'UNE REGION FORTIFIEE FACE A LA TROUEE DE PORRENTROY

(28 novembre 1915.)

28 novembre.

Conformément à des ordres reçus du général en Chef, j'envoie des instructions au général Demange, par la VII^e Armée, relativement à l'établissement d'une position fortifiée entre Delle et le Lomont, face à la trouée de Porrentruy, pour arrêter éventuellement une offensive allemande venant

de cette direction, après violation de la neutralité suisse. Je prescris de commencer les travaux sans attendre l'approbation des propositions et de faire piqueter le contour apparent des trois centres de résistance à établir tout d'abord sur les trois routes d'accès.

Le commandant Pichot-Duclos vient du G. Q. G. Il me met au courant des questions à l'ordre du jour, et notamment de celle de la direction de la guerre, qui est loin d'être résolue.

A 11 heures, un avion allemand est abattu par un de nos avions de chasse au nord-est de Thezey-Saint-Martin (D. A. L.). Cet avion tombé dans les lignes allemandes est achevé à coups de canon.

Notre artillerie canonno, en outre, les ouvrages ennemis de Mailly et de Louvigny. — Les Allemands bombardent nos positions sur tout le front Emberménil, Reillon, Saint-Martin.

A la 1^{re} Armée, notre artillerie exécute un tir de démolition sur des abris situés dans la partie sud du bois Mort-Mare. Faible riposte de l'ennemi. — Une de nos batteries prend sous son feu les travailleurs ennemis du bois de la Sonnard.

A la R. F. V., notre artillerie a bouleversé les tranchées allemandes au nord et au nord-est de Béthincourt. — Activité des lance-bombes, de part et d'autre, dans le secteur de Mouilly. — Nos batteries exécutent un tir efficace sur une batterie ennemie près de la Surpierre (nord-est de Saint-Mihiel) : épaulements de pièces atteints, plusieurs abris défoncés.

Quatre avions allemands ont survolé Verdun et lancé quelques bombes sans résultat. En riposte, cinq de nos avions ont lancé une vingtaine de bombes sur la gare de Brioules. La voie ferrée a été coupée et un train en marche a précipitamment rebroussé chemin.

MANOEUVRE DE CADRES DE LA 64^e DIVISION

(29 novembre 1915.)

29 novembre.

Je pars à 7 h. 30 pour la 1^{re} Armée, où je vais assister à une manœuvre de cadres de la 64^e Division, qui s'exécute au nord de Toul.

Rendez-vous à 9 heures sur la route de Bernécourt à hauteur de Royaumeix. La manœuvre se déroule sous une pluie battante.

Je note ci-après la physionomie des différentes phases et les observations principales que j'ai faites et dont je dois envoyer le compte rendu au général en Chef.

Je tiens tout d'abord à rendre hommage au soin apporté dans la préparation de la manœuvre et au zèle déployé par les cadres, les équipes de toute espèce et les troupes de figuration, malgré une pluie presque torrentielle et un terrain absolument détrempé.

A 9 heures, le général Deletoille, commandant le 31^e C. A. indique le thème de l'exercice, les ordres donnés à la 64^e D. I., les forces mises à sa disposition, le secteur d'attaque, etc. Les troupes d'attaque sont figurées.

Tous les moyens de liaison sont mis en œuvre : téléphones, fanions, avions, ballon, projecteurs de signalisation, pigeons, courriers.

L'exercice commence vers 9 h. 30. Je décide de me porter successivement aux différents points, d'où je pourrai le mieux juger la façon dont s'exerce le commandement et s'exécutent les liaisons.

A 9 h. 45, je suis au P. C. de la 64^e D. I. Les liaisons téléphoniques sont bien établies, entre les brigades et la division, et entre les brigades elles-mêmes.

De plus, chaque brigade a un de ses officiers au P. C. de la division.

Le commandant de l'A. D. dispose de trois groupes de 75, de quatre batteries de 155 C. et de deux batteries de mortiers de 220. Il calcule approximativement qu'il y aura une pièce par 100 mètres environ ; mais ce calcul ne lui dit rien sur l'efficacité probable de son tir ; il n'a pas l'habitude d'évaluer la densité du feu en estimant une pièce par tant de mètres de tranchées à bouleverser.

Les canons longs sont restés à la disposition du C. A.

Le général de division se plaint du nombre trop restreint de ses officiers d'Etat-Major. L'un est parti près du commandant du C. A., l'autre au ballon, le 3^e en mission. Il reste seul avec son chef d'Etat-Major.

Je réponds qu'en temps normal ce nombre est suffisant. Les jours d'attaque, le C. A., qui est plus largement doté, devra mettre à la disposition de la division un de ses officiers, non pas en liaison, mais comme faisant partie momentanément de l'Etat-Major de la division.

L'avance des troupes d'attaque s'accroît, comment va se faire la progression du P. C. ? Le général répond que, suivant l'usage, il gagnera le P. C. d'un des brigadiers ; mais il trouve qu'il n'y a d'avantage à le faire que si ce P. C. est suffisamment en avant du sien, ou permet de voir beaucoup mieux. S'il n'y a pas grande différence, il préfère ne pas se déplacer, à cause de l'existence d'une installation téléphonique assez complexe répondant à tous les besoins, tandis qu'au P. C. de la brigade, l'installation sera beaucoup plus sommaire.

A 10 heures, on apprend que le ballon ne peut s'élever, la vitesse du vent à 660 mètres d'altitude étant de 20 mètres. Un des avions vient de s'abîmer en atterrissant. Ce sont donc deux moyens d'observation et de liaison qui feront défaut.

Je me transporte à 10 h. 15, à 300 mètres au sud-ouest de Royaumeix, à l'endroit indiqué comme étant le P. C. de la 127^e brigade. Mais le colonel commandant cette brigade, s'est déjà porté en avant, et il ne reste plus qu'un caporal téléphoniste qui, à l'aide du fil déroulé jusqu'au nouveau P. C., assure la communication du commandant de la brigade avec la division ou avec l'autre brigade. Ce n'est plus qu'une sorte de poste central de téléphone.

J'arrive à 10 h. 30 au nouveau P. C. de la 127^e brigade. Ce P. C. est établi à l'est de Ménil-la-Tour, dans un endroit qui appartenait à la position ennemie, et dans un ancien P. C. ennemi. Le fil, déroulé au fur et à mesure de l'avance, donne la liaison avec la division et la brigade voisine.

La 127^e brigade ne peut correspondre avec l'arrière par ses projecteurs, elle a reçu l'ordre de les utiliser pour correspondre avec les avions, et le code de signaux exige de garder pour cet usage les projecteurs groupés par trois, ce qui les immobilise.

La 127^e a deux régiments en première ligne ; elle a le téléphone avec le 275^e, mais pas avec le 340^e qui correspond avec elle par fanions ou par une chaîne de coureurs.

A un certain moment on aperçoit nettement un fanion blanc marquant le point atteint par le 340^e.

Je fais remarquer que le directeur de la manœuvre a eu le tort de ne pas créer d'incidents au cours de la progression de l'infanterie, une contre-attaque par exemple.

A 10 h. 40, un coureur du 340^e demande soutien d'artillerie pour le 5^e bataillon arrêté. Je fais remarquer alors la difficulté de la transmission. L'artillerie a-t-elle un agent de liaison avec le colonel de ce régiment d'attaque ? Non. — Le commandant de la brigade est-il relié directement avec l'artillerie ? Non : il est forcé de passer par la division. — Comment, dans ces conditions, spécifier nettement l'endroit où devra taper l'artillerie ? Imprécision funeste. Il faut mettre l'agent de liaison de l'artillerie (un par groupe) près du colonel ou même près du chef de bataillon qui attaque. Ces agents de liaison sont d'ailleurs indépendants des observateurs (un par batterie) dans la tranchée de première ligne.

A 10 h. 42, un avion circule au dessus du P. C. Aux ordres de qui est-il ? Il reconnaît pour le compte du général de division.

A 10 h. 45, message téléphonique de la 127^e à l'A. D. « Demande tir d'artillerie sur deuxième position ennemie à l'ouest de la route de Toul. »

A 10 h. 48, 64^e D. I. à 127^e (par téléphone) « Etes-vous en liaison avec 128^e ? » Réponse : « Oui, depuis 10 h. 30. »

A 10 h. 50, on apprend que le 216^e régiment de réserve de

la brigade, a passé la deuxième position ennemie et est prêt à attaquer la troisième.

Je fais remarquer au commandant de la 127^e brigade qu'il devrait déjà s'être porté en avant, le chef ne devant jamais être en arrière de ses réserves.

Le colonel G... déplace son P. C.

A 11 h. 5, à l'ouest de la route de Toul, sur la deuxième position ennemie, je trouve le lieutenant-colonel L..., commandant le 275^e : il m'explique que son rôle offensif est terminé et qu'il est chargé maintenant d'organiser la deuxième position défensivement. Le 261^e (régiment de réserve de la 127^e) vient de le dépasser et va reprendre le mouvement d'offensive.

Le colonel L..., a avec lui, sur cette deuxième position, ce qui reste des troisième et quatrième vagues, ce qui subsiste des première et deuxième étant resté déjà sur la première position conquise.

Ainsi les deux premières vagues se sont arrêtées les premières ; elles ont été dépassées par les deux suivantes, arrêtées maintenant sur la deuxième position. Et c'est le régiment de réserve, ayant dépassé le tout, qui poursuit maintenant l'offensive (conception imposée par le général Roques au 31^e C. A.).

Je m'élève contre cette façon de faire, parce qu'il n'est pas possible au combat d'arrêter une troupe et de la faire dépasser par une autre qui continue l'attaque.

Je critique également la formation des vagues qui sont uniformément en ligne de tirailleurs.

Cette formation n'a pas assez de souplesse. A partir de la troisième vague, il faut adopter la ligne de petites colonnes (de section ou de 1/2 section), qui permet la manœuvre, le maintien de l'ordre et donne le moyen de regrouper les éléments dans les unités précédentes désorganisées et d'y réorganiser des unités de fortune pour la continuation de l'attaque. Ce souci de remettre de l'ordre et de réorganiser le commandement, est des plus importants, le désordre étant au cours de l'assaut un ennemi plus terrible que l'Allemand.

Les grenadiers doivent être groupés en arrière de chaque vague, en une petite unité commandée.

La manœuvre est arrêtée à 12 h. 30.

A 13 heures, la critique.

Après quelques observations de détail, le général C... attire l'attention du commandement supérieur sur la nécessité qu'il y aurait à ce que les échelons en arrière puissent répondre « compris » par un signal convenu, lorsque les échelons en avant leur ont transmis un renseignement. Les projecteurs ont bien fonctionné, on s'est servi également de pigeons. Mais toujours l'échelon subordonné est resté dans l'anxiété de savoir si son renseignement était parvenu, puisque les signaux de réponse de l'arrière à l'avant sont interdits.

Il signale les services rendus par l'avion qui, muni à l'avance de plusieurs exemplaires du plan directeur, a tracé au crayon l'emplacement occupé par les troupes au cours de leur avance, et est venu aussitôt laisser tomber ce renseignement auprès du P. C. (le croquis fixé à une banderolle de toile).

L'aviateur déclare qu'il a reconnu difficilement les panneaux orange employés pour jalonner la ligne.

Le général Delétoile se plaignant à nouveau de la pénurie des E. M. dans les échelons inférieurs au C. A., je lui dis qu'il faut faire la guerre avec ce qu'on a. On manque d'officiers d'Etat-Major, ce n'est donc pas le moment d'en réclamer en supplément ; mais le C. A., richement doté, devra se démunir momentanément, au moment des attaques, au profit des divisions.

J'insiste sur les questions principales soulevées au cours de l'exercice :

Il est essentiel de réaliser la liaison intime et rapide de l'artillerie avec l'infanterie d'attaque et de mettre l'agent de liaison du Groupe près du colonel.

Le général C... objecte que chaque chef local commandera toute l'artillerie pour lui seul. Il lui semble nécessaire de mettre l'agent de liaison du Groupe près du général de brigade qui servira d'arbitre dans la répartition du tir de l'artillerie. Je réfute facilement cette assertion et j'ajoute même que, dans certains cas, l'agent de liaison de l'artillerie devra se trouver près du chef de bataillon qui fait l'effort principal.

Dans la progression, je rappelle à nouveau que tous les chefs doivent faire avancer leur P. C. sans retard et utiliser

autant que possible le P. C. d'une des unités subordonnées de l'avant, puisqu'ils y trouvent déjà une organisation toute prête.

Règle absolue : un chef doit marcher toujours avec ses réserves, et plus en avant si c'est nécessaire.

Pour les vagues successives, j'insiste sur ce principe, que dans l'attaque on ne peut pas arrêter une troupe, même désorganisée, et la faire dépasser par une autre. La vague suivante s'arrêterait à son tour en arrivant sur la précédente, et ne la dépasserait pas. Il faut s'habituer à cette idée que toute troupe lancée à l'attaque est une *troupe dépensée* et que, dans une même journée de bataille, les renforts successifs ne peuvent avoir pour but que d'entraîner plus loin la ligne d'attaque en lui communiquant, autant qu'il est possible, un peu d'ordre. Le moins qu'on puisse demander aux troupes de la ligne de combat, c'est de pousser jusqu'au contact de la seconde position et de s'y enterrer. Elles y formeront, en quelque sorte, l'avant-garde du gros qui, lui, sera occupé à retourner la première position enlevée d'assaut.

Comme néanmoins il y a lieu, dans une attaque de longue durée, d'envisager la relève des troupes de la ligne de combat, on profitera de la nuit pour faire avancer les unités destinées à attaquer la deuxième position, les troupes d'attaque de la veille constituant la garnison des tranchées avancées qu'elles auront creusées.

Enfin les projecteurs de signalisation sont appelés à rendre de grands services. Il faut généraliser et perfectionner ce mode de transmission. Il est nécessaire d'avoir deux postes pouvant marcher ensemble, un qui reste au P. C. abandonné par le commandant, l'autre s'établissant de suite au nouveau P. C. Il y aura lieu également d'étudier le moyen d'éviter les petits inconvénients résultant de plis du terrain qui cacheraient les projecteurs à la vue ; on pourrait, par exemple, établir le projecteur au bout d'une perche, avec un système permettant de le faire fonctionner de la tranchée.

Emploi de l'artillerie :

Dans la première phase, cet emploi n'a soulevé aucune critique sérieuse, en dehors du retard signalé déjà et provenant de l'absence des officiers de liaison.

Aussitôt après l'enlèvement de la première position, des ordres ont été donnés pour amener des groupes de 75 ; je n'ai pas eu connaissance de ceux donnés à l'artillerie lourde. Je crois bien qu'on n'en avait pas envoyé encore au moment où la manœuvre a pris fin. C'est une des questions que je ferai soigner davantage dans d'autres manœuvres.

Je couche à Nancy où je reçois les nouvelles du jour.

Aucun incident bien important.

30 novembre.

Je me rends à 8 heures au centre d'instruction des chefs de section des 59^e et 68^e Divisions (D. A. L.), que je sais en action ce matin à la lisière de la forêt de Pulnay. J'y trouve le général Deprez. Je me fais expliquer les travaux et surtout la méthode employée. Je donne des directives à ce sujet. Je rentre à Neufchâteau à 10 h. 30.

L'activité de la lutte d'artillerie est assez grande sur tout le front du D. A. L. Les Allemands ont fait exploser, dans le secteur de Flirey, une mine qui a détruit vingt mètres de tranchées (pas de pertes) et ouvert un feu violent d'artillerie, auquel nous avons riposté.

VII^e Armée. — Dans le secteur Wetzstein-Sulzern, action de notre artillerie, à laquelle l'ennemi riposte sur Sulzern et 654. — Au Reichackerkopf il répond par des obus de 105 à nos engins de tranchée. — Un tir de concentration efficace a été fait sur les ouvrages allemands du Bois-Noir et du Wasser-Réservoir ; l'ennemi riposte médiocrement sur le kiosque et les blockhaus de la Fecht, près de Metzeral.

Au sujet des gaz asphyxiants, j'ai constaté que la multiplicité des modèles d'appareil de protection, mis successivement en usage et les divergences sur leur mode d'emploi ont créé une certaine confusion dans l'application. D'autre part, la nécessité de renseigner les troupes sur ces appareils et de

tenir les exécutants au courant des progrès réalisés dans cet ordre d'idées encore nouveau a donné lieu à un grand nombre de notes et instructions.

Ces considérations, jointes à l'importance que j'ajoute à tout ce qui se rattache à cette question, m'ont fait juger utile de résumer les principes admis à ce jour en un document unique, que j'adresse aux armées sous mes ordres.

J'appelle l'attention des commandants d'armée sur l'importance d'une orientation précise et, en somme, *tactique* des idées sur la défense contre les nappes gazeuses en même temps que sur leur emploi offensif.

Au sujet de l'aviation, l'instruction à donner aux aviateurs (observateurs et certains chefs d'escadrille ou pilotes), retient tout particulièrement mon attention. D'une manière générale il y a lieu de développer leurs connaissances en artillerie, leur instruction tactique, et de les mettre en état d'utiliser au mieux les photographies prises en avion.

Pour l'artillerie, les observateurs sont déjà astreints à faire dans les batteries des stages variant de quinze jours à un mois.

J'estime que ce n'est pas suffisant, et je prescris aux armées de leur faire suivre les cours des centres d'instruction d'artillerie, en les échelonnant convenablement. Cette mesure pourra s'étendre aux chefs d'escadrille de C. A., dont le rôle prend de plus en plus d'extension, ainsi qu'à certains officiers pilotes destinés à devenir chefs des sections d'aviation des groupements d'A. L. d'Armée.

D'autre part, la formation tactique des officiers observateurs des escadrilles d'armée est généralement incomplète. Ils sont pour la plupart arrivés dans l'aviation au 1^{er} janvier 1915 et n'ont, par suite, aucune expérience des reconnaissances stratégiques et tactiques de la guerre de mouvement. Je compte profiter des manœuvres de divisions au repos pour faire donner à ces officiers le complément de connaissances nécessaires. Les adjoints tactiques des chefs du service aéronautique des armées, en principe brevetés, sont tout indiqués pour remplir ce rôle d'instructeurs.

Enfin, bien que la lecture et l'exploitation des photographies soient déjà, dans l'ensemble, familière aux officiers de l'aviation, je profiterai du prochain passage du capitaine de Bissy pour faire perfectionner encore l'instruction sur ce point.

Parallèlement à l'instruction des cadres de l'aviation et en étroite liaison avec elle, je fais pousser activement par l'artillerie l'étude et la pratique du tir avec avions.

Dans toutes les armées, des exercices de groupe et de batteries ont lieu fréquemment, en même temps que des conférences sur l'emploi de l'aviation sont faites dans les divers cours d'artillerie.

Afin d'augmenter encore la coopération qui doit exister entre artillerie et aéronautique, je me propose, lorsque le règlement d'emploi de l'aviation aura paru, de faire réunir des représentants de chaque artillerie de C. A., de Division et de Groupement d'A. L. Ce nouveau règlement leur sera commenté et ils seront appelés à traiter quelques cas concrets d'organisation (travail sur la carte).

Enfin, une question fort importante est celle de la formation d'observateurs dans les groupements d'A. L. d'Armée, qui vont être dotés de sections d'aviation.

Trois ou quatre observateurs sont nécessaires à chacun de ces groupements. Ils doivent être pris parmi des officiers de choix, pour pouvoir s'adapter rapidement à des terrains d'action nouveaux et leur dressage doit être commencé dès maintenant.

Pour rendre possible ce prélèvement d'officiers, la dotation en lieutenants et sous-lieutenants d'A. L. d'Armée doit être majorée en conséquence. Je compte attirer l'attention du général en Chef sur ce point.

MANOEUVRE DE LA 128^e DIVISION

(1^{er} décembre 1915.)

1^{er} décembre.

Cette nuit à 20 h. 30, l'artillerie allemande a repris le bombardement de la gare de Sentheim et l'a continué toute la nuit à raison d'un obus de gros calibre par heure.

Combat à la grenade dans le secteur de Reillon.

Je pars à 7 h. 45 pour Séranville (sud de Gerbeviller), où doit avoir lieu la manœuvre de la 128^e Division. J'y arrive à 10 heures ; j'y trouve le général Deprez accompagné des généraux du D. A. L. qui commandent dans les environs.

Le général en Chef m'a fait exprimer ses regrets de ne pouvoir y assister.

La manœuvre s'exécute de 10 à 13 heures dans les conditions ci-après résumées :

A 9 h. 50, c'est-à-dire quelques minutes avant le début de la manœuvre, je remarque, en arrivant sur le terrain, qu'il y a beaucoup de monde *en dehors des tranchées*. On sent trop les conventions de manœuvre. Les hommes ne sont pas placés dans la situation de troupes devant l'ennemi, prêtes à attaquer dix minutes après.

A 10 heures, au signal donné pour l'attaque, les vagues s'élancent successivement. Les deux premières sont munies d'*échelles de franchissement*, bien faites ; elles sont légères et de dimensions judicieusement calculées.

Les troisième et quatrième vagues sont, comme les deux premières, en *ligne déployée ou en tirailleurs*. Ce sera critiqué : la ligne de colonnes est préférable.

A 10 h. 15, l'attaque, qui a franchi sans s'arrêter les trois premières tranchées, est arrêtée devant la quatrième (décision des arbitres) sous le feu de mitrailleuses.

On le fait savoir au général de Division, en lui en indi-

quant les raisons. Le général, de son côté, devra faire connaître les ordres qu'il donne en conséquence.

On déclare le *téléphone coupé* et les avions ne peuvent avancer à cause du vent violent et contraire, qui neutralise leur vitesse propre. Les avions et le ballon lui-même ont dû redescendre. Le commandement est donc définitivement privé de ces moyens de liaison.

Il ne disposera plus que des transmissions par projecteurs électriques ou par coureurs et, éventuellement, des signaux par fusée.

J'envoie auprès du général Riberpray un officier pour prendre communication des renseignements parvenus et des ordres donnés.

Le général Riberpray dispose pour cette attaque (en plus de ses deux groupes de 75) de :

2	batteries de	58
1	—	240
1	—	75
3	groupes de	75
2	—	155 C. T. R.
2	—	155 C.
1	—	mortiers de 220,

c'est-à-dire de toute l'artillerie de préparation proprement dite (*sous ses ordres directs*).

Les canons longs, dont il peut faire déclencher également le tir sur *demande* spéciale, sont restés sous les ordres du commandant de l'artillerie du C. A.

A 10 h. 30, le général Riberpray fait savoir que tous les fils téléphoniques étant coupés, il ne peut donner d'ordre aux généraux de brigade et aux colonels. C'est à eux de juger du moment propice pour reprendre l'attaque.

Au point de vue de l'artillerie adverse, on admet que nos troupes reçoivent des coups de batteries lourdes et de 77 placées à Gêriviller, mais que ce tir est imprécis et peu dangereux, l'observation qui le règle à la lisière du bois du Haut-du-Mont étant battu par notre 75.

Mais l'ennemi vient d'amener, en outre, sur la côte d'Essy, des batteries de 13 et de 21, dont le tir bien réglé (à vue

directe) est une gêne sérieuse pour notre progression ; distance de ces batteries : 4 km. 500.

Nos contre-batteries prennent sous leur feu l'artillerie de la côte d'Essey.

A 10 h. 45, la marche en avant reprend.

L'officier, que j'ai envoyé auprès du général Riberpray, revient porteur des ordres donnés par le général de Division et par le commandant de la 256^e brigade.

Les ordres sont bien donnés : je ne les mentionne donc pas ici.

A 10 h. 50, tout près de moi fonctionne un projecteur de signalisation, je demande quelques détails sur ces appareils. En général, ils donnent satisfaction. Quelques conventions simples permettent d'exposer rapidement les situations les plus fréquentes au combat. E. F. par exemple, signifie *ennemi en forces*. Je signale alors l'intérêt qu'il y aurait à ce que l'arrière puisse faire savoir qu'il a compris. Le lieutenant-colonel L... me répond qu'il est admis que l'arrière peut répondre à l'avant par des signaux lumineux rouges, cette couleur ayant une portée moins grande et les signaux pouvant, par suite, passer inaperçus à l'ennemi. La question est à étudier de plus près.

A 11 h. 10, l'ennemi déclenche une contre-attaque contre la gauche du 100^e régiment, qui se trouve sur les pentes du Haut-du-Mont et la droite du 169^e.

Ne voyant pas arriver de renforts pour arrêter cette contre-attaque, je fais demander au général Riberpray ce qu'il compte faire. Il me répond qu'il a disposé déjà de son *bataillon de réserve de droite* (du 167^e) mis à la disposition de la 256^e brigade. Son 2^e bataillon de réserve (du 168^e) est échelonné maintenant dans la première tranchée ennemie où lui-même se trouve en personne.

Mais la contre-attaque du Haut-du-Mont peut être considérée comme brisée par trois sections de mitrailleuses du 169^e, par une du 100^e et par le feu d'un canon de 75 sous casemate tirant à vue.

A 11 h. 30, le 2^e bataillon de réserve arrive néanmoins derrière la droite du 169^e, sur laquelle il se fonde sans déborder cette aile. Ce bataillon avait été envoyé par le général Riberpray pour repousser définitivement la contre-attaque du

Haut-du-Mont. L'ordre était de se porter à la droite du 169^e, mais il avait été mal exécuté.

Après avoir reconnu son erreur, le chef de bataillon fait déboîter ses troupes par un *mouvement de flanc*, qui aurait été impossible à exécuter sous le feu.

A 11 h. 45, des fusées partent derrière les lignes. Elles sont tirées du P. C. du colonel et signifient pour l'artillerie : *allongez votre tir* (une fusée blanche suivie d'une rouge).

A 11 h. 55, au moment où l'attaque va arriver sur la crête, je remarque sur la ligne de combat des rassemblements partiels, des mouvements de flanc, manœuvres impossibles au combat.

A 11 h. 58, je fais sonner la fin de la manœuvre.

Critique :

J'insiste à nouveau sur la composition et la formation des vagues. Elles étaient trop nombreuses et produisaient, en certains points, une accumulation de forces susceptible de causer de grosses pertes sans résultat correspondant. Trois vagues (ou quatre au plus) suffisent. A partir de la troisième, il faut adopter la ligne de petites colonnes (1/2 section ou section).

On a discuté longuement sur la vulnérabilité de cette formation, qui cependant, grâce à ses pleins et ses vides, n'est guère plus vulnérable que la ligne déployée. Mais il y a une question qui prime tout, c'est la nécessité de *maintenir l'ordre* ou de le rétablir autant que possible dans les unités désorganisées. Il est indispensable également de pouvoir manœuvrer : *la ligne de colonnes se prête mieux que toute autre à cette double nécessité*. A partir de la quatrième, les vagues étaient en *ligne de colonnes d'escouade* : cette formation est mauvaise parce que chaque petite colonne est *insuffisamment commandée* et les intervalles trop réduits.

Interrogé sur la formation adoptée par son unité, le capitaine d'une compagnie de la première ligne déclare que sa compagnie était en ligne de colonnes de peloton. *Entre les deux sections de tête, formant la première vague, se trouvaient sur la même ligne les grenadiers appartenant à ces deux sections*. Je rappelle le danger qu'il y a à faire sortir de la ligne de combat des soldats chargés de nettoyer les tranchées.

Des voisins, non désignés, s'arrêteront aussi. Pour éviter cet inconvénient, il faut grouper les grenadiers, sous le commandement d'un gradé, un peu en arrière de la vague, en quelque sorte en serre-file. Dans la 128^e Division, chaque homme a deux sacs à terre. La troisième section de chaque compagnie porte du fil de fer.

La manœuvre a démontré la difficulté de conduire une unité de soutien à l'endroit précis où le commandement veut l'envoyer. Aussi faut-il éviter les ordres vagues, tels que celui qui fut donné au bataillon du 168^e : « Portez-vous à la droite du 169^e pour résister à contre-attaque. » L'ordre est transmis sous la même forme de proche en proche jusqu'à la section de tête, qui ne sachant pas où est la droite de tel ou tel régiment, vient se fondre dans les unités engagées, sans utilité pour la mission qui lui est assignée par le commandement.

Il faut indiquer au chef de l'unité un point précis du terrain, une haie, un clocher, qu'il pourra prendre comme point de direction de son aile ou de son centre.

Je rappelle que l'infanterie doit être outillée pour ses attaques. Ses mitrailleuses, ses lance-bombes et ses canons de bataillon lui permettront de commencer tout au moins la destruction des obstacles qui l'arrêtent sur la seconde position, en attendant le concours de l'artillerie, et même de mordre sur cette position. Il est donc essentiel qu'elle puisse emporter avec elle tout son matériel.

Je remarque que le canon de 58 n'est pas aimé à la 128^e Division. Depuis le général de Division jusqu'aux lieutenants, tous semblent d'accord pour lui reprocher son encombrement, le poids de ses munitions et surtout l'imprécision de son tir, qui irait jusqu'à tuer souvent nos soldats au lieu de taper sur l'ennemi.

Je m'élève contre ces préjugés dus souvent au manque d'instruction et de soin des bombardiers. Le transport des canons et des munitions est certes une complication sérieuse. Mais on peut porter le mortier en deux parties et, quant aux munitions, on cherche un système de *holle* pratique, permettant de transporter les projectiles à dos d'homme (un par homme). On mettra pour cela une compagnie de la réserve à la disposition de chaque batterie de 58.

Le téléphone était bien installé partout. Un officier de

liaison par groupe d'artillerie était placé près du colonel de chaque régiment de première ligne et était relié directement avec son groupe.

Mais les communications téléphoniques sont souvent coupées, il convient de perfectionner d'autres procédés de liaison capables d'y suppléer et de se familiariser avec leur emploi ; tels sont les ballons, les avions, les fanions, les fusées et surtout les projecteurs électriques.

Les avions n'ayant pu sortir, je demande quel procédé ils emploient habituellement pour communiquer leurs renseignements. Le capitaine aviateur me répond que, par T. S. F., ils auraient fait connaître à l'arrière les coordonnées des points du front observés.

La transmission par T. S. F. est longue et ne donne que quelques points, aussi, je recommande d'employer de préférence le moyen du morceau de *plan directeur*, sur lequel l'aviateur indique au crayon l'emplacement reconnu, et qu'il laisse tomber dans un tube, avec un avertissement convenu, près du P. C.

Les *fusées* ont bien fonctionné et d'une façon suffisamment visible. Il y a lieu d'ajouter néanmoins qu'elles montent trop haut et que dans ces conditions, lorsqu'il fait du vent, on juge mal l'endroit exact d'où elles sont parties. Les Allemands se servent de fusées ne montant qu'à 4 ou 5 mètres. L'idée est à retenir.

Les *projecteurs* de signalisation ont, comme toujours, donné de bons résultats. Il y a tout intérêt à en généraliser et perfectionner l'emploi. Il faudrait en avoir rapidement un nombre minimum de cinq par régiment et de deux par État-Major de brigade ou de division.

Le front atteint était jalonné de place en place par des draps jaunes. Ces draps étaient très visibles et auraient donné de précieux renseignements aux avions. Mais il y eut des oublis regrettables : certains hommes, ayant installé leurs draps, les ont laissés là pendant que la ligne continuait à avancer, sans se soucier de suivre également les progrès de l'attaque.

Pour terminer, je rends hommage à l'entrain et au zèle des cadres et des troupes ; tout le monde est visiblement animé du désir de bien faire et de s'instruire, sentiment précieux

qui permettra de forger pour le printemps un outil offensif parfait.

Je rentre à Neufchâteau à 17 heures.

Lutte d'artillerie habituelle sur tout notre front. A la 1^{re} Armée on signale quelques tirs de destruction exécutés par nos engins de tranchée sur des points saillants de la ligne ennemie au nord de Flirey et un tir sur des convois allemands signalés au sud-est de Prény.

De 10 heures à 15 h. 30, l'ennemi a bombardé violemment le fort Regnault et les ouvrages de la Cude (cent grosses mines, un millier de projectiles de tous calibres) : pertes minimales, aucune attaque d'infanterie.

Décidément la qualité des obus allemands diminue : dans le secteur de Xivray (1^{re} Armée), sur cent huit obus quarante-trois n'ont pas éclaté.

2 décembre.

La journée a été calme dans les Vosges.

A la 1^{re} Armée, tir de notre artillerie et de nos engins de tranchée sur un saillant ennemi (sud de Flirey). — Faible riposte de l'artillerie ennemie sur le Haut-de-Rieupt.

A la R. F. V., on a fait exploser ce matin un camouflet aux Eparges ; il a détruit deux rameaux allemands. En réponse, l'ennemi a fait jouer une mine vers 10 heures ; peu de dégâts. Nous avons riposté par un tir de démolition.

Au D. A. L., l'artillerie allemande a montré une certaine activité dans la région de la Seille et entre la forêt de Parroy et Badonviller. Nos batteries ont exécuté différents tirs, notamment sur un train en gare de Burthécourt et sur un détachement d'infanterie vers Amenoncourt.

3 décembre.

Je pars à 7 heures pour assister à la manœuvre de cadres de la 51^e Division dans la région de Rosnes.

Arrivée à 9 heures, j'y trouve les généraux Herr, Duchêne et Lebrun. — Temps abominable (véritable tempête). — Je laisse néanmoins la manœuvre se poursuivre jusqu'à 11 h. 30. Je fais la critique de midi à 13 h. 1/2 à Rumont. Mes observations seront consignées dans mon compte rendu de demain.

Il n'y a rien de bien nouveau à noter ici.

Je donne contre-ordre, en raison du temps, à la 4^e Division qui devait faire, demain, une manœuvre du même genre à Chaumont-sur-Aire.

L'après-midi, je vais au centre d'instruction de la 51^e Division à Naives, où je rectifie les méthodes et donne des directives pour l'avenir.

A mon passage à Bar, on me rend compte des incidents suivants : bombardement sérieux de Thann et de ses abords dans la soirée. — Tempête de pluie partout et inondations. — Lutte d'artillerie habituelle. — On apprend la mort du général bavarois von Benzino qui aurait été tué sur le front du 8^e Corps.

4 décembre.

Je vais à la ligne basse de la région fortifiée de Belrain (1) me rendre compte de l'avancement des travaux. Je visite également le centre d'instruction de la 67^e Division à Pierrefitte ; mais les élèves sont partis hier et le commandant du centre est alité. Je reviendrai à l'occasion.

Je rentre à Neufchâteau à 11 h. 30.

Reçu, dans la soirée, les commandants Margot et Thalamas envoyés, avec plusieurs autres instructeurs de l'intérieur, pour visiter les centres d'instruction de la VII^e Armée.

Autre visite du lieutenant-colonel Le Henaff venu pour faire deux conférences sur les chemins de fer au centre d'instruction d'Etat-Major de Neufchâteau.

Nous avons fait exploser ce matin avec succès un fourneau de mine aux Eparges et occupé la lèvres nord de l'entonnoir.

(1) Région fortifiée de Rambercourt-aux-Pots, Belrain, Lavallée, doublant les positions du front de la région de Chauvoicourt, à 12 kilomètres à l'ouest de la Meuse.

5 décembre.

Les concentrations de feux d'artillerie ne sont pas encore bien comprises partout. Il n'y a guère que la VII^e Armée qui ait bien opéré. J'enverrai demain matin mon chef d'Etat-Major au D. A. L. pour lui donner quelques explications et directives, et parler également du 3^e Corps de cavalerie et des travaux que doit exécuter la 128^e Division, à partir du 7.

J'assiste, dans la matinée, à la conférence du lieutenant-colonel Le Henaff sur les chemins de fer, au centre d'instruction d'Etat-Major.

I^{re} Armée. — Bombardement du Haut-de-Rieput en réponse à nos tirs de réglage.

Dans la forêt d'Apremont, les Allemands ripostent à un de nos tirs de concentration par un bombardement de nos tranchées. — De même à notre feu sur les tranchées de Regniéville, l'ennemi répond en bombardant Mamey avec du gros calibre.

R. F. V. — Aux Eparges, nous mettons le feu à un fourneau de mine, qui fait entièrement disparaître un ouvrage allemand.

L'ennemi a, de son côté, fait exploser, ce matin, sans grand dommage, une mine au bois des Chevaliers. Nous avons riposté par un tir de concentration, qui a causé d'importants dégâts chez l'ennemi.

6 décembre.

Journée à peu près calme.

Mon chef d'Etat-Major va trouver ce matin le général Deprez. Il est de retour à 13 h. 30. Le commandant du D. A. L. est maintenant bien orienté.

La VII^e Armée m'envoie le commandant Hergault pour s'entendre sur la question des relèves de la R. F. B. et des divisions du front. Il repart avec mes directives : une division du 14^e Corps et une brigade de la 129^e Division sont mises à la disposition du général commandant.

On parle d'une opération que les Allemands projetteraient en Haute-Alsace (renseignement d'un agent). Ils s'y seraient

renforcés en hommes et en matériel. Les mouvements des trains auraient été très supérieurs à la normale. Je me méfie de ces bruits généralement exagérés ; toutefois on se tiendra sur ses gardes : la R. F. B. va faire avancer l'artillerie de la division du 14^e Corps, pour corser ses barrages qui ne sont faits qu'avec du go.

7 décembre.

On ne signale pendant la nuit qu'une légère fusillade aux avant-postes de la Seille et quelques obus sur nos tranchées à l'ouest d'Ancerviller, — quelques bombes et grenades à fusil au nord de Flirey. — Enfin les Allemands ont fait exploser, aux Épargnes, un fourneau de mine qui nous a causé quelques dégâts.

La 1^{re} Armée rend compte, dans l'après-midi, du passage dans la matinée en Woëvre de près de trois régiments allemands : trois bataillons et deux cent trois voitures venant de Vigneulles sur Heudicourt, puis se dirigeant sur Chaillon ; — deux bataillons sur Buxerulles et Woinville ; — trois bataillons de Vigneulles sur Crette. Je crois bien qu'il s'agit du retour de la 5^e Division bavaroise. Mais il faut suivre de près cette question et être vigilant. Je recommande de chercher à surprendre les conversations téléphoniques allemandes en face du 8^e Corps.

VII^e Armée. — Au sud de la Fave, les Allemands répondent au feu de notre artillerie, en bombardant les cols de Sainte-Marie et du Bonhomme et en cherchant à atteindre nos batteries.

Nous exécutons un tir de concentration dans la région d'Orbey ; l'ennemi riposte sur le Lac-Noir et le Noirmont. Il bombarde également tout le front entre Lauch et Thur et notamment l'Hartmannswillerkopf.

A la R. F. V., on exécute un tir de concentration sur les ouvrages au nord de Béthincourt et principalement sur un point d'où les gaz étaient partis lors de l'attaque du 26. Travaux bouleversés, tranchées rasées.

MANOEUVRE DE LA 27^e DIVISION

8 décembre.

Je pars à 5 h. 30 pour la région de Belfort où je dois assister à une manœuvre de cadres de la 27^e Division (général Legrand) vers Errevet. Commencement de la manœuvre à 10 heures. Les généraux de Villaret, Baret, Demange, Varin et Rabier sont présents.

J'arrive au début de la manœuvre (temps abominable, pluie et vent). Je fais cesser à 13 heures et la critique se termine à 14 h. 30 (résultats satisfaisants ; mes observations seront consignées dans mon rapport de demain).

Je vais à Lure pour me rendre compte de l'état de la 154^e Division. — Long entretien avec le général Rabier.

Je vais coucher à Epinal où je reçois les comptes rendus de la journée.

Journée calme en Alsace.

D. A. L. — Des photographies récentes ont dévoilé l'avancement des travaux entrepris par les Allemands au sud-est d'Hampont pour l'installation probable d'une pièce de gros calibre. L'axe de la plate-forme serait orienté vers Jarville et la pièce pourrait ainsi tirer suivant un angle allant de Marbache à Lunéville. Le canon ne semble pas encore en place.

Puisque nous avons le bénéfice de renseignements précis et que nous avons pu mettre en batterie les pièces nécessaires pour détruire ces ouvrages, il serait utile d'attendre que les travaux allemands fussent entièrement terminés et que la pièce fût en place ; mais comme le renseignement pourrait nous échapper par suite de mauvais temps qui ne permet pas la surveillance, j'invite le général commandant le *D. A. L.* à procéder à la destruction des organisations d'Hampont, dès qu'une journée de beau temps permettra un réglage facile.

A la suite des dernières pluies, tous les ruisseaux ont débordé et le front de Lorraine a particulièrement été éprouvé par les inondations. Les terres ont été désagrégées par les pluies, les tranchées et boyaux ne sont plus actuellement, en maints endroits, que des ruisseaux de boue.

Devant le Zeppelin, entre autres points, le terrain très effrité par les bombardements n'a présenté aucune résistance aux pluies ; les tranchées peuvent encore être occupées, mais les boyaux ont à peu près disparu dans la boue et le service doit se faire à découvert. En conséquence, la défense a été très renforcée par de nombreuses mitrailleuses pour permettre de réduire d'environ de moitié l'effectif des troupes d'occupation des tranchées en avant de la cote 293.

Il convient en tout cas de redoubler de surveillance, car si les Allemands sont dans une situation matérielle analogue, ils occupent sur ce point les parties dominantes de terrain, ce qui leur assure, malgré tout, une légère supériorité au point de vue de l'installation.

1^{re} Armée. — Les Allemands envoient de nombreuses bombes sur le bois Le Prêtre. Nous faisons cesser ce jeu par notre artillerie. — Bombardement de nos tranchées de Remenauville et de Regniéville.

R. F. V. — Tir de concentration sur les ouvrages allemands du bois Juré et du Chauffour. — Bons résultats.

9 décembre.

Je rentre à 8 heures à Neufchâteau pour la liaison avec les armées.

Le général en Chef me fait savoir que la 15^e Division me sera envoyée le 12 probablement par voie ferrée. Le 7^e Corps viendra cantonner le plus tôt possible dans la région de Bar-le-Duc.

Visite de M. Hanotaux arrivé hier en mon absence. Il déjeune avec moi et nous avons un long entretien sur l'année

de guerre écoulée et sur la situation actuelle. Il me quitte à 15 heures pour prendre le train à Gondrecourt.

VII^e Armée. — Bombardement prolongé depuis 11 heures dans la région de Seppois.

La préparation de l'opération de l'Hartmannswillerkopf se poursuit activement. Les terrassements de toutes les batteries lourdes sont terminés ; on travaille aux aménagements et aux abris pour le personnel. Les batteries seront donc en mesure d'ouvrir le feu à partir du 12 ou du 13.

L'une des pièces de 370 est en place, le transport de l'autre pièce a présenté de grosses difficultés : le tracteur n'a pas pu monter la pente très rapide qui conduit au Kuhlager ; on a donc poussé la voie de 0 m. 60 au devant de la pièce, qui sera montée pour le 12.

La Compagnie Z (émission de gaz) a achevé ses reconnaissances de détail et le personnel de travailleurs a été mis à sa disposition à partir du 5 pour les aménagements, dont la durée ne dépassera pas une semaine.

Sur quatorze camps de baraques dont l'installation a été prévue, huit sont terminés, trois presque complètement achevés, les trois autres enfin, sont moins avancés, mais non indispensables.

Reste à examiner la question de la préparation immédiate de l'attaque de l'infanterie qui, je le sais, se poursuit normalement. J'enverrai néanmoins demain un officier pour prendre des précisions et savoir notamment si on sera prêt pour le 15 comme il a été prévu.

A la I^{re} Armée, même feu qu'hier au bois Le Prêtre. — Nous bombardons les lignes ennemies au nord de Flirey. Faible riposte.

R. F. V. — Nous avons fait sauter, ce matin, une mine aux Épargnes, au moment où les Allemands travaillaient dans les tranchées voisines du point d'explosion.

Tir de concentration sur les abris des bois de Warmont et

de Varvinay. — Par représailles l'ennemi bombarde Woim-bey et Rauzières sans résultat.

L'affaire de Béthincourt m'a donné l'occasion d'attirer de nouveau l'attention des commandants d'armée sur les dangers d'une attaque par les gaz. Partout, on s'en préoccupe fort. Le général Roques a envoyé un officier à la R. F. V. pour se rendre compte des enseignements de la dernière affaire. Il a prescrit de préparer partout où une attaque est possible, des braseros ou des foyers qu'on puisse allumer instantanément ; il fait multiplier les signaux avertisseurs, sirènes, gongs.

Il faut surtout s'inquiéter des surprises de nuit : j'ai prescrit qu'on étudie le moyen de protéger les sentinelles contre une irruption subite de gaz.

Le moins qu'on puisse faire est d'obliger les chefs locaux (sur toutes les parties du front où une attaque de ce genre est possible), de se rendre compte, avant la nuit, de la direction du vent. Si cette direction est favorable à l'attaque, ils doubleront les sentinelles ou guetteurs et leur prescriront d'exécuter leur service, masque en tête. Il va de soi que chacun de ces soldats devra avoir, à sa portée, un signal tel que klaxon ou cloche.

J'ai déjà donné des instructions pour que des consignes soient établies dans ce sens.

10 décembre.

Il fait très mauvais temps, partout des inondations.
Rien à signaler d'intéressant.

Recommandations du général en Chef au sujet des attaques possibles des Allemands par les gaz. L'instruction répète en somme ce que j'ai écrit il y a quelques mois au G. Q. G.

Prescriptions du G. Q. G. relatives à l'emploi des disponibilités derrière le front. Étudier les opérations offensives qui peuvent tenter les Allemands et prévoir, en conséquence, le transport des réserves. Faire exécuter des reconnaissances par les Etats-Majors sur les zones possibles d'emploi.

11 décembre.

Nuit calme à peu près partout.

J'envoie au général commandant la VII^e Armée, les directives pour l'opération projetée en Alsace avec des instructions pour le commencement des travaux offensifs. Le commandant Demain portera lui-même le dossier et se mettra ensuite à la disposition du général Demange comme une sorte de chef d'Etat-Major pour la direction de ces travaux.

En étudiant l'emploi des grenades dans la lutte de tranchées et en terrain découvert, j'ai été frappé des inconvénients qui résultaient de la multiplication des modèles et de leurs propriétés et je vais appeler l'attention du G. Q. G. sur l'utilité qu'il y aurait à en faire un choix plus réduit.

J'estime que la grenade C. F. (citron Foug) est celle qui donne le plus de satisfaction comme commodité et sûreté d'emploi, ainsi que comme efficacité. Mais son rayon d'action moyen est de 20 à 50 mètres (certains éclats vont même à des centaines de mètres) ; c'est dire que le soldat lanceur doit nécessairement se protéger contre les éclats de sa propre grenade.

Ce projectile ne peut donc être couramment employé que d'une tranchée à l'autre ; il est même souvent dangereux dans la lutte à l'intérieur de la tranchée ou du boyau, s'il n'y a pas de barrage. D'où la nécessité d'un autre modèle de grenade pour ce genre de lutte ou pour le combat en terrain découvert à faible distance (la nuit, par exemple).

Toutes les propriétés nécessaires à ce second modèle sont réalisées dans la grenade O. F. ou la grenade à paroi mince, avec dispositif d'allumage à temps. Les éclats dangereux n'étant pas projetés à plus de huit mètres, n'offrent aucun danger pour le grenadier à découvert. Chaque grenadier serait porteur de deux genres de projectiles, puisqu'ils répondent à des situations différentes, et toute erreur d'emploi pourrait être évitée en distinguant les modèles par leur couleur.

L'artillerie allemande a montré une grande activité devant la VII^e Armée. Nos engins de tranchée et notre artil-

lerie ont vigoureusement riposté au Linge et au Barrenkopf et éteint le feu ennemi.

A la R. F. V., tir de concentration sur la partie nord des tranchées allemandes du bois Bouchot (résultats sérieux) : tranchées de première ligne et de soutien bouleversées, abris défoncés. — On a observé en outre, de nombreuses projections de pièces de bois sous l'action de nos obus.

12 décembre.

Pendant la nuit, notre artillerie a entretenu un tir lent sur les tranchées que l'ennemi cherchait à remettre en état au Schratz et au Barrenkopf. Il a riposté par quelques obus sur Sulzern.

1^{re} Armée. — Au cours de la nuit, les Allemands ont exécuté des tirs de barrage sur nos passages de la Meuse dans la région de Bislée, interrompant momentanément nos ravitaillements. Nombreuses grenades à fusil sur nos tranchées au nord de Flirey.

Je rends compte au général en Chef de la méthode que j'emploie pour l'exécution des travaux de défense par divisions entières sous la forme d'une opération de guerre. C'est un système à grand rendement. Je cite l'expérience faite avec la 128^e Division pour l'exécution de la tête de pont de Lunéville.

Violente tempête de neige dans les Vosges. Lutte d'artillerie de faible intensité à la VII^e Armée, au D. A. L. et à la I^{re} Armée.

13 décembre.

Je pars à 6 h. 30 pour assister à la manœuvre de cadres de la 4^e Division dans la région de la Vaux-Marie. Arrivée à 10 heures sur le terrain.

La manœuvre commence : elle est parfaitement montée par le général Lebrun et bien dirigée par le général Duchêne. Il fait très froid mais sec. Je me félicite de n'avoir pas auto-

risé hier le contre-ordre qu'on me demandait à cause du temps.

Le général Herr est à mes côtés, ainsi que le général Renaud commandant la 132^e Division.

Au cours des entretiens que j'ai avec eux, je m'aperçois que mes directives sur l'application en bloc des grandes unités aux organisations défensives n'ont pas été comprises. Ainsi, j'apprends que demain la 132^e Division doit fournir aux travaux de la région de Belrain une brigade entière, mais les matériaux ne sont pas approvisionnés, les reconnaissances n'ont pas été faites par les généraux et officiers supérieurs, l'ordre d'opérations n'a pas été donné, etc., etc.

Je décide qu'on n'enverra pas de brigade demain : ce serait du temps perdu. J'explique à tous l'économie du système. On me comprend et le général Herr va donner des instructions en conséquence.

Ce dernier me fait part des craintes qu'il a, sur certains indices, de voir les Allemands renouveler leur attaque par les gaz dans la région nord de Béthincourt. Je l'engage à bombarder fortement les tranchées où la préparation est supposée se faire. Il me quitte vers 11 h. 30, avec l'idée de faire ouvrir le feu le plus tôt possible.

J'arrête la manœuvre à 12 h. 30 et je fais sur le terrain la critique de 13 heures à 14 h. 30.

Je rentre à Neufchâteau à 19 h. 30.

Les nouvelles que je reçois des armées n'ont rien de bien important.

R. F. V. — Nous avons canonné le seul pont que la crue de la Meuse ait laissé subsister à Saint-Mihiel. La projection de certains débris permet de croire qu'il a été coupé. Les Allemands ont riposté sur nos ponts et passerelles de la Meuse, sans causer de dommages. — Un blockhaus allemand à la côte Sainte-Marie a été fortement endommagé par notre tir.

14 décembre.

Nos escadrilles de bombardement ont opéré ce matin ; il y avait malheureusement beaucoup de brume : onze avions

ont lancé des obus de 155 et de 90 sur la gare et la bifurcation de Mühleim, vingt-deux avions ont bombardé les organisations allemandes d'Horiancourt et douze autres les ouvrages allemands au sud de Hamont (1) (région de Château-Salins) et au château de Wurtecourt. Nos avions d'escorte ont attaqué et mis en fuite une escadrille de cinq avions ennemis.

VII^e Armée. — Le très mauvais temps des jours derniers, joint au bombardement que l'ennemi, mis en éveil, dirige sur nos travaux, apporte une gêne sérieuse à la préparation de l'opération sur l'Hartmannswillerkopf. Malgré l'activité et l'énergie de tous au milieu de réelles difficultés, il faut compter que les préparatifs ne seront achevés qu'à la fin de la semaine.

L'attaque du Sud (lieutenant-colonel Boussat) paraît suffisamment étoffée, mais il n'en est pas de même de celle du Nord (brigade Goybet).

Le 152^e, en effet, est chargé des attaques centrales sur les croupes dites *deux cuisses*, c'est-à-dire sur deux directives divergentes. Le front à attaquer, puis à organiser et à tenir sera donc de plus en plus étendu, et on peut craindre que l'effectif, diminué des pertes, devienne rapidement insuffisant.

Le général Serret s'en est rendu compte ; mais il rencontre de sérieuses difficultés dans la poussée en première ligne d'autres éléments que ceux déjà prévus pour l'attaque. En effet, tout le système de tranchées, parallèles de départ et places d'armes a été établi en avant de la zone des barrages habituels de l'ennemi ; ce système se trouve réduit ; en largeur, par la nécessité de former des pans coupés dans la forme semi circulaire de la première ligne de ce secteur ; en profondeur, par l'obligation d'établir une zone de sécurité pendant le bombardement.

Il semble que les troupes du 152^e déjà prévues occuperont à plein les emplacements ainsi délimités et qu'il soit difficile d'y abriter plus de monde avant l'attaque. Peut-être

(1) Il s'agissait surtout de démolir la plate-forme de la grosse pièce qu'on sait être en construction près du bois.

pourra-t-on recourir à la poussée en avant d'un bataillon de deuxième ligne dès le déclanchement des attaques, en profitant d'une éclaircie entre les barrages ; mais l'intervention de cette troupe en sera peut-être retardée. Tels sont les éléments de la question que le général Serret étudie en ce moment.

Quoiqu'il en soit, on peut être certain que l'importance de nos préparatifs a d'autant moins échappé à l'ennemi que cet ennemi a conservé des accointances certaines dans la région. On voit, en effet, les Allemands travailler activement au renforcement de leurs organisations, en particulier devant le Refehlsen.

Depuis longtemps déjà plusieurs sections de leur réseau de fils de fer, sur le front de l'Hartmannswillerkopf, avaient été électrifiés. Ils paraissent maintenant avoir étendu ce procédé de défense à la région de nos attaques projetées. Et ce renseignement n'est pas à négliger si l'on songe que la destruction même de portions de ce réseau par le tir de brèche est insuffisante pour assurer l'immunité pendant le franchissement, la terre humide continuant à faire office de corps conducteur ; aussi j'appuie instamment la demande adressée par la VII^e Armée au G. Q. G., tendant à obtenir un détachement de spécialistes chargés d'étudier le franchissement des réseaux et d'accompagner les attaques.

J'ai fait prendre en attendant certaines mesures visant cette situation. C'est ainsi qu'un bombardement de l'usine génératrice de Guebwiller et d'un transformateur repéré est prévu au cours de la préparation.

D'autre part, des expériences ayant montré la facilité que donne, pour le franchissement des réseaux ou d'un ensemble de chevaux de frise, le déroulement au-dessus d'eux d'un treillage métallique, je fais rechercher actuellement dans quelles limites l'adjonction d'un isolant au treillage métallique pourrait aider au franchissement d'un réseau électrifié.

Dans la journée un tir de concentration est exécuté sur les carrières de Launois. Les Allemands ripostent par l'envoi de cinq cents obus sur nos positions de la Fontenelle. Une réponse de notre artillerie détermine l'explosion d'un dépôt de munitions à Laltre.

Dans la Fecht, action réciproque des deux artilleries et des engins de tranchées.

Grande activité des avions français et allemands en Lorraine. Ces derniers n'ont pas pu franchir nos lignes.

15 décembre.

Nuit à peu près calme, sauf à la VII^e Armée.

Au Ban-de-Sapt, nous avons exécuté plusieurs tirs de surprise sur des tirailleurs. — Riposte des Allemands sur Lau-nois.

Au Reichackerkopf, un tir de l'infanterie ennemie, avec lancement de grenades, a déclenché une action de nos 58 et des minenwerfer allemands. A l'Hartmannswillerkopf, à deux reprises, vif échange de grenades et bombardement sérieux.

Dans la journée, les Allemands bombardent violemment l'Altmattkopf. Action réciproque de nos 58 et des minenwerfer entre l'Altmattkopf et le Bois-Noir.

La I^{re} Armée a fait des tirs de concentration au bois Le Prêtre et en forêt d'Apremont. — Violente riposte des Allemands dans la région Rouvrois, les Paroches.

16 décembre.

Aucun incident sérieux pendant la nuit.

A la liaison des armées, je traite différentes questions d'actualité, telles que consignes relatives aux attaques par les gaz, emploi du 75 et du 58, tirs de concentration, expériences à faire avec le feu rouge du projecteur portatif nouveau modèle, résultats à obtenir en matière de discipline et d'instruction des bataillons de recrues classe 16.

VII^e Armée. — Au sujet de l'opération de l'Hartmannswillerkopf, les travaux seront complètement achevés le 18. A cette date, les troupes destinées à l'attaque prendront une

disposition d'attente, une partie tenant les tranchées de première ligne, et le gros stationnant dans les camps en arrière, à une heure environ de trajet de la première ligne.

Toutes dispositions seront prises pour que, de ce dispositif préparatoire, les troupes puissent passer à celui d'attaque dans un court délai après l'ordre donné.

Toutefois, le général Serret estime utile de donner une journée entière de repos aux troupes qui, jusqu'au 18, auront effectué des travaux très pénibles. Finalement, l'attaque pourra être déclenchée à partir de lundi 20. Mais il reste entendu que ce déclenchement sera subordonné à des circonstances atmosphériques lui assurant tout son rendement.

En ce qui concerne la coopération d'une attaque par nappe gazeuse, j'adresse au général en Chef les réponses du général commandant la VII^e Armée aux questions qui lui ont été posées par télégramme chiffré du 15 décembre.

Les raisons du retard apporté à la demande du matériel de la compagnie Z y sont énumérées (longue durée de la reconnaissance, encombrement de la vallée de la Thur et de la voie ferrée).

En résumé, de cette lettre comme des comptes rendus des agents de liaison et des agents techniques eux-mêmes, je retiens les points suivants :

1° il y a eu, à tous les échelons, des évaluations très différentes du tonnage d'un nouveau matériel à recevoir du ministère, de sorte que la 66^e Division a été autorisée longtemps à croire qu'il n'excéderait pas 80 tonnes et que, par suite, sa mise en place demanderait peu de temps.

2° l'emploi des gaz constituait en somme une expérience en terrain spécial : le commandant a hésité quelque temps sur le choix de la région en cherchant à éviter que, par suite de circonstances imprévues, la nappe gazeuse ne devienne une gêne pour l'attaque.

Je partage l'avis du général Serret en ce qui concerne la région de l'émission (immédiatement au sud du terrain des attaques) et l'objectif (neutralisation du flanquement important de Wattwiller).

Mais, ces dispositions donnant toutes garanties de sécurité à l'infanterie, il est évidemment désirable que l'attaque bénéficie du concours des gaz en cas de *circonstances atmosphériques particulièrement favorables*. On s'efforcera donc à cet effet de mettre en place le matériel entre le 18, date de son arrivée, et le 20, date envisagée comme celle du déclenchement possible de l'attaque. Mais il demeure entendu que celle-ci ne sera pas subordonnée à l'installation des générateurs des gaz.

Je tiens, dans ces notes, à rendre hommage à l'activité déployée pour la préparation de cette opération. C'est ainsi qu'une artillerie nombreuse, de tous calibres (parmi lesquels du 370) abondamment pourvue de munitions, est, dès maintenant en place dans la région montagneuse ; — et qu'une voie de 0 m. 60 posée en quinze jours et reliant la gare de Bussang à Urbès est livrée dès aujourd'hui à l'exploitation.

Tous les renseignements ci-dessus sont consignés dans mon rapport de ce jour. Je rends compte, en outre, des relèves de la VII^e Armée et de l'occupation successive des camps d'instruction par les divisions de seconde ligne.

Au cours de la journée, il n'est question que d'actions de détail sans intérêt particulier.

17 décembre.

D. A. L. — Nos avions ont bombardé, cette nuit, la gare des Sablons.

Nuit calme sur la plus grande partie du front.

Je précise à la VII^e Armée mes directives quant aux résultats à obtenir dans l'opération projetée à l'Hartmannswiller-klopf. J'insiste sur la prudence qui s'impose de ces deux faits : 1^o au fur et à mesure des progrès, le front à organiser et à tenir ira fatalement en s'élargissant sur la convexité de la montagne et l'effectif du 152^e deviendrait vite insuffisant s'il se laissait entraîner trop loin ; 2^o cette éventualité est d'autant plus plausible que la poussée en première ligne des

renforts est rendu difficile par l'existence des barrages d'artillerie en arrière des places d'armes et parallèles de départ.

J'envoie aujourd'hui mon chef d'Etat-Major en liaison au G. Q. G. pour mettre le général en Chef au courant de l'énorme activité déployée au G. A. E. pour l'organisation des régions fortifiées, en dépit du faible effectif des travailleurs, pour l'instruction des cadres et des grandes unités et la préparation des opérations.

Je crois qu'on ne s'en rend pas bien compte là-bas.

MANOEUVRE DE LA 64^e DIVISION

(18 décembre 1915.)

18 décembre.

Nuit calme.

J'envoie au général commandant la R. F. V. la lettre ci-après pour introduire un élément nouveau d'étude dans les prochaines manœuvres.

« Vous avez dû recevoir du G. Q. G. l'annexe n° 6.659 à la note n° 14.053 du 25 octobre sur l'instruction des cadres et de la troupe qui est intitulée Guide pour l'instruction des grandes unités au repos.

« Le général en Chef recommande de profiter des manœuvres de division pour exercer les échelons plus élevés du Corps d'Armée et de l'Armée.

« Nous devons, en conséquence, faire un nouvel effort dans ce sens et je vous demande de mettre à profit l'exercice de cadres de la 4^e Division du 23 et la manœuvre de division de la même unité fixée au 28. Si je vise particulièrement cette division, c'est qu'elle a déjà pratiqué des exercices de ce genre, que les résultats en ont été des plus satisfaisants et que les généraux Duchêne et Lebrun sont très capables d'aborder le problème ainsi posé et de résoudre les difficultés qu'il comporte.

« Il n'y aurait rien à changer aux thèmes choisis : la 4^e Division serait seule représentée, les autres fictives.

« Le Corps d'Armée serait supposé avoir deux divisions en première ligne (dont la 4^e), la 3^e Division en seconde ligne.

« Le général commandant le 2^e Corps serait à son poste et exercerait son commandement ; vous seriez directeur de la manœuvre.

« Le général Duchêne aurait ainsi à étudier pour son propre compte, ses liaisons avec ses subordonnés, le jeu des renseignements et des ordres à donner, la progression de son poste de commandement, l'emploi de ses réserves et de son artillerie.

« Je ferai mon possible pour assister à l'une ou à l'autre de ces manœuvres et je serai très heureux de constater l'effort qui aura été fait dans le sens indiqué. »

Visite des officiers qui ont fait la reconnaissance des Éparges au point de vue de la possibilité d'une attaque par les gaz. C'est très admissible sur 600 mètres environ. Le tonnage représentera environ 50 tonnes pour 600 bouteilles. Il faudrait dix à douze jours pour faire les abris dans la tranchée de première ligne, au total une quinzaine de jours. Mais, en ce moment, les tranchées et boyaux sont en très mauvais état : le général Herr ne prévoit l'attaque que pour le commencement de février.

Je pars à 11 heures pour assister, à la 1^{re} Armée, à la manœuvre de la 64^e Division. Le rendez-vous est au sud de Ménil-la-Tour.

Cette manœuvre commence à 12 h. 30 pour se terminer à 15 h. 30. La critique est faite de 15 h. 50 à 16 h. 45, c'est-à-dire en pleine nuit : l'heure choisie pour le commencement de la manœuvre était trop tardive ; je l'ai dit.

J'ai trouvé sur les lieux plusieurs généraux venus spontanément pour recevoir les directives.

Outre le général Roques, étaient présents, les généraux Deletaille, de Vassart, Cordonnier et son divisionnaire Colas (dont l'unité va opérer elle-même dans quelques jours). Hirschauer, Lasserre. L'occasion était excellente pour asseoir l'unité de doctrine.

Le général Compagnon, commandant la 64^e D. I., dirigeait la manœuvre, mais il avait en même temps, son poste de divisionnaire et exerçait réellement son commandement. Or, il est difficile de remplir à la fois les deux fonctions : je lui en ai fait la remarque.

Dans son ensemble, la manœuvre n'a pas assez donné la physionomie du combat. La ligne d'attaque avait bien la baïonnette au canon ; mais elle s'avancait lentement et s'arrêtait sans prendre la position couchée ou tout au moins à genou (en raison de la nature boueuse du sol) ; elle utilisait peu ou mal les obstacles naturels et n'exécutait pas de feu à chacun de ses arrêts.

J'ai rappelé que la ligne de combat devait opérer par bonds et tirer à chaque arrêt, si elle est elle-même clouée au sol par le feu de l'ennemi. Comme il ne peut être question de cartouches à blanc, il faut simplement exécuter l'acte du tireur autant de fois que le comporte le feu ordonné par le chef de section ou le capitaine ; mais il est nécessaire que les cadres commandent en cette matière comme en toute autre, et c'est ce qui manque le plus.

On sent bien l'inexpérience et le défaut d'instruction des gradés et de certains officiers. Il y a aussi beaucoup d'inertie. On ne croit pas assez que « c'est arrivé ».

Tout cela changera avec un peu plus d'exigence de la part du commandement. J'ai bien remonté tout le monde à cet égard et j'ai bon espoir ; car, en somme, il n'y a que de braves gens ne demandant qu'à bien faire si on leur dit comment, et si on leur donne l'exemple du zèle, de la conscience et de l'énergie.

Je note maintenant à la décharge des exécutants que la ligne ennemie n'était pas figurée et que les quelques arbitres du front étaient impuissants à la situer aux yeux de tous. Il faut absolument la matérialiser avec quelques hommes porteurs de fanions blancs qui formeront une ligne manœuvrée par le chef des arbitres. Il en sera ainsi pour l'avenir.

J'ai vu des réserves au repos complet dans Ménil-la-Tour : un soldat lisait son journal. Je me suis élevé contre cette inertie et j'ai recommandé d'intéresser toujours la troupe à ce qui se passe devant elle. Une compagnie est-elle en réserve derrière un village, le capitaine ou les chefs de section met-

tent leur unité au courant des événements : ils cherchent à faire découvrir à leurs hommes les positions avancées et leur expliquent qu'ils sont momentanément réservés, mais qu'ils peuvent être appelés à agir dans telle ou telle direction.

Je passe maintenant à la formation de combat elle-même.

Le thème avait prévu des objectifs particuliers pour les différentes vagues, ce qui admettait le dépassement de ces vagues, conception inadmissible au combat ; il en est résulté un malentendu qui s'est traduit par un retard sensible dans le départ de la troisième vague.

J'ai condamné ce système en rappelant que la ligne de combat est *une* et qu'elle se compose de plusieurs vagues, trois au minimum. Les deux premières vagues partent en ligne déployée ou en tirailleurs (suivant le front) et se talonnent mutuellement pour être à peu près sûres de passer *avant le commencement des tirs de barrage*. La troisième vague et les autres, s'il y a lieu, sont en ligne de colonnes pour ramener un peu d'ordre devant elles ; elles partent à quelque distance, mais à temps, pour soutenir ou renforcer utilement la ligne de combat qu'elles poussent en avant.

En résumé, en dehors des détachements bien encadrés des nettoyeurs de tranchées, aucune ligne ne s'immobilise sur une ligne intermédiaire entre la parallèle de départ et l'objectif. L'entrée en action des renforts successifs a pour effet d'entraîner et de pousser plus loin la ligne de combat.

J'ai rappelé encore qu'en général trois vagues sont suffisantes pour emporter la première position et souvent pour arriver au contact de la seconde. Le reste des troupes doit être employé par le commandement, soit à former des vagues nouvelles de soutien, soit mieux, à *renforcer les points forts*, c'est-à-dire à foncer là où « cela craque », ou bien à parer à une contre-attaque.

Il faut toujours faire intervenir l'idée de manœuvre, car c'est la manœuvre qui procure le succès.

J'ai dit que la troisième vague était partie trop tardivement. En réalité, je ne l'ai pas vue du tout derrière l'aile droite, de sorte que ce sont les deux seules premières vagues qui ont enlevé les deux premières positions (comme l'indiquait d'ailleurs le thème). C'est inadmissible.

Derrière l'aile gauche, la troisième vague s'est portée en

avant à près d'un kilomètre de distance de la vague précédente (ce qui est exagéré) et dans des formations trop visibles et trop vulnérables.

J'ai été satisfait du fonctionnement des P. C., bien qu'au début, celui du brigadier se fût tenu en arrière de sa réserve.

Les postes étaient reliés par le téléphone, les coureurs et la signalisation ; j'ai eu l'occasion de recommander de prévoir toujours l'emplacement du poste prochain, de le faire reconnaître d'avance, si possible, et d'y pousser de bonne heure une équipe de signaleurs avec projecteur ou lanterne, pour établir la communication nouvelle avant même le déplacement du chef.

Le commandement supérieur avait à sa disposition un avion et des pigeons (pas de ballon). L'avion a bien opéré en utilisant de préférence le jet de fractions de carte, sur lesquelles l'observateur traçait la position occupée par la ligne de combat, avant de les loger dans un tube lesté. La position de cette ligne lui était révélée soit par les éclairs des projecteurs, soit par des bandes d'étoffe orange disposées sur le sol.

L'artillerie n'était représentée que par deux batteries. Il y avait un observateur par batterie sur la ligne de combat et un officier de liaison auprès du général de brigade. Cet agent de liaison était, selon moi, trop loin du front ; mais le commandant de l'artillerie comptait que les observateurs de batterie feraient également office d'agents de liaison. C'est possible dans certains cas particuliers, mais il n'y faut pas trop compter : l'officier de liaison doit donc être poussé le plus en avant possible, et tout au moins auprès du colonel chargé de l'attaque la plus importante dans la situation du moment.

Je rentre à Neufchâteau à 19 h. 30.

A la 1^{re} Armée, un tir de concentration a été effectué à partir de 14 heures sur Apremont, Loupmont, Montsec et les organisations allemandes du bois de Geréchamp. On a remarqué hier qu'une très forte proportion d'obus allemands de tous calibres tirés entre Regniéville et Remenauville n'éclataient pas.

19 décembre.

Pendant la nuit, nous bombardons la gare des Sablons avec huit avions dont sept atteignent l'objectif ; on jette cinquante obus de 90, deux de 155 et dix paquets de proclamations (die WANNERT) ; tout cela entre 21 heures et 23 heures.

La nuit est calme dans les Vosges. Les deux artilleries très actives sur le reste du front.

Le général en Chef me fait savoir que les commandants de Groupe d'Armées se réuniront à Chantilly cette semaine, pour examiner les dispositions prises dans chaque groupe, au point de vue de la concentration des réserves, des organisations fortifiées, de l'instruction des grandes unités et du recrutement des officiers d'Etat-Major.

J'apprends du G. A. C. que deux divisions du 20^e Corps pourront quitter le groupe le 28 décembre. Je leur donne la région de Vezelise-Bayon comme stationnement.

R. F. V. — Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons exécuté un tir de concentration sur les tranchées nord-est de Béthincourt (tir bien réglé qui a endommagé les organisations ennemies).

Mon chef d'Etat-Major rentre de Paris. Mauvais sons de cloche au sujet des Russes.

L'armée n'aurait plus que 700.000 fusils. Dans sa retraite, elle aurait perdu près de deux millions de soldats et toute son artillerie lourde. Elle aurait grand peine à se refaire. L'infanterie du front ne disposerait que d'un fusil pour quatre hommes ; or, il y a un million de recrues sous les drapeaux et près d'un autre million à appeler. Qu'on en vienne donc à mon idée de nous envoyer 200.000 Russes pour grossir les rangs de notre armée.

Des renseignements complémentaires et très intéressants me sont donnés sur les opérations de Champagne. Je les note ci-après :

On estime qu'il faut un canon lourd par 50 mètres de front et une pièce de tranchée par 100 mètres.

Il est nécessaire de pouvoir disposer, dès le début, de quatre à six jours d'approvisionnement immédiat.

En Champagne, la dotation initiale a été entreposée comme suit :

un jour et demi dans les batteries ;
 un jour et demi à proximité immédiate ;
 trois jours dans les dépôts intermédiaires ;
 un demi-jour, sur en-cas mobiles, à la disposition du commandant du Groupe d'Armées.

Le jour de feu avait été fixé de la manière suivante :

130 coups par canon de 95		100 coups par canon de 155 C
130 — 105		60 coups p ^r mortier de 220
100 — 105		45 — 270
80 — 155 L		

Les canons de tranchée avaient été, au total, approvisionnés à 300 petites bombes pour le 58 n° 1 bis et à 140 petites et 60 grosses bombes pour le 58 n° 2.

Chaque Corps d'Armée disposait d'une batterie de 12 canons 1 bis et d'une batterie ou d'une batterie et demie de canons n° 2.

Le tonnage des consommations s'est élevé, par mètre courant, à 350 kilogrammes ou, si l'on tient compte des engins de tranchée, à 394 kilogrammes.

Dans une étude allemande, faite par la III^e Armée à la suite de notre première offensive de Champagne, on trouve, d'autre part, les quantités suivantes comme nécessaires sur un front de division :

24 canons de 77.	4 mortiers de 21.
12 obusiers légers de 10,5.	8 canons de 10.
16 obusiers lourds de 13.	Exceptionnellement de 13.

soit 42 bouches à feu d'A. L. pour un front de 2 kilomètres, ou un canon par 50 mètres et cette évaluation est un minimum. Les Allemands comptent, en outre, un minenwerfer par 100 mètres.

MANOEUVRE DE CADRES DE LA 132^e DIVISION

20 décembre.

Je pars à 7 h. 45 pour assister à la manœuvre de cadres de la 132^e Division entre Erize et Belrain.

J'arrive à 10 heures sur le terrain pour le commencement des opérations. Le directeur est le général Duchêne. C'est presque une manœuvre de troupes, car la division est là à peu près en entier.

J'arrête les opérations à 12 h. 35 et je fais la critique de 13 heures à 14 h. 30. J'en noterai demain les points intéressants.

Je rentre à Neufchâteau pour 16 h. 30.

A la R. F. V., nous avons bombardé efficacement deux usines électriques à Vilosnes et Consenvoye (celle-ci est complètement détruite). Les Allemands ripostent sur le Mort-Homme et Brabant. — Tir de concentration sur les tranchées allemandes de Lamorville.

**NOUS ATTAQUONS SUR LE FRONT HARTMANNSWIL-
LERKOPF-HIRZENSTEIN, AVEC L'IDÉE DE METTRE
UN TERME AUX FLUX ET REFLUX DANS CETTE
RÉGION**

(21 et 22 décembre 1915.)

21 décembre.

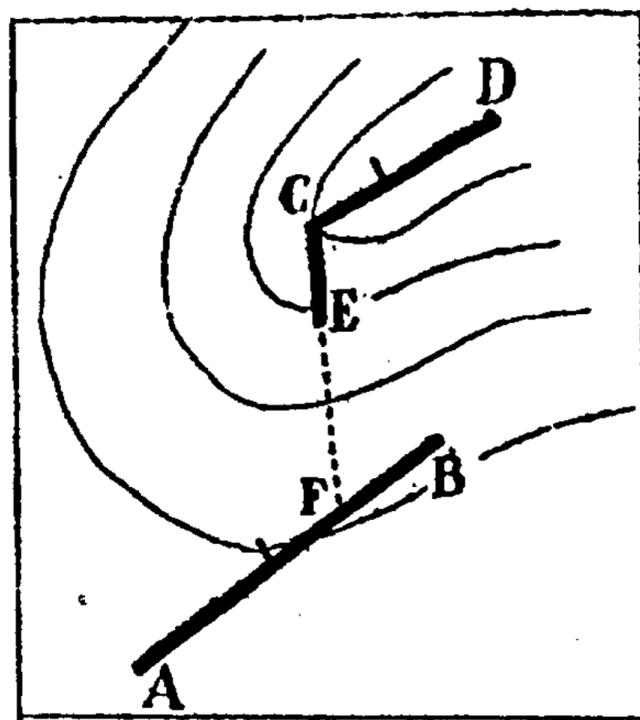
Nuit calme, sauf au D. A. L. et à la 1^{re} Armée, où l'on rend compte d'actions d'artillerie. L'ennemi a bombardé nos tranchées au nord de Saint-Agnan, pour répondre à notre tir sur les lignes de communication.

Je joins à mon rapport de ce jour le compte rendu de la manœuvre d'hier, dont je résume ici les observations principales :

J'étais assez curieux de voir comment se comporterait cette 132^e division qui n'avait jamais été réunie et s'était jusqu'à présent spécialisée, pour ainsi dire, dans la guerre de tranchées. Or, l'expérience a été tout à son avantage.

J'ai eu sous les yeux une troupe pleine de bonne volonté, alerte, exécutant ses bonds à vive allure sans qu'il soit nécessaire de la pousser et creusant la terre à chaque arrêt (avec une certaine exagération par conséquent).

Le soldat a toutes les qualités essentielles ; la troupe, qui a déjà fait preuve de cohésion, sera excellente lorsque les cadres auront reçu un complément d'instruction. Car c'est par là que l'ensemble pêche : j'ai eu à relever personnellement quelques fautes d'initiative, de coup d'œil ou de jugement. Je n'en citerai que deux cas pour exemples : un chef de bataillon arrête en A. B., sa ligne à une tranchée conquise



au pied d'une pente, parce qu'il a l'ordre de s'y maintenir. Or, à sa droite, le bataillon voisin occupe déjà, en C. D., le haut de la croupe et son aile gauche se trouve en l'air par cela même. Non seulement le premier chef de bataillon n'ose prendre sur lui de se porter à sa hauteur, mais il lui laisse le soin de faire un petit crochet défensif C. E., sans songer qu'il pourrait au moins se relier à lui en F. E.

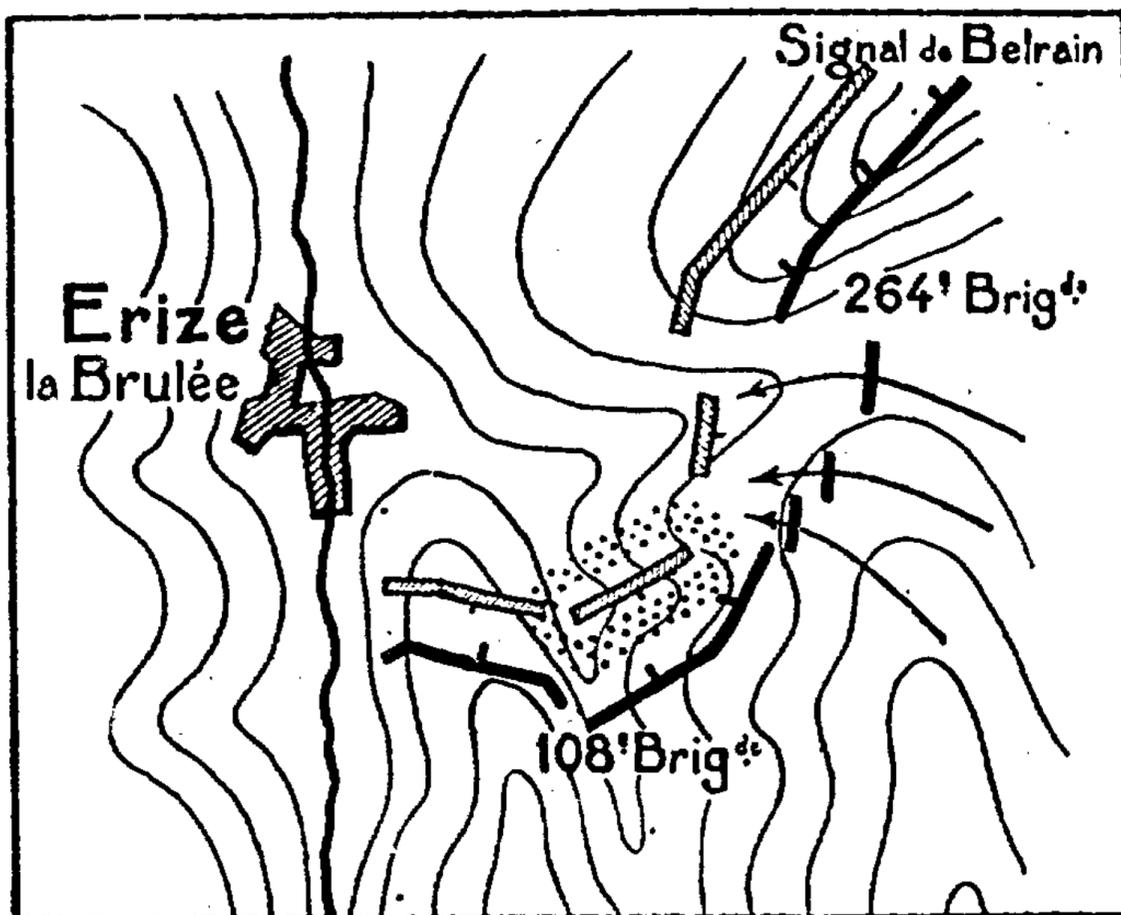
A mon observation, ce chef de bataillon qui est, au demeurant, un brave et énergique soldat ayant fait ses preuves, m'a répondu qu'il n'avait pas cru pouvoir marcher de l'avant, sans en avoir reçu l'ordre de son colonel.

J'en ai fait, à la critique, une leçon de choses, pour démontrer qu'en pareil cas, il faut agir comme agirait évidemment le chef supérieur s'il était présent, c'est-à-dire se porter délibérément en avant, quitte à rendre compte immédiatement de la décision prise. En mettant tout au pis, il vaut mieux pécher par excès d'initiative que par inertie.

Autre exemple : une compagnie doit s'arrêter derrière une crête ; elle exécute l'ordre et commence ses tranchées. Or, certaine section creuse le sol à une distance de la crête telle, que les hommes ne verront rien. J'invite le chef à se mettre dans la position couchée et à constater l'erreur. Il convient de ce fait qu'il aurait suffi de s'avancer de 10 mètres pour faire disparaître tout angle mort.

J'ai rappelé, à ce sujet, que la responsabilité du tracé et surtout de flanquements appartient aux officiers de compagnie et plus généralement aux cadres.

J'en reviens maintenant à la manœuvre en elle-même qui était dirigée par le général Duchêne, le général Coutanceau étant retenu au front.



Le général Renaud a eu l'idée d'appliquer le procédé tactique qui a réussi au 14^e Corps au Trou-Bricot. Sa brigade de gauche, la 108^e, devait attaquer en son centre par un vallon sur une dépression profonde. Il résolut de refuser un peu le centre et la droite de cette brigade, dont la gauche seule progresserait par la croupe descendant sur Erize, tandis que, plus à l'est, la brigade de droite (264^e) gagnerait du terrain vers le signal de Belrain. Il comptait neutraliser les défenseurs de la dépression par des tirs de barrage les encadrant au sud, à l'ouest et surtout à l'est, puis opérer avec ses réserves par rabattement à l'ouest, c'est-à-dire de flanc, tandis que la 108^e attaquerait de front.

L'idée était bonne, mais l'exécution a manqué par le fait d'inerties dans le genre de celle dont je parle plus haut. Il fallait d'abord tenir ferme les hauteurs du signal, pour former l'écran de protection derrière lequel aurait pu se faire la progression des réserves et leur rabattement à gauche.

Pour accompagner cette manœuvre de la 264^e brigade, la droite de la 108^e brigade devait attaquer une demi-heure après la gauche. C'était trop tard, et d'ailleurs impossible à régler d'avance. En cette circonstance, le général Renaud a trop compté sur l'efficacité de sa manœuvre d'artillerie (il est artilleur). Il aurait fallu faire attaquer sans trop de retard par la droite de la 108^e brigade pour fixer sûrement l'ennemi sur cette partie du front, le chef de cette attaque ayant d'ailleurs pour instruction de ne pousser à fond qu'au moment du rabattement à gauche, mouvement qu'il pouvait facilement suivre à la vue.

Quant au général Renaud et au colonel du Tilly, commandant la 264^e brigade, leur attention devait se porter, avec une insistance particulière, sur le mouvement de la gauche de la 264^e brigade, dont en résumé dépendait le succès de la manœuvre.

J'abrège un peu ce rapport, car je vais partir pour l'Hartmannswillerkopf (10 heures) ; je me contenterai donc de dire qu'à la critique, j'ai dû détruire cette idée du dépassement, du chevauchement possible des vagues qu'on rencontre encore quelquefois.

Ainsi que je l'ai dit souvent, on ne peut admettre qu'une

vague ait une mission donnée et qu'elle s'arrête sur une tranchée conquise, se laissant dépasser par une autre. Toutes les vagues sont solidaires et constituent la ligne de combat : elles se poussent mutuellement toujours plus loin (exception faite des nettoyeurs de tranchée), jusqu'à atteindre l'objectif final. Les positions conquises sont mises en état par des éléments pris dans les troupes des réserves partielles ou générales.

Quant à la progression des P. C. et aux liaisons, elles n'ont donné lieu à aucune observation sérieuse. Je puis dire qu'on est en très bonne voie et que la manœuvre devient familière à ce sujet.

Cette division était en action pour la première fois ; mais ses généraux avaient assisté à de précédentes manœuvres.

Je pars pour l'Hartmannswillerkopf, où l'on attaque aujourd'hui, avec l'idée de prendre pied sur les pentes orientales et d'en finir ainsi avec les flux et reflux dans cette région.

J'arrive à 16 heures à Wesserling : il est trop tard pour aller dans la montagne ; ce sera pour demain matin.

L'attaque s'est déclenchée ce matin à 9 h. 15 par la préparation d'artillerie (il avait fait d'abord une brume épaisse ; on avait attendu qu'elle fut dissipée pour ouvrir le feu ; malheureusement l'éclaircie n'a duré que deux heures environ).

L'infanterie s'est portée en avant à 12 h. 15 et a progressé dans les conditions suivantes : à gauche le 5^e B. C. P. a enlevé deux lignes de tranchées, est descendu jusqu'à la cote 700 (1) se reliant à droite au 152^e. Ce dernier régiment s'est avancé, un bataillon sur chaque cuisse, et bientôt son bataillon de réserve a été obligé de descendre dans l'entre-cuisse pour les relier. — L'avance est de 300 mètres à 400 mètres en tout, car la cote 742 est atteinte.

A la droite du 152^e un bataillon du 23^e a enlevé la position ennemie sur son front et relié le 152^e au 15^e B. C. P. qui tient Refehlsen. Mais à la droite de ce bataillon, le 27^e s'est heurté sur le Faux-Sihl et sous bois à des organisations non détruites et n'a pu mordre.

(1) Le sommet est à la cote 956.

Plus au sud, le 28^e a débordé Hirzenstein par le sud et atteint son objectif à la lisière du bois d'Hirzenstein, formant ainsi une poche entre le rocher et Wattwiller.

On a fait un millier de prisonniers. Il y a peu de pertes, sauf au 23^e entre Rehfelsen et Wickle.

L'artillerie a mis le feu au château d'Ollwiller et fait sauter un dépôt de munitions. C'est là que se trouvait le transformateur du courant électrique fourni par l'usine de Guebwiller, courant qui électrifiait le réseau allemand dans les parages du Rehfelsen et c'est à la destruction de ce transformateur qu'on a dû de ne pas souffrir de cette électrification.

Il y a eu quelques blessés par nos propres grenades jetées ou tombées dans les tranchées et heurtées du pied. C'est malheureusement le résultat de négligences très regrettables.

22 décembre.

A 5 heures, je monte à Thomannsplatz d'abord, où je vois les blessés de la veille et de la nuit. Il y a eu encombrement : la route rendue difficile par le verglas était obstruée par des autos et voitures d'ambulance en panne.

A 8 heures, tempête de neige. Je me rends à l'est du Molkenrain.

On m'amène un nouveau lot de prisonniers allemands.

Je continue et trouve sur la crête, à la naissance du Sihl, le général Serret qui, prévenu, venait à ma rencontre.

Le voilà toujours gai et souriant (1), malgré le bombardement très vif dont les Boches nous honorent.

« Permettez-moi de vous dire, mon général, que notre place n'est pas ici. » — « Mais si, mon cher Serret, j'ai à vous parler très sérieusement, car notre succès même m'inquiète : je crains que le 152^e ne soit allé trop loin. C'était aussi votre préoccupation avant l'attaque et je vous rappelle mes conseils de prudence du 17 décembre. »

Le général me rassure : il me dit qu'en effet les troupes ont presque partout dépassé leurs objectifs (sauf au

(1) C'était la dernière fois que je devais le voir debout.

27° B. C. P.), mais il croit le nouveau front solide et il ne craint pas beaucoup la contre-attaque dont est l'objet, en ce moment, la gauche du 152° sur la croupe dite *cuisse gauche*.

Il me dit ses intentions qui consistent à faciliter le mouvement du 27° en attaquant de Rehfelden et d'Hirzenstein.

Nous nous quittons à 11 heures. Je rentre à Wesserling, d'où je pars à 15 heures pour me rendre à la 27° Division à Plombières.

Je vois, en passant à Remiremont, le général de Villaret, avec lequel je règle certaines questions de détail.

Je rencontre le général Legrand à Plombières à 18 heures, je me renseigne sur l'état de sa division. La neige a ralenti la marche : les attelages sont très fatigués et en retard. La division ne sera que demain dans ses cantonnements avec un jour de retard. — Je donne des directives pour le programme d'instruction et je repasse à Remiremont pour mettre l'armée au courant de la situation. Il est trop tard pour rejoindre Neufchâteau. Je couche à Epinal.

Dans la soirée m'arrivent de mauvaises nouvelles de la 66° Division. La contre-attaque du matin aurait réussi : le 5° B. C. P. aurait été rejeté sur ses tranchées de départ et on serait sans nouvelles du 152°, les Allemands ayant réoccupé, sur ses derrières, leurs anciennes tranchées dépassées.

Je renvoie le capitaine Charreyre à Remiremont aux renseignements : il me revient dans la nuit vers 1 heure me confirmant à peu près ce que je sais déjà : je retournerai à Wesserling demain matin.

Je suis avisé par le général en Chef de l'arrivée prochaine dans mon G. A. E. du 20° Corps.

Je cantonnerai ce corps dans la région Pont-Saint-Vincent, Vezelise, Charmes (exclu), Q. G. à Vezelise.

A la R. F. V., nous avons exécuté un tir de concentration au bois Bouchot et fait sauter un dépôt de munitions. L'ennemi a riposté sur le bois Haut et le secteur de Mouilly.

23 décembre.

Je passe d'abord à Remiremont à 6 h. 30 pour avoir les nouvelles de la nuit. On ne sait toujours rien du 152°. J'envoie de là un chiffré au général en Chef pour lui donner la situation et lui dire que j'aurai peut-être à lui demander le concours d'une brigade de la 27^e Division, lorsque sera engagée la brigade Passaga, seule réserve de la VII^e Armée derrière son aile droite.

J'arrive à Wesserling à 10 heures. La situation déjà connue se confirme. Les Allemands ont réussi à se glisser, par l'arête du Ziegelrucken (nord-est du kopf), entre le 152° et le 5^e B. C. P. qui a dû replier son aile droite, découvrant ainsi la gauche du 152° ; l'ennemi a pu regarnir sa position perdue la veille et *non occupée par nous* et se rabattre par derrière en enveloppement sur le régiment.

Cet échec est dû à ce fait que, derrière la ligne de combat, on n'a pas occupé la position conquise (1). Le colonel G... commandant la brigade n'a pas songé à faire avancer, à cet effet, son bataillon de réserve du 23°. De plus, le colonel S... est resté près de lui sans communication avec son régiment qu'il ne pouvait, ainsi, plus commander. Enfin, le 152° n'avait pas de profondeur : obligé de tenir un front qui s'élargissait au fur et à mesure de son avance, il avait mis en ligne tout son monde. Nous avons su par des prisonniers qu'il s'était très bravement comporté suivant son habitude, et avait fait beaucoup de pertes (les 3 chefs de bataillons ont été tués ou blessés grièvement).

Des déclarations d'autres prisonniers, il semble résulter aussi que, grâce aux renseignements d'un lâche qui venait de désertier, l'ennemi s'attendait à être attaqué et avait préparé la riposte, qui, en fait, s'est déclenchée rapide et puissante.

Le général Serret va attaquer dès qu'il fera un temps

(1) C'est cependant une des mesures essentielles de prudence dont j'exige l'application dans toutes les manœuvres de division.

convenable, d'abord sur le rocher Hellé, pour faire disparaître le rentrant à la gauche du 15° B. C. P. ; puis sur le Faux-Sihl pour réduire de même la poche existant à la droite du 15° au sud de Rehfelsen.

J'envoie un nouveau télégramme chiffré au général en Chef, de Wesserling à 11 h. 30, lui donnant la situation et les intentions du général Serret.

Les Allemands bombardent Wesserling avec du 130 posté sans doute à l'Ospenkopf. Tir très bien ajusté. Le Q. G. est encadré à 40 mètres et un coup tombe dans les bureaux des secrétaires qui, heureusement, sont à déjeuner. Le bombardement cesse à midi.

Je quitte Wesserling à 12 h. 30 après avoir eu un entretien avec le général de Villaret qui va diriger les opérations. Je rentre à Neufchâteau à 18 heures.

Une tempête de neige à l'Hartmannswillerkopf a empêché toute attaque. L'ennemi a canonné les pentes nord et le sommet.

24 décembre.

La VII^e Armée signale une tempête de pluie qui a duré toute la nuit.

L'action de l'artillerie est très violente à partir de midi sur tout le front de l'Hartmannswillerkopf à Uffholz inclus. L'ennemi attaque sans succès par les deux ravins au nord et au sud du Rehfelsen et sur Hirzenstein.

Je viens d'examiner la situation des bataillons d'instruction de la classe 1916. Au D. A. L., l'installation matérielle de ces unités est satisfaisante. Elles disposent déjà de paillasses et de lits avec isolateurs pour la moitié de l'effectif. Une installation de bains-douches fonctionne dans chacun des cantonnements et permet de donner une douche chaude à chaque homme par semaine. Chaque localité possède en outre, une petite infirmerie de 10 à 15 lits. L'état sanitaire est bon et, jusqu'à ce jour, le service médical n'a enregistré que des angines légères sans aucun caractère épidémique.

Les hommes ont une excellente attitude, une allure déga-

gée et saluent correctement. Au point de vue de l'instruction, les bataillons disposent de tout ce qui leur est nécessaire. Ils ont :

des champs de tir permettant aux hommes de tirer chaque semaine ;

des polygones que l'on organise en ce moment en terrain d'attaque ;

des terrains spécialement organisés pour le lancement des grenades.

Les instructeurs ont une tendance à s'appesantir sur l'instruction de détail au détriment du reste ; j'ai attiré l'attention des commandants de Groupe sur la nécessité de multiplier les exercices de combat.

Dans la nuit, le général de Villaret m'envoie un télégramme chiffré pour me dire que, d'accord avec le général Serret, il abandonne l'attaque sur le rocher Hellé dont les risques sont hors de proportion avec les résultats à obtenir ; il ne reste donc plus que l'attaque entre Rehfelsen et Hirzenstein (rectification par avance de 500 mètres) qui se fera au premier beau jour, en principe le 26. Une demande nouvelle de munitions est lancée avec l'idée de ménager l'infanterie.

25 décembre.

Nuit généralement calme.

A la VII^e Armée, on ne signale, dans la journée, que des bombardements locaux et sans effet, mais particulièrement violents sur le front de l'Hirzenstein et les pentes nord de l'Hartmannswillerkopf. Le temps très mauvais a été un obstacle aux reconnaissances et aux travaux.

Je reçois des renseignements sur la situation de l'Hartmannswillerkopf et sur les intentions du général Serret.

Son projet était d'attaquer le jour même avec ses moyens disponibles, sur le rocher Hellé, pour rectifier le rentrant au nord du 15^e B. C. P., et de procéder ultérieurement à la rectification du rentrant existant entre les 15^e et 28^e B. C. P.

Le très mauvais temps persistant dans la région de la

Thur (tempête de pluie et neige) n'avait pas permis jusqu'ici de donner suite à l'attaque sur le rocher Hellé.

Aujourd'hui, le général de Villaret me fait connaître que, d'accord avec le général Serret, il a renoncé définitivement à cette attaque, qui lui paraît comporter des risques hors de proportion avec le résultat le plus favorable.

Il s'est décidé à limiter son action au front Hirzenstein-Rehfelsen (exclu), en vue de gagner 500 mètres vers l'est, en avant des emplacements actuels, de manière à obtenir un nouveau front, à contre pente, sur la rive gauche du Faux-Sihl.

L'opération sera conduite avec les forces disponibles de la 66^e Division, y compris le 12^e B. C. P. ; le 11^e B. C. P. pouvant également être employé, en cas de nécessité.

Le général Serret fixera le jour de l'opération de manière à réaliser les conditions les plus favorables.

Son attention a été appelée, suivant mes ordres, sur la nécessité : 1^o d'occuper par les garnisons nécessaires les tranchées de départ et les tranchées conquises ; 2^o de régler l'échelonnement des forces en profondeur de telle sorte que la liaison avec la première ligne soit constante et qu'il soit possible de faire face à toute contre-attaque, notamment sur un flanc découvert accidentellement.

La préparation d'artillerie sera poussée au maximum. Dans ce but, je demande instamment au général en Chef de faire droit aux demandes de munitions assez importantes faites par la VII^e Armée.

L'opération limitée dont il s'agit, a une utilité incontestable. L'avance cherchée aura pour résultat de consolider notre installation dans la région d'Hirzenstein et de nous libérer de l'éventualité d'une contre-attaque par la région ouest de Sandgrübenkopf (sommet à 1.500 mètres sud-est de l'Hartmannswillerkopf).

J'envoie un rapport sur la situation de la R. F. B. et sur la nécessité de rapprocher du front la 154^e Division.

26 décembre.

Nuit calme. Tempête de pluie et de neige dans les Vosges : le mauvais temps gêne nos opérations.

A la 1^{re} Armée, on exécute un tir de concentration sur les ouvrages allemands au nord-est de Regniéville (grosses explosions donnant à croire qu'on a atteint des dépôts de munitions). — Un autre tir sur le saillant ennemi au nord de Fey a été également signalé comme bon. La riposte des Allemands, bien que violente, n'a pas grand effet.

A la R. F. V., nous faisons exploser avec succès un fourneau de mines aux Eparges.

27 décembre.

Nuit sans incidents. Lutte d'artillerie sur quelques parties du front.

J'ai beaucoup de difficultés à faire comprendre aux armées les procédés et méthodes d'instruction à employer pour les divisions retirées du front et qui peuvent se résumer ainsi : une première tranche d'instruction avec un exercice de cadres et une grande manœuvre de toute l'unité, — une seconde tranche de travaux à exécuter par toute l'unité, comme une opération de guerre.

Cette dernière disposition implique les mesures préalables suivantes : piquetage de la position à organiser, transport sur place de tout le matériel nécessaire (piquets, fils de fer), reconnaissances par tous les généraux et officiers supérieurs, ordre d'opérations, — puis enfin, au jour dit, arrivée de la grande unité et application de la totalité de ses éléments au travail sous le commandement et la direction de tous les cadres.

Durée des travaux : six jours environ, pour ne pas arriver à la lassitude, quitte à faire une nouvelle tranche après une nouvelle période d'instruction. La tranche de travaux est, en effet, suivie, si le temps le permet, d'une tranche d'instruction.

J'envoie aux armées une note très complète pour l'emploi de l'A. L. Instruction à donner à ces régiments, leur participation aux exercices de cadres et manœuvres des grandes unités, leur collaboration aux tirs de concentration et aux travaux offensifs. Œuvre considérable et nouvelle dans laquelle

il me faudra, j'en suis sûr, guider encore les commandants d'Armée, malgré la clarté de la note envoyée.

A la VII^e Armée, on exécute un tir de concentration au Rain-des-Chênes, sur une batterie casematée et sur des abris de mitrailleuses qui sont atteints et démolis. Le reste de l'artillerie du secteur et nos engins de tranchée ont agi, en même temps, au Linge et au Schratz, sur les tranchées de l'ennemi qui ont été fortement endommagées.

L'ennemi a réagi violemment et son tir nous a causé quelques dégâts.

Action réciproque d'artillerie au Reichackerkopf. L'ennemi bombarde nos positions de l'Hartmannswillerkopf, de Bourbach-le-Bas et de Michelbach. — Nous ripostons vigoureusement.

J'adresse aujourd'hui au général en Chef le rapport établi par le général commandant la VII^e Armée sur l'affaire du 152^e (21 et 22 décembre), ainsi que le dossier qui l'accompagne.

Je résume ci-après mes observations sur les combats de l'Hartmannswillerkopf. Il ressort nettement de l'examen de la situation, de l'ordre de la 66^e Division et des comptes rendus qu'on est allé trop loin sur ce terrain difficile et avec les effectifs limités dont on disposait.

J'avais été frappé de ce fait qu'on se mettrait dans une situation peut-être difficile, en descendant de 200 mètres de hauteur sur des pentes abruptes, dont la remontée exigeait une heure de marche et j'avais appelé sur ce point, de vive voix et par écrit, l'attention du général commandant la VII^e Armée, en l'invitant à limiter la progression à l'avance obtenue d'un seul bond, en s'efforçant toutefois d'arriver jusqu'au couvert du bois.

Or, il n'était pas nécessaire d'aller jusqu'à l'objectif assigné par le général de Division pour atteindre la ligne générale des bois (sauf peut-être au point coté 742). D'ailleurs, l'extension même du front devait produire un étirement des troupes d'attaque auquel il fallait s'attendre. Telle est l'observation principale que suggèrent les dispositions de l'ordre de la 66^e Division.

Si l'on passe à l'exécution, on remarque que le 152^e, ayant atteint les objectifs assignés dans l'après-midi du 21, a tout son effectif en ligne, sauf une compagnie. Non seulement il n'y a plus de réserve derrière lui, mais la position allemande conquise n'est même pas tenue.

L'ennemi met à profit la soirée du 21 et la nuit suivante pour disposer ses troupes. Le 22 au matin il attaque avec huit ou neuf bataillons (au dire des prisonniers) sur tout le front, trouve le point de jonction entre le 152^e et le 5^e B. C. P., d'où il se répand sur les derrières de ces deux corps, tout en réoccupant ses anciennes tranchées du sommet non défendues.

Je conçois, dans une certaine mesure, l'hésitation initiale du colonel G., à qui le général de Division donne un bataillon du 23^e, mais en lui faisant remarquer que c'est pour tout son front et qu'il ne doit pas compter sur d'autre troupe.

Mais il est inadmissible qu'au cours de la nuit, le colonel n'ait pas senti la précarité de la situation du 152^e et songé à rapprocher les trois compagnies du 23^e restées au camp de Pierres. Ces compagnies auraient pu occuper de bonne heure la position ennemie ou, si le bombardement y était trop intense, s'établir un peu en avant sur les pentes et s'y enterrer. C'est un procédé que j'ai eu quelquefois l'occasion de recommander, notamment lors de la prise de l'Hilsenfirst pour éviter les bombardements allemands soigneusement réglés sur leurs propres tranchées.

Quant au lieutenant-colonel S., il est certain que son P. C. était un peu trop en arrière, puisqu'il se trouvait au sommet et qu'il était ainsi séparé de son régiment par toute l'épaisseur de la position allemande et les pentes est de l'Herrenmannswillerkopf. Mais son excuse est qu'il disposait là de communications téléphoniques fonctionnant bien et qu'il aurait eu du mal à se faire établir un nouveau poste en avant de la position allemande sous le bombardement. Je note d'ailleurs qu'il a fait des recherches dans ce sens et qu'il a eu successivement deux postes démolis sur lui.

Cependant, il aurait pu et dû tout au moins profiter de la nuit pour se rapprocher de ses chefs de bataillon et se rendre compte par lui-même de la situation de son régiment. Mais il convient de dire à sa décharge qu'il venait de prendre

le commandement du 152° et qu'il opérait sur un terrain avec lequel il était peu familiarisé, ayant été précédemment chef d'État-Major d'un Corps d'Armée opérant en plaine.

Je relève, dans plusieurs comptes rendus, que l'appui de l'infanterie par l'artillerie aurait été insuffisant, après le tir de préparation, que tout le monde s'est accordé à reconnaître remarquable, malgré les difficultés du terrain.

J'ai fait prendre des précisions à ce sujet auprès du commandant de l'artillerie du secteur nord. Or, il m'est assuré que nos obus ont précédé, par grands bonds, le 152°, quand il a atteint la région de 742, établissant un barrage, d'abord très large, qui s'est ensuite rapproché de notre front par tir régressif.

Le lieutenant d'artillerie, agent de liaison auprès du colonel commandant le 152°, a parcouru, dans la soirée, tout le front du régiment. Il a adressé à son commandant de l'artillerie un compte rendu donnant des précisions, signalant des objectifs tenaces, le tout repéré sur des numéros de quadrillage étroit du plan directeur. C'est grâce à lui que l'artillerie a pu resserrer ses barrages.

Enfin des blessés et des prisonniers ont affirmé que notre artillerie avait fait subir de grosses pertes aux Allemands, au moment où ils se préparaient à attaquer (le 4° chasseurs allemand notamment aurait perdu une grande partie de son effectif).

Il se peut que la position des P. C. du colonel G. et du lieutenant-colonel S. ne leur ait pas permis d'entendre nos éclatements dans les bois vers 742, dont les séparait d'ailleurs une région que les Allemands bombardaient violemment. J'ai été personnellement témoin d'un phénomène de ce genre, le 22 à 9 heures près du col d'Herrenfluh, d'où je n'entendais absolument rien de la lutte très vive, qui se déroulait près du sommet à moins de 2 kilomètres. C'est un des effets du compartimentage du terrain.

ACTION OFFENSIVE SUR LE FRONT REHFELSEN- HIRZENSTEIN POUR RECTIFIER NOTRE POSITION

(28 décembre 1915.)

28 décembre.

Je pars à 8 h. 15 pour Paris, convoqué pour demain à 9 heures à Chantilly.

Arrivée à Paris à 14 h. 17 : je revois ma famille pour la première fois depuis la guerre. Dans la soirée, je reçois des nouvelles des armées. La nuit a été très agitée à l'Hartmannswillerkopf. Du côté du Rehfelden, deux tentatives de l'ennemi pour sortir des tranchées à 5 heures et à 6 heures ont échoué. L'ennemi s'est considérablement renforcé en artillerie.

Dans la journée, nous attaquons entre le Rehfelden et Hirzenstein et nous avançons de plusieurs centaines de mètres (plus de 300 prisonniers). On organise le terrain conquis.

Violente lutte dans le secteur de la Doller et de la plaine au Bonhomme.

Canonnade sur tout le front du D. A. L., en forêt d'Aprémont, vers la Selouze et aux Eparges.

CONFÉRENCE A CHIANTILLY EN PRÉSENCE DU GOUVERNEMENT

29 décembre.

Départ pour Chantilly à 7 h. 30. Je suis reçu, dès mon arrivée, par le général Joffre avec lequel je m'entretiens jusqu'à 10 heures.

Conférence de 10 heures à 12 heures, à laquelle prennent part le Président de la République, le Président du Conseil, M. Briand, le Ministre de la Guerre, général Gallieni (1), le général en Chef, les trois généraux commandants de G. A. et le général en Chef de l'Armée anglaise, général Sir Douglas Haig.

Examen de la situation générale. — Ce qui, visiblement, préoccupe le Gouvernement, c'est la question des organisations défensives. Sont-elles suffisantes pour arrêter sûrement les attaques ?

Le général en Chef expose l'ensemble des organisations. Les commandants de G. A. prennent successivement la parole pour donner le détail des travaux.

Dans mon exposé, je fais ressortir que le rendement le plus complet a été obtenu des forces relativement très faibles, en raison de l'étendue du front, dont je dispose (notamment à Verdun), mais que la pénurie de la main d'œuvre apporte beaucoup de lenteur à l'exécution des travaux, dont cependant l'essentiel est fait. Je donne, en outre, des renseigne-

(1) C'était la première fois que je revoyais Gallieni depuis le commencement des hostilités : « Je suis, me dit-il, à la place que tu devais occuper. Pourquoi l'ai-je accepté ? Je m'y use, sans pouvoir obtenir de résultats sérieux. Je suis très malade. » — « Mais non, mon cher ami, je te retrouve tel que tu étais en 1914 (ceci pour le rassurer, car sa maigreur avait encore augmenté) ; tu tiens magistralement l'emploi : il faut y rester longtemps pour le plus grand bien du pays et des armées. » Et c'est moi qui devais, quelques mois plus tard, lui rendre les derniers honneurs comme gouverneur de Paris.

ments précis sur les derniers combats de l'Hartmannswillerkopf. On se sépare après déjeuner.

Avant notre départ, le général en Chef insiste sur la nécessité de rajeunir et de vivifier le commandement, sans tenir aucun compte des sentiments de camaraderie ou d'amitié personnelle. (Nous avons reçu le matin une note à ce sujet nous demandant des propositions.)

Je reviens à Paris à 16 heures. J'y coucherai et je prendrai demain le train de 8 heures.

J'apprends que les Allemands nous ont enlevé le terrain gagné au nord-ouest du Rehfelsen et pris 5 officiers et 150 hommes au 23^e (c'est la réponse à nos 300 prisonniers).

Lutte d'artillerie très vive dans la Thur, la Fecht, entre l'Altmatt et le Bonhomme, sur la Fave et au Ban-de-Sapt. Echange habituel de coups de canon au D. A. L.

Nous avons détruit un ouvrage allemand à la Croix-des-Carmes (I^{re} Armée) et exécuté un tir de concentration sur les positions allemandes de la côte Sainte-Marie (excellents résultats de destruction).

30 décembre.

Je prends le train de 8 heures et j'arrive à Neufchâteau à 17 heures.

J'y reçois la triste nouvelle des blessures reçues hier par le général Serret qu'on a été obligé d'amputer ce matin (jambe au-dessus du genou).

C'est une perte irréparable : j'irai demain remettre à ce brave la cravate de commandeur. Le général Nollet est nommé au commandement de la 66^e Division.

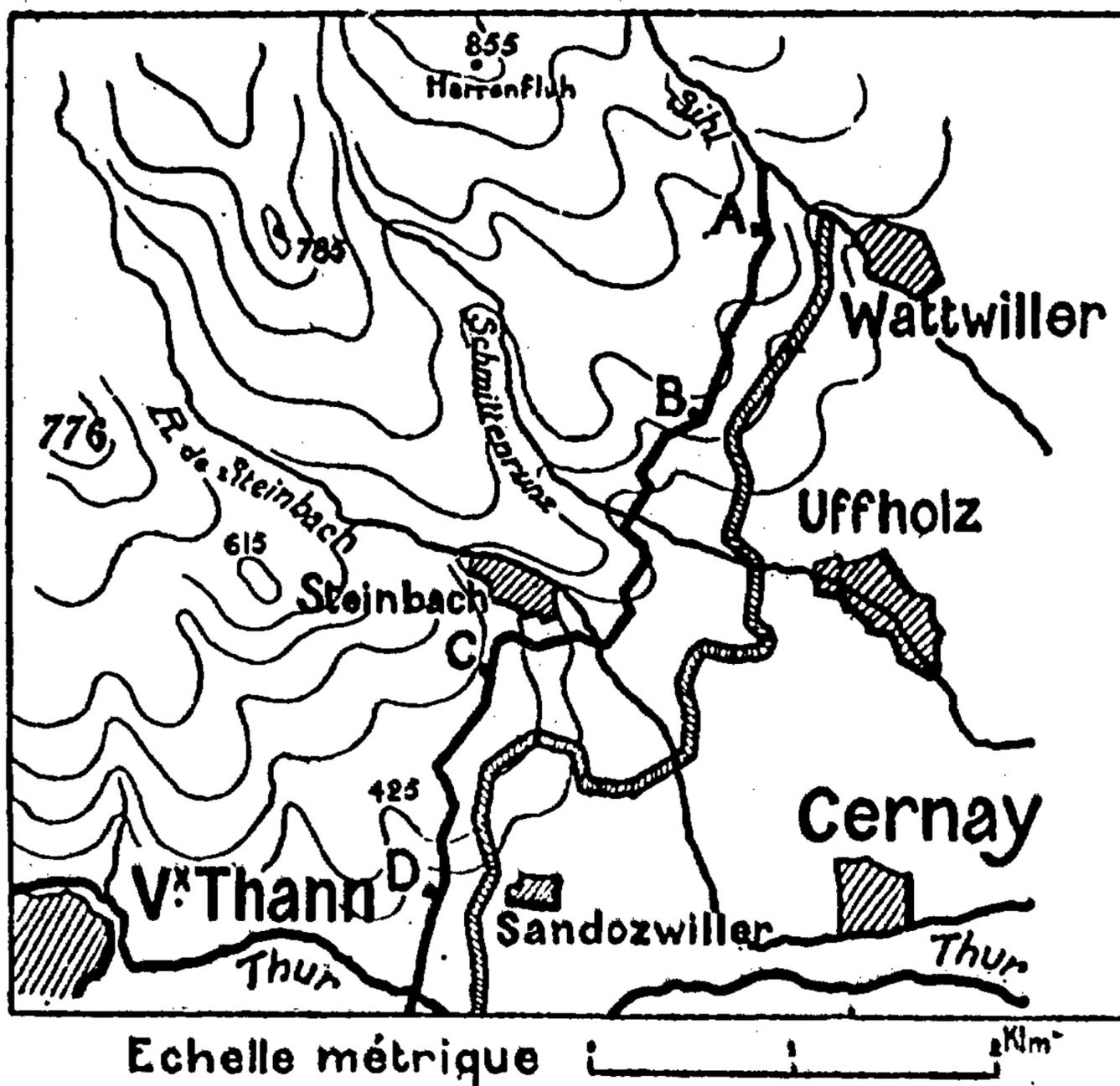
Dans la région du Rehfelsen, les Allemands ont prononcé, ce matin à 3 heures et à 6 heures, des attaques à la grenade qui ont été repoussées.

Actions d'artillerie particulièrement violentes à l'Hartmannswillerkopf, à Metzeral et au Linge-Schratz.

Le général de Villaret me fait connaître que l'emploi de la compagnie Z sur le front de part et d'autre de Steinbach ne peut être envisagé avant un délai minimum d'une dizaine de jours.

Ce retard provient de malfaçons constatées par le commandant S... dans l'aménagement des tranchées d'émission. Ces malfaçons seraient imputables à l'inexpérience du commandant de la compagnie lui-même.

Le croquis ci-joint indique les deux fronts d'émission A. B. et C. D. prévus. La nappe émise sur le front nord sera



seule, d'après les ordres de l'Armée, suivie d'éléments légers d'infanterie chargés d'exploiter l'effet de surprise.

Ce soir, la VII^e Armée rend compte que les Allemands semblent préparer une attaque par les gaz au Linge et que

toutes les précautions sont prises pour y résister. Je fais préciser et j'ajoute quelques prescriptions.

31 décembre.

Je pars à 7 heures pour Moosch, où j'arrive à 11 h. 30, accompagné du général de Villaret que j'ai pris en passant à Remiremont.

Le drapeau du 152^e et sa garde sont à la porte de l'ambulance, ainsi que de nombreux généraux et chefs de Corps de la région.

Je trouve le général Serret dans son lit, toujours très vaillant malgré l'opération qu'il a subie; son moral est excellent. Il ne s'attendait pas à ma visite, encore moins à la récompense que je lui apporte. Il est fortement ému quand je lui attache la cravate de commandeur, en exaltant son œuvre et ses éminentes qualités de bravoure et de décision. Il embrasse le drapeau et me serre longuement dans ses bras. Je le quitte bientôt pour ne pas trop le fatiguer.

J'ai, dans l'après-midi, un entretien avec le colonel G. et le lieutenant-colonel S., auxquels je fais des observations relatives aux opérations des 21 et 22 décembre.

Je vois ensuite le général Nollet qui vient prendre le commandement de la 66^e Division. Je rentre à Neufchâteau à 18 heures.

NANCY EST BOMBARDÉ PAR UNE PIÈCE A LONGUE PORTÉE

(1^{er} janvier 1916.)

1^{er} janvier 1916.

Nuit assez calme, sauf un bombardement de Vieux-Thann et un échange de bombes au sud de Lusse, dans le secteur de Flirey.

A 11 heures, je suis avisé que les Allemands bombardent Nancy, au moyen du ou des canons d'Hamont. Le quartier

de la gare est particulièrement visé. Je rends compte au général en Chef. Je m'assure que la riposte du D. A. L. a été immédiate et je pars pour Nancy où j'ai convoqué le général Deprez. J'arrive dans la place à 13 heures et demie.

Je vois, outre le général commandant le D. A. L., le Préfet et le Maire avec lesquels je m'entretiens de la situation. Neuf projectiles d'un calibre un peu supérieur à 300 (sans doute du 380) ont atteint le quartier de la gare (deux tués et neuf blessés, tous civils, — quelques maisons éventrées, — deux grands entonnoirs contre le pont Stanislas dans la gare aux marchandises, — effet moral nul : la population de Nancy vaque à ses affaires comme d'habitude).

Je demande aux autorités de rassurer les habitants et de leur inspirer de la confiance, en faisant ressortir l'inanité de la barbarie allemande et la faiblesse du résultat comparative-ment aux moyens mis en œuvre. Je leur donne l'assurance d'une riposte énergique et de représailles prochaines. Les Nancéens seront vengés. Je parcours, avec le Maire, le quartier atteint et je rentre à Neufchâteau à 18 heures pour adresser au général en Chef un chiffré le mettant au courant de la situation.

Il y a eu, précédant le bombardement, un incendie suspect d'un dépôt de munitions de l'aviation, situé comme par hasard dans l'axe de tir et qui aurait pu faciliter la visée. Je prescris une enquête serrée à ce sujet.

Je pars à 20 heures pour coucher à Bar et être à pied d'œuvre pour la manœuvre de demain (15^e Division) au nord-est de Naives.

Les nouvelles de la VII^e Armée ne sont pas brillantes : l'ennemi a violemment bombardé nos tranchées du Faux-Sihl et fait replier nos troupes sur un front de 250 mètres, au sud du Rehfelsen, jusqu'aux positions occupées le 28, rive droite du ruisseau.

Thann a été bombardé. — Grande activité des deux artilleries dans la région de Mühlbach.

MANOEUVRE DE LA 15^e DIVISION.

(2 janvier.)

2 janvier.

Je me rends à 8 h. 30 à Naives où je trouve les généraux Roques, Cordonnier et Colas pour la manœuvre de la 15^e Division. Les opérations commencent à 9 heures sous une pluie continuelle. Je les arrête à midi 30. La critique se fait au nord-est de Vavincourt de 13 heures à 14 heures. Mes observations se trouveront consignées dans le rapport que j'établirai demain à Neufchâteau, où je rentre à 16 heures.

3 janvier.

Nuit sans incidents dignes d'être relatés. J'établis mon rapport sur la manœuvre d'hier.

Cette manœuvre du 2 janvier a été très profitable par les observations qu'elle a provoquées.

C'est ainsi que j'ai pu donner d'utiles indications pour le choix des postes de commandement. J'avais trouvé l'un des brigadiers installé dans le fond d'une vallée, d'où il n'apercevait qu'une faible partie de sa ligne par une sorte de créneau entre deux hauteurs. Il avait été attiré là par l'avantage d'être sur une route, alors qu'en se portant presque à la crête, il aurait été à proximité d'un poste d'observation, et d'ailleurs plus utilement rapproché de sa ligne.

J'ai rappelé que l'abri du P. C. devait être doublé d'un poste d'observation à la vue.

Dans la poussée des postes de commandement, les liaisons se sont trouvées partout interrompues. Le déplacement du poste de la division notamment a causé une interruption de communication d'une heure et demie, par suite d'erreurs. J'ai fait à ce sujet les recommandations suivantes :

Du poste occupé, on fait immédiatement choix, si c'est

possible, de celui dans lequel on se rendra au prochain bond et l'on s'efforce d'y créer d'avance un moyen de liaison soit par l'optique soit par le téléphone. Il faut donc y envoyer de bonne heure l'équipe nécessaire.

Quand le moment est venu de se porter en avant, on le fait en laissant une permanence à l'ancien poste, jusqu'à ce que la liaison soit établie à nouveau.

Dans l'impossibilité d'établir toutes les liaisons téléphoniques, on a fait usage de *centres de renseignements* qui continuaient à fonctionner pendant le déplacement des postes de commandement.

Les liaisons de l'infanterie avec l'artillerie ont été des plus précaires, faute de communications téléphoniques. Je me suis trouvé près d'un colonel qui, pour obtenir le concours de l'artillerie, était obligé d'envoyer l'officier de liaison de cette arme téléphoner au centre de renseignements voisin (à 300 mètres de distance), d'où perte de temps inadmissible.

Cette question de liaison de l'infanterie avec l'artillerie mérite toute notre attention pour les difficultés qu'elle présente. Aux termes de la dernière instruction du 4 décembre 1915 (n° 1.698), c'est à l'infanterie qu'incombe le soin de l'assurer ; or, les disponibilités en fil et en appareils seront le plus souvent suffisantes (1), mais il faut que l'instruction de tous (commandement et téléphonistes), soit complète et ce n'est pas encore le cas à la 15^e Division.

J'ai eu l'occasion de faire de très utiles observations au point de vue tactique.

Au début de la manœuvre, j'ai trouvé des réserves maintenues à 8 kilomètres en arrière. Cette distance était évidemment exagérée.

Le général C. a cherché à la justifier, en rappelant que les réserves ont été engagées trop tôt en Champagne (je lui

(1) La dotation du régiment est actuellement la suivante : par régiment à trois bataillons, six ateliers pourvus chacun de 2 appareils et de 2 kilomètres de fil. On peut concevoir ainsi, de façon schématique, l'emploi de ces ateliers :

- 1 atelier au régiment à chacun des bataillons ;
- 1 — — — à la brigade ;
- 1 — — — au groupe qui l'appuie ;
- 1 — disponible.

ai immédiatement opposé l'exemple de l'Artois) ; il a encore cité l'incident du 10^e régiment d'infanterie, qui a fait des pertes sérieuses sans être engagé, parce que trop rapproché de la ligne de combat, étant en réserve.

Et voilà comment il est facile de tomber d'une exagération dans une autre.

Je n'ai eu d'ailleurs aucune peine à remettre les choses au point :

Les réserves de division doivent être à portée du général dont elles dépendent : il est inadmissible qu'une fois l'ordre donné, il faille des heures pour leur entrée en ligne. Cette seule indication est un guide pour leur placement. Il faut, bien entendu, leur éviter des pertes inutiles pendant leur stationnement ; mais, dans le cas actuel, la présence de vallées et de plis de terrain profonds permettait de rapprocher sans inconvénient les réserves autant qu'il était nécessaire.

Une autre observation a trait à une disposition imposée par une instruction du général directeur pour la progression des vagues.

Il était recommandé de ne faire avancer la deuxième vague que lorsque la première aurait atteint la lisière du bois du Chamois. Si l'on se reporte à la carte, on voit qu'en définitive, ces deux éléments se seraient trouvés à quelque 1.800 mètres de distance. Or, la première vague était, dans le bataillon, formée des deux compagnies de tête, la seconde, des deux compagnies de queue. Comment le chef de bataillon aurait-il pu exercer son commandement dans de semblables conditions ? C'est une réglementation inadmissible.

Inadmissible aussi, la prétention du général de brigade de se substituer réellement à ses colonels, en donnant, dans son ordre, le dispositif et l'emplacement de chacun des trois bataillons des régiments. C'est aller trop loin et il est grand temps de réagir, car j'ai vu, au cours de la manœuvre, ce même général de brigade donner l'ordre à l'un de ses colonels de pousser en avant son 3^e bataillon (qui n'était cependant pas en réserve de brigade). Si ce système se généralisait, l'instruction des colonels ne se ferait pas et les chefs de Corps, habitués à recevoir des ordres pour les plus petits détails, ne se trouveraient plus en état de faire face d'eux-mêmes aux

situations tactiques du combat. Il faut donc s'ingénier à donner la mission et à laisser à l'exécutant le choix des moyens. La méthode s'impose tout au moins à l'instruction, si l'on veut obtenir des résultats.

Je parle aussi, dans mon rapport de ce jour, de la pièce allemande à longue portée et des effets de son tir sur Nancy. Je rends compte de ce que j'ai borné les représailles à la gare de Château-Salins, sans attaquer les forts du sud de Metz, en raison du peu d'effet utile à prévoir avec nos calibres réduits et de la riposte possible sur Pont-à-Mousson. Mais je désirerais avoir une pièce de forte dimension pour tirer sur les hangars de Frascati. Je dois voir demain le colonel Vincent-Duportal à ce sujet ; il a, paraît-il, une pièce de 300 qui pourrait remplir le but.

Je parle enfin de la situation de l'Hartmannswillerkopf et des projets en cours.

J'étudie aujourd'hui de façon particulière la situation de la 66^e Division à l'Hartmannswillerkopf.

Le repli qui s'est produit, dans la soirée du 1^{er} janvier, entre le Refehlsen et le Faux-Sihl, m'avait paru anormal et un peu inquiétant, encore qu'il eut été précédé d'un bombardement particulièrement violent. On pouvait appréhender, en effet, que l'ennemi par une série de petites actions de cette nature, n'en vint à reprendre peu à peu l'ascendant, et à rendre précaire l'avance sérieuse que nous avons réalisée dans la région d'Iirzenstein.

En outre, je n'étais pas convaincu que toutes les dispositions avaient été bien prises pour la consolidation du front occupé le 28 décembre, notamment en ce qui concerne les flanquements par mitrailleuses qui doivent en constituer l'élément principal.

J'avais toutefois estimé nécessaire d'attendre, pour asseoir mon opinion, les résultats des reconnaissances que le général Nollet a conduites les 1^{er} et 2 janvier. Il ressort de ces dernières, en grandes lignes, que le repli visé ci-dessus s'est produit au début à la compagnie de droite du 23^e régiment d'infanterie et au 11^e B. C. P. à sa droite. Ces fractions auraient cédé à une attaque dont les éléments se seraient rassemblés à l'abri des vues, derrière le rocher du Refehlsen, et qui se

serait déclenchée après un bombardement des plus sérieux.

On n'a pas encore de renseignements bien nets sur la force et la forme de l'attaque en question ; mais il paraît y avoir eu de notre côté, un mouvement de repli hâtif d'éléments fatigués.

En définitive, notre front, qui était à peu près rectiligne avant l'attaque ennemie, forme maintenant une poche rentrante entre le Rehfsen et le Faux-Sihl, en rappelant dans cette région la situation du 28 au matin.

Le général Nollet estime que cette perte de terrain n'a pas ébranlé, ni diminué notre situation. Il constate toutefois une grande fatigue des troupes résultant des circonstances atmosphériques, qui rendent pénible le service de tranchées et très difficiles tous les travaux, résultant aussi de l'action de l'artillerie ennemie sur laquelle nos contre-batteries n'agissent pas encore assez efficacement.

Ceci exposé, il importe d'examiner quelle doit être actuellement notre attitude à l'Hartmannswillerkopf et les dispositions à adopter en conséquence.

Avec le général de Villaret et pour les raisons déjà notées antérieurement, j'estime qu'il est nécessaire de nous rétablir à bref délai sur le front Rehfsen, Hirzenstein en y englobant, si possible le rocher même de Rehfsen, qui constitue pour l'ennemi un bon *observatoire* d'artillerie en même temps qu'il lui procure, par son couvert, une place d'armes très favorable à ses contre-attaques.

La nouvelle ligne serait maintenue de préférence à contre-pente, de manière à bénéficier de flanquements par mitrailleuses indépendants de son tracé et recherchés aux ailes vers Rehfsen et Hirzenstein.

Cette question du *flanquement* me paraît primordiale, puisqu'en définitive, l'assaillant arrive toujours avec des moyens d'artillerie suffisants, à faire le vide sur la partie du front attaqué, surtout en l'état de défenses accessoires encore improvisées.

Le général Nollet examine, en ce moment, les conditions de cette opération limitée, qui serait à exécuter avec ses moyens actuels, et il me fera connaître son avis dès demain. Il était nécessaire qu'il eût le temps de se faire une opinion personnelle à ce sujet.

Pour ce qui est de l'opération à plus grande envergure, qui avait été prévue par le général Serret, en vue de nous établir en situation favorable d'ensemble sur la croupe rocher Hellé, rocher Wickle, elle ne saurait être désormais envisagée qu'avec un appoint de troupes fraîches en dehors des éléments de la 66^e Division et de ceux qui lui ont été rattachés pour l'opération initiale. C'est dire qu'elle doit être rejetée, ou du moins ne peut être envisagée que dans un avenir assez éloigné. J'estime, en tout état de cause, qu'elle exige un examen approfondi et qu'elle doit être subordonnée à notre installation solide sur le front Rehfsen, Hirzenstein.

De toutes façons du reste, la relève d'une partie des troupes de la 66^e Division s'imposera à brève échéance.

Ces troupes ont supporté, depuis le commencement des opérations de l'Hartmannswillerkopf, de très dures fatigues, et il serait imprudent, dans leur situation particulière, de dépasser un certain degré d'usure physique.

Je soumettrai incessamment au G. Q. G. des propositions à ce sujet ; elles viseront l'utilisation de la 27^e Division, étant entendu que cette Division serait employée en bloc sur une partie du front.

4 janvier.

Je reçois, à 9 heures, la visite du colonel Vincent-Duportal. Nous examinons ensemble l'utilisation possible d'une pièce de 300. Mais nous ne trouvons pas d'emplacement à 18 ou 19 kilomètres des hangars de Frascati. Nous attendrons donc un canon de 340 qui doit sortir vers le commencement de février et qui a une portée de 25 kilomètres (1). On pourra l'employer sur la voie ferrée au sud de Pont-à-Mousson ou à Nomény. Une reconnaissance spéciale sera faite pour établir d'avance la plate-forme.

Nous pourrons, avec ce canon, battre la gare des Sablons.

(1) Dans l'état actuel de notre activité industrielle, nous n'avons pas les moyens de construire de nouveaux canons à longue portée : il faut se contenter des pièces de marine aménagées sur affûts spéciaux et sur voie ferrée.

A 11 h. 30, j'apprends que les Allemands ont, de nouveau, ouvert le feu sur Nancy. Ils tirent neuf obus : dégâts matériels peu importants, trois victimes.

Le chef d'Etat-Major de la VII^e Armée, colonel Lacapelle, vient me trouver, pour me parler de la question de l'Hartmannswillerkopf et du projet Nollet. Il ne m'apprend rien de nouveau : c'est toujours la rectification du front qu'on va poursuivre en prenant la totalité du Rehfsen et des positions d'occupation plus stables au nord-est du Faux-Sihl. Mais le général Nollet enverra des précisions pour cette opération qui doit avoir lieu sous peu de jours.

Le commandant Charreyre, retour de Belfort, me rend compte qu'on s'attend à voir tirer sur Belfort une pièce allemande à longue portée installée près de Flaxlanden (sud-ouest de Mulhouse) ; il y aurait même une autre plate-forme plus à l'ouest. On a déjà une pièce de 16 braquée sur la gare de Mulhouse pour les représailles, et on s'occupe d'installer une pièce de 155 pour atteindre la pièce allemande elle-même, mais la construction de la plate-forme va lentement.

Je prescris d'activer le mouvement et de ne pas s'attarder à la perfection ; l'essentiel est d'être vite en état de prendre sous notre feu le canon allemand dès qu'il se révélera.

MANOEUVRE DE LA 27^e DIVISION

(5 janvier 1916.)

5 janvier.

Je pars à 7 heures pour assister à la manœuvre de la 27^e Division au camp d'Arches. J'arrive à 9 heures près de Lametil, où je trouve les généraux de Villaret et Baret. Nous nous entretenons avec le général Legrand commandant la Division de manœuvre et les opérations commencent à

10 heures. La manœuvre est arrêtée à midi 30 et la critique a lieu sur le terrain jusqu'à 11 heures. Retour à Neufchâteau à 17 heures.

Il résulte de la manœuvre de ce jour qu'il y a certainement progrès au point de vue du fonctionnement des P. C. et des liaisons ; mais ces liaisons se résument encore dans l'emploi du téléphone et des coureurs. Une pluie persistante n'a pas permis de se servir d'avion ou de ballon, et quant à la signalisation, les projecteurs ou lanternes ne sont encore qu'à l'état d'échantillons. Les corps de troupe et l'artillerie seuls ont pu s'en servir partiellement.

J'ai constaté une fois de plus la difficulté de familiariser l'infanterie avec la liaison d'artillerie. Les officiers d'artillerie placés auprès des colonels ou généraux de brigade ne communiquent avec leurs commandants de groupe que par l'optique ; les régiments ignoraient qu'ils avaient la charge de fournir eux-mêmes la liaison téléphonique avec l'artillerie.

J'ai dû rappeler, à la critique, que, si l'artillerie doit se relier avec ses observateurs de batterie, c'est l'infanterie qui établit sa liaison avec le groupe.

Quant à l'officier de liaison, sa place est plutôt auprès du colonel ou même du chef de bataillon de première ligne chargé de l'attaque principale, qu'à côté du général de brigade généralement trop éloigné du front pour demander, en temps utile, le secours de l'artillerie.

Au point de vue tactique, j'ai eu à redresser deux idées fausses assez communes.

La première a trait à l'emploi des vagues presque indépendantes les unes des autres.

On lance une vague avec un objectif déterminé et on attend qu'il soit atteint avant de faire partir la suivante, sans songer que ces différentes vagues, qui se soutiennent, se renforcent et se poussent, font partie d'une seule et même ligne de combat et doivent, par suite, avoir le même objectif.

J'ai dû expliquer que, si je conseille de faire partir les deux premières vagues presque en même temps, c'est pour être sûr d'échapper aux tirs de barrage et d'avoir ainsi une ligne de combat assez nourrie pour produire l'effort. La troisième vague vient ensuite en ligne de colonnes pour apporter un peu d'ordre et entraîner plus loin la ligne d'attaque.

Cette troisième vague est elle-même suivie d'une autre vague, si cela est nécessaire.

La seconde idée fautive est celle du passage de lignes. Comme s'il était possible d'arrêter la première vague, par exemple, sur une tranchée conquise et de la faire dépasser en plein combat par une autre vague marchant à un objectif plus éloigné. De deux choses l'une : ou la seconde vague s'arrêtera comme la première, ou cette seconde vague entraînera la précédente de son propre élan. Mais la manœuvre du dépassement est pratiquement impossible sous le feu et en plein jour.

En résumé : la ligne de combat est formée et alimentée successivement d'un certain nombre de vagues qui la poussent au delà de la première position ennemie et au moins jusqu'au contact de la seconde. *Derrière cette ligne de combat*, le commandement a le devoir de *faire occuper la première position conquise, en puisant dans ses disponibilités immédiates* (rappelons-nous l'Hartmannswillerkopf).

Je n'ai pas été très satisfait de la manœuvre de l'infanterie. Les bonds n'étaient pas toujours faits à allure vive, on n'exécutait pas les feux commandés par la situation ; enfin, les gradés et officiers ne faisaient pas preuve de grande initiative. J'ai vivement critiqué ce défaut d'instruction et d'ardeur et j'ai appelé tout spécialement sur ce point l'attention des chefs de corps.

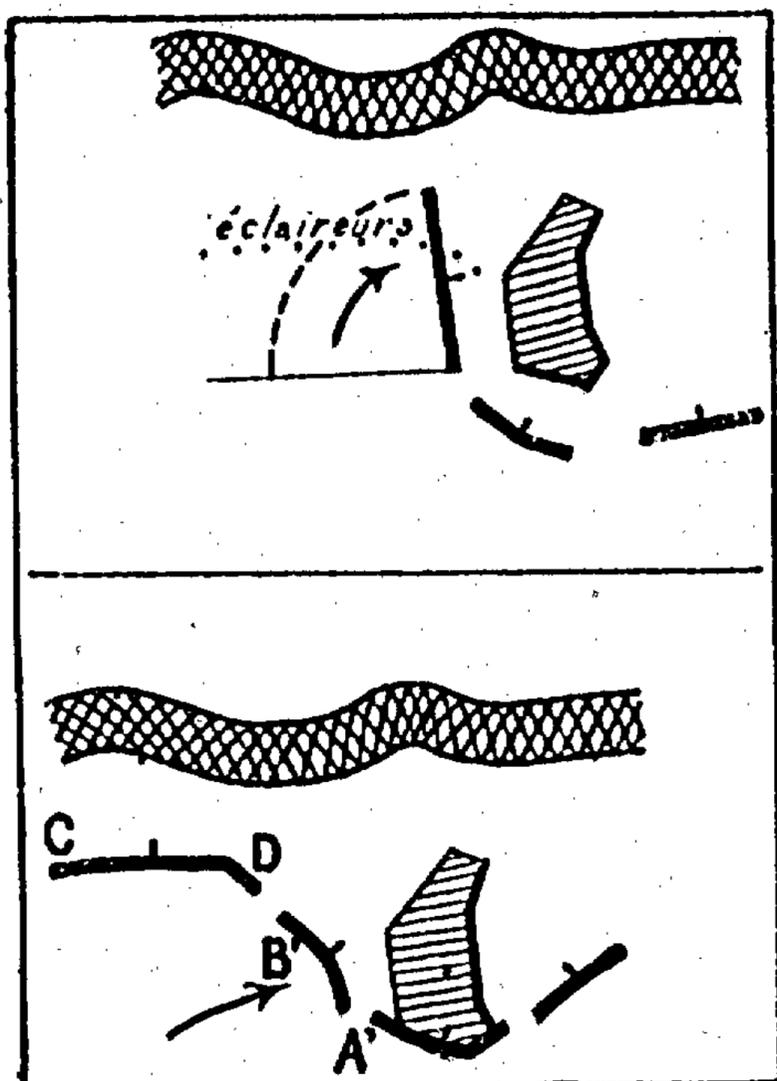
Nos cadres manquent d'instruction et probablement, à cause de cela, d'initiative. C'est l'observation la plus sérieuse : aussi me suis-je attaché à stimuler toutes les bonnes volontés en recommandant de pécher plutôt par exagération de cette initiative que par inertie. Ne jamais faire de reproche sévère dans le premier cas, mais être impitoyable pour ceux qui attendent les ordres ou ne bougent pas.

J'ai vu une ligne de combat arrêtée à 200 mètres des fils de fer ennemis sans pouvoir tirer, parce qu'elle était précédée d'une ligne d'éclaireurs. Précaution incompréhensible, puisque rien n'arrêtait la vue. Or, personne ne songeait à sortir de cette situation ridicule.

J'ai vu cette même ligne de combat faire une conversion à angle droit en A. B. contre un village qu'elle avait reçu

l'ordre d'envelopper, sans songer que son flanc gauche fichait, sans aucune protection, dans la position ennemie.

Je n'ai pas eu de peine à faire comprendre qu'il fallait au moins pousser d'abord la ligne en C. D. pour fixer l'ennemi et, seulement après, lancer en A' B' l'élément chargé d'enve-



lopper le village (il s'agit de Lametil qui est dominé de tous côtés).

Il s'est produit à ce Lametil un phénomène d'attraction bien connu. Ce village, une fois enveloppé, a été envahi par toutes les unités environnantes. Il y a eu entassement dans la localité et, par voie de conséquence, vide produit à gauche (c'est-à-dire à l'ouest) de Lametil. J'ai sanctionné la faute en faisant déboucher par ce vide la contre-attaque ennemie, qui a rejeté momentanément les assaillants au sud de la localité.

Je m'arrête pour ne pas allonger inutilement les présentes notes. J'ai beaucoup insisté à la critique sur les fautes commises et les lacunes de l'instruction et j'en suis sûr qu'on tiendra le plus grand compte de mes observations.

Le capitaine de Bissy (spécialiste des renseignements à tirer des photographies) vient me rendre compte de ce qu'il a fait au D. A. L. Sur la photographie de Hampont, il a parfaitement défini la position et la longueur de la pièce allemande. Il me laisse une note donnant tous les renseignements voulus sur la question.

En revanche, les mesures de riposte du D. A. L. sont médiocres. Je vais envoyer demain mon chef d'Etat-Major à Saint-Nicolas, pour m'entendre à ce sujet avec le général Deprez et lui porter mes observations.

6 janvier.

Je pars à midi pour inspecter les bataillons de recrues de la R. F. V. entre Ligny et Bar. Mon inspection dure de 14 heures à la nuit close.

Je vois trois bataillons au polygone de Ligny, trois autres et deux compagnies de chasseurs sur le plateau au sud-ouest de Tannois.

Je suis très mécontent de tout ce qui m'est présenté. L'instruction est donnée avec mollesse et les exercices de combat sacrifiés. Je ne fais d'exception que pour les compagnies de chasseurs qui sont remarquablement dressées à l'instruction de détail.

Je réunis tous les instructeurs et je leur donne des directives en les prévenant que je reviendrai dans quelques jours pour me rendre compte des efforts qu'ils auront faits.

Je couche à Bar pour être à pied d'œuvre demain.

MANOEUVRE DE LA 132^e DIVISION VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A NANCY

7 janvier.

Départ à 6 h. 1/2. A 8 heures, je rejoins, près de Nixeville (sud-ouest de Verdun), le général Herr qui va diriger la manœuvre de cadres de la 132^e Division.

C'est la suite de celle du 3 janvier, exécutée avec troupes. Dans la manœuvre précédente, la 132^e Division avait enlevé la première position ennemie et poussé jusqu'au contact de la seconde.

La manœuvre avec cadres du 7 devait avoir pour objet la préparation de l'assaut sur cette deuxième position ennemie, et, par suite, la poussée en avant et l'emploi de l'artillerie, mais aussi le fonctionnement des différents services pour les ravitaillements et les évacuations.

Le général C. commandait un Corps d'Armée composé des 51^e, 132^e et 72^e Divisions.

Les deux premières (la 51^e fictive) étaient accolées en première ligne ; la 72^e en seconde ligne derrière la 132^e. Le Corps d'Armée était supposé encadré.

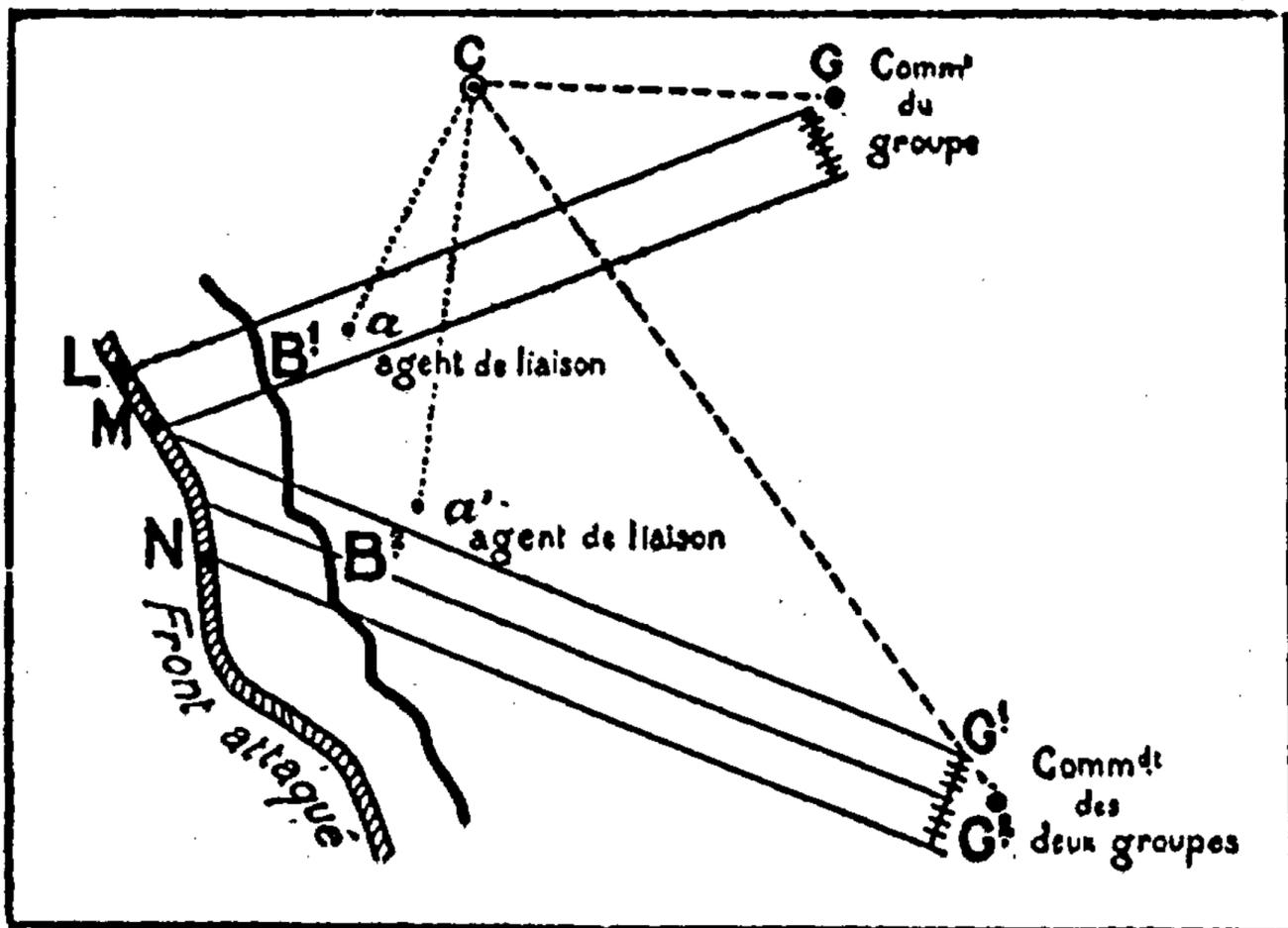
Le général Herr dirigeait la manœuvre : l'exécution en a été des plus satisfaisantes.

Commencée à 9 heures, la manœuvre s'est terminée à 14 h. 30 (y compris la critique) ; la pluie et le vent ont été de la partie, comme de coutume, et n'ont pas permis aux avions et au ballon de sortir.

Les liaisons ont bien fonctionné ; mais elles ont été facilitées par ce fait qu'il n'y a eu qu'un déplacement de postes de commandement.

Il s'est présenté un cas particulier dans les liaisons de l'artillerie avec l'infanterie. Trois groupes de 75 (G. G¹ G²)

avaient à appuyer l'attaque de deux bataillons B. B', mais ils devaient le faire par une action d'écharpe.



Ces trois groupes étaient aux ordres d'un seul chef posté en C., qui était relié directement avec ses deux agents de liaison (a et a'). C'est lui qui actionnait ces 3 groupes.

Il s'agissait donc d'une situation peu habituelle ; je l'ai fait remarquer en rappelant qu'on doit s'efforcer d'avoir un officier de liaison par groupe.

Ici encore s'est posée, au point de vue matériel, la question de la liaison entre l'infanterie et l'artillerie. Il est entendu que c'est la première de ces armes qui doit l'assurer ; mais quelle perte de temps, lorsqu'il s'agira, par exemple, d'une liaison *oblique*. L'agent de l'artillerie devra d'abord se rendre auprès du colonel, qui ne sera pas toujours facile à découvrir, et c'est à ce moment seulement qu'il faudra faire le chemin en sens inverse pour tendre le fil téléphonique.

Pour éviter ces retards, et bien que cela ne soit pas réglementaire, l'artillerie s'efforcera souvent d'envoyer l'agent de liaison avec un fil déroulé, quitte à doubler ainsi celui que l'infanterie établira ensuite. C'est du moins la tendance que

j'ai trouvée chez certains officiers d'artillerie. Le groupe fera bien, en tout cas, de munir l'officier de liaison de lanternes ou de projecteur, afin d'avoir au moins ce moyen, en attendant mieux.

Le général C. a fait l'attaque de la seconde position avec la 132^e Division, qui avait déjà enlevé la première. Cette disposition était admissible parce que la division était supposée avoir peu souffert ; mais j'ai rappelé que, dans la plupart des cas, on sera obligé, pour l'attaque de la seconde position, de faire entrer en ligne une division fraîche pendant la nuit.

Le général C. s'était vu d'ailleurs dans la nécessité de mettre, dès le matin, à la disposition du général R., commandant la 132^e D. I., l'une des brigades de la 72^e et c'est avec ces troupes (moins deux bataillons gardés en réserve) que ce dernier général avait corsé sa ligne d'attaque.

J'ai relevé, dans les ordres donnés sur le terrain, une tendance des chefs à se substituer à leurs subordonnés. C'est ainsi que le général R. mettant un bataillon à la disposition de sa brigade de droite et deux à celle de la brigade de gauche, indique l'emplacement à occuper et l'itinéraire à suivre.

C'est un travers trop général pour qu'on ne s'élève pas vivement contre cette habitude. J'en ai déjà parlé souvent : elle conduirait à créer l'inertie chez les chefs de corps, habitués à voir les plus petits détails réglés par l'échelon supérieur.

J'ai été incidemment amené à parler de la nécessité et de la manière d'occuper, par une garnison, la position conquise, lorsqu'elle a été dépassée par la ligne de combat.

Il s'agissait de la manœuvre précédente et de la question de savoir où l'on devait prélever la garnison.

Le général Herr pensait que la ligne d'attaque pouvait la fournir. Je me suis élevé contre cette idée, qui, prise à la lettre, aurait souvent pour conséquence d'immobiliser cette ligne d'attaque une fois la première position enlevée, ou du moins de l'affaiblir au point de l'empêcher d'aller plus loin.

Sans fixer de règle absolue, il faut admettre que cette garnison sera prélevée par le commandement sur les disponibilités. Si le régiment n'a que deux bataillons en première ligne, avec son troisième en seconde, et si le général de brigade n'a

pas de réserve propre, c'est évidemment sur ce troisième bataillon qu'il conviendra de prélever la garnison, d'ailleurs réduite, de la position enlevée ; car il serait imprudent peut-être d'attendre, pour cette occupation, l'arrivée des réserves de division.

Si le général de brigade s'est réservé plusieurs bataillons, c'est là qu'il puisera les unités d'occupation, afin de laisser aux colonels de la ligne de combat toutes leurs disponibilités pour alimenter l'action.

J'ai constaté avec plaisir qu'on s'efforçait, dans le déplacement de l'artillerie, de pousser, aussi loin que possible, les batteries lourdes, afin de bénéficier de toute la portée des canons. C'est un principe fécond à généraliser, surtout pour les canons longs appelés à agir en contre-batteries, car le défenseur a tout intérêt, au contraire, à retirer son artillerie jusqu'à la limite de son action pour la soustraire aux attaques possibles.

Je n'ai rien à dire de particulier sur le fonctionnement des services : il a été très satisfaisant. Ces exercices sont des plus utiles : ils mettent les chefs de ces services aux prises avec les difficultés des transports (volume et durée) et des itinéraires ; ils leur font voir, sur des cas concrets, quelle ingéniosité on doit parfois déployer pour donner, en temps utile, satisfaction aux demandes.

Retour à Neufchâteau à 18 heures.

Le Président de la République s'est rendu aujourd'hui à Nancy. Il m'avait fait dire de ne pas me déranger ; je n'aurais pas pu le faire, en raison de la manœuvre de la 152^e.

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LE FAUX-SIHL (RÉGION DE L'HIRZENSTEIN)

8 janvier.

La VII^e Armée m'avise d'une attaque allemande qui s'est produite, à la tombée de la nuit, sur nos positions de la rive droite du Faux-Sihl. Elle a bousculé une compagnie et pris pied dans un élément de tranchée dont une contre-attaque l'a empêchée de sortir. Cette Armée va décidément se laisser reprendre par morceaux tout son gain de fin décembre.

C'est aujourd'hui l'enterrement à Moosch, de ce pauvre Serret. Je n'ai pu m'y rendre en raison du travail à fournir, mais je me suis fait représenter par le commandant Charreyre.

J'établis mon rapport n° 253C sur mon inspection du 6, la manœuvre du 7 et les opérations de l'Hartmannswillerkopf.

Je reçois à 14 heures un coup de téléphone de la VII^e Armée qui m'annonce la reprise ce matin de la tranchée perdue cette nuit sur la rive droite du Faux-Sihl ; nous avons fait une vingtaine de prisonniers et pris une mitrailleuse.

Mais, dans la journée, se produisent deux nouvelles attaques allemandes par le nord et le sud de l'Hirzenstein. La première réussit à prendre pied au Collet, la seconde échoue. — Lutte d'artillerie et d'engins de tranchée à l'Altmatt et au Reichackerkopf. — Nous canonons les positions ennemies à l'ouest de Senones (croupe 423). — Bourrasque et chute de neige dans les Vosges.

9 janvier.

Mauvaises nouvelles de la VII^e Armée, qui s'est laissé reprendre hier soir l'Hirzenstein par les Allemands.

Après un bombardement de violence exceptionnelle, l'ennemi a attaqué par le nord de l'Hirzenstein : le 47^e aurait cédé

le premier découvrant ainsi la gauche du 7^e B. C. P., qui aurait été obligé de replier à son tour. Il y aurait une vingtaine d'officiers et un millier d'hommes tués ou blessés.

Voilà, perdu, le dernier morceau, ou presque, de ce que nous avons enlevé à l'ennemi de ce côté. J'y vois le résultat d'une sorte de dépression produite par l'idée qui s'est manifestée, *en haut lieu*, d'en finir le plus tôt possible, avec les opérations de l'Hartmannswillerkopf et de se désintéresser des affaires d'Alsace.

Il s'agit cependant de savoir si tout a été mis en œuvre pour éviter ce dernier échec. C'est ce que je vais m'efforcer de démêler. Quant à reprendre l'action, il n'y faut pas songer pour le moment, sauf en ce qui concerne les réactions d'artillerie, dont on ne me parle pas encore et qui déjà auraient dû avoir lieu.

Notre inaction à ce point de vue est d'autant plus regrettable qu'au cours de la journée, l'artillerie allemande bombarde violemment les communications du sommet, et, d'une façon lente et continue, notre première ligne à l'Hirzenstein, ainsi que les camps en arrière.

10 janvier.

Je vais à 7 h. 30 inspecter les bataillons de recrues de la 1^{re} Armée de la région Gondrecourt, Demange-aux-Eaux. Je les fais manœuvrer de 8 h. 30 à 10 h. 30. Bonne impression. Je réunis tous les instructeurs sur le terrain et je leur donne des conseils et des directives, pour obtenir encore de meilleurs résultats.

Retour à Neufchâteau à 11 h. 30.

A l'Hartmannswillerkopf, l'artillerie ennemie a bombardé violemment nos positions, en particulier, les abords du Sihl, lançant des rafales à peu près continues sur les pentes est du ravin, sur le sommet de l'Hartmannswillerkopf et les régions en arrière.

J'apprends la blessure du lieutenant-colonel Hennequin, commandant la brigade devant l'Hirzenstein. Il avait succédé au lieutenant-colonel Boussat qui avait été tué. Les chefs de

cette brigade n'ont pas de chance. Dans la soirée on me dit que son état est très grave. Je voudrais lui faire obtenir la croix de commandeur ; mais du G. Q. G. on me fait savoir qu'il a trop peu d'ancienneté d'officier. Il est aussi trop jeune de grade pour être promu colonel. Je regrette bien vivement mon impuissance.

R. F. V. — Au cours de la journée, tir de concentration au bois des Chevaliers, qui provoque de larges brèches et des éboulements. Une énergique riposte de l'ennemi est restée sans effet. — Aux Eparges, les Allemands ont fait sauter, vers 16 heures, une mine qui nous a causé quelques dégâts.

BRUITS ET INDICES D'UNE ATTAQUE SUR VERDUN

LA R. F. V. EST RENFORCÉE

(11 janvier 1916.)

11 janvier.

Nuit calme. Visite du commandant Faucher qui vient voir, à la VII^e Armée, où en est l'action prévue par les gaz : je le mets au courant de la situation et des difficultés que j'éprouve à mettre en mouvement l'Armée, dans cette voie de l'emploi des gaz. Il y a une répugnance réelle à s'en servir.

On m'apporte un numéro de la *Gazette des Ardennes*, journal allemand rédigé en français ayant un caractère presque officiel. Ce numéro trouvé sur une route par un G. V. C. a été jeté d'un ballon qui est tombé près d'Is-sur-Till. Il y avait une nacelle pouvant contenir deux personnes. C'est déjà la seconde fois que le fait se produit. J'en rends compte au général en Chef. Je relève dans ce journal que le chiffre des prisonniers français se monterait à 280.000.

La 51^e Division devait quitter, le 15, la R. F. V. pour rallier la R. F. B. Le général en Chef m'accorde l'autorisation de surseoir à son transport, en raison des mouvements de troupe et de matériel signalés en Woëvre chez les Allemands et de la persistance des bruits et des indices relatifs à une attaque sur Verdun. Bien que les déplacements de troupes en question puissent être motivés par les relèves ou les stationnements de grandes unités en seconde ligne, comme cela a lieu chez nous, je vais agir comme si l'attaque devait avoir lieu : je verrai, à ce sujet, le général Herr que j'ai convoqué demain au polygone de Ligny, où je dois inspecter deux de ses bataillons de recrues.

J'apprends que les Allemands ont encore bombardé Wesserling hier. J'envoie au général de Villaret un télégramme chiffré pour l'inviter, comme je l'avais fait verbalement déjà, à établir un plan de représailles sévères.

Difficultés avec le D. A. L. au sujet de l'artillerie à mettre en place pour combattre la pièce à longue portée d'Hampont et fournir les contre-batteries. — Le général Deprez veut absolument y employer le régiment lourd qu'on doit réunir pour l'instruction et il demande un officier supérieur pour commander le groupement, alors que ce commandement revient de droit au commandant de l'A. D. de la 68^e Division. Je vais lui fournir des batteries d'autres armées pour laisser à l'instruction le régiment lourd qui en a grand besoin, et, quant au commandant de l'A. D. 68, je l'invite à demander son remplacement, s'il le juge insuffisant.

A 18 h. 45, on me rend compte que, dans l'après-midi, un aviatik s'est perdu dans le brouillard et est venu atterrir près de Rambervillers ; les deux passagers sont prisonniers.

Brouillard intense dans les Vosges.

12 janvier.

Je pars, à midi 30, pour voir deux bataillons de recrues de la R. F. V. sur le polygone de Ligny. Je les fais manœuvrer de 14 heures à 16 h. 30, en présence du général Herr (rang serré, exercices de combat).

Je ne suis pas content. C'est à peine si l'on peut constater un léger progrès au point de vue de l'énergie et de la correction. Je fais les observations nécessaires et je prescris de changer tous les instructeurs qui seront jugés insuffisants.

Je m'entretiens avec le général Herr des bruits d'attaque allemande en Woëvre sur son front. Il n'y croit pas absolument, mais, suivant mes instructions, il va faire comme si cette attaque devait se réaliser.

Des ordres sont donnés pour effectuer, avec le régiment d'artillerie lourde, un renforcement des secteurs probables d'attaque : les batteries feront leurs réglages et resteront 24 heures en position. Les divisions de seconde ligne reconnaîtront leurs itinéraires et leurs emplacements. Je lui demande de juger si des renforts lui seraient nécessaires.

Je couche à Bar pour être demain de très bonne heure à la manœuvre de la 15^e Division. J'y reçois les comptes rendus.

Vers 17 heures une attaque allemande par les gaz a eu lieu près de Forges. Les mesures de protection avaient été prises en temps opportun et les tirs de barrage ont empêché les Allemands de sortir de leurs tranchées. Une saute de vent a rabattu le nuage gazeux sur les tranchées allemandes. Cette attaque a été accompagnée d'un bombardement violent, auquel nous avons répondu. Grande activité des avions et des drachen.

MANOEUVRE DE LA 15^e DIVISION

(13 janvier 1916.)

13 janvier.

A 8 heures, je suis à Rumont, où je trouve le général Cordonnier, directeur de la manœuvre que va exécuter la Division.

La manœuvre commence. Je me transporte près du signal de Belrain, d'où je vois partir les différentes vagues de la ligne de combat. Je vais aux différents bataillons et aux P. C. J'arrête la manœuvre à 11 heures, critique de 11 h. 30 à 13 h. 30. Le général Roques est arrivé au cours des opérations.

Nombreuses observations. La Division n'est pas encore au point : les cadres surtout manquent d'instruction et surtout d'entrain. Je regrette de ne pouvoir la garder quinze jours de plus, mais elle va relever la Division qui est en forêt d'Apremont.

Je rentre à 16 heures à Neufchâteau, où m'attend beaucoup de travail.

Bourrasques de neige dans les Vosges. Bombardement de nos positions en face de l'Hirzenstein, activité de l'artillerie allemande sur le plateau d'Uffholz et le plateau 425.

J'établis un rapport au sujet des causes du recul à l'Hirzenstein, en me servant des notes ci-après :

Dès le 7, les commandants des 7^e B. C. P. (Lardant) et du 47^e B. C. P. (Noailles) avaient l'impression de l'imminence d'une attaque allemande, par l'évidence du resserrement de réglages nombreux sur leurs tranchées.

Le dispositif des troupes était le suivant : le commandant Lardant disposait de cinq compagnies du 7^e et d'une du 67^e ; cette dernière était intercalée au centre du secteur face à l'est. La compagnie de gauche en liaison avec le 47^e, tenait la région du collet (nord de l'Hirzenstein), mais elle avait dû se couper en deux parties, le collet même étant rendu intenable par le

tir ennemi de la région de Rehlfelsen. — Une compagnie du 7^e était maintenue en arrière de la première ligne, dans les premières tranchées allemandes vers l'est ; le P. C. du commandant Lardant se trouvait auprès d'elle.

Cinq sections de mitrailleuses étaient en première ligne, une avec la compagnie de deuxième ligne.

Dans le lacs de tranchées ennemies à l'ouest et au nord-ouest du collet se trouvaient, avec les éléments du 12^e bataillon, deux sections de mitrailleuses et les pionniers du 47^e au travail pour améliorer les organisations et les relier. En arrière et près de notre ancienne première ligne, des fractions du 12^e occupaient les camps des Dames et Vardar ; deux compagnies du 28^e étaient aux camps Collardelle et Schœffer.

Des observations latérales (du 47^e B. C. P. et du 213^e) avaient fait connaître au commandant Lardant que des colonnes allemandes « par un » se dirigeaient vers le collet, à proximité duquel elles paraissaient se rassembler, en deçà de la limite habituelle de nos tirs de barrage.

En raison de la difficulté des communications (le téléphone étant coupé), l'artillerie n'avait pu être avertie qu'assez tard de cette disposition de l'ennemi ; elle n'a donc probablement pas eu grande action au moment du déclenchement de l'attaque allemande. Toutefois, une section de mitrailleuses, placée au nord du collet et que le bombardement ennemi n'avait pas écrasée comme les autres, a pu tirer jusqu'à 20 mètres sur les formations compactes de la colonne d'assaut des Allemands, et leur a fait subir de grosses pertes avant que leur masse ait pénétré dans nos lignes.

Si l'on reprend la série des événements qui se sont déroulés dans la région de Rehlfelsen et de l'Iirzenstein, on est frappé du défaut de préparation initial en vue de l'opération offensive.

1^o Nos compagnies de première ligne et leurs mitrailleuses ont été écrasées sur place par le bombardement faute d'abris. Les premiers matériaux pour la construction de ces abris ne sont, en effet, arrivés sur la première ligne que peu avant l'attaque ennemie du 8. Est-ce à dire que l'approvisionnement de ce matériel n'avait pas été prévu ? Il n'en est rien. Je m'étais en effet assuré, avant les opérations, auprès de la VII^e Armée et de la 66^e Division, que ce matériel était réuni

en grande quantité au camp Duvernet et en plusieurs autres points. Mais le personnel pour le transport a été calculé de façon infiniment trop restreinte et les boyaux, pour assurer ce transport malgré le bombardement, étaient en nombre insuffisant. C'est pourquoi les abris n'ont pu être établis en temps utile.

2° Aussitôt nos premiers prisonniers interrogés, les Allemands ont bombardé nos camps de la montagne, *inconnus* jusqu'alors. Les abris y étant très insuffisants, nous avons subi des pertes dans des unités non engagées, sans parler de la tension nerveuse qu'elles ont eu à supporter.

3° Enfin, les communications téléphoniques enterrées étaient en très petit nombre. De ce fait, l'artillerie n'a été au courant des péripéties de la lutte qu'avec un fort retard et n'a pu aider l'infanterie « au plus près ».

En résumé, les principales causes de notre recul dans la région de l'Iirzenstein paraissent être les suivantes :

a) La violence du bombardement ennemi, résultant de la concentration sur un front étroit d'un feu de pièces de tous calibres, de violence telle que les obus arrivaient à la cadence de plus d'un à la seconde.

L'absence d'abris a conduit à un écrasement sur place, notamment dans le voisinage du collet et dans les tranchées en arrière, tranchées d'où les unités dissociées n'ont pu passer à la contre-attaque.

b) La non-réalisation sur notre première ligne de dispositions défensives, qui eussent permis de ne l'occuper que faiblement, tout en lui faisant fournir une première résistance au moment de l'attaque, surtout au moyen de mitrailleuses bien abritées et bien flanquantes.

En arrière de cette couverture, puissante en feux mais légère en infanterie, j'aurais vu volontiers la ligne de résistance principale appuyée, à partir du collet, à une ligne de tranchées allemandes retournées, englobant le rocher de l'Iirzenstein, dont nous tenions à nous assurer la possession.

c) Le défaut de préparation initiale qui, entre autres inconvénients, n'a pas permis l'organisation des lignes en fonction de l'idée indiquée ci-dessus.

14 janvier.

La journée s'écoule sans incident notable.

J'établis un rapport sur la manœuvre du 13 et l'inspection des bataillons de recrues de la 1^{re} Armée et de la R. F. V.

Je me contente, dans ce compte rendu, de noter les principales observations que j'ai dû faire à la critique.

Les deux brigades sont accolées ; celle de droite n'a qu'un régiment sur le front, le second étant en réserve de division. De plus, chacun des régiments de première ligne est provisoirement réduit d'un bataillon à la disposition du général de brigade.

C'est le général de Division qui prescrit ces dispositions dans son ordre. Bien plus, il indique la formation de chacun des bataillons de première ligne : ils doivent former deux vagues.

Je retrouve ici cette tendance abusive de certains chefs à se substituer à leurs subordonnés. Je l'ai vivement critiquée.

Dans l'exécution, ces dispositions défectueuses ont eu pour effet de paralyser l'action de la ligne de combat. Examinons, par exemple, le régiment de droite que j'ai suivi de plus près : le colonel n'ayant que deux bataillons à sa disposition, et obligé d'en faire deux vagues, n'emploie que sa première vague pour l'attaque. Il enlève, avec cet élément, la première position et atteint même la crête du signal de Belrain. Il maintient sa seconde vague au sud de la route.

Quant à la troisième vague, qui doit être fournie par la réserve de la brigade, elle est mise en mouvement assez tard, et le brigadier s'en sert tout d'abord pour former la garnison des premiers ouvrages enlevés. Pendant ce temps, la réserve de la Division est maintenue beaucoup trop en arrière.

Il y a dans cette conception une méconnaissance de ce que doit être la composition d'une ligne de combat. Si chacun des chefs en retient, pour ainsi dire, un morceau, c'est lui couper les jarrets. On ne peut mieux comparer sa situation qu'à celle d'un individu lancé en avant mais qu'on retiendrait par les pans de son habit.

La ligne de combat est un ensemble articulé en plusieurs vagues appelées à se fondre, le plus tard possible c'est entendu, mais qui doivent se soutenir et se pousser (1). De plus, deux vagues seront généralement insuffisantes pour un effort vigoureux.

Comme conclusion : le général de Division a eu tort de préciser la composition de la ligne de combat, et le colonel, se sachant réduit à deux bataillons, aurait dû se donner la faculté de soutenir au besoin ses deux premières vagues par une troisième sans tabler sur la réserve de la brigade.

Quant à l'occupation de la position enlevée, je n'ai critiqué la mesure prise par le général de brigade que parce que sa réserve était, en somme, la troisième vague de la ligne de combat, c'est-à-dire un élément probablement nécessaire pour pousser cette ligne jusqu'au contact de la seconde position ennemie. Si la ligne de combat avait été suffisamment alimentée, le général de brigade aurait pu, sans inconvénient, occuper momentanément avec ses disponibilités la position enlevée ; mais ce n'était pas le cas.

J'ai relevé des fautes de direction, d'où il est résulté des vides dans la ligne de combat et des doubléments sur d'autres points. L'attaque n'est pas non plus partie avec assez d'ensemble sur tout le front.

J'ai vu, arrêté sur le signal de Belrain, un bataillon qui avait été dépassé par le bataillon voisin à sa gauche et qui laissait l'aile droite de cette unité exposée aux contre-attaques, sans songer à se relier en avançant, par exemple, son aile gauche en crochet offensif. On néglige, en outre, d'exécuter les feux nécessités par la situation.

Je retrouve, dans toutes ces fautes de détail, le manque d'initiative et d'entrain, mais surtout d'instruction des cadres inférieurs.

Bref, la Division n'est pas complètement au point : je ne

(1) On peut comparer, au point de vue de leur constitution, la ligne de combat et la position fortifiée : l'une et l'autre se composent de plusieurs éléments formant un seul et même ensemble. Dans l'offensive, la ligne de combat attaque avec ses vagues successives, qui se soutiennent et se poussent, comme, dans la défensive, la position fortifiée résiste avec ses lignes successives de tranchées qui s'appuient mutuellement.

lui ai pas caché mon sentiment, tout en reconnaissant les progrès qu'elle a réalisés. Il lui aurait fallu quinze jours encore de manœuvre ; or, elle va relever la Division sur le front. Je la reprendrai dans un mois, quand elle sera de nouveau retirée.

Au point de vue des liaisons, il a fallu faire abstraction, en raison du mauvais temps, des avions et du ballon, et, quant aux lanternes et aux projecteurs, leur emploi a été assez limité, parce que la Division n'a pas encore reçu toute sa dotation. J'ai pu constater cependant que les équipes étaient en général bien instruites.

Je n'ai pas été très satisfait des liaisons de l'artillerie proprement dite et de la liaison entre l'artillerie et l'infanterie.

Les batteries ont conservé leurs observateurs très en arrière (encore n'avaient-elles pas chacune le leur) et se sont trouvées privées de vues, au fur et à mesure des progrès de la ligne de combat. J'ai rappelé que, si les observateurs ne sont pas forcément au début sur la première ligne, il faut avoir étudié d'avance le terrain et ne pas hésiter à pousser de bonne heure de nouveaux observateurs jusqu'à la ligne de combat, si c'est nécessaire pour voir et pouvoir régler.

Chaque groupe avait bien un officier de liaison auprès du colonel dont il appuyait l'attaque, mais c'est l'artillerie qui a le plus souvent fourni le fil téléphonique de liaison.

La question des téléphones s'est posée comme d'habitude : on ne connaît pas encore bien l'Instruction du G. Q. G. du 4 décembre.

J'ai dû rappeler que l'artillerie n'est tenue à assurer que ses propres liaisons, et qu'il appartenait à l'infanterie d'établir le fil téléphonique reliant l'officier d'artillerie de liaison avec son commandant de groupe. J'ai recommandé, en outre, de doubler ce fil par une liaison optique.

Je rappellerai à ce sujet, au G. Q. G., que les ressources en projecteurs des corps de troupe et Etats-Majors sont des plus réduites, et qu'il y aurait grand intérêt à les doubler.

15 janvier.

Nuit à peu près calme.

Je reçois la visite des officiers spécialistes des gaz, un chef d'escadron d'artillerie et un lieutenant de vaisseau.

Ils reviennent de la VII^e Armée. A la suite d'un nouvel examen de la situation, on a été obligé de modifier le front sur lequel on avait d'abord préparé l'attaque par les gaz : le dispositif a été déplacé vers le sud et établi en face d'Uffholz et de la cote 425, pour éviter les remous à craindre dans l'ancienne position. On sera prêt à partir du 21. Ce sera d'ailleurs la première expérience française de ce genre d'attaque.

J'établis un rapport pour demander au général en Chef la création d'une D. E. S. à la R. F. V., en rattachant la 29^e Division à la région.

Visite du général de Villaret qui vient s'entendre avec moi au sujet de questions diverses : service des agents de liaison, représailles dans la vallée de la Thur, canon à longue portée pour atteindre la gare de Mulhouse, etc.

Je reçois l'ordre de faire une enquête sur la manière de commander du lieutenant-colonel H., commandant le 233^e (51^e Division). J'irai, mardi prochain, m'acquitter sur place de cette mission.

J'appelle encore aujourd'hui l'attention du général en Chef sur la situation du front nord de la R. F. V., dont le secteur compris entre Maucourt et Hennemont n'est tenu, sur une longueur de 20 kilomètres que par deux brigades territoriales, les 211^e et 212^e.

MANOEUVRE DE LA 74^e DIVISION

(16 janvier 1916.)

16 janvier.

Je pars à 7 h. 30 pour assister, au camp de Saffais-Belchamp, à la manœuvre de la 74^e : elle a lieu au sud-ouest d'Haussonville de 9 heures à 14 heures. Je rentre à Neufchâteau à 16 heures et j'établis mon rapport.

Je ne mentionne dans ce compte rendu que mes observations principales qui sont les suivantes :

L'infanterie de cette Division aurait besoin de manœuvrer. On sent partout la bonne volonté et le désir de bien faire, mais les cadres manquent d'instruction. J'aurais voulu aussi leur trouver plus d'initiative et d'entrain.

Dans l'attaque, les directions se perdent parfois ou dévient ; les tirailleurs se resserrent instinctivement, créant ici des vides, là une exagération de densité. Les vagues sont tenues à des distances très variables, souvent trop grandes. Elles se sont trouvées, sur certains points, hors d'état de se soutenir et de se pousser en temps utile.

Cette simple constatation m'a permis de voir que les cadres supérieurs n'avaient pas une idée bien juste de ce que doit être la ligne de combat, ni de la solidarité qui unit ses différentes vagues. J'ai donc donné à la critique, sur cette question, les développements qui figurent déjà si souvent dans ces notes.

Les postes de commandement se tiennent en général trop éloignés de la ligne. J'ai vu, par exemple, un colonel établi à plus de 1.500 mètres de sa ligne de combat, avec deux compagnies réservées, alors qu'il existait en avant de lui et parallèlement au front, deux vallonnements des plus favorables. J'ai rappelé que la nécessité de diriger et de commander devait primer toute autre considération et que, de plus, il fallait s'efforcer de voir.

On a pu utiliser, pour les liaisons, un ballon et des avions. Ces derniers ont volé très bas et se sont avancés jusqu'au dessus de la ligne de combat. Je n'ai pas eu de peine à montrer tout ce qu'il y avait de ridicule dans cette manière d'opérer.

Les liaisons téléphoniques et par signalisation ont généralement bien fonctionné ; mais il y avait peu de lanternes et de projecteurs, la 74^e Division n'ayant pas encore sa dotation.

Dans le déplacement des postes de commandement, il s'est produit souvent des lacunes de communication, parce que certains chefs n'ont pas pris soin d'établir d'avance la liaison au nouveau poste. J'ai donné les indications nécessaires à ce sujet.

Ma critique la plus sérieuse a eu trait aux liaisons de l'artillerie et à celle de l'infanterie avec l'artillerie.

J'ai pu me rendre compte de l'influence néfaste de la période actuelle de *stagnation* sur le front. Elle crée une mentalité particulière chez les artilleurs, en leur faisant perdre de vue les nécessités de la guerre de mouvement.

Parce qu'ils disposent actuellement d'observatoires bien organisés, pouvant opérer pour plusieurs batteries, ils comptent généraliser ce système et l'employer au cours de la progression des attaques. Je m'explique :

Au début de la manœuvre, l'artillerie disposait de trois observatoires pour quatre groupes de 75 et deux de 155. C'était admissible à la rigueur, puisqu'on parlait d'une position organisée, étant entendu cependant que chaque groupe avait son observateur propre.

Mais il est arrivé un moment où la ligne de combat ayant enlevé la première position ennemie, les observatoires ont été privés de vues. C'est seulement alors qu'on s'est avisé de rechercher près du mamelon assez dominant un nouvel observatoire.

J'ai trouvé là, en effet, un officier d'artillerie, commandant de batterie qui, ayant laissé son unité à sa première position, avait la prétention de *commander à distance sa batterie et de servir d'observateur pour les deux autres batteries du*

groupe. Notons qu'à ce moment il se trouvait à plus de mille mètres en arrière de la ligne de combat et qu'il n'avait aucune vue sur l'ennemi.

J'ai rappelé à l'artillerie qu'elle doit, dès le départ de l'attaque, songer au moment où ses observateurs n'auront plus de vues : *chaque* batterie détache donc sur la ligne de combat un observateur (sous-officier le plus souvent), avec lequel elle se relie par le téléphone et par l'optique, si possible, et qui se trouvera ainsi en mesure de régler le tir, dès que les observatoires ne verront plus.

Mais il y a plus : je me suis aperçu, avec un certain étonnement qu'artilleurs et fantassins confondaient agent de liaison et observateur. Il m'a fallu expliquer que l'officier d'artillerie détaché, par exemple, par le groupe auprès du colonel commandant le régiment, dont il appuie l'attaque, est destiné à être mis au courant de la situation et des besoins de l'infanterie. Il est, par conséquent, chargé de demander le secours de l'artillerie à son commandant de Groupe. Mais il ne peut, en aucune façon, s'occuper de réglage, puisque souvent, il ne verra pas le terrain des attaques. L'officier de liaison est donc indépendant des observateurs, dont le rôle est celui que j'ai indiqué plus haut. Il y a l'officier de liaison par *groupe* et l'observateur par *batterie*.

Enfin, personne ne savait que l'infanterie avait le devoir de fournir la liaison téléphonique du premier, chaque batterie assurant au contraire, par ses propres moyens celle de son observateur.

J'espère avoir été assez clair pour qu'il n'y ait plus d'équivoque sur cette question.

Je parle ensuite dans mon rapport de l'artillerie de 100 T. R.

Une large concentration de feux, exécutée le 5 janvier sur le front de la 1^{re} Armée, a donné lieu, en ce qui concerne l'emploi du 100 T. R. à la remarque suivante :

Sur 60 coups tirés dans de bonnes conditions de visibilité, aucun n'a été observé.

Conclusions : ou les obus n'ont pas éclaté, ou leur faible capacité en explosif ne rend leur chute observable que sur un terrain parfaitement sec.

Si l'on veut tirer de ce matériel le rendement qu'on est en droit d'en espérer, il semble qu'il convienne d'en améliorer les munitions.

Une batterie de ce calibre a été mise à la disposition du D. A. L. pour le groupement d'artillerie constitué en face d'Hampont. Il sera donc possible de vérifier les constatations ci-dessus.

17 janvier.

Nuit calme. Je reçois, par chiffré, l'avis que la R. F. V. va être rattachée au G. A. C. et le général en Chef me convoque, à ce sujet, à Chantilly pour mercredi matin.

Je vais donc aller coucher à Bar pour faire de bonne heure, demain mardi, mon enquête au sujet du lieutenant-colonel H... commandant le 233^e, et je prendrai le train de 17 h. 1/4 à Bar.

Evénements de la journée, tir de destruction de notre artillerie à la Croix-des-Carmes et tir de concentration sur la gare de Conflans, d'où sort bientôt une épaisse fumée et d'où partent une vingtaine de trains.

18 janvier.

Départ de Bar à 6 h. 45. Je trouve, à Nixeville à 8 heures, les généraux Herr, Rouvier, le colonel commandant la 101^e brigade, et le lieutenant-colonel H... J'interroge ce dernier officier supérieur et je visite les cantonnements de son régiment. Je vois le régiment sous les armes et je le fais défilé. Mon impression est favorable au chef de corps. C'est ce que j'expose dans un rapport que j'établis dans l'après-midi à Dugny (Q. G. de la R. F. V.).

Je prends à Bar le train de 17 h. 15 pour Paris où j'arrive à 20 heures.

CONFÉRENCE A CHIANTILLY AVEC LE GÉNÉRAL EN CHEF

(19 janvier 1916.)

19 janvier.

Départ à 8 heures pour Chantilly. Je suis reçu à 9 heures par le général en Chef. Accueil très affectueux comme toujours. Il me demande, comme un service personnel, de lui donner mon chef d'Etat-Major pour en faire un aide-major général, en invoquant l'intérêt supérieur : je ne puis que m'incliner ; je prendrai avec moi, comme chef d'Etat-Major le colonel Mollandin.

Je lui parle du rattachement de la R. F. V. au G. A. C. Il m'explique les raisons de la mesure, qui n'a rien de personnel, il s'empresse de me l'assurer. Ce rattachement est motivé d'abord par ce fait, que stratégiquement, la R. F. V. appartient plutôt au Groupe du centre, la partie importante de son front étant orientée, comme lui, vers le nord ; — mais de plus, la R. F. V., sera mieux ravitaillée par le Groupe du centre que par le Groupe de l'est qui ne dispose, à cet effet, comme terminus, que du chemin de fer meusien à voie d'un mètre. C'est en effet la situation défectueuse que j'ai signalée il y a quelque temps et à laquelle on n'a pas trouvé d'autre remède efficace que le rattachement au G. A. C.

J'admets toutes ces raisons ; mais je lui fais remarquer que le moment est peut-être mal choisi pour ce passage d'un Groupe à l'autre. En effet, certains indices viennent donner une sérieuse consistance aux bruits dont j'ai fait part à plusieurs reprises au G. Q. G., de la possibilité d'une attaque allemande sur Verdun.

Ce sont, par exemple, les déclarations de prisonniers et de déserteurs, le recul d'un certain nombre de quartiers généraux et d'états-majors, la destruction systématique des clochers pouvant servir de points de repère, enfin les travaux révélés par les restitutions photographiques, travaux parais-

sant plus particulièrement importants en forêt de Spincourt et vers le bois de Consenvoye.

J'ajoute qu'en prévision de l'attaque allemande, j'ai fait prendre toutes les mesures de précaution possibles avec les ressources dont je dispose : les tirs de barrage ont été renforcés, les réglages refaits en tenant compte de la suppression des clochers ; le 102^e régiment d'A. L. a été orienté vers le nord-est de Verdun pour construire des emplacements supplémentaires de batterie. Ses éléments ont été mis en place et ont exécuté des tirs pour l'établissement de carnets, puis retirés du front.

Le général Herr avait demandé de faire remonter vers le nord une Division au moins du 7^e Corps. Il y renonce maintenant jugeant que l'infanterie serait rapidement amenée le cas échéant ; mais il a l'intention de rapprocher l'A. C. du 7^e Corps, de manière à lui faire connaître ses emplacements et exécuter ses tirs de réglage. En outre, j'ai recommandé de mener activement les reconnaissances d'État-Major du 7^e Corps dans les secteurs probables d'action, de manière à être prêt à toute éventualité.

Dans de telles conditions, je lui demande de conserver le commandement jusqu'après l'attaque attendue.

Il me répond que, tout en rendant hommage aux sentiments qui inspirent mon désir, il n'est plus possible de retarder l'exécution d'une mesure, pour laquelle toutes les instructions ont déjà été données. Tout ce qu'il peut faire, est de reporter à la fin du mois le passage en question.

Nous nous entretenons de la situation générale :

.....

Nous parlons ensuite de la Russie. La brigade qu'on nous envoie à titre d'essai, est en route déjà, mais par la Sibérie et le canal de Suez ou le Cap ; elle n'arrivera donc qu'en avril.

Le général Joffre se montre très satisfait du concours de l'Armée anglaise : le général Douglas Haig qui a des instructions assez restrictives, est décidé à ne pas s'y conformer à la lettre. Il a des réserves sérieuses d'hommes et de munitions : il peut donc attaquer et s'est engagé à le faire avec une certaine envergure.

Quant à nous, nous sommes obligés de viser momentanément à l'économie : nous ne ferons quelque chose de sérieux qu'en été prochain de concert avec tous nos alliés.

Le général en Chef me demande de venir le voir plus souvent que par le passé.

Je décline une invitation à déjeuner, malgré la présence de M. de Fréycinet, pour passer quelques heures en famille à Paris où je rentre à midi et demi.

20 janvier.

Je prends à Paris le train de 8 heures et j'arrive à Neufchâteau à 14 heures.

Je reçois avis de la formation du 30^e Corps (72^e et 132^e Divisions) avec le général Chrétien comme chef. La 3^e Division est aux ordres du général de Bourgon nommé à titre temporaire. Le général Coutanceau est mis en permission jusqu'à la fin de janvier.

21 janvier.

En prévision de l'ouverture du feu sur Belfort par une pièce à longue portée supposée dans la région de Flaxlanden, je me suis préoccupé d'organiser dès maintenant, le système nécessaire de *contre-attaque*, de façon à ne pas être pris au dépourvu par l'action possible du canon ennemi. Il convenait, à cet effet, de dégager les grandes lignes de l'organisation à réaliser, organisation qui devra comporter :

- 1° La riposte sur la pièce même ;
- 2° Les représailles à exercer ;
- 3° L'action de contrebatteries sur les batteries allemandes de protection ;
- 4° L'inclusion du système ainsi organisé dans le plan d'emploi d'ensemble de l'A. L. G. P. que j'ai déjà adressé au général en Chef par lettre du 16 novembre 1915.

1° *La riposte*. — Une riposte immédiate est d'ores et déjà assurée par :

a) Deux pièces de 155 L. installées dans le bois de Carspach et dont j'ai fait hâter l'aménagement complet.

b) Une pièce de 16 centimètres de marine installée depuis longtemps déjà dans le même bois.

c) Un complément de riposte à l'aide de moyens plus puissants peut être assuré par l'emploi du matériel de 240 (échantignolles) qui, tout d'abord, devait être placé dans cette même forêt de Carspach. Après examen, il a été reconnu qu'il serait excessif d'exposer un matériel aussi précieux, en l'installant ainsi dans un saillant de la ligne, en butte à un tir concentrique de pièces de tous calibres. Il semble qu'il sera possible, à la suite des reconnaissances qui vont être effectuées incessamment, de prévoir les emplacements nécessaires d'une part dans un des ravins au sud de Ballersdorf, d'autre part dans la région de Falckwiller.

On pourrait ainsi utiliser soit une, soit deux pièces de 240, qui seraient en mesure de collaborer à la destruction de la pièce ennemie, concurremment avec les trois pièces déjà installées au bois de Carspach.

2° *Les représailles.* — Elles peuvent être, dès maintenant, assurées par la pièce de 16 centimètres du bois de Carspach, prenant d'enfilade la gare sud-est de Mulhouse et les casernes situées au nord-est de la ville (le tout isolé de l'agglomération urbaine).

Elles seraient complétées éventuellement par l'action de la pièce de 240 de Falckwiller prenant comme objectif les usines de Dornach et de Lutterbach (produits chimiques et gaz asphyxiants).

Au cas où les disponibilités en pièces de 240 le permettraient, deux autres pièces pourraient être installées (conformément aux résultats de reconnaissance de l'A. L. G. P.) : l'une dans l'Eichwald (nord de Guewenheim), — l'autre dans le ravin au nord de Thann. Objectif supplémentaire : usines d'Illzach.

3° *Les contrebatteries.* — Le général commandant l'artillerie de la VII^e Armée étudie, dès à présent, l'utilisation du travail déjà effectué dans la région intéressée pour l'aménagement offensif du terrain.

Dès qu'il aura arrêté son choix sur les emplacements à utiliser, des ordres seront donnés pour hâter et compléter l'aménagement de ces emplacements.

J'ai donné également des indications pour l'organisation d'un P. C. spécial correspondant au groupement d'ensemble (momentané) dont je viens de noter les bases. Le lieutenant-colonel Boillet me paraît tout désigné pour prendre le commandement de ce groupement, si, comme je l'espère, sa tâche est terminée du côté d'Hampont.

A la liaison des armées de ce matin, je signale de nouveau le mode d'emploi de la mitrailleuse par les Allemands. En Argonne après avoir pris une tranchée, ils y ont amené des mitrailleuses et se sont mis à tirer *sans but*, droit devant eux, pour impressionner les contre-attaques. — Dans le nord, lors de l'attaque anglaise par les gaz, les mitrailleuses allemandes ont tiré pendant l'émission pour empêcher la sortie des tranchées. — A l'Hirzenstein lors de la dernière attaque allemande, le bombardement a été arrêté, à trois reprises différentes, et remplacé par un tir de mitrailleuses, dans le but probable de faire croire au déclenchement de l'attaque d'infanterie et de faire garnir les tranchées.

Je recommande aussi de faire régler nos tirs de barrage sur nos propres tranchées partout où on peut supposer possible une attaque allemande.

La 76^e Division vient d'être relevée par la 64^e. Son programme d'instruction comporte, pour commencer, une *tranche* de travaux à effectuer en bloc sur les deuxième et troisième positions du secteur du 31^e Corps. Cette tranche de travaux se termine ce soir.

La 76^e Division exécutera ensuite une série d'exercices de cadres et de manœuvres d'ensemble, au cours desquels je me propose de la voir.

La relève de la 16^e Division par la 15^e est en cours et s'effectue sans incident. Elle sera terminée le 25.

J'attends les propositions du général Roques au sujet de son emploi pendant la période de stationnement en seconde ligne.

D'une façon générale, le programme comportera une ou deux tranches de travaux et un séjour de deux à trois semaines au camp de Belrain.

Les travaux auront lieu, pour le 8^e Corps comme pour le 31^e, sur les deuxième et troisième positions. Il importe, en effet, avant de faire les têtes de pont de la Meuse, d'achever et de remettre en état ces organisations, qui ont beaucoup souffert des mauvais temps du début de l'hiver. J'ai donc admis en principe cette dérogation aux règles posées pour l'emploi des grandes unités réservées.

Mais, en revanche, je tiens essentiellement à ce que cette Division se rende au camp de Belrain.

D. A. L. — J'ai sous les yeux un croquis des positions allemandes dans la région du bois Zeppelin, où l'on signalait depuis quelque temps des travaux importants. Or ces travaux sont plutôt défensifs : ils comprennent en effet des tranchées de seconde ligne, des boyaux de communication et des postes d'écoute poussés vers la crête.

Il n'y a là rien qui doive nous préoccuper spécialement.

Je vais aujourd'hui faire part au général en Chef, mais avec toutes les réserves qu'il mérite, d'un renseignement fourni par l'un des officiers aviateurs faits prisonniers hier à Ogeviller après leur atterrissage forcé à l'in : on disait dans son escadrille que la pièce d'Hamont était actuellement hors d'état de servir, sans préciser si cet accident était le fait de l'usure ou d'un coup heureux de notre artillerie.

Quoiqu'il en soit, nos mesures de surveillance et nos préparatifs de riposte ne se relâchent pas. Une de nos pièces de 240 a été mise hors de service au cours du bombardement violent qu'elle a subi : elle sera remplacée dans deux jours par une pièce de même calibre, qui était en batterie au bois des Railleux en vue de tirer éventuellement sur Avricourt.

VII^e Armée. — Au sujet d'un bombardement possible de Belfort par pièces de gros calibre, je reçois le résultat des reconnaissances effectuées dans la région de Flaxlanden et environs.

L'impression des observateurs est qu'il existe un fouillis de travaux.

La région d'Heimsbrunn (point moyen à 32 kilomètres de

Belfort) paraît ne contenir que des tronçons de voie nécessaires au service normal des batteries avoisinantes.

La région de Waldighoffen a son point moyen à 38 kilomètres de Belfort et paraît par suite devoir être écartée.

Le centre qui retient en ce moment le plus l'attention est celui de Tagolsheim distant de Belfort de 33 kilomètres.

Rien de bien particulier ne s'est encore révélé vers Flaxlanden. Par contre, une bifurcation s'est branchée sur la déviation déjà connue au sud d'Illfurt ; mais les dernières photographies (19 janvier midi) n'y révèlent aucun aménagement spécial.

Les recherches (aviation, 2^e bureau, S. R. de Belfort) sont centralisées au Canevas de tir de la VII^e Armée. Elles sont poussées avec activité (une seule journée a permis vingt-quatre sorties d'avions).

Je pars dans la journée pour Epinal, afin d'être à pied d'œuvre pour la manœuvre de demain.

MANOEUVRE DE LA 154^e DIVISION

(22 janvier 1916.)

22 janvier.

Départ à 7 heures pour le camp d'Arches. Je trouve à Aneumenil les généraux de Villaret, Rabier et Baret. Nous nous portons sur la hauteur et la manœuvre de la 154^e Division s'exécute de 8 heures à 12 h. 30.

Critique jusqu'à 14 h. 30.

Je note ci-après mes observations principales :

La brume et les nuages bas n'ont pas permis l'emploi des avions et du ballon, on n'a donc fait usage, pour les liaisons, que du téléphone, des coureurs et de l'optique ; encore ce dernier moyen n'a-t-il presque pas trouvé son emploi sur le front, en raison du peu de stabilité de la ligne de combat.

Au contraire, la liaison entre la 154^e Division et la Division supposée à sa droite (rive droite de la Moselle) a été assurée en permanence au moyen de projecteurs. C'est le seul mode pratique pour les liaisons latérales à longue portée.

J'ai pu faire ressortir sur des cas concrets quelques principes essentiels et qui sont les suivants :

1^o *Articulation de la ligne de combat en plusieurs vagues destinées à se soutenir et à se pousser.* — D'une façon générale, il y a une tendance à la 154^e Division à exagérer la profondeur des formations. La traversée d'un plateau nu impliquait évidemment des formations diluées et un certain échelonnement pour éviter les pertes ; mais, au moment de l'engagement, les deux premières vagues étaient à trop grande distance l'une de l'autre et, quant à la troisième, elle se trouvait tellement loin qu'elle était indépendante des deux premières et hors d'état d'intervenir en temps utile.

Si l'on doit éviter, le plus longtemps possible, la fusion de ces différents éléments, il faut aussi les tenir en un assemblage articulé qui assure un appui mutuel : il y a une juste mesure à garder, en tenant compte du terrain, et l'habileté à ce sujet ne peut venir qu'à force de manœuvres. C'est surtout l'affaire des chefs de vague qui doivent se tenir en liaison à la vue avec l'élément précédent et serrer plus ou moins suivant la situation.

Autre observation intéressant la brigade de gauche, qui débouchait du bois de la Houchelière et du plateau au sud-ouest. Deux vagues (et c'était peu) avaient suffi pour passer le ruisseau des Nauves et escalader le talus boisé dont elles avaient occupé la lisière nord-ouest. Derrière elles, les autres éléments avaient tardé à sortir du bois et s'étaient avancés avec des précautions exagérées et des temps d'arrêt inutiles. Il était clair que le mieux à faire était d'aller au plus vite se coller au pied des pentes, où l'on se trouverait définitivement à l'abri des tirs de barrage.

Comme faute de détail, j'ai relevé la minceur excessive de certaines parties de la ligne de combat et l'envoi sur d'autres points d'éclaireurs en tirailleurs qui paralysaient la ligne.

J'ai recommandé l'emploi de ces éclaireurs en patrouilles plus groupées et rejetées de préférence aux ailes.

2° *Placement des réserves en situation d'intervenir à temps utile.* — Les réserves de brigade étaient encore à un kilomètre de la ligne de combat, lors de l'assaut de la première position (ruisseau des Nauves), le régiment de réserve de la Division se trouvait alors lui-même sur la hauteur à l'est de la Niche.

C'est exagéré : on devait s'attendre à avoir besoin des réserves de brigade pour enlever la première position. Il était donc prudent de réduire les distances au fur et à mesure des progrès. L'opération était délicate surtout pour la brigade de droite (traversée d'un plateau nu). Quant à la réserve de la Division, elle aurait pu être poussée de bonne heure dans la vallée de la Niche et si, comme l'a fait remarquer le général Rabier, cette vallée pouvait être enfilée à grande distance par des feux d'artillerie venant de la rive droite de la Moselle, on aurait maintenu le régiment à la lisière des bois.

Pour résumer ces observations en un principe facile à se rappeler, j'ai fait remarquer qu'il y avait toujours intérêt à avoir ses réserves sous la main et aussi rapprochées que possible de la ligne de combat. On ne les tient éloignées que pour les soustraire à des pertes inutiles pendant la période de stationnement. Mais la présence de vallées profondes et parallèles au front donne des facilités dont il faut savoir profiter.

3° *Emploi offensif des réserves :*

J'ai eu l'occasion de recommander l'emploi offensif des réserves.

Avant tout engagement, le chef doit étudier son action et prévoir, dès qu'il le peut, la partie de son objectif sur laquelle il espère obtenir la décision. C'est donc en face de ce point qu'il placera de préférence sa réserve. Cette disposition vaudra toujours mieux que de mettre cette réserve en un point central avec l'idée d'envoyer de là des renforts sur les points faibles. C'est l'emploi *défensif* des réserves, la dépense en détail qui n'amène que la médiocrité des résultats.

Renforcer massivement les fronts forts vaudra toujours mieux et c'est pourquoi je recommande l'idée préconçue quand elle est possible.

Le colonel Barthélemy, commandant la 308^e brigade, celle de droite, a fait un emploi intéressant de sa réserve, je tiens à le signaler.

Au début, il a tenu son bataillon réservé collé contre le talus au nord d'Aneuménil, derrière sa gauche, parce qu'il n'était pas sûr de sa liaison avec la brigade de gauche. Mais, lorsque cette liaison a été assurée, il a porté sa réserve derrière la droite au sud d'Arches, avec l'idée de foncer sur le mamelon à l'ouest de ce village, en flanquant son attaque de feux de mitrailleuses qui enfilèrent les deux vallées. J'ai approuvé cet emploi *offensif* de la réserve, tout en regrettant que le bataillon ait été porté un peu tardivement à sa place.

4° *Emploi et liaison de l'artillerie :*

J'ai été satisfait, d'une façon générale, de l'emploi et des liaisons de l'artillerie. Certes, le morcellement par batterie du groupe de 75 n'est pas recommandable. Mais il s'agissait du groupe avancé dans la marche d'approche, dont on s'était servi pour aller au plus pressé.

Dans tous les cas, le morcellement des groupes a posé le problème le plus difficile des liaisons, notamment celui des liaisons obliques, puisque la batterie rouge, par exemple, prenait d'enfilade une partie de la vallée sur le front de la brigade voisine.

La solution a été convenable : je me suis assuré que l'observateur était bien placé et relié par le téléphone et le projecteur.

Les commandants de groupe se sont tenus d'abord auprès des généraux de brigade dont ils appuyaient l'attaque, puis, au cours de la progression, ils ont détaché un officier de liaison auprès de chaque colonel intéressé. Ces officiers de liaison étaient indépendants des observateurs de chaque batterie.

En résumé, la manœuvre a été plutôt satisfaisante et le général Rabier, que je connaissais d'ailleurs pour l'énergie de son action en Argonne, m'a fait la meilleure impression par son coup d'œil, sa conscience et son bon sens.

Je vais du camp d'Arches au terrain de manœuvre de la Vierge près d'Epinal, où je vois quatre compagnies de chas-

seurs de recrues de la VII^e Armée. Je les inspecte au point de vue de l'instruction de détail et de la manœuvre de combat. Impression médiocre. Manque de conscience et d'énergie de la part des instructeurs : il faudra du progrès ; j'en indique les moyens. Je quitte le terrain à la nuit close et je rentre à Neufchâteau, où j'arrive à 20 heures.

23 janvier.

La nuit est à peu près calme.

Le colonel Mollandin que j'ai demandé pour remplacer mon chef d'Etat-Major, le colonel Claudel appelé comme aide-major général au G. Q. G., arrive dans la soirée.

D. A. L. — A 10 h. 30, trois avions ont lancé six bombes sur Lunéville (dégâts matériels légers, aucune perte).

Lutte d'artillerie sur tout le front et grande activité des aviations. Nos escadrilles de bombardement (24 appareils) sont allées bombarder la gare et les établissements militaires de Metz, sur lesquels elles ont jeté 130 obus de tout calibre. Un seul avion a dû atterrir au sud-est de Metz.

Dans l'après-midi une escadrille de 6 avions allemands a lancé des bombes sur Pont-à-Mousson et Belleville. Aucun dégât.

R. F. V. — Tir de concentration sur les ouvrages ennemis de la région Brabant-sur-Meuse.

NOUVEAU BOMBARDEMENT DE NANCY PAR PIÈCE A LONGUE PORTÉE

24 janvier.

Pour rompre la monotonie de ce journal, je note la plaisante mésaventure du commandant de mon Q. G.

Étant de service cette nuit, il reçoit un télégramme ainsi conçu : « Le sapeur Jean est parti. » Cette nouvelle le rend perplexe : quelle importance a donc le départ de ce sapeur ? L'officier n'a d'ailleurs aucun soldat de ce nom au Q. G. sous ses ordres.

Mais son étonnement touche à la stupéfaction quand lui arrive, deux heures plus tard, cet autre message : « Sapeur Georges est rentré malade par suite du brouillard. » Encore un sapeur qu'il ne connaît pas et dont l'état de santé semble avoir, pour le commandement, une importance incompréhensible.

Ce brave officier ne veut cependant pas réveiller le chef d'Etat-Major pour lui faire part de ces nouvelles bizarres. Il attend donc le jour ; mais son compte rendu est accueilli par un éclat de rire : le sapeur Jean est un dirigeable qui a tenté une sortie et a dû rentrer après s'être perdu dans le brouillard. Les télégrammes étaient rédigés en langage convenu : le dirigeable était le sapeur Jean au départ et Georges au retour. Le commandant du Q. G. n'avait pas été mis au courant de cette convention.

Nancy a été bombardé ce matin entre 7 h. 20 et 7 h. 45.

Vers 11 heures, une douzaine d'avions allemands viennent encore survoler Nancy et lancent des bombes qui ne font de victimes qu'en dehors de la ville à Saint-Max (trois soldats tués, trois blessés). — Les escadrilles du D. A. L. leur donnent la chasse : on voit trois avions allemands piquer du nez, mais ils tombent dans les lignes allemandes.

Je vais à 13 h. 10 jusqu'au terrain de manœuvre de Rouvres, près de Mirecourt, pour inspecter l'un des bataillons de recrues du D. A. L., j'y trouve le général Deprez et les commandants des deux centres d'instruction. Je suis franchement mécontent de ce que j'y vois. L'instruction de détail est peu soignée, les exercices de combat à peine ébauchés, mais surtout les instructeurs manquent d'énergie et de méthode. Je fais les observations nécessaires pour que de sérieuses améliorations soient obtenues rapidement.

Le général Deprez me parle des nouveaux bombardements de Nancy exécutés ce matin par la pièce d'Hampont (onze obus sans autre résultat que des dégâts matériels). Le renseignement donné par l'aviateur allemand prisonnier sur la mise hors de service de ce canon n'était donc pas exact à moins qu'on n'ait changé le tube.

L'artillerie du D. A. L. a fait de son mieux ce matin pour atteindre la pièce allemande, mais la brume a rendu la direction du tir assez difficile. Déjà hier, cette artillerie avait tiré sans résultat notable, il faut bien en convenir, puisque le canon ennemi est entré en action ce matin.

Une note du G. Q. G. en date du 5 décembre a posé en principe qu'on doit occuper, avec un effectif d'infanterie relativement faible, la première ligne de défense renforcée d'autre part en obstacles passifs et en feux d'artillerie et de mitrailleuses. Mais, comme il faut toujours prévoir le pire, c'est-à-dire la prise de la première tranchée par un ennemi qui y aurait mis le prix nécessaire en artillerie, toute l'attention doit être reportée sur l'organisation et la préparation de la contre-offensive.

Dans cet ordre d'idées, il importe que notre artillerie ait réglé son tir d'une façon précise sur notre première ligne de tranchées. Elle sera ainsi en mesure d'appuyer efficacement la contre-attaque de notre infanterie et, en attendant son intervention, de rendre intenable à l'ennemi le terrain conquis ; elle l'empêchera tout au moins de s'y organiser solidement.

Cette préparation du tir implique l'évacuation momentanée, par tranches successives, de notre première ligne, pen-

dant les réglages, qui seront effectués en tir régressif, tir dont la limite courte sera notre première tranchée.

Je donne aujourd'hui des instructions dans ce sens à toutes mes armées.

La VII^e Armée rend compte que son attaque par les gaz pourra être exécutée à partir du 27, si le temps est favorable.

Elle fait part également d'une conversation téléphonique surprise chez les Allemands, d'où il résulterait que le Kaiser est couché et très malade «...ce serait un grand malheur », terminait l'un des interlocuteurs sans qu'on ait pu comprendre le membre de phrase précédent. — A rapprocher de la nouvelle donnée par le *Figaro*, au sujet de l'entrevue de Nisch entre Guillaume et Ferdinand, que la presse allemande situe dans la semaine passée et qui aurait eu lieu plus vraisemblablement, d'après le journal français, il y a plus d'un mois.

25 janvier.

Visite du colonel Vincent-Duportal, qui vient pour faire procéder à une nouvelle reconnaissance des emplacements de pièces de 240 à l'est de Belfort, destinées à battre la pièce allemande à longue portée, qu'on suppose en voie d'établissement dans la région de Flaxlanden ou de Tagolsheim.

Je reçois une lettre du général de Villaret au sujet de l'attaque par les gaz qui est en préparation dans la région de Steinbach. Le Président de la République, au cours de son voyage, s'est ému des répercussions que cette attaque pourrait avoir, des réactions que l'ennemi ne manquerait pas de tenter sur les villages de la vallée de la Thur et il serait d'avis qu'on ne donnât pas suite au projet. L'administrateur appuie dans le même sens. Je sou mets la question au général en Chef, puisqu'elle prend un caractère politique.

A 15 heures, visite du général Bourgeois qui vient me parler des plans directeurs, du canevas de tir, des sections de topographie des C. A. et des sections de calcul des distances par le son. Nous nous entendons sur la création ou l'augmentation de tous ces organes.

Il me dit aussi que le Ministre l'a chargé de l'étude de la *simplification des écritures* et même de la *réorganisation* du ministère de la Guerre. « J'ai douze rênes dans la main, a dit Gallieni, c'est beaucoup trop, je ne veux plus en avoir que trois. » Le général Bourgeois a donc établi un projet ne comprenant plus, au dessous du ministère, que le chef d'Etat-Major de l'Armée, un directeur général administratif et un directeur général industriel.

C'est à ces trois chefs de service qu'iraient la totalité des affaires des directions, les questions de personnel étant centralisées par le chef d'Etat-Major.

Mais il y a quatre sous-secrétaires d'Etat, qu'en fera-t-on ? On pourrait, à la rigueur, en caser deux comme directeurs généraux ; il en resterait encore deux sans emploi. C'est peut-être cette question secondaire qui fera échouer la réforme. En tout cas, si elle réussit, avec la simplification des écritures, le général Gallieni aura réalisé un progrès inouï.

R. F. V. — Ce matin aux Eparges, les Allemands ont fait jouer un camouflet qui a endommagé une de nos galeries de mines. — Dans le secteur de Mouilly, après un assez violent bombardement, une ligne d'Allemands qui rampaient vers nos tranchées a été arrêtée par notre feu et nos barrages.

26 janvier.

Je reçois, dans la matinée, une lettre de M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, relatant un bruit, d'après lequel les Allemands prépareraient une nouvelle pièce à longue portée près de Norroy (nord de Pont-à-Mousson) pour croiser sur Nancy leur feu avec la pièce d'Hampont. Ce bruit ferait déjà partir un certain nombre d'habitants.

Je lui réponds que Norroy me paraît bien près de notre front, qu'en tout cas la surveillance est très active sur toute notre ligne et que toutes les mesures possibles seront prises pour avoir des précisions. Je vais immédiatement renouveler l'ordre de prendre des photographies en avion au premier jour de beau temps.

Mon 2^e Bureau me rend compte des opérations russes en

Asio Mineure. Erzeroum est menacé de près ; mais, bien mieux, l'aile gauche russe s'étend en Perse et doit bientôt être en mesure de rejoindre l'aile droite des Anglais qui sont dans la région de Bagdad. — Ce serait donc un nouveau front qui s'ouvrirait de la mer Noire au golfe Persique. Je compte 17 divisions turques dans ces régions ; la situation en attirera d'autres sur les 52 qui constituent l'Armée ottomane en ce moment. Ce serait donc une cause de dispersion des ressources de l'Allemagne qui doit ravitailler, à peu près à elle seule, tous ces fronts, et, par suite, une cause nouvelle d'affaiblissement.

A 17 h. 20 le dirigeable *d'Arlandes* d'Epinal se déclare prêt à aller bombarder Fribourg. Je donne l'ordre d'exécution en représailles du bombardement exécuté, la nuit dernière, par un zeppelin dans la région d'Epernay sur le Q. G. du G. A. C.

Le *d'Arlandes* est rentré dans la nuit après avoir jeté une quarantaine d'obus de 155 et de 90 sur Fribourg.

27 janvier.

A la liaison des armées de ce matin, j'ai prescrit au D. A. L. de profiter de sa prochaine concentration de feux pour chercher à exécuter, aussitôt après le tir, un coup de main sur les ouvrages ennemis bombardés. Il demeure entendu que les opérations de ce genre n'ont pas pour but de conquérir du terrain, mais seulement d'infliger des pertes ou de faire des prisonniers et de prendre du matériel.

Conçues avec toute la prudence nécessaire, bien étudiées d'avance dans tous leurs détails pour qu'elles réussissent sûrement, elles entretiennent le moral, le mordant et l'entrain de nos hommes.

J'ai recommandé aux armées de saisir toutes les occasions favorables pour développer, dans ces conditions, le goût des coups de main, en récompensant équitablement les actes de courage auxquels ils donneront lieu.

VII^e Armée. — Je note ci-après l'état de diverses questions intéressant la VII^e Armée.

Travaux de la ligne S. (Delle-Saint-Hippolyte). — La 157^e Division a été appliquée aux travaux de cette ligne du 27 décembre au 18 janvier. Le jour de son retrait, le 19 janvier, cette unité avait terminé les premières et secondes phases prévues dans l'organisation (réseaux de fils de fer, flanquements, observatoires principaux, contour extérieur des points d'appui, enfin tracé de quelques boyaux importants). Dès maintenant, la position de barrage est utilisable.

La troisième phase comprendra l'achèvement des points d'appui et la construction des abris. En attendant qu'une division puisse être appliquée de nouveau sur la ligne S pour l'exécution de cette troisième phase, la garde des ouvrages et la surveillance de la frontière sont assurées par un bataillon du 284^e régiment territorial, des douaniers et des patrouilles de la 10^e Division de cavalerie. Des lignes téléphoniques spéciales ont été installées pour faciliter cette tâche.

Sont actuellement en préparation :

1^o *Un dossier de couverture*, en supposant une Division employée à cette mission ;

2^o *Un dossier de défense*, en supposant que trois Divisions, une par secteur en sont chargées. Ces dossiers comprendront des carnets de secteur, de sous-secteur d'artillerie et de réseau téléphonique supplémentaire.

Je reçois, dans la soirée, la visite du commandant Pichot Duclos venant du G. Q. G. Le général en Chef s'est ému des incidents qui ont été soulevés au cours de la tournée du Président de la République en Alsace, au sujet de l'attaque par les gaz projetée dans la région Steinbach-Uffholz. Il me demande d'aller personnellement voir sur place s'il est vrai que l'émotion, par crainte de représailles, ait atteint la population civile et les administrateurs et, finalement, s'il y a lieu d'ajourner l'opération. Je passe sur d'autres questions à examiner.

Je devais aller demain à la manœuvre de la 76^e Division (I^{re} Armée) et après-demain à celle de la 67^e Division (R. F. V.). Je renonce à la manœuvre de la I^{re} Armée, mais je ne man-

qu岸rai pas celle de la R. F. V., parce que je dois faire mes adieux au général Herr qui passe, le 1^{er} février, aux ordres du G. A. C.

J'irai donc demain en Alsace et je tâcherai cependant de gagner, dans la nuit, la région de Verdun.

28 janvier.

Départ à 5 heures. A Remiremont, 7 heures. Je prends le général de Villaret et nous nous rendons, par le col d'Oderen, à Wesserling.

En route, je croise le 152^e se dirigeant vers la Thur et je constate la bonne allure et l'excellente tenue de ce régiment remis en état. Je verrai, de plus près, l'un des bataillons, ce soir, près de Krüth lors de mon retour.

J'apprends en Alsace que, malgré les ordres donnés, des communications s'établissent encore d'une tranchée à l'autre, avec les Allemands. A l'Hartmannswillerkopf, il y a quelques jours, on demandait ironiquement des nouvelles du Kaiser au moyen d'un placard. La réponse mérite d'être citée. On vit émerger une pancarte portant cette phrase en français : « Qu'il crève, mais qu'il nous soute la paix ! »

Arrivée à Wesserling à 9 heures, j'y trouve le général Nollet, les administrateurs des villages de la vallée, le commandant de la compagnie Z et le commandant du 15^e B. C. P.

Je fais mon enquête, et dans la soirée, j'envoie au général en Chef un chiffré qui en résume les résultats : ma conclusion est qu'il y a lieu de transférer l'attaque par les gaz sur un autre théâtre.

C'est conforme au désir qu'avait exprimé le Président de la République.

D'une manière plus générale, d'ailleurs, le Président avait recommandé que, désormais, on économisât les existences humaines grâce à l'emploi de gros moyens d'artillerie, et qu'on n'engageât que des actions dont le résultat fût à peu près certain. Telle est bien notre pensée à tous, mais le général de Villaret avait objecté, avec juste raison, le risque que comporte toute opération de guerre.

Au sujet de l'état moral des populations de la vallée, j'ai pris les renseignements ci-après :

Les premiers bombardements et, en particulier, ceux de Thann (janvier 1915) avaient provoqué l'exode d'une partie de la population. Puis l'émotion s'était calmée, on s'était organisé (caves, abris) et les rentrées s'étaient produites peu à peu.

Finalement, 210 bombardements de Thann, du début de la guerre à ce jour, ont coûté 150 tués ou blessés (presque tous en janvier 1915).

Il importe simplement de retenir ce qui suit :

1° La vallée, de Thann à Wesserling inclus (partie qui a reçu des obus ennemis), compte actuellement 10.000 habitants environ, sur lesquels 7.500 et ses écarts entrent pour 3.500.

2° Aucune évacuation n'a été ordonnée officiellement, sauf en ce qui concerne Vieux-Thann en ruines. Les exodes ont été volontaires et, d'ailleurs, ont suivi immédiatement les premiers coups de canon sur chaque village. Des rentrées ont eu d'ailleurs lieu peu après le premier moment d'émoi.

3° La population est actuellement habituée au bombardement, qui ne fait plus que de rares victimes au premier obus de chaque canonnade ; l'organisation en cours les réduira de plus en plus.

Telle était la situation à la veille des opérations de l'Hartmannswillerkopf.

Ces opérations ont eu sur la population une répercussion de *sympathie* pour les troupes éprouvées, qui sont redescendues après le combat dans les villages de la vallée d'où elles étaient parties.

Enfin, le passage du matériel spécial de la compagnie Z, la distribution aux civils des masques et cagoules, les conférences des médecins pour l'emploi de ces appareils, les indiscretions des troupes techniques ou voisines du secteur d'attaque organisé, ont décelé nos préparatifs aux populations, qui s'en sont émues.

La crainte de représailles ennemies sous la forme d'obus asphyxiants a amené le capitaine administrateur de Thann, à

écrire au général Nollet une lettre qui reflète l'incertitude de la population, malgré les mesures de précaution prises.

Je me mets en route pour rentrer et je vois, à Krüth, un bataillon du 152^e. L'ensemble est bon, mais l'instruction de détail et celle de certains gradés et officiers laisse à désirer. Je le fais remarquer au colonel, en lui demandant un nouvel effort pour obtenir mieux.

J'arrive dans la région de Verdun à 21 heures et j'y reçois les comptes rendus des armées qui n'offrent rien de bien intéressant.

Je note cependant l'incident ci-après, qui montre les erreurs que peut commettre le service des renseignements de la meilleure foi du monde.

Dans la matinée, un violent bombardement de la Tête-à-Vache de longueur et de violence insolites avait fait croire à la préparation d'une attaque : les Allemands avaient même, disait-on, coupé leurs propres fils de fer sur certains points. Notre artillerie avait vigoureusement répondu pour étouffer l'attaque en germe qui, en résumé, ne s'était pas produite. Sur demande de la 1^{re} Armée, j'avais mis à la disposition du général Roques une brigade de la 16^e Division qui n'avait d'ailleurs même pas été déplacée.

Or, je reçois dans la nuit des renseignements plus précis sur la soi-disant préparation d'attaque allemande dans le bois d'Apremont. Les postes spéciaux avaient surpris une phrase dite par téléphone et on avait cru comprendre que les Allemands coupaient leurs propres fils de fer. C'est exactement l'inverse que se disaient les interlocuteurs : l'un persuadait l'autre que les Français enlevaient leurs fils de fer pour attaquer, ce qui, d'ailleurs était une erreur. D'où la nervosité des cadres et surtout de la 30^e brigade. Il n'y avait cependant pas de quoi s'émouvoir d'un bombardement qui, malgré sa violence, a fait au total dix victimes, au cours de la journée, dans la 16^e Division.

29 janvier.

Je me rends, à 8 h. 30, à la manœuvre de la 67^e Division dans la région de Pierrefitte. J'y trouve le général Herr avec lequel je traite des dernières questions de rattachement au G. A. C. et de liaison vers Chauvencourt et Rupt-devant-Saint-Mihiel.

La manœuvre est très satisfaisante, mais je ne puis assister à la critique en raison du travail qui m'attend au Q. G. : je fais mes adieux et prends congé et je rentre à Neufschâteau à 14 h. 30.

La VII^e Armée prévient que le tir de ses batteries lourdes a provoqué, hier soir, un incendie dans l'usine Himmer, à l'est de Munster, transformée en dépôt de munitions. De nombreuses explosions se sont fait entendre. Nous avons entretenu, au cours de la nuit, un feu lent aux abords du foyer d'incendie. Les Allemands ont réagi violemment sur Ampersbach.

Dans la nuit du 29 au 30 un zeppelin jette treize bombes sur Paris (vingt-six morts, nombreux blessés).

30 janvier.

Je suis avisé par le G. Q. G. de ne plus avoir à me servir, jusqu'à nouvel ordre, des obus à la colongite, sans que d'ailleurs j'en connaisse les motifs. Les derniers essais faits au D. A. L. vers l'étang de Thiaville avaient cependant donné de bons résultats. Veut-on réserver cette action violente pour plus tard et ne pas permettre à l'ennemi de se prémunir ? Renonce-t-on simplement à employer les premiers ces obus sur une grande échelle ? Je ne sais.

Il est à remarquer cependant que les Allemands nous ont déjà envoyé dans la région de l'Hartmannswillerkopf des obus chargés à l'oxychlorure de mercure, ce qui est très semblable à la colongite.

Par chiffré, je demande au général en Chef l'autorisation d'exercer des représailles pour le bombardement de Paris d'hier.

En même temps je lui fais remarquer que les Allemands

ne parlent jamais dans leur communiqué des bombardements de ville par pièces à longue portée ni des attaques par zeppelin.

On peut en déduire que le gouvernement allemand craint que l'opinion publique en Allemagne ne soit hostile à ces manifestations par peur des représailles.

Il semble, en conséquence, qu'il y aurait intérêt à faire connaître au public allemand les bombardements dont souffrent les villes françaises situées en arrière du front et de le menacer de représailles.

On pourrait, en particulier, chaque fois que nos dirigeables ou nos escadrilles attaquent une ville allemande, faire jeter des tracts annonçant que l'attaque est effectuée en représailles de tel ou tel bombardement.

31 janvier.

Départ du colonel Clavel, mon chef d'Etat-Major, pour le G. Q. G. où il est nommé premier major général. Je regrette cet homme de cœur, ce soldat ardent et expérimenté, qui était pour moi un collaborateur précieux et fidèle.

La nuit dernière a été calme.

On ne signale quelque agitation qu'au D. A. L., où l'artillerie ennemie a violemment bombardé le cimetière d'An-cerviller. Vers 21 heures une forte patrouille allemande s'est avancée sur notre poste : elle a été facilement repoussée. Les Allemands semblent vouloir développer le goût des coups de main, que je cherche à remettre en honneur dans mes armées.

On a signalé, au cours de la nuit, la présence d'un dirigeable allemand qui se trouvait, vers 22 h. 15, entre Méry-sur-Seine et Arcis-sur-Aube. A partir de ce moment il s'est dirigé franchement de l'ouest vers l'est et a dû passer au dessus de Neufchâteau. J'apprends, quelques heures après, que le zeppelin en question a encore lancé quelques bombes sur Paris, sans résultat d'ailleurs.

Et dans leur communiqué de ce soir les Allemands ont le toupet de dire qu'ils ont bombardé Paris en représailles de notre raid sur Fribourg !

Le général de Villaret me transmet un compte rendu du colonel Segonne, commandant la 4^e brigade de chasseurs, au sujet de fusées incendiaires d'un genre nouveau que les Allemands utiliseraient depuis plusieurs jours.

Dans ce compte rendu, le colonel Segonne signale :

D'une part, l'envoi de fusées dont le contenu s'étale sur le sol en une nappe d'une dizaine de mètres de diamètre et brûle pendant 15 ou 20 minutes.

D'autre part, des feux allumés, à la tombée de la nuit, en avant de nombreux points des lignes ennemies ; ces feux, d'après le colonel, seraient eux-mêmes vraisemblablement provoqués par des fusées incendiaires.

Les fusées et les feux ont été aperçus dans le secteur de la Fecht aux environs de Meyerhof, de l'Eichwald et de Rospel. Les points enflammés étaient situés à une distance assez grande de notre première ligne, de sorte que, jusqu'à présent, il a été impossible de recueillir des fragments des fusées ou des résidus de leur combustion.

Je vais appeler l'attention du général en Chef sur cet engin nouveau, que l'ennemi ne paraît encore avoir utilisé qu'à titre d'exercice, mais dont l'usage en grand serait éventuellement de nature à gêner nos attaques ; on peut penser, en effet, que l'ennemi espère ainsi créer des barrages enflammés en cas d'attaque par l'infanterie, ou dissiper le nuage gazeux en cas d'attaque par les gaz.

J'assiste, l'après-midi, à l'exercice pratique du cours d'Etat-Major aux environs de Neufchâteau (engagement de la brigade d'infanterie avec appui d'artillerie.)

PASSAGE DE LA R. F. V. AU G. A. C.

(1^{er} février 1916.)

1^{er} février.

Ce passage est un fait accompli.

Les postes spéciaux des lignes téléphoniques font savoir qu'on a supprimé les permissions dans les troupes allemandes de la Woëvre méridionale. Mais il s'agit sans doute de mesures sanitaires, car le mot de maladie a été prononcé de façon peu intelligible, il est vrai. Je ne crois donc pas qu'il y ait grand compte à tenir de ce bruit. Je me souviens que récemment aussi, les permissions ont été supprimées sur le front de Verdun ; c'était, alors, limité aux soldats allant dans la région de Berlin (à cause des troubles sans doute) : la question d'offensive n'y était donc pour rien.

2 février.

Dans la nuit, le général en Chef m'avise de l'arrivée d'un officier de l'aéronautique pour préparer un bombardement de Karlsruhe.

Il est entendu que l'expédition en question est indépendante des entreprises que j'ai déjà prévues, mais, si l'on ne me donne pas de moyens supplémentaires, je ne pourrai atteindre Karlsruhe qu'avec mon dirigeable.

Je dois rendre compte de la décision que j'aurai prise.

Je reçois la visite du lieutenant de vaisseau spécialiste des gaz et je l'envoie reconnaître, sur le front des Armées, les parties sur lesquelles des attaques de notre part sont possibles, à l'exclusion de la vallée de la Thur. Il me dit qu'un matériel léger est en construction qui permettra des attaques sur petits fronts sans longue préparation. J'en ferai volontiers l'essai.

Le capitaine de Bissy me revient de la VII^e Armée où il est allé faire une conférence sur sa méthode de lecture des photographies d'avion, pour découvrir les organisations ennemies.

Je rédige une note au sujet des procédés à employer pour arrêter les contre-attaques. Mes recommandations sont le résultat des observations faites aux dernières opérations et aux manœuvres de Division. Je la ferai dicter aux officiers de liaison demain matin. J'en rendrai compte dans mon prochain rapport au général en Chef.

Le général Joffre se plaint dans une note, que je reçois aujourd'hui, de ce que les attaques faites par les Allemands dans ces derniers temps sur de petits fronts aient généralement réussi (il ne s'agit pas de mes armées), et fait remarquer que ces petits échecs nous feraient perdre l'ascendant moral s'ils continuaient. Je transmets cette note en appelant de nouveau l'attention des commandants d'Armée sur les prescriptions verbales ou écrites que je leur ai données à différentes reprises au sujet des dispositions à prendre pour maîtriser les petites attaques locales.

Ces prescriptions peuvent se résumer ainsi qu'il suit, pour ce qui concerne les parties du front où l'on est au contact :

1° Renforcement des défenses accessoires et des flanquements.

2° Augmentation du cloisonnement en arrière : il y a, en effet, tout intérêt à serrer le quadrillage des réseaux, en ménageant soit des passages en dessus, soit des chemins de chicane obliques pour permettre le jeu des contre-attaques.

3° Concentration de feux sur les parties de lignes ennemies, où semble se préparer une attaque. Dès que le bombardement prend l'allure d'un tir de préparation, c'est-à-dire dure plusieurs heures, on ne doit pas hésiter à battre la tranchée de départ pour empêcher l'ennemi de déboucher.

4° Contre-attaque immédiate de l'infanterie, si l'ennemi

a pu prendre pied dans nos tranchées, ou concentration de feux sur nos propres tranchées, si cette contre-attaque ne peut être immédiate. (Pour que cette disposition puisse être appliquée, il faut que le réglage ait été fait à l'avance sur nos tranchées de première ligne, comme j'en ai donné l'ordre récemment.)

Le meilleur résultat est toujours obtenu par l'instantanéité de la contre-attaque, quand elle a pu être préparée pendant l'exécution même du bombardement.

Cette disposition exige beaucoup de décision et de sang-froid de la part des cadres. Mais elle ne peut être prise que si le commandement local (commandant de secteur ou de sous-secteur) a étudié l'éventualité d'une attaque et prévu les dispositions en question.

J'ai prescrit déjà aux armées de s'assurer lors des visites des généraux et des officiers de liaison que ce travail d'étude et de prévision a été réellement et pratiquement fait, surtout aux points de friction et que les consignes écrites en portent trace.

Au cours des manœuvres de Division, j'avais été frappé de la lenteur avec laquelle on se servait de l'infanterie pour arrêter les contre-attaques et par suite, de l'intérêt qu'il y aurait à compter d'abord sur l'action du canon et des mitrailleuses.

Des observations analogues avaient été faites lors des opérations de ces derniers mois.

A la liaison des Armées de ce matin, j'ai appelé tout particulièrement l'attention des commandants d'Armée sur cette question, en leur recommandant les dispositions suivantes :

Dans l'offensive, le commandement doit prévoir les directions dans lesquelles peuvent se produire les contre-attaques et conserver disponibles, en conséquence, quelques batteries de 75 pour briser l'effort.

Ces batteries ont la précaution de régler leur tir d'avance sur les zones envisagées. Ce serait se tromper gravement que de compter sur le concours de batteries engagées d'autre part, et qui détourneraient leur tir au moment du besoin : il est impossible, en effet, que leur intervention se produise en temps utile.

Les chefs de la ligne de combat, les colonels principalement, prendront des dispositions analogues avec les mitrailleuses dont ils disposent. Il sera prudent d'utiliser aussi rapidement que possible les sections réservées pour arrêter ou ralentir la contre-attaque, et procurer ainsi à l'infanterie le temps nécessaire pour intervenir.

En résumé, c'est d'abord sur l'action de l'artillerie et des mitrailleuses qu'il faut compter pour arrêter les contre-attaques et faciliter l'intervention de l'infanterie.

Je demande que l'étude de ces procédés soit faite dans les prochaines manœuvres et que des incidents soient prévus en conséquence par les directeurs.

3 février.

Visite ce matin du capitaine envoyé par le G. Q. G. pour les représailles à exercer par ballons et avions. On me recommande d'éviter les villes ouvertes et de ne prendre que des buts purement militaires.

Voilà mes objectifs bien limités. Je ne puis guère donner au dirigeable que la poudrerie de Rothweil et le Q. G. qui est au château de Hombourg, — et aux avions que l'usine de Rombas au nord de Metz, la gare de Kartham près de Trèves et la gare de Kehl. C'est dans ce sens que j'envoie des ordres.

4 février.

Nuit agitée au Braunkopf et à l'Altmatt, où les deux artilleries exécutent des tirs par rafales.

Je pars à 6 heures pour la forêt de Parroy où j'arrive à 8 h. 45.

Je trouve le général D..., près de la maison forestière et je me porte avec lui sur la ligne de défense établie dernièrement par la 74^e Division le long du chemin conduisant de la maison forestière au bois de Bosoupré.

J'y trouve des centres de résistance ébauchés avec parapets en reliefs et réseaux de fils de fer inachevés ou plutôt bâclés. Je témoigne mon mécontentement aux généraux et aux officiers qui m'entourent.

Nous allons à un centre de résistance voisin de la première ligne. La garnison est fournie par le ¹ régiment de dragons ; mais le capitaine et le lieutenant sont tous les deux absents pour le service et je ne trouve pas le chef qui les remplace, ou, du moins, on finit par m'amener un aspirant auquel reviendrait le commandement de l'ouvrage en cas d'attaque. Il n'est du reste que très vaguement au courant de sa mission.

Je demande la consigne écrite. On m'assure qu'elle existe, mais le colonel ne peut me la montrer. Il m'en produit d'autres du secteur. Je constate qu'on n'a pas fait d'alerte depuis longtemps. Je visite les abris de bombardement. Ils seraient à améliorer. Bref, je suis très mécontent de ce que je vois, je ne m'en cache pas : le général D... qui m'accompagne fera les observations et donnera les ordres nécessaires pour que la situation change radicalement.

Je rentre à Neuschâteau à 15 heures.

En Alsace, les Allemands ont bombardé avec du gros calibre et des obus incendiaires les villages alsaciens de Dieffmatten et de Rodern. Nous avons riposté sur Burnhaupt-le-Haut, où un incendie s'est déclaré.

Le Président de la République et le général Joffre viendront dimanche à Toul pour la remise des insignes de grand croix au général Roques.

Le général Joffre se rendra ensuite au D. A. L. pendant qu'on fera visiter au Président certains points du front.

J'accompagnerai le général Joffre et je pourrai lui donner les renseignements complémentaires sur ma visite en Alsace et sur d'autres questions générales.

Nous rejoindrons le Président à Toul au milieu du jour.

5 février.

La 1^{re} Armée me communique un renseignement d'agent sûr, d'après lequel des troupes en nombre considérable auraient été débarquées entre Strasbourg et Fribourg et seraient destinées à des opérations offensives.

C'est à vérifier et à surveiller, mais cette disposition peut n'être que défensive. Je sais bien aussi qu'en ce moment mon centre de renseignements de Belfort n'obtient presque plus rien, parce que les Suisses mettent de sérieuses entraves à la circulation. Il s'agit de savoir si cette mesure restrictive s'applique aux Français seulement ou aux deux belligérants, pour juger de la nature véritable des sentiments des Suisses à l'égard de nos ennemis.

On m'a dit encore que certaines batteries de la région de Belfort, cependant bien camouflées, ont été encadrées par le tir allemand, sans vol d'avions, et n'ont, par suite, pu l'être que signalées des observatoires suisses. Mais est-ce bien exact ? Je prescris une étude plus complète de tous ces bruits pour en tirer une conclusion, ce qui ne m'empêchera pas d'ailleurs d'exercer, dès maintenant, une surveillance particulièrement active sur le front allemand d'Alsace. Jusqu'à présent, aucun travail offensif n'y est révélé et peut-être les Allemands se bornent-ils à prendre certaines mesures correspondant à l'accroissement des corps français dans cette zone.

Une mauvaise nouvelle m'arrive de la VII^e Armée. Hier, le chef d'État-Major, colonel Lacapelle, revenait en auto et passait à Crévéchamps (nord-ouest de Bayon). La voiture a capoté et le réservoir d'essence a pris feu. Le chauffeur a été carbonisé et le colonel a eu des brûlures profondes aux pieds. Il a heureusement pu être tiré de dessous la voiture par son ordonnance. Le voilà indisponible pour un mois.

J'ai eu ce matin la visite du lieutenant-colonel Gamelin, qui va prendre le commandement de la 4^e brigade de chasseurs et, ce soir, celle du colonel B. qui la quitte, parce qu'il est envoyé en Chine comme conseiller technique de Yuan-Shi-Kai.

Le colonel B. est désolé de sa mutation et ne veut pas accepter son nouveau poste.

Il estime qu'on fait une maladresse en envoyant un militaire en mission en Chine : on ne peut manquer d'être désagréable à la fois au Japon, qui veut avoir ses coudées franches et qui a déjà vu d'un bon œil, sinon favorisé la révolte de la Chine méridionale, et à la Russie qui vient de lancer l'invasion mongole.

Ces deux puissances verraient d'autant moins volontiers la Chine s'organiser que les Allemands font dans le pays une propagande tenace et se ménagent des influences auprès des fonctionnaires et du Gouvernement. Mais si la nomination du colonel B. doit être mal accueillie par les puissances, elle le serait plus mal encore du ministre de France actuel, avec lequel il n'est pas en très bons termes : il a pu s'en rendre compte lors de sa première mission. J'en parlerai demain au général Joffre, mais je ne puis promettre au colonel qu'on lui rendra sa brigade.

VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET DU GÉNÉRAL EN CHEF

(6 février 1916.)

6 février.

Départ pour Toul à 6 h. 45.

A 8 heures, le Président de la République et le général Joffre débarquent du train : nous nous rendons à l'Hôtel de Ville où a lieu, devant une compagnie en armes, la remise au général Roques du grand cordon de la Légion d'honneur et de quelques autres décorations.

Puis nous nous séparons : le Président et le général Roques se rendent sur le front dans le secteur de la 65^e Division. Je vais avec le général Joffre d'abord à Saint-Nicolas-

du-Port, Q. G. du D. A. L., puis à la manœuvre de cadres de la 11^e Division, dans la région de Saffais.

Au cours de la route, nous nous entretenons de la situation générale.

.....

Nous restons plus d'une heure avec les généraux Deprez, Balfourier et Ferry et je prévient le commandant du 20^e Corps que je reviendrai après-demain pour assister à la manœuvre avec troupes de la 11^e Division.

Nous repartons et rejoignons le Président à Foug, où nous prenons le train pour Gondrecourt.

Nous voyons, dans l'après-midi, les centres d'instruction de la 1^{re} Armée à Taillancourt, Maxey-sur-Vaise, Houdelaincourt et Demange-aux-Eaux. Je quitte le Président et le général en Chef à 17 h. 1/2, et je rentre à Neufchâteau.

Les escadrilles de bombardement (22 avions) devaient partir cet après-midi ; mais par suite du défaut de fonctionnement des fusées de départ, 5 avions seulement ont franchi les lignes et se sont bornés à jeter 17 obus de divers calibres sur les parcs des régions de Moncel, Arracourt, L'emberménil.

Le capitaine Gillot, qui revient de la liaison du G. Q. G., me rapporte quelques bruits : on commence en haut lieu à croire à l'inviolabilité des fronts et à l'impuissance des offensives. C'est, par Dieu, vrai pour le moment, et il doit en être ainsi tant que nous serons aussi lamentablement inférieurs en matériel ; mais c'est un mauvais son de cloche qui va bien paralyser le haut commandement.

On parle, en même temps (et je le note sous toutes réserves), d'agissements louches d'un groupe de financiers internationaux qui s'occuperaient de conditions de paix. Ces conditions ne sauraient être les nôtres et une telle fin de guerre serait déplorable : une paix boiteuse laisserait l'Europe dans une situation équivoque, perpétuerait l'état de paix armée avec toutes ses charges, ce qui nous ramènerait la guerre dans un avenir plus ou moins éloigné. On peut être certain que l'Allemagne s'arrangerait alors pour ne plus avoir d'Entente en face d'elle.

MANOEUVRE DE LA 76^e DIVISION

(7 février 1916.)

7 février.

Je pars à 8 h. 30 pour assister à la manœuvre de la 76^e Division (région de Royaucemix). La manœuvre se déroule de 10 h. 30 à 14 heures sous la direction du général Delétoille. La critique a lieu de 14 heures à 15 h. 20 ; après quoi je rentre à Neufchâteau.

La manœuvre n'a pas été très mouvementée, les postes de commandement n'ayant pas eu à se déplacer. Tout s'est borné à voir si les liaisons étaient établies et fonctionnaient bien comme aussi les divers organes de reconnaissance.

Les avions et ballons n'ont pu s'élever en raison de la pluie et surtout du vent.

Dans la nuit, l'ennemi a enlevé un de nos postes au Rain-Marcot (nord-ouest du Bonhomme). Il s'agit seulement de deux disparus. Le poste était composé d'un caporal et de trois hommes. Ils ont été attaqués à la grenade par une patrouille allemande. Le caporal et un homme blessés sont rentrés, les deux autres ont été pris. Comme c'est la troisième fois, depuis huit jours, que le fait se produit (en tout sept disparus), la situation mérite l'attention. Le général de Villaret a envoyé une lettre sévère aux deux chefs de corps intéressés et il a eu raison. Il faut mettre un terme à ces défaillances.

MANOEUVRE DE LA 11^e DIVISION

(8 février.)

BOMBARDEMENT DE BELFORT PAR UNE PIÈCE A LONGUE PORTEE

(8 et 11 février 1916.)

8 février.

Je pars, à 7 h. 30, pour assister à la manœuvre de la 11^e Division au sud de Saffais. Je quitte la 11^e Division après la critique à 14 h. 30 et je rentre à Neufchâteau à 16 heures.

La manœuvre avait pour but l'étude des liaisons et de la progression des P. C., mais aussi l'encercllement d'un point d'appui ayant résisté à un premier assaut.

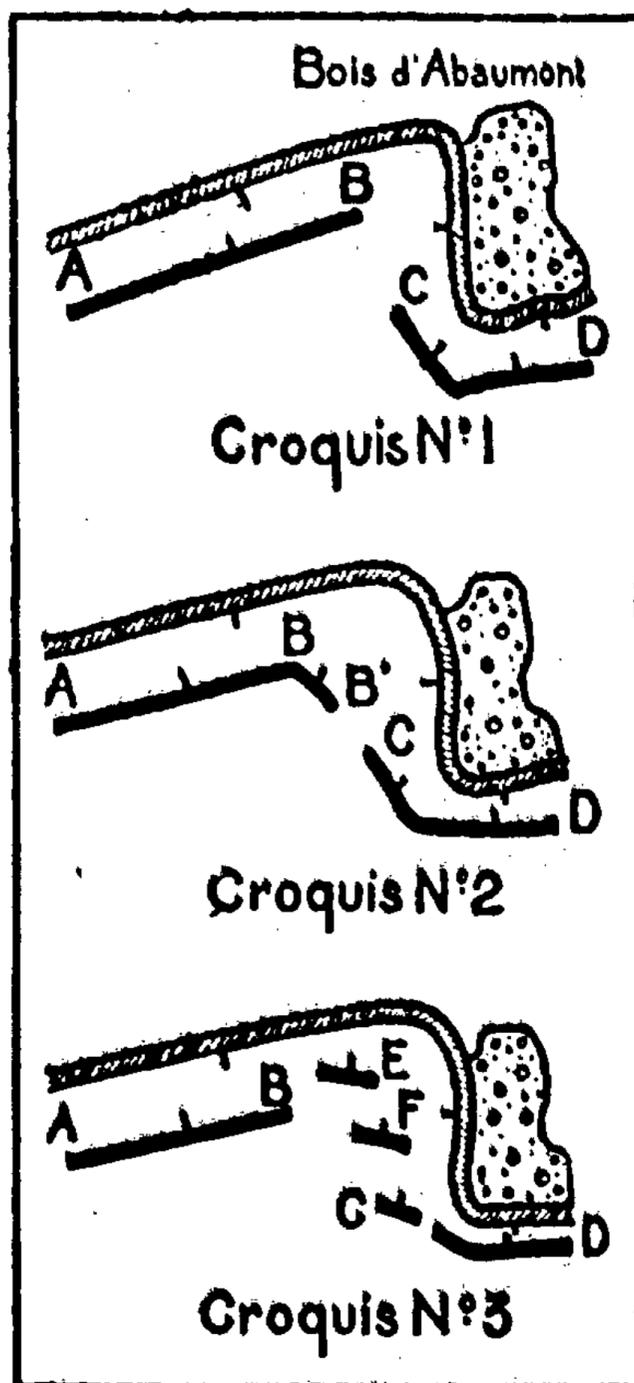
L'ensemble a été des plus satisfaisants : l'infanterie surtout s'est montrée souple et alerte, avec beaucoup de cohésion dans les unités : les vagues d'attaque se sont formées et ont progressé très régulièrement ; les compagnies et sections ont conservé leur direction sans flottement, mais les liaisons latérales ont été parfois négligées et cette dernière faute s'est aggravée de ce fait que manifestement certains capitaines ou chefs de section ne se rendaient pas compte de la situation tactique.

C'est ainsi qu'une ligne de combat A. B. a progressé sous un feu d'enfilade partant du bois d'Abaumont et laissant un vide B. C. entre elle et la gauche de la Division C. D.

Pour rétablir une situation logique, j'ai dû faire rabattre l'aile exposée en crochet défensif B B'. Plus tard, lorsque le mouvement a pu être repris, après l'entrée en ligne d'un bataillon de la réserve du général de Division, on a vu des éléments, comme E., s'avancer étourdiment sous des feux de flanc des deux côtés, ou comme F. en prêtant le flanc droit aux feux du bois d'Abaumont.

Ces imprudences sont imputables au défaut d'instruction des officiers de compagnie qui, je l'ai dit plus haut, ne tiennent compte ni de la situation tactique, ni des liaisons latérales. J'ai appelé sur ce point l'attention des généraux et des chefs de corps. Pour en finir avec ce bois d'Abaumont, je dirai que la manœuvre d'encercllement a été manquée.

Ce bois devait être encerclé à l'est par le corps voisin (supposé), à l'ouest par la droite de la 11^e Division. Le général F. qui disposait de deux bataillons de réserve, avait affecté l'un de ces bataillons à cette manœuvre, mais il espérait que cet encerclement pourrait sans doute être exécuté par sa brigade en ligne (21^e) ; il ne comptait donc lancer son



bataillon de réserve que s'il était avisé de l'impuissance de celle 21^e brigade. Or, le renseignement mit un certain temps

à lui arriver et le mouvement du bataillon fut déclenché trop tard ; c'est ce qui explique, sans le justifier, le vide signalé au croquis n° 1. Le croquis 3 montre d'ailleurs que les directions furent mauvaises parce que trop obliques. L'opération n'aurait pas réussi. J'ai opposé à cette conception la manœuvre d'encercllement du Trou-Bricot qui s'est exécutée par des rabattements plus précis et suivant de près la progression de l'attaque de front, de manière à ne pas laisser de vide se produire.

Le général F. n'avait conservé que deux bataillons à sa disposition, c'était peu pour une Division : il lui en aurait fallu trois. Mais je l'ai approuvé d'en avoir préjugé l'emploi, en affectant d'avance un bataillon à l'encercllement d'un point d'appui, dont la possession ou tout au moins la neutralisation était indispensable à la progression et en destinant l'autre bataillon restant à renforcer l'action de son centre, où il espérait crever le front ennemi.

Renforcer les points forts vaudra toujours mieux que parer aux petits accrocs, en dépensant ses réserves en menue monnaie.

Le directeur de la manœuvre avait prévu une contre-attaque ennemie partant du nord du bois d'Abbaumont. Cette attaque a été prise sous le feu d'une batterie affectée d'avance à ce rôle, mais l'action de cette batterie a été grandement facilitée par ce fait que le capitaine voyait l'objectif de ses propres yeux.

Les liaisons ont bien fonctionné : on a fait usage du téléphone et des projecteurs portatifs à partir des chefs de bataillon vers l'arrière. A l'avant, la liaison s'est faite par la signalisation à bras et par des coureurs. Il n'y avait pas de lanterne et seulement trois projecteurs par régiment.

Les avions et le ballon se sont tenus beaucoup trop bas. Ils étaient gênés par les nuages mais leur situation eut été très précaire. L'observation leur en a été faite.

L'avion de commandement a donné de nombreux renseignements sur la situation de la ligne de combat et, à ce sujet, les observateurs apprécient beaucoup les pots Ruggieri dont l'éclat durable se révèle par tous les temps. Mais ces pots fournissent également à l'ennemi des indications précieuses, si l'on ne prend soin de les allumer derrière un masque qui

peut être le sac de l'homme ou une simple levée de terre. Ce serait à recommander.

J'avais fait expérimenter le système consistant à matérialiser, au moyen de pétards les feux de l'artillerie amie appuyant l'attaque. Le directeur fait placer d'avance des chaînes plus ou moins denses de porteurs de pétards sur les objectifs qui, à chaque phase seraient battus par notre artillerie (tirs de barrage ou de destruction). Nos fantassins ont l'illusion du tir de notre artillerie ; ils marchent sur les points d'éclatement et sont ainsi nettement fixés sur les objectifs à atteindre. C'est d'un effet excellent et parfois saisissant. Je compte généraliser le procédé.

Dans les deux manœuvres auxquelles je viens d'assister, on s'est efforcé d'appliquer strictement les dispositions de l'instruction du 16 janvier dernier (note annexe n° 2), mais les résultats n'ont pas été satisfaisants.

Aux termes de cette instruction, l'agent de liaison de l'artillerie change de nom et s'appelle *observateur mobile*, ce qui déjà introduit la confusion dans les idées de liaison proprement dite et d'observation.

Chaque groupe détache donc auprès du commandant de l'infanterie, colonel généralement, dont il appuie l'attaque, un officier observateur mobile, qui lui-même envoie, si possible, un sous-officier auprès de chacun des chefs de bataillon de première ligne.

Le système étant ainsi organisé, c'est l'observateur mobile qui va transmettre à son commandant de groupe les demandes de l'infanterie et qui, de plus, est chargé de régler le tir de ses trois batteries.

Je crois la tâche trop lourde pour ce seul officier et ce sentiment assez généralement partagé puisque, dans certains groupes, les sous-officiers observateurs ont été reliés directement aux batteries pour le réglage.

Personnellement je persiste à croire qu'il y a intérêt à maintenir, en principe, la distinction entre les missions de *liaison* et d'*observation*.

La liaison est bien assurée par l'officier que le groupe détache auprès du chef de l'infanterie dont il appuie l'attaque. Mais l'observation en vue du réglage ne peut être effica-

cement assurée que par un agent d'observation détaché par chacune des batteries et relié directement à elle.

Dans le 20^e C. A., on va jusqu'à détacher, comme observateur de la batterie, le capitaine lui-même. On l'a, paraît-il, fait en Champagne ; mais c'est évidemment une exagération du système.

Je pense qu'en adoptant pour le groupe le système de la nouvelle instruction, on a voulu éviter la multiplicité des lignes téléphoniques reliant les batteries à leurs observateurs sur des fronts relativement étroits ; mais on a imaginé un procédé trop compliqué de réglage par un seul. Aussi, je demanderai que si l'on tient au système actuellement réglementaire, on autorise au moins chacune des batteries à se relier directement, quand elle le peut, au sous-officier chargé du réglage. On évitera ainsi des retards et peut-être des confusions dans cette opération, et les tirs de barrage pourront être demandés, en cas d'urgence, directement aussi et déclenchés avec le maximum de rapidité.

Dans la journée, les Allemands ont dévoilé une grosse pièce dans la région de Flaxlanden et tiré deux obus sur Belfort (une maison atteinte, trois blessés), un troisième obus sur Pérouse, un autre sur Chalonvillars. Il tombe une pluie fine. L'ennemi n'a pu régler son tir par avions, il le fera sans doute par renseignements d'espions.

Nous avons riposté avec du 16 centimètres sur Dornach (usine à gaz asphyxiants), et nous allons nous servir des 155 du bois de Carspach pour attaquer la pièce directement, en nous servant des avions malgré le mauvais temps.

Les Allemands ont également bombardé et très violemment les villages de Seppois, Largitzen et Pfetterhausen, ainsi que nos cantonnements de la Largue : quelques incendies. Nous avons riposté sur les cantonnements ennemis d'Hirtzbach et sur les batteries allemandes.

Le bombardement des villages de la Largue et les obus de Belfort ont causé un peu d'émotion à la VII^e Armée, où l'on sait que depuis trois jours des bateaux du Rhin débarquent de l'artillerie lourde ; la région entre Bâle et Fribourg serait

en outre bondée de troupes, ce qui fait croire à une attaque imminente. Il faut simplement y songer.

Je fais donc préparer l'entrée en ligne éventuelle de la 154^e Division derrière la 105^e D. T., et le transport par T. M. de la 28^e Division, qui vient d'arriver au camp d'Arches et qui serait la réserve à porter sur le front Delle, Saint-Hippolyte.

9 février.

Au cours de la nuit dernière (de 21 heures à 21 h. 45), bombardement violent de l'Hartmannswillerkopf sans attaque d'infanterie.

J'ai pris avec la VII^e Armée toutes les dispositions de prudence en vue d'une attaque possible en Haute-Alsace ; je les complète aujourd'hui et j'en rends compte au général en Chef.

La nuit a été calme en Lorraine et sur le front de la I^{re} Armée, à part quelques obus et bombes sur nos tranchées au sud de Mort-Mare.

Dans la vallée de la Largue, l'ennemi a exécuté aujourd'hui un tir intermittent sur les villages et sur nos positions de première ligne ; sept obus de 380 sont tombés entre 17 h. 35 et 18 h. 40, dans la région de Belfort (en dehors de la ville, vers Essert).

MANOEUVRE DE CADRES DE LA 16^e DIVISION

10 février.

Je me rends aujourd'hui à la manœuvre de cadres que la 16^e Division doit exécuter au camp de Belrain sous la direction du général C.

Je suis accompagné du général Roques. Je consigne ci-après les principales observations faites au cours de la manœuvre.

Les ordres sont, en général, assez mal faits. On ne sait plus les rédiger et les États-Majors ont grand besoin de s'y remettre. Il suffit pour s'en convaincre de lire l'ordre d'opérations de la Division.

Le général entre dans des détails de formation qu'il devrait laisser à ses brigadiers et colonels. Il donne un dispositif d'attaque qui est du domaine de l'instruction et qu'il n'y a donc pas lieu d'insérer dans un ordre ; il dit tout aussi inutilement que les liaisons devront être réglementaires, etc. Par contre, la question de l'artillerie est traitée très sommairement, sans ordre particulier ou plan d'emploi.

Les avions et le ballon n'ont pu s'élever en raison du vent et des chutes de neige. Le froid n'a pas permis d'utiliser les pigeons voyageurs, de sorte qu'on en a été réduit pour les liaisons au téléphone, aux projecteurs et lanternes et à la signalisation.

Le fonctionnement des P. C et en général des liaisons d'infanterie a été satisfaisant. La question des liaisons d'artillerie s'est de nouveau posée avec toutes ses difficultés, et voici ce que j'ai vu, par exemple :

Un *observateur mobile* était détaché par un groupe auprès d'un colonel de régiment. Il était relié à son commandant de groupe par le téléphone et avait de plus, en avant de lui, trois sous-officiers auprès des chefs de bataillon. C'était l'application littérale de l'instruction du 16 janvier, mais ces sous-officiers n'étaient reliés à personne. J'ai interrogé l'un d'eux : comme il ne savait pas au juste quelle était sa mission, je lui ai donné les explications nécessaires et je lui ai demandé comment il comptait faire parvenir les renseignements à son officier observateur : « En me rendant auprès de lui à cheval, m'a-t-il répondu ». Ce sous-officier n'avait évidemment aucune idée de son rôle ; il n'avait d'ailleurs observé le tir qu'une seule fois dans sa carrière et était chef de pièce, ce qui constituait une bien médiocre préparation pour un spécialiste du réglage.

Ainsi, voilà un groupe dont aucune batterie n'aurait pu régler son tir, car aucune d'elles n'avait d'observateur propre

en liaison directe et l'officier observateur mobile était bien incapable de suppléer à cette insuffisance, puisqu'il ne voyait rien du P. C. où il était et qu'il n'avait aucune liaison avec ses sous-officiers.

Je n'insiste pas davantage sur cette question déjà traitée lors de la dernière manœuvre. J'ai donné les directives nécessaires et j'ai surtout recommandé aux colonels de régiment de faire l'instruction des sous-officiers appelés à remplir les fonctions d'observateur.

Au point de vue de l'infanterie, j'ai eu à modifier certaines idées qui auraient pour effet de briser l'élan de notre ligne de combat si l'on n'y prenait garde.

C'est ainsi qu'un bataillon d'attaque avait reçu l'ordre de son colonel de s'arrêter sur la troisième ligne de tranchées et de la retourner. S'il est nécessaire de stopper quelquefois pour remettre de l'ordre, il est inadmissible que cette mesure soit prévue d'avance. Il ne faut pas surtout que les premières vagues se mettent à retourner une tranchée avant d'avoir atteint l'objectif final, parce qu'on peut être sûr alors que la ligne de combat n'ira pas plus loin.

Le soin d'occuper la première position qui vient d'être enlevée à l'ennemi et de retourner le retranchement, appartient aux réserves de la brigade ou de la division. Quant à la ligne de combat, il faut lui laisser toutes ses disponibilités pour atteindre l'objectif prévu et généralement jusqu'au contact de la deuxième position ennemie ; ce qui n'empêche pas, je le répète, les chefs de bataillon de faire certains temps d'arrêt, quand ils en sentent la nécessité pour le rétablissement de l'ordre ou la reconstitution des vagues ou des disponibilités.

Je passe sur d'autres critiques de moindre importance pour abrégé ces notes. La Division doit exécuter dans quelques jours une manœuvre nouvelle, j'espère qu'on tiendra compte de mes observations pour les progrès à réaliser.

Le groupe des canévas de tir de la VII^e Armée a fini par établir à peu près sûrement l'emplacement de la grosse pièce allemande, en complétant l'observation directe par l'appréciation au son ; elle se trouverait aux environs de la cote 289 à 1.750 mètres au sud de Zillesheim et de Flaxlanden.

Nouveau bombardement de Belfort par la pièce à longue portée de 380 :

Deux obus dans les environs entre 15 h. 10 et 15 h. 12. — Notre artillerie de 155 du bois de Carspach prend immédiatement sous son feu l'emplacement repéré hier de la pièce ennemie qui ne continue pas son feu. En même temps un tir de représailles est ouvert, avec du 16 centimètres, sur les usines de Dornach (près de Mulhouse).

Bombardement de nos villages de la vallée de la Largue et des Seppois.

Dans le Ban-de-Sapt, tir de concentration sur Launois, auquel l'ennemi répond faiblement sur Gemainfaing. Action violente et réciproque des deux artilleries dans la région du Braunkopf et de l'Altmatt.

Je me décide à aller demain à Belfort où je donne rendez-vous au général de Villaret : il faut me montrer dans cette ville bombardée et calmer l'émotion exagérée qui a atteint certains états-majors. Il semble bien que les Allemands veulent simplement faire diversion et attirer notre attention en Alsace, pour attaquer peut-être ailleurs. Il y a aussi de l'ordre et de la méthode à mettre dans les procédés de l'État-Major de la R. F. B. ; il faudrait même étudier une nouvelle organisation dans ce coin.

11 février.

Départ à 6 h. 30 pour Belfort. Arrivée à 10 h. 30 à Essert. A ce moment et comme pour nous saluer, les Allemands commencent un bombardement de 380. Les cinq coups qui sont tirés trop longs pour Belfort encadrent notre route, l'un d'eux à 25 mètres de la route ; aucun dégât : tous les obus tombent dans les champs. Mais nous rencontrons de pauvres gens, en assez grand nombre, qui fuient le danger en emportant un peu de leur mobilier sur des charrettes.

En arrivant à Belfort, j'apprends qu'un coup a déjà été tiré à 6 h. 35, sans plus de succès que les autres, mais il nous a permis de repérer exactement l'emplacement de la pièce. L'un de nos avions était sorti en reconnaissance avant le jour ; il survolait l'emplacement présumé de la pièce alle-

mande, quand le coup est parti : l'observateur vit la flamme et put préciser la situation du canon qui se trouve un peu au nord-est de la cote 289 dans le haut du ravin de l'Hungerbrunnengraben, au sud-ouest de Flaxlanden; c'est, à 200 mètres près, l'emplacement déjà indiqué.

Je trouve, à Belfort, le général de Villaret que j'avais convoqué et j'examine avec lui les différentes questions en cours. Je m'occupe tout d'abord de la question de Porrentruy.

La ligne S n'étant pas occupée en temps normal, j'ai fait rechercher de quel délai nous pourrions disposer pour jeter une garnison en cas de violation de la neutralité suisse par les Allemands. Tout d'abord, il semble qu'il n'y ait pas lieu de compter, pour retarder la marche des Allemands, sur une résistance quelconque de l'Armée suisse. Quelles que soient les dispositions du gouvernement fédéral vis-à-vis de l'agresseur, l'armée suisse se retirerait vraisemblablement sans combattre sur la position de Rangiers. Cette position ne paraît pas, d'autre part, disposer d'une artillerie suffisante pour interdire efficacement le passage dans la région de Porrentruy.

Une fois entrés en Suisse, les Allemands ne rencontreraient donc aucun obstacle sérieux avant d'atteindre la ligne S, ce qui sera l'affaire de quelques heures.

Le délai nécessaire à l'occupation de la ligne S ne nous sera donné en conséquence que par le renseignement par la vue ou par les agents.

Un excellent observatoire installé par la R. F. B. sur la crête de Lomont à Montancy (1) possède de bonnes vues sur le pays de Porrentruy; mais il se trouverait en défaut, en cas de mouvement de nuit ou par temps de brouillard et, dans ce cas, nous n'aurions à compter que sur les renseignements des agents que la S. R. de Belfort peut avoir placés d'avance dans la région de Porrentruy, Delle, le long de la frontière alsacienne.

(1) Cet observatoire sera pourvu du téléphone dans 48 heures.

La rapidité dans la transmission de ces renseignements dépendra en grande partie des dispositions du commandement suisse local ; en cas de mauvais vouloir de sa part, les renseignements n'atteindront sans doute pas notre frontière avant les forces allemandes.

Cette situation pourrait paraître dangereuse ; mais je tiens à faire remarquer qu'une action allemande dans la région de Porrentruy ne peut se concevoir que comme une grosse opération montée avec plusieurs divisions ; elle suppose donc le rassemblement préalable d'effectifs importants dans la région de Ferrette. Ces rassemblements n'échapperaient vraisemblablement pas aux investigations de nos agents.

En résumé :

Nous pouvons compter être renseignés à temps sur des rassemblements laissant présumer une offensive allemande par le pays de Porrentruy ; mais il faut admettre aussi la possibilité d'une surprise tactique contre notre ligne S. Cette dernière considération me conduit à envisager l'étude d'une deuxième ligne, en arrière de la ligne S, dès que celle-ci sera achevée.

Le général Besse se présente à moi et me parle du bombardement et de notre riposte. Après déjeuner, je vois l'administrateur Zimmermann qui me met au courant de l'état moral de la population.

Dans l'après-midi, je me rends, avec le général de Villaret, à Montreux. Le général Demango est en tournée, mais je m'entretiens avec son chef d'Etat-Major. La nuit va venir, je ne puis aller plus loin.

Je rentre coucher à Épinal, où je reçois les nouvelles de la journée qui se résument à peu de chose.

A la VII^e Armée, activité toujours très marquée de l'artillerie ennemie dans la région de la Doller et de la Largue. Le tir a été particulièrement dirigé sur Rechezy. Nos pièces ont riposté énergiquement sur les ouvrages et sur l'artillerie ennemie.

Le service météorologique du ministère de la Guerre a surpris un radio allemand adressé au front occidental et ainsi

conçu : « Attention ! Les vents d'est vont bientôt commencer. » Quelles peuvent bien être la valeur et la signification de ce renseignement ? Il est peu probable que le radio puisse faire allusion à une émission possible de gaz : ils ne la clai-ronneraient pas ainsi.

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LA POSITION COTÉE 766 (NORD DE WISEMBACH)

12 février.

Je rentre à Neufchâteau à 8 heures.

Pendant la nuit les villages de la Largue ont été bombardés sous la forme de rafales violentes et intermittentes.

En Lorraine, la nuit a été marquée par une grande activité de patrouilles ennemies, notamment à l'est de Reillon, en forêt de Parroy, sur la Loutre-Noire, devant Letricourt et Morville.

Dans l'après-midi, je suis avisé par le D. A. L., qu'on s'attend à une attaque sur le front de la 128^e Division. Le bombardement a repris très violent, accompagné du tir de minenwerfer.

Ordre a été donné d'alerter le 110^e lourd et l'infanterie de la 153^e Division, tandis qu'une batterie de 155 C est envoyée sur le front.

J'apprends également qu'après un bombardement violent, de 9 heures à 16 heures, l'infanterie ennemie a attaqué nos positions de la cote 766 (nord de Wisembach). Elle est parvenue à prendre pied dans deux de nos postes d'écoute écrasés par des obus. L'attaque contre la première ligne a été complètement repoussée. Nous avons fait quelques prisonniers. Le combat continue pour la reprise des postes perdus.

Entre les Vosges et la frontière suisse, violent bombardement des villages, ainsi que de nos tranchées de première ligne dans la région à l'est de Dannemarie. — Bombarde-

ment par obus asphyxiants de nos ouvrages en face d'Amertzwiller.

Au D. A. L., l'artillerie allemande bombarde violemment le front Clemery, Letricourt et le secteur entre la forêt de Parroy et la Vezouse. — Tir soutenu de minenwerfer en plusieurs points et d'obus lacrymogènes sur Reillon.

1^{re} Armée. — Dans le secteur nord de Flirey, probablement en réponse à nos tirs de concentration, les Allemands ont fait sauter cinq mines. Ils ont ainsi endommagé notre première ligne, en même temps qu'ils bouleversaient nos tranchées plus en arrière avec des obus de tout calibre. Nous avons riposté par nos barrages d'artillerie.

Toutes les manifestations d'offensive des Allemands sur mon front me paraissent n'avoir rien de sérieux et affecter plutôt le caractère de démonstrations destinées à retenir l'attention et les troupes, en vue peut-être d'attaques sérieuses sur d'autres fronts.

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LES POSITIONS
DE L'ENTRELARGUES
(HAUTE-ALSACE)
(13-14 février 1916.)

13 février.

Pendant la nuit, la lutte a continué dans la région de 766, pour la reprise des postes d'écoute perdus hier.

Dans la R. F. B., au nord du canal, quelques coups de canon allemand sur les abords des villages et sur les routes. Notre artillerie exécute des tirs de riposte et de représailles.

Dans la matinée, la VII^e Armée rend compte de la reprise sur l'ennemi des deux postes perdus hier aux environs de 766

(nord de Wisembach). Il s'agit en réalité de deux blockhaus et non pas de deux postes d'écoute comme on l'avait dit hier. L'affaire avait été très chaude et menée par un régiment entier.

J'ai eu, depuis, des renseignements précis sur ces opérations. Je les note ci-après :

Un bombardement intermittent de plusieurs jours avait été dirigé par l'ennemi sur le front Réduit 766-762, et faisait pressentir l'attaque qui se produisit, le 12 février, sur une étendue d'environ 500 mètres.

Ce jour-là, la région est tenue par le 120^e B. C. P. (129^e D. I.) qui, en particulier, a sur le front 766-762, une compagnie en première ligne. Cette compagnie, abritée pendant le bombardement, ne peut saisir le moment où l'ennemi allonge son tir ; d'autre part, les sentinelles, de leurs postes d'observation, ne voient les Allemands que lorsque ceux-ci ne sont plus qu'à quelques pas d'elles.

Les postes de combat ne peuvent donc être garnis en temps utile et l'ennemi occupe le front d'attaque.

Il ne pousse d'ailleurs pas plus loin son offensive et il semble bien que nos tirs de barrage aient arrêté ses renforts.

A l'ouest de 766, deux sections, qui ont d'abord cédé devant l'attaque réoccupent bientôt la tranchée perdue. Sur le reste du front, le 120^e réorganise et complète la ligne 766-Réduit.

Le 120^e B. C. P. devait être relevé ce soir-là même par le 253^e régiment de la 41^e Division. Le lieutenant-colonel Martin, arrivé à 17 heures avec son régiment au Ban-de-Laveline, organise pendant la nuit la contre-attaque sur les bases suivantes :

1^o Un groupe de trois compagnies du 253^e, partant de l'ouest de 766, à cheval sur l'arête, contre-attaquera par les deux ailes de l'éperon ;

2^o Un autre groupe de trois compagnies appuyant sa droite à la ligne du Chenat, contre-attaquera vers le nord sur 762.

Au point du jour, les reconnaissances constatent que 762 est évacué par l'ennemi. A 8 heures, la contre-attaque se

déclenche et progresse facilement, à 9 h. 30 la totalité du terrain perdu est réoccupé.

Au sujet de cette opération, j'appelle l'attention du général commandant la VII^e Armée sur les points suivants :

1° Sincérité des comptes rendus.

Le premier compte rendu, de 12 heures à 19 heures, parlait de « postes d'écoute » pris par l'ennemi ; — après notre contre-attaque, ces postes d'écoute étaient devenus des *blockhaus*. C'était, en réalité, 500 mètres de notre première ligne qui avaient été enlevés.

2° Contrôle des Etats-Majors.

La 41^e Division a envoyé, dès le début de l'attaque allemande, un officier d'Etat-Major auprès du commandant du secteur. Je crains que la brigade n'ait pas eu de représentant sur place. Cette mesure était d'autant plus indiquée qu'un régiment de la 132^e brigade (41^e Division) devait relever ce soir-là le 120^e B. C. P. de la 129^e Division.

3° Organisation défensive.

La deuxième ligne n'était pas continue ; le flanquement de la courtine ne semble pas avoir été complet.

4° Insuffisance de l'approvisionnement en grenades.

La contre-attaque a été retardée jusqu'à 8 heures, par suite de l'insuffisance des grenades (dont il a fallu compléter l'approvisionnement), puis de la difficulté d'amorçage en pleine nuit du modèle en usage.

La constitution de petits dépôts de matériel et d'engins de tous genres à proximité des lignes, doit faire partie du plan de défense et de contre-attaque de chaque secteur.

D'autre part, j'ai donné depuis longtemps des instructions pour qu'il soit fait, à l'avenir, uniquement usage des modèles de grenades fournis par la D. A. et qui ne présentent aucune nécessité d'amorçage. L'écoulement de l'ancien stock doit être réalisé, en satisfaction des besoins ordinaires, mais sans préjudice d'un lotissement d'engins du modèle désormais réglementaire suffisant pour parer aux besoins exceptionnels (grenade C. F. et O. F.).

Evénements du jour : un avion a lancé une bombe sur Raon-l'Etape sans aucun dégât. — Dans la région de 766, très violent bombardement de nos positions qui ont reçu cinq à six mille obus. L'attaque d'infanterie a recommencé, mais elle a été arrêtée sans pouvoir aborder notre ligne.

Grande activité réciproque d'artillerie et d'engins de tranchée au Reichackerkopf et au Linge. — Bombardement intense dans l'après-midi à l'Hilsenfirst et à l'Hartmannswillerkopf. — Vive canonnade dans la région de Traubach. Bombardement intermittent de la région de Seppois : vers 17 heures une attaque allemande a été tentée sur le bois Pointu (sud-est de Seppois) ; elle a été immédiatement enrayée par nos feux.

D. A. L. — L'activité de l'artillerie allemande continue sur tout le front nord-ouest jusqu'à Bures. — Dans le secteur de Reillon, tir très lent et continu à partir de 15 heures. Nous contrebattons l'artillerie ennemie et canonons les positions allemandes à la lisière de la forêt de Bezange, vers Domèvre et vers Bréménil.

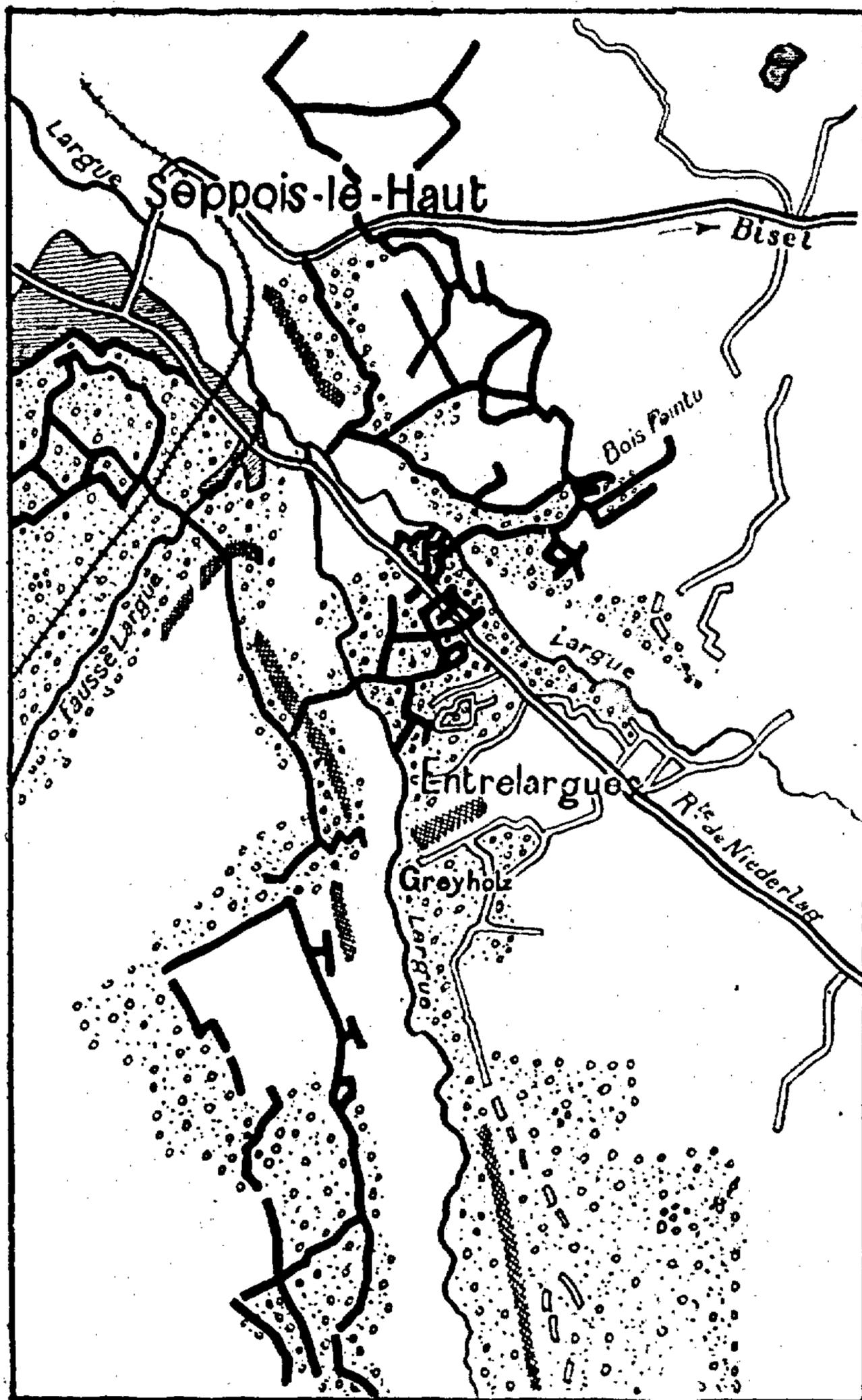
En résumé, le bombardement de la région de Reillon a été long et sévère, mais un peu incohérent et n'a pas eu le caractère d'un tir de préparation. Je prescris de retirer la batterie de 155 C pour la rendre à son régiment lourd. De même la 153^e Division cesse d'être en position d'alerte.

14 février.

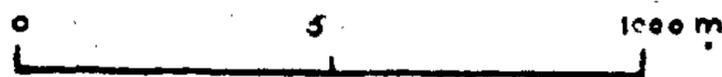
Hier soir à 18 h. 30, à la suite d'un violent bombardement, les Allemands ont recommencé leur attaque de la région de Seppois et pénétré sur un front de 250 mètres dans des éléments de tranchées de l'Entrelargues, au sud-est de Seppois et au nord de Greyholz.

A 4 heures, la presque totalité des tranchées était reprise avec les seules forces locales.

Ce matin le bombardement a redoublé d'intensité et nous a obligés à abandonner les éléments des tranchées réoccupées précédemment et qui sont entièrement bouleversées.



Echelle métrique



Le combat continue dans l'Entrelargues : le général commandant la VII^e Armée fait appel à sa réserve d'armée.

Je viens d'appeler de façon particulière son attention sur ces combats : il s'agit bien d'actions locales, mais un succès allemand dans cet Entrelargues pourrait faire tomber tout le saillant de Seppois, qui serait ainsi pris à revers ; et tel paraît bien être le but poursuivi, puisque les Allemands ont attaqué tout d'abord, sans succès d'ailleurs, le bois Pointu. N'ayant pas réussi de ce côté, ils cherchent à menacer le saillant par son flanc droit, c'est-à-dire par la face sud-est.

Dans l'après-midi, le tir de l'artillerie allemande qui s'était ralenti a repris violent et intermittent sur Seppois et sur nos positions. Des groupes ennemis de renfort s'efforçant de progresser de Niederlarg vers l'Entrelargues ont été arrêtés par nos feux de barrage et notre artillerie n'a pas cessé de battre le terrain occupé par l'ennemi et les chemins en arrière.

Le général en Chef me prescrit de faire embarquer en chemin de fer, dès le 16, la 59^e Division pour le camp de Mailly. J'irai néanmoins demain à sa manœuvre de cadres.

MANOEUVRE DE CADRES DE LA 59^e DIVISION

15 février.

Je pars à 7 h. 15 pour la région sud de Saffais où je trouve le général Deprez et la 59^e Division.

La manœuvre de cadres commence aussitôt ; il fait un véritable ouragan. Les opérations cessent à 12 heures et la critique commence vers 13 heures.

Mes principales observations sont les suivantes :

La préparation de la manœuvre a été très étudiée et les ordres sont très soignés ; mais il y a de tout dans ces ordres :

des rappels de dispositions réglementaires, des détails de pure instruction, enfin des empiètements sur les attributions des subordonnés. Il est grand temps, comme je l'ai dit déjà, de se remettre à la correction et à la sobriété des ordres : n'est-il pas inadmissible, par exemple, que le général de Division aille jusqu'à indiquer la formation des bataillons et le nombre de vagues à former, que le général de brigade fixe la place et la répartition des grenadiers dans les différentes vagues ?

C'est le désir de mieux faire qui incite à tout prévoir, mais il faut éviter l'exagération, et songer surtout que tous les échelons ont besoin de faire leur instruction propre : on doit donc laisser à chaque chef sa part d'initiative et de responsabilité.

La manœuvre s'est déroulée sous un véritable ouragan : aucun appareil n'a pu s'élever et le téléphone a été coupé à chaque instant.

L'attaque est partie avec un peu de décousu, par suite d'un malentendu : il s'est produit bientôt un vide entre les deux brigades, vide qu'on peut attribuer en partie à l'état du terrain et de l'atmosphère. Mais j'y vois surtout la preuve de l'inexpérience des cadres, ce qui n'a rien d'étonnant pour une division qui vient de sortir des tranchées, où elle était depuis 15 mois. J'ai appelé l'attention de tous sur la nécessité de soigner particulièrement à l'instruction la sûreté des directions et aussi des liaisons latérales.

Les moyens de communication ont été la signalisation par fanions entre la ligne de combat et le chef de bataillon, le projecteur, le téléphone et les coureurs à partir du chef de bataillon. Mais la Division avait peu de fil à sa disposition, elle en avait laissé une grande quantité sur le front dans son secteur ; c'est ainsi que le général de Division voulant porter en avant son P. C. (sans pouvoir utiliser l'un des postes de brigadier qu'il trouvait trop excentrique), s'est trouvé dans l'impossibilité d'allonger sa communication : il a donc pris le parti de maintenir son ancien poste avec lequel il a continué à correspondre par coureurs. Il recevait ainsi ses renseignements de l'arrière. C'est un expédient qui pouvait rendre des services pour un premier bond, mais qui aurait été rapidement insuffisant.

Les liaisons d'artillerie ont été, comme toujours, des plus précaires, bien qu'on se soit efforcé d'appliquer l'instruction du 16 janvier (officier observateur mobile par groupe auprès du colonel, avec trois sous-officiers en antennes, auprès des chefs de bataillon). La liaison tactique était certainement assurée, mais je persiste à considérer cet unique officier comme incapable de régler à lui seul le tir de ses trois batteries du groupe, et je crois utile que chaque batterie ait une liaison technique directe avec son observateur propre. Cette dernière liaison pourrait être établie, au départ, avec l'ancien observatoire fixe de batterie.

Le directeur de la manœuvre avait prévu deux contre-attaques ; j'ai suivi celle qui débouchait du mamelon vert. J'ai vu, avec plaisir, que l'action de l'artillerie avait été demandée très rapidement et que le chef de bataillon intéressé avait fait intervenir immédiatement une section de mitrailleuses disponible, sans attendre l'entrée en ligne de l'infanterie.

En résumé, la 59^e Division contient d'excellents éléments ; mais elle a encore besoin d'une période d'instruction de quinze jours environ pour prendre de la souplesse et de la cohésion.

Elle commence ses embarquements demain 16 février.

En rentrant à Neufchâteau, j'apprends qu'à 5 heures, un coup de 380 a atteint Belfort entre le pont du chemin de fer et la porte d'Essert (aucun accident, aucun dégât). Comme représailles, nous avons tiré dix coups sur Dornach et quarante coups sur l'emplacement de la pièce ; mais la tempête a rendu l'observation impossible.

Le commandant Charreyre, que j'avais envoyé ce matin en liaison à la VII^e Armée, m'apporte des précisions sur les affaires de l'Entrelargues qu'il n'y a pas intérêt à noter ici ; mais je vois dans les dernières attaques allemandes une tendance marquée à ménager l'infanterie.

Si l'on jette, en effet, un coup d'œil d'ensemble sur les deux attaques allemandes de 766-762 (nord de Wisembach) et de l'Entrelargues, on remarque que les deux attaques présentent les mêmes caractéristiques :

Bombardements de longue durée s'achevant, peu avant l'attaque, par un véritable tir de concentration.

Attaques d'infanterie peu importantes (deux bataillons environ à 766-762 ; cinq à six compagnies en première ligne dans l'Entrelargues).

Sur nos contre-attaques, l'ennemi résiste peu, on a l'impression qu'il occupe à peine le terrain conquis. Si celui-ci est repris par de bonnes troupes, peu après la perte (766-762), l'ennemi n'insiste pas. Si, au contraire, la contre-attaque est faible, incomplète, l'ennemi reprend le bombardement et réoccupe le terrain évacué par nous.

En résumé, l'ennemi a fait sur les deux points envisagés de fortes concentrations d'artillerie, mais n'a voulu dépenser que peu d'infanterie et n'a pas engagé de troupe étrangère à celle qui occupe normalement le secteur.

En dehors donc de la relève momentanée de la 105^e D. T. qui s'imposait, nous ne devons pas faire le jeu de l'ennemi en engageant, sur ses fortes concentrations d'artillerie, des troupes réservées par le haut commandement.

Pendant toute la journée notre artillerie a tenu sous son feu les positions ennemies de l'Entrelargues.

16 février.

Liaison avec les armées ce matin au lieu de demain, parce que je serai à la manœuvre de la 16^e Division.

J'appelle l'attention des officiers de liaison sur la nécessité de développer le goût des coups de main, des embuscades, des attaques consécutives aux tirs de concentration, — sur la permanence du commandement de chaque groupement d'artillerie ou de son représentant au P. C. ou au poste d'observation, — sur l'autorisation de dépasser les allocations décadaires de munitions dans le cas d'attaque —. Je traite, en outre, quelques questions importantes : observations au sujet des attaques au nord de Wisembach et dans l'Entrelargues : malfaçons de détail ; enseignements à tirer ; nécessité d'une contre-attaque aussi rapide que possible pour reprendre le terrain perdu sur la Largue ; emploi du 101^e lourd à cet effet.

La nuit n'a pas été très mouvementée.

Je reçois l'ordre de tenir le 20^e Corps prêt à être embarqué.

Pendant la journée, marquée par une tempête continuelle, l'ennemi se contente de lancer quelques obus de gros calibre sur Seppois-le-Haut, sur nos positions au nord de la route de Seppois, Bisel et sur les abords nord-ouest de Réchezy.

En forêt d'Apremont nous exécutons sur la Vaux-l'Éry un tir de concentration d'artillerie et d'engins de tranchée. L'ennemi a riposté sans nous causer de pertes.

Je vais coucher à Bar pour être à pied d'œuvre demain matin pour la manœuvre.

MANOEUVRE DE LA 16^e DIVISION

17 février.

Départ à 7 heures et arrivée à 8 heures au signal de Belrain. Je trouve le général Cordonnier, directeur de la manœuvre que doit exécuter la 16^e Division et qui se déroule, de 8 heures à 13 heures. Je pars après la critique et je rentre à Neufchâteau à 15 h. 30.

Les ordres sont mieux faits qu'au dernier exercice de cadres de la Division. Le plan d'emploi d'artillerie est assez complet et très net. On a tenu compte de mes observations.

Le vent qui soufflait en tempête avec des chutes de neige, n'a pas permis aux avions et au ballon de s'élever ; mais les liaisons ont été très convenablement assurées par le téléphone et l'optique dont l'emploi devient très familier.

Deux systèmes de liaison ont été expérimentés pour l'artillerie. L'un est l'application littérale de l'instruction : liaison établie au double point de vue tactique et technique au moyen de l'*observateur mobile* et de ses trois sous-officiers en antennes ; — l'autre est basé sur la distinction entre les

liaisons tactiques et techniques, la première étant réalisée par la présence de l'officier d'artillerie détaché du groupe auprès du colonel, la seconde étant constituée, pour chaque batterie, par un observateur poussé auprès du bataillon dont la batterie appuie l'attaque et relié au poste d'observation fixe de la batterie.

Théoriquement, le premier système est séduisant par la simplicité qu'il offre en apparence ; mais je crains la confusion des missions de liaison tactique et technique. Je ne crois pas surtout qu'un seul officier puisse, même avec le concours de ses trois sous-observateurs mobiles, relier l'artillerie à l'infanterie et assurer momentanément au moins, le réglage des trois batteries du groupe (ce qui reviendrait à régler le tir d'une batterie de douze pièces).

Bien que l'expérience des manœuvres ne puisse être considérée comme concluante, puisqu'on y fait forcément abstraction de l'émotion du combat et de la difficulté si grande des réglages quand toutes les batteries tirent à la fois, je demeure partisan du second système. Je ne crois pas qu'une batterie puisse se passer de son observateur mobile propre, à partir du moment où l'observatoire fixe de départ cesse de fonctionner.

Au sujet du canon de 58, on est parfois stupéfait de voir combien ses propriétés sont peu connues de l'infanterie.

Chacune des brigades de la 16^e Division disposait d'une demi-batterie de ces canons. J'ai suivi le bataillon du 13^e régiment auquel on avait attribué l'une de ces demi-batteries et j'ai vu avec étonnement les servants suivre la ligne de combat avec leur matériel, comme le font les sections de mitrailleuses.

A un moment donné, le chef de bataillon a dit au sous-officier commandant la demi-batterie : « Etablissez-vous dans cette carrière pour contrebattre les mitrailleuses ennemies qui se sont révélées à 600 mètres de nous et tenez-vous prêt à prendre sous votre feu toute contre-attaque qui se déclencherait dans cette autre direction. » Penser que des canons de 58 peuvent changer d'emplacement avec la même mobilité que des mitrailleuses révèle déjà une assez grande ignorance, mais l'idée d'une portée de 500 mètres et surtout de tirs de barrage est particulièrement étonnante. J'ai dû, à la critique, rappeler les propriétés du 58 et son mode possible d'emploi.

J'ajoute que le chef de bataillon dont il s'agit était arrivé tout récemment.

L'infanterie a pris ses formations avec assez de correction. Quelques erreurs de direction ont montré cependant encore la nécessité des manœuvres de ce genre.

Les deux premières vagues se sont fondues prématurément sur certaines parties du front et la troisième vague s'est aussitôt déployée en tirailleurs sans nécessité. J'en ai fait la remarque.

La question des feux n'est presque jamais traitée dans ces manœuvres. La ligne de combat s'arrête quand la direction indique un obstacle, mais elle n'ouvre pas le feu. Cette inertie des capitaines et des chefs de section peut être attribuée en partie, comme je l'ai dit déjà, à ce fait que la ligne ennemie n'est pas figurée ou l'est insuffisamment. Il est cependant nécessaire que cadres et hommes s'habituent au commandement, à l'exécution et à la fatigue des tirs. J'ai recommandé que ce soin soit fait dans les prochaines manœuvres.

J'apprends la prise d'Erzeroum par les Russes.

J'ai envoyé aujourd'hui un officier auprès du général Herr, pour m'entendre avec lui au sujet du secours que je puis lui donner puisqu'il s'attend à être attaqué sur tout son front.

On sait, en effet, que les Allemands ont amené 9 divisions nouvelles et une quantité d'artillerie lourde. Le général Herr a déjà tout le 7^e Corps. Il me demande seulement un groupe de la 16^e Division pour renforcer les barrages vers la côte Sainte-Marie. Je lui donne satisfaction.

J'ai prescrit, en outre, à la 16^e Division de faire toutes les reconnaissances nécessaires dans la région de Chauvencourt pour le cas d'une entrée en ligne de ce côté.

MANOEUVRE DE LA 28^e DIVISION

18 février.

Départ à 7 heures pour assister à la manœuvre de la 28^e Division au camp d'Arches.

Je trouve au fort d'Arches, à 9 heures, les généraux de Villaret et Baret, ce dernier directeur de la manœuvre. Vent glacial et bourrasques de neige. La manœuvre et la critique se terminent à 15 heures.

Je déjeune sommairement dans l'auto et je me rends au nord d'Épinal sur le terrain de la Justice où j'inspecte quatre compagnies de chasseurs de la classe 16.

Dans la soirée, je reçois les nouvelles de la journée.

Après une violente préparation d'artillerie, l'ennemi a attaqué nos positions à 1.500 mètres nord de Largitzen et a pris pied dans nos tranchées. Il en a été immédiatement rejeté par une contre-attaque.

A 14 heures, l'ennemi a envoyé sur Belfort un obus de 380 qui est tombé dans l'angle formé par la voie ferrée et la face nord du fort des Barres (ni victimes, ni dégâts). — Nous avons envoyé dix coups de 155 sur l'emplacement de la pièce.

19 février.

Je rentre à Neufchâteau à 8 heures. Pendant la nuit, tirs de surprise sur le calvaire de Launois (Ban-de-Sapt). — Quelques obus sur Wisembach.

Les deux Fecht débordent et endommagent les tranchées.

Nuit relativement calme à l'est de Belfort. Cependant l'ennemi a bombardé Seppois à 20 heures, et Largitzen de 21 heures à 22 heures (dégâts importants). — Notre artillerie a effectué des tirs sur l'Entrelargues où les Allemands procédaient à une relève.

Il y a en ce moment une mission de trois officiers suisses au G. Q. G.. L'Allemagne devait, paraît-il, fournir de l'artillerie lourde à l'armée suisse ; comme elle ne remplit pas ses engagements, le gouvernement helvétique s'adresse à nous pour avoir des canons lourds.

Le général en Chef a proposé la livraison d'un certain nombre de batteries de 120 L. ; ce n'est pas d'un modèle nouveau, ni à tir rapide, mais nous ne pouvons donner autre chose.

Les officiers suisses sont allés à la R. F. V. voir le matériel en action et tout porte à croire que le marché se fera.

Visite de MM. Bénazet, député, et Doriae, sénateur, qui viennent, au nom de la commission de l'armée, inspecter l'habillement. Je les dirige sur les 64^e et 128^e Divisions avec le commandant Tison pour les accompagner. Ils viennent en collaborateurs et non en censeurs. Ils tiennent à appuyer sur ce caractère de leur mission.

20 février.

Beau temps ce matin. Je demande à Malzéville si les escadrilles de bombardement pourront exercer les représailles depuis si longtemps retardées. On me répond qu'il y a encore beaucoup de nuages bas, mais que s'il y a une éclaircie vers le milieu de la journée, les avions iront bombarder les usines de Rombas au nord de Metz. Je verrai aussi ce que peut faire le dirigeable d'Epinal ; mais le clair de lune sera sans doute un obstacle insurmontable.

Le temps devient couvert vers le milieu de la journée : les avions de bombardement ne pourront pas sortir.

Je reçois l'ordre de mettre la 16^e Division à la disposition du général commandant la R. F. V. Je donne des instructions en conséquence.

Dans la soirée, nouveau télégramme : il s'agit du 20^e Corps, qui doit s'embarquer cette nuit.

Le sous-préfet de Lure fait connaître que des avions alle-

mands ont jeté, cet après-midi, des bombes sur Lure, Villersexel, Ronchamps et Champagney : aucun dégât.

A la I^{re} Armée, tir de concentration dans la partie ouest de la forêt d'Aprémont. Ce tir a paru très efficace. Les Allemands ont réoccupé hâtivement leurs tranchées à la fin du tir. Ils ont été immédiatement pris sous des rafales de 75. L'artillerie allemande a réagi assez fortement.

Le commandant Hellé du G. Q. G. vient me parler de la création, à la VII^e Armée, d'une division nouvelle, pour laquelle mes propositions sont approuvées, et de la transformation de la R. F. B. en corps d'armée, question plus délicate, à étudier de près.

21 février.

Au cours de la nuit, nos avions ont jeté huit obus sur le centre de ravitaillement et le dépôt de munitions Maizières, Azondanges (deux coups au but, grosse fumée). Ceci se passait entre 22 h. 50 et minuit 40. — D'autres avions jetaient, dans le même temps, treize obus sur le château de Martin-court, où un Etat-Major allemand était signalé.

De leur côté, les avions allemands ont lancé des bombes sur Lunéville (à 23 heures et à 2 h. 30), sur Dombasle à 3 heures, sur Nancy à 6 h. 30 : ni pertes, ni dégâts, sauf un tué à Nancy.

Ce matin, la R. F. V. me fait savoir que les Allemands ont bombardé les forts de Douaumont et de Vaux, ainsi que nos positions de la Selouze. De plus, huit obus ont atteint Verdun. C'est probablement le début de la préparation de l'attaque allemande.

Je suis avisé, à 13 heures, qu'un avion allemand a été abattu près d'Einville, à la suite d'un combat aérien et qu'un autre a été atteint par notre canon à Epinal. Il est tombé en flammes sur la ville et cet incendie a fait éclater les bombes qui restaient dans l'appareil : dix tués et trente blessés parmi les spectateurs.

De Malzéville, trente-huit avions sont partis entre 10 h. 45 et 11 heures pour exécuter des bombardements.

A 18 h. 30, je reçois par télégramme chiffré de Remiremont les renseignements suivants : Wesserling bombardé par obus de 380 tirés du sud de Flaxlanden. Un coup sur le Q. G. à 13 h. 20 : neuf tués et quatre blessés au dépôt d'écloués. — Deux coups dans les bois à 300 mètres du bourg. — Riposte sur Guebwiller et Soultz : dix coups sur chaque objectif.

Ce matin, un réglage a été fait avec une nouvelle batterie sur la pièce de 380 de Flaxlanden : tir réglé en portée. Des photographies de la pièce ont été prises.

Nombreux combats aériens, au cours desquels un *Focker* a été abattu et est tombé près de Tagolsheim.

Événements de la journée. — VII^e Armée : Dans l'après-midi, l'artillerie ennemie a montré une grande activité. Elle a notamment envoyé quarante obus sur Saint-Dié (un tué et sept blessés). Nous avons vigoureusement riposté. — Activité réciproque des deux artilleries et lutte d'engins de tranchée au Linge, au Schratz, Barrenkopf et sur la Fecht.

I^{re} Armée. — L'artillerie allemande a montré une activité particulière sur tout le front. — Nous avons continué notre tir de concentration au bois d'Ailly. — L'artillerie allemande a tiré sur tous les ponts de la Meuse en amont de Saint-Mihiel.

Une escadrille allemande de sept avions a lancé des bombes sur Bar-le-Duc (quelques victimes).

Belfort rend compte que son escadrille a jeté 70 bombes sur un terrain d'atterrissage près de Mulhouse et sur Lutterbach.

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LE BOIS DE CARSPACH (HAUTE-ALSACE)

22 février.

Une attaque a été exécutée cette nuit, dans la région de Celles, par deux détachements d'une centaine d'hommes sur nos postes au sud-est du grand Roué et de la cote 425 (est de Celles). Surpris par nos tirs de barrage, les Allemands se sont retirés précipitamment. La neige qui tombait en abondance a gêné la poursuite.

En Haute-Alsace, après un violent bombardement de nos positions de la corne nord-est du bois de Carspach, au cours duquel les Allemands ont employé des obus asphyxiants, leur infanterie avait attaqué, hier en fin de journée, et avait pris pied dans nos tranchées sur un front de 400 mètres. Au cours de la nuit, on en avait déjà repris une grande partie à la grenade. La contre-attaque continue.

Dans l'Entrelargues, l'ennemi a tenté, par deux fois, d'attaquer nos positions. Nos tirs de barrage l'ont arrêté chaque fois.

Au D. A. L., lutte violente d'artillerie.

Un dirigeable a survolé Lunéville hier à 20 h. 30 et lancé quelques bombes sans résultat. Poursuivi par un avion il s'est retiré vers Metz.

Je pars à 7 heures pour Rupt-devant-Saint-Mihiel et la région de Chauvencourt, pour me rendre compte du bon emploi des effectifs réduits que j'ai là et m'assurer des liaisons.

J'arrive à 10 heures et je rencontre en route le général Rouquérol commandant la 76^e Division, qui me rend compte du mouvement de sa division vers le nord. On n'a donc tenu aucun compte de mon observation d'hier soir : ne pas trop

dégarnir la route de Saint-Mihiel, Bar, sur laquelle je ne puis rien porter pour le moment.

Je le mets au courant de la situation pour qu'il se tienne en relation étroite avec ma gauche et puisse lui porter secours le cas échéant.

Je trouve à Rupt le général Fresse et son commandant de l'artillerie.

Ce P. C. est trop éloigné, il est entendu que le général et son colonel d'artillerie se porteront, en cas d'attaque à l'observatoire du Barmont.

Je fais également porter en avant le P. C. du commandant du groupe de 75 de droite. L'infanterie est bien répartie : on a avancé la réserve locale (deux compagnies du 56^e) dans le ravin des Cuisines, comme je l'avais demandé il y a quelque temps.

Je m'assure que les liaisons sont établies latéralement et en profondeur ; je prescris quelques améliorations et, pour ne pas me substituer à mes subordonnés, j'envoie le capitaine Gillot au général Roques à Toul, pour lui indiquer tous mes desiderata et l'inviter à donner des ordres en conséquence.

Les Allemands jettent des bombes par avion un peu partout, notamment à Ligny et à Bar pour atteindre nos voies ferrées. Un de leurs zeppelins est abattu entre Revigny et Brabant.

Je rentre à Neufchâteau dans l'après-midi.

Mauvaises nouvelles de la R. F. V. Les Allemands ont pris le bois des Caures, c'est une forte avance. J'espère que les contre-attaques vont réduire ces progrès. Je regrette de n'avoir plus sous mes ordres le général Herr. J'aurais pu utilement diriger son action.

Pendant la journée l'artillerie allemande s'est montrée très active en Alsace et en Lorraine.

23 février.

A 10 h. 30, j'ai des nouvelles de la R. F. V., on a repris la moitié du bois des Caures. On contre-attaque sur Brabant. La 72^e Division va être relevée et ramenée vers Velotte ; de plus, la 153^e Division (20^e Corps) est poussée aujourd'hui

dans la région de Triconville. Je puis donc être tranquille au sujet de ma gauche vers Chauvencourt.

Le général en Chef me prévient que, pour obtenir le succès, il est décidé à faire, jusqu'à l'extrême limite, des prélèvements sur les fronts non attaqués. C'est bien le moins que nous contribuions ainsi à l'action. Je donne des ordres pour qu'on étudie partout la question et les possibilités de la résoudre.

De la VII^e Armée, on me rend compte qu'il ne reste guère que 200 mètres de tranchées à reprendre au bois de Carspach et que ce sera pour demain.

Je pose la question pour l'Entrelargues : l'attaque est fixée au 28.

24 février.

Mauvaises nouvelles de Verdun : déjà hier nous avons perdu le bois de Waville. — Dans la nuit, Samogneux est attaqué à deux reprises différentes après un bombardement formidable. Le point d'appui tombe à 3 h. 30, et toujours pas de réaction sérieuse de notre part. Combien je regrette de n'avoir plus la R. F. V. sous mes ordres !

Du D. A. L., je suis avisé qu'un poste avancé au bois de Cheminot s'est laissé enlever vers 21 heures. On a réoccupé le poste à 23 heures ; mais le détachement enlevé se composait d'une cinquantaine d'hommes, sur lesquels deux sous-officiers et six hommes seulement sont revenus.

J'ai prescrit une enquête sur cette défaillance inexplicable.

Au sud-est de Reillon, une reconnaissance allemande a été repoussée, ainsi que des patrouilles sur le reste du front.

A la liaison des armées de ce matin, je m'élève contre ce fléchissement dans la surveillance, qui tend à se généraliser et qui permet ces enlèvements de postes se répétant de façon lamentable pour nos armées.

A plusieurs reprises et notamment les 10 et 15 février, j'ai rappelé aux commandants d'armée que la situation

momentanément défensive dans laquelle nous nous trouvons, ne devait pas avoir cette influence néfaste de laisser s'atrophier le sens agressif de nos troupes et j'avais recommandé de profiter de toutes les occasions pour exécuter de petits coups de main destinés à nous conserver l'ascendant moral.

Or, depuis le milieu du mois de février, un certain nombre d'attaques partielles allemandes, exécutées avec ou sans préparation d'artillerie, ont réussi, en plusieurs points du front de la VII^e Armée et du D. A. L., à enlever quelques postes d'écoute et éléments de tranchée ou prisonniers, sans provoquer parfois de réactions immédiates.

Cet ensemble de faits révèle un relâchement de la vigilance chez les soldats et les gradés et du sens offensif ou tout au moins de l'idée de riposte chez les officiers.

Je fais dicter aux officiers de liaison une note très sévère à ce sujet. Je leur parle aussi de la nécessité des alertes en première ligne. — Les chefs de tous ordres doivent avoir un plan d'emploi des réserves en cas d'attaque : s'assurer qu'il en est ainsi par des visites et des coups de sonde d'officiers de liaison. — Emploi des régiments d'artillerie lourde : ce sont des réserves à employer massivement en vue d'une mission bien définie ; il faut éviter de les étaler en renforcement de l'artillerie de position.

La neige tombe en Alsace.

En Lorraine, canonnade très violente.

Nous avons repoussé et poursuivi, dans la matinée, une patrouille ennemie qui, pourvue de cagoules blanches, tentait, à la faveur de la neige, de s'approcher de nos positions de Saint-Martin.

Dans la nuit, je reçois l'ordre d'embarquer la 68^e Division et le 110^e régiment d'A. L. En conséquence, je vais, dès demain, faire appuyer vers l'ouest la 129^e Division pour la placer dans une position plus centrale par rapport au D. A. L., tout en la laissant à proximité des quais d'embarquement. Je ferai serrer pour cela vers le nord la Division de cavalerie qui se trouve en arrière du front.

Nouvelles toujours mauvaises de la R. F. V. Une contre-attaque d'une brigade (Reibell) n'a rien donné ; il fallait s'y attendre : c'est trop peu de chose.

On est sobre de détails, mais on dit qu'à droite on a encore perdu du terrain et qu'on se replie sur Douaumont. Je ne m'explique pas notre passivité.

On est également très nerveux au G. Q. G. : on s'en aperçoit dans mon Etat-Major au cours des rapports de service. Je plains le général en Chef qui est aux prises non seulement avec les Allemands, mais peut-être aussi avec les mécontents de l'intérieur.

25 février.

J'envoie ce matin le capitaine Gilbert au G. Q. G. Je le charge d'expliquer que je puis faire une utile *diversion* en attaquant au bois d'Ailly et en forêt d'Apremont ; mais, si l'on veut que l'effort soit durable, un renfort d'un Corps d'Armée me serait nécessaire.

Je reçois de mauvaises nouvelles par l'officier de liaison que j'ai envoyé à la R. F. V. Au nord, nous nous sommes repliés sur le front côte de Talon, sud de Louvemont, Bezonvaux ; du côté de l'est, les gros des troupes ont été retirés, par ordre, sur les côtes de Meuse, entre Bezonvaux et les Eparges, tout en conservant momentanément le contour apparent du front actuel.

Dans la soirée, j'apprends que le général Pétain vient prendre, à Souilly, la direction des opérations dans la région de Verdun ; il va recevoir trois corps d'armée et demi nouveaux (1^{er}, 13^e et 21^e Corps, plus la 68^e Division).

Le général Herr s'est surmené : il est très fatigué.

Pendant la nuit, je reçois l'ordre de diriger sur la région Void, Vaucouleurs la 3^e Division de cavalerie qui est en réserve derrière le Corps de cavalerie au D. A. L.

Je donne l'ordre de pousser vers l'ouest, dans la région au sud-ouest de Saint-Nicolas, la brigade de tête de la 129^e Division, afin de l'avoir à une journée de marche de la droite de la I^{re} Armée ou du D. A. L. La 2^e brigade restera au

sud de Lunéville, de manière à pouvoir étayer la droite du D. A. L. ou son centre.

Le recul continue à Verdun. Le front s'étend maintenant de Bras au fort de Douaumont.

26 février.

La pièce d'Hampont a ouvert de nouveau le feu sur Nancy (vingt obus très dispersés jusqu'à Villers-les-Nancy). Notre contre-attaque a immédiatement commencé.

A 9 h. 30 je suis avisé que les Allemands font passer un radio, dans lequel ils annoncent que le fort de Douaumont a été pris hier à midi. Or, mon officier de liaison m'avait rendu compte que ce fort tenait toujours hier soir. Je suis réellement stupéfait de la facilité relative, avec laquelle nous lâchons nos lignes successives et surtout de l'absence de réaction de notre part. Il faut que l'action de l'artillerie allemande soit absolument écrasante.

A 9 h. 45, nouveau prélèvement sur mes forces : je reçois l'ordre d'embarquer la 28^e Division qui se trouve dans la région au sud d'Arches et d'Epinal.

Quelques minutes après, le G. Q. G. m'envoie un télégramme me prescrivant de diriger tout le 14^e Corps (27^e et 28^e Divisions) sur la région Gondrecourt, Ligny, à la disposition du général Pétain. Mais le Corps sera administré par la I^{re} Armée.

A 11 h. 30, on me rend compte que les Allemands bombardent Lunéville avec du 380 (quatorze obus très dispersés). — Dans l'après-midi on me fait savoir que notre tir de riposte n'a pas été assez précis : on va recommencer.

Saint-Dié a reçu de son côté, soixante-dix obus de gros calibre : pas de victimes, quelques dégâts matériels. Notre artillerie a vigoureusement riposté sur le Mesnil, le château de Breval-les-Fols (Ban-de-Sapt) et Sainte-Marie-aux-Mines.

Nancy et Lunéville ont été alternativement bombardés, de 8 heures à 16 heures, par la pièce d'Hampont que nous avons contrebatlue.

J'ai envoyé aujourd'hui, par télégramme chiffré, à nos armées, l'ordre de redoubler de surveillance et d'activité, de faire des prisonniers, de multiplier les reconnaissances d'avions, afin d'être au courant de ce qui se passe sur le front et en arrière des lignes allemandes.

Faire, en outre, une revision générale des P. C., afin de s'assurer que tous les chefs sont en mesure d'exercer leur commandement. — Voir surtout si tous les commandants de batterie sont à leur poste de combat ou remplacés par un de leurs officiers.

Mon officier de liaison, capitaine Gillot, revient de la R. F. V. La situation paraît moins mauvaise sur le front nord : nous serions au nord de Bras, nous aurions encore des éléments à Louvemont et nous tiendrions le fort de Douaumont.

27 février.

Hier un peu après 9 heures, canonnade et attaque d'infanterie dans la vallée de la Plaine sur nos positions entre le nord de Celles et le grand Roué. L'ennemi a échoué partout sous nos feux d'artillerie et d'infanterie.

Je rends compte au général en Chef des incidents de Haute-Alsace.

Le général en Chef me donne soixante lots de 75 pour battre les boyaux et autres voies de communication de l'ennemi et empêcher ainsi des prélèvements possibles sur les troupes allemandes du front.

Dans la journée, Saint-Dié a reçu quatre-vingts projectiles de 150 (dégâts matériels importants, aucune victime).

Notre artillerie a riposté énergiquement sur tous les canonnements ennemis.

Je suis avisé que le général Pétain, qui commande la II^e Armée (ensemble des corps opérant dans la région de Verdun) étend son action sur la III^e Armée à sa gauche et qu'il est directement aux ordres du général en Chef. Il ne dépend plus du G. A. C.

Suivant la proposition que j'en ai faite, on me donne, pour les reconstituer, les 72^e et 51^e Divisions. Je les ferai descendre dans la zone du G. A. E. Par contre, je vais pousser, dans la région de Chauvencourt, les groupes à pied de la 8^e Division de cavalerie, pour en faire éventuellement un renfort à la disposition du général Fresse.

J'enrage de mon inaction forcée, puisque je n'ai presque plus de disponibilités.

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LES POSITIONS AU SUD-OUEST DES ÉTANGS DE THIAVILLE (LORRAINE)

28 février.

Notre artillerie a été très active cette nuit sur les cantonnements et voies d'accès de l'ennemi particulièrement dans le Ban-de-Sapt, la vallée de Munster et la région de Wattwiller, Cernay. Les Allemands ont riposté sur Saint-Dié (dix obus) et Moyenmoutier (soixante-dix projectiles).

Notre artillerie a été très active en Lorraine et en Woëvre, sur les voies de communication. — Dans la région de Flirey, l'ennemi a vigoureusement riposté.

Visite de trois officiers italiens que j'ai l'ordre d'envoyer dans l'une de mes armées, pour l'étude de notre matériel d'artillerie lourde et de nos méthodes de tir. Je les attacherai à la VII^e Armée.

Après un violent bombardement de nos tranchées au sud-ouest des étangs de Thiaville (est de Badonviller), l'ennemi est parvenu à y prendre pied sur un front de 150 à 200 mètres, que nous n'avons réussi à réoccuper qu'en partie.

ATTAQUE ALLEMANDE SUR LE BOIS POINTU A L'EST DE SEPPOIS-LE-HAUT (HAUTE-ALSACE)

29 février.

Hier, au début de la nuit après un bombardement intense de gros calibre et de minenwerfer qui a enseveli un certain nombre d'hommes, une attaque d'infanterie ennemie a pu envahir quatre éléments de tranchées (sur 150 mètres de front), dans le bois à l'est de Badonviller. Une contre-attaque avait, dans la matinée, repris deux de ces tranchées : elle continuera.

Je pars à 8 h. 30 pour la région de Chauvencourt, où je veux m'assurer de l'emploi des troupes, de l'état des liaisons et de l'importance et de la signification du bombardement d'hier aux Paroches.

En passant dans la région de Gondrecourt, je vois l'installation des cantonnements de la 27^e Division du 14^e Corps déjà débarquée.

A Ligny, je comptais trouver le général Baret commandant le 14^e Corps, il est encore en route.

Arrivé à Rupt vers 11 h. 30, je m'entretiens avec le général Fresse et avec son colonel d'artillerie (Vacher). Le général a bien utilisé le groupe léger de la 8^e D. C. que je lui ai envoyé. Il a pu faire avancer et grossir les réserves locales de secteur.

Il dispose, en outre, d'un régiment du 8^e Corps, stationné près de Sampigny et qu'il pourrait appliquer sur le Malimbois et la presqu'île de Bislée.

On a travaillé au réseau téléphonique et fait avancer certains P. C. Quant au bombardement des Paroches, il n'a pas eu lieu. Il est inconcevable qu'on fasse des comptes rendus fantastiques de ce genre (il m'était venu d'une zone voisine).

Je constate encore certaines améliorations à apporter au réseau de commandement et je recommande au général

Fresse de se tenir en liaison intime avec le général Rouquérol (droite de l'armée Pétain).

Je repasse à Ligny dans l'après-midi ; j'y trouve le général Baret qui me rend compte des mouvements de son Corps d'Armée.

Je le mets au courant de la situation au nord-est de Verdun et du rôle possible qu'il aurait à jouer, et je l'informe que, demain, sa 28^e Division poussera sa tête à Longeville près de Bar-le-Duc, tandis que sa 27^e se portera, à droite à sa hauteur, de manière que le 14^e Corps soit formé par divisions accolées, prêt à utiliser les deux routes conduisant vers le nord.

Je rentre à Neufchâteau à 18 heures et j'y reçois les nouvelles des Armées.

VII^e Armée. — L'ennemi a renouvelé ses tirs sur la Forain, Saint-Jean d'Ormont et la Fontaine, Ban-de-Laveline et Saint-Dié. Cette dernière ville a reçu toutes les heures un obus de gros calibre. Nous avons riposté coup pour coup sur Bourg-Bruche.

Dans la région de la Fecht, action réciproque des deux artilleries.

Dans la matinée, à partir de 9 h. 30, sérieux bombardement par pièces de gros calibre et minenwerfer de la corne nord-est du bois Pointu (Haute-Alsace, région de la Largue). A 11 heures, attaque d'infanterie qui enlève un poste et en occupe deux autres. Une contre-attaque chasse les Allemands à 14 h. 30.

Un avion allemand a survolé, dans la matinée, la région de Vesoul et atteint d'une bombe la locomotive d'un de nos trains, tuant le chauffeur et le mécanicien. On a dû rebrousser chemin, ce qui a amené un retard de huit heures dans les transports. La ligne a été rétablie dans la journée.

1^{er} mars.

En rendant compte au général en Chef de l'incident des trains près de Vesoul (bombe d'avion sur la locomotive), je lui demande de rétablir, dans tous les trains militaires, l'installation d'une mitrailleuse sur truc pour la protection contre

avions, indépendamment de celle fournie par les avions de chasse.

On me signale un mouvement inaccoutumé aux gares de Dieuze, Avricourt et Château-Salins. Je fais tirer sur ces gares et je signale au général en Chef qu'il peut s'agir de l'enlèvement de la 58^e Division allemande. Il y aurait, en tout cas, intérêt à bombarder le nœud de Bendorf pour gêner le courant.

D'autre part, la 1^{re} Armée rend compte des renseignements fournis par les observatoires terrestres : forte activité sur la ligne Chambley, Mars-la-Tour ; nombreuses fumées en gare de Thiaucourt, Novéant et Arnaville.

On a redoublé l'activité des tirs sur les communications en arrière du front ennemi, car il pourrait se faire que la 10^e Division d'ersatz fût en voie de repliement pour être retirée du front.

Divers renseignements donnent à penser que les Allemands prépareraient une action sur le front est et sud-est de Verdun. Le général Pétain s'en préoccupe. Je fais faire des reconnaissances par le service d'aviation de la 1^{re} Armée, au point de vue des concentrations possibles d'artillerie lourde dans la région Chaillon, Varvinay et plus au sud. Je fais étudier, en même temps, le concours que nous pourrions donner à la II^e Armée en cas d'attaque dans la région de Spada, côte Sainte-Marie.

Le D. A. L. est invité, de son côté, à prévoir les dispositions à prendre en cas d'attaque au nord-est de Pont-à-Mousson. Enfin, je me préoccupe de la région du Ban-de-Sapt. Depuis quelque temps, en effet, des prisonniers disent qu'il doit y avoir sur ce point une forte diversion. Or, les Allemands viennent de retirer les mauvaises troupes qui tenaient ce front du Ban-de-Sapt, pour les remplacer par de meilleurs régiments, ce qui confirmerait le bruit. Il faut, de toute façon, en tenir compte ; je le dis à la VII^e Armée, en l'invitant à envisager une attaque de ce côté.

Le capitaine Hubert, qui avait accompagné les trois officiers italiens à la VII^e Armée, revient de sa mission et me rend compte des conversations qu'il a eues avec eux :

L'Armée italienne a beaucoup d'hommes, mais elle

manque de cadres et d'artillerie ; elle ne peut guère s'améliorer et prendre une offensive décidée.

Si l'on n'a pas déclaré la guerre à l'Allemagne, c'est de crainte de voir une armée allemande descendre du nord sur le front compris entre le lac de Garde et les Alpes Carniques, et gêner considérablement les opérations des forces italiennes qui opèrent au delà de l'Isonzo.

Ce front nord de l'Italie constitue, en effet, une partie des plus sensibles, puisqu'en le perçant, l'ennemi tomberait dans le flanc et sur les derrières des armées d'opérations. Les Italiens ont dans cette région deux armées pour protéger celle de l'Isonzo.

Ils prétendent avoir 80.000 Autrichiens devant eux. Je crois bien qu'en réduisant de moitié, on serait encore au dessus de la réalité.

Quant à la répugnance évidente des Italiens à opérer en Albanie et à Salonique, elle tient à ce qu'ils ont une affection médiocre pour les Balkaniques, qu'ils soient Bulgares, Grecs ou Serbes. Ils craignent de voir tôt ou tard ceux-ci s'établir à Durazzo. Ils auraient, au contraire, une certaine sympathie pour les Turcs.

Dans la journée, Saint-Dié a encore reçu 40 obus.

En Woëvre, faible activité de l'artillerie ennemie.

Je demande par lettre 281/C au général en Chef, la construction de quais d'embarquement dans la région Baccarat-Rambervillers, pour l'artillerie lourde. Je lui enverrai demain l'instruction que j'ai donnée à la I^e Armée pour l'attaque du Camp-des-Romains et du bois d'Ailly comme diversion, si les Allemands attaquent au sud-est de Verdun. Mais il me faudrait un Corps d'Armée de renfort et de l'artillerie lourde et un délai de huit à quinze jours serait nécessaire pour la préparation et la mise en place.

2 mars.

Pendant la nuit, huit avions de l'escadrille de bombardement de Malzéville ont lancé quarante-quatre obus sur la gare de Chambley.

L'action de l'artillerie allemande a été nulle cette nuit dans les secteurs de la Meurthe et de la Fave.

Nous avons continué notre tir sur les communications de l'ennemi et sur ses travailleurs.

A la suite d'un bombardement de plusieurs heures, l'ennemi a dirigé sur la ferme de Sainte-Marie (ouest de Bezange) une attaque qui a été repoussée. — Vers Thiaville où l'on doit attaquer aujourd'hui, on a gêné par le feu les travaux de l'ennemi.

Dans l'après-midi, le D. A. L. m'envoie un officier porteur d'une lettre prise sur un officier tué ce matin vers Arracourt, devant le Corps de cavalerie. Cet officier parle de l'offensive sur Verdun qui serait terminée et qui se continuerait dans sa zone, c'est-à-dire sur le front de Lorraine. Il ajoute que des troupes avec de l'artillerie arrivent constamment, que tout est rempli et qu'on est obligé de bivouaquer.

Ces renseignements ne concordent pas avec les résultats des reconnaissances d'avions qui n'ont rien signalé d'anormal. Il faut cependant en tenir compte, en redoublant de surveillance et en rapprochant quelques réserves dont peut disposer le D. A. L.

A 18 h. 30, télégramme du G. Q. G. La 37^e Division sera prochainement transportée dans la région Bayon, Saffais et rejointe ultérieurement par le reste du 7^e Corps. Les 51^e et 72^e Divisions seront cantonnées d'abord dans la région Gondrecourt, Barizey-la-Côte, Neufchâteau, puis transportées, par voie ferrée, à Lure, Champagny, où elles seront rejointes par le reste du 30^e Corps. Elles seront reconstituées et remises sur pied par mes soins.

Dans la soirée, le général Pétain m'informe d'une nouvelle attaque précédée d'un bombardement de violence inouïe sur le front Douaumont, Vaux, à laquelle on paraît résister. L'attaque s'étend vers le sud-est jusqu'à Haudiomont avec moins d'intensité.

CONTRE-ATTAQUE FRANÇAISE DANS L'ENTRELARGUES

3 mars.

J'ai fait étudier, de façon très précise la situation du D. A. L. sur le front duquel la densité de nos troupes est à peine d'un homme par trois ou quatre mètres. C'est une simple couverture qui ne résisterait pas à une poussée sérieuse, si l'ennemi arrivait à rassembler des moyens puissants en secret.

Pour étayer ce front entre la Moselle et la forêt de Parroy, il faudrait un supplément de trois divisions, ce qui donnerait, au total, trois hommes par mètre.

J'appellerai l'attention du général en Chef sur cette situation, pour qu'il me donne quelques disponibilités, si possible. En attendant, en cas de nécessité, j'utiliserais les 76^e et 129^e Divisions.

Je vais aussi sans plus attendre, rapprocher le 115^e R. A. L. de Rambervillers, pour le mettre à une étape du front de la 128^e ou de la 71^e et permettre les reconnaissances de cadres. Ce sera l'éloigner un peu de ses quais d'embarquement de la région de Bruyères, mais je ne pense plus qu'on me le demande maintenant.

Pendant la nuit, notre artillerie a eu une activité persistante. Les ripostes de l'ennemi ont faibli sur certaines parties du front notamment dans la Fecht. — Mauvais temps, chute de neige.

A 10 h. 45, le général Pétain me fait savoir que les attaques allemandes ont échoué partout, sauf au village de Douaumont qui a été perdu à 20 heures. Mauvaise affaire : les Allemands se trouvent ainsi consolidés dans le fort de Douaumont. Nous tenons les abords du village et la croupe du Calvaire.

Le village de Vaux a été abordé à 18 h. 30 par le nord et

le nord-est. L'attaque a été repoussée par nos feux de barrage et nos mitrailleuses. Plus de cent cadavres dans nos fils de fer. — Sur la rive gauche de la Meuse, bombardement systématique du bois de Malancourt et de la région d'Haucourt.

Je reçois, à 11 heures, des renseignements sur les opérations de l'Entrelargues : l'attaque est partie à 8 heures, a pris pied dans les ouvrages ennemis jusqu'à l'ancienne tranchée de départ allemande. Mais on ajoute que la lutte a été vive et que le terrain a été pris et repris, de sorte que je ne suis nullement fixé sur le résultat. La lutte continue (on a fait quelques prisonniers et pris 3 mitrailleuses), je regrette que l'attaque n'ait pas immédiatement suivi le bombardement d'hier; j'en ferai l'observation. Il n'y a que des inconvénients à laisser une nuit de répit à l'ennemi.

Le général en Chef a eu la même pensée que moi au sujet de la situation du D. A. L. Je reçois un télégramme chiffré reconnaissant la nécessité de renforcer la défense de ce détachement de Lorraine. Ça met à ma disposition à cet effet les 130^e et 76^e Divisions, ainsi que le 115^e lourd. Je suis absolument de cet avis, sauf en ce qui concerne la 76^e qu'il y aurait lieu de laisser jusqu'à nouvel ordre derrière la gauche de la I^{re} Armée.

J'établis une instruction pour prescrire au D. A. L. de préparer l'introduction sur le front de trois divisions nouvelles et du 115^e lourd.

Sans attendre davantage, la 129^e Division sera appliquée immédiatement sur le front entre les 74^e et 11^e Divisions, tandis que la 130^e Division fera ses débarquements à Bayon, Charmes, Einvaux, pour être ultérieurement placée entre la 11^e Division et le Corps de cavalerie. Des ordres sont également donnés pour pousser le 115^e R. A. L., dans la région de Lunéville et pour grouper vers Essey tout le 110^e R. A. L.

Un nouveau télégramme m'avise de l'arrivée prochaine du 17^e Corps qui suivra en chemin de fer la 130^e Division et viendra stationner dans ma zone, pour être mis éventuellement à ma disposition. De plus, le général Cordonnier accompagné de son État-Major m'est donné pour commander l'un des secteurs du D. A. L.

Je rends compte par télégramme chiffré au général en Chef des dispositions que je prends et de la façon dont je compte assurer le commandement sur le front du D. A. L. :

A gauche, le général Cordonnier aurait à ses ordres les 74^e et 129^e Divisions ; — au centre, le général J.-B. Dumas du 17^e Corps commanderait aux 11^e et 120^e Divisions ; — à droite, le général de Buyer disposerait de son Corps de cavalerie, dont le secteur aurait été ainsi réduit. — Je ne change rien aux dispositions de l'extrême droite du D. A. L., où se trouveraient toujours les deux Divisions (128^e et 71^e) indépendantes l'une de l'autre : elles couvrent, en effet, suffisamment les directions de Baccarat et de Gerbéviller, qui sont secondaires, parce qu'au pis-aller, une avance de l'ennemi, dans ces parages, n'aurait pas grande portée, tandis que les directions de Nancy et de Lunéville doivent être gardées de façon particulièrement sûre, en raison de leur importance à la fois stratégique et morale.

De Souilly, on m'envoie les renseignements suivants : sur la rive gauche de la Meuse, bombardement très violent du bois des Corbeaux et de la côte de l'Oie. Sur la rive droite, une attaque française est déclenchée sur le village de Douaumont (on n'en a pas encore le résultat).

**MENACES D'ATTAQUE EN LORRAINE ET EN ALSACE. —
DISPOSITIONS PRISES. — LE D. A. L. SERA REN-
FORCÉ. — CONTRE-ATTAQUE FRANÇAISE DANS LE
SECTEUR DE THIAVILLE.**

4 mars.

Nuit généralement calme en Haute-Alsace et en Lorraine.

Des renseignements m'arrivent, de divers côtés, sur la possibilité d'une attaque à la fois en Lorraine et en Alsace, dans le genre de celle de Verdun. Bien que la simultanéité

envisagé ne soit guère probable, il ne faut pas mépriser ces renseignements.

Je fais étudier le cas de Haute-Alsace et rédiger une instruction analogue à celle que j'envoie aujourd'hui au D. A. L., pour les travaux à faire et les dispositions à prendre.

Cette instruction donnera d'abord le résultat de l'expérience de Verdun, établira la densité actuelle dont on dispose en Haute-Alsace et ce qu'il faudrait de renforts pour l'amener à un homme par mètre. Puis, étude des directions probables d'attaque, application des renforts sur ces directions (travaux à exécuter en conséquence); troupes de contre-attaque nécessaires et étude de la contre-offensive possible.

A 10 heures, de Souilly, on me fait savoir que la contre-attaque sur le village de Douaumont paraît avoir réussi, mais que la difficulté des communications ne permet pas d'avoir de précisions.

Bombardements violents sur le reste du front. — Aux Eparges, explosion d'une mine allemande et attaque que nous avons repoussée.

Je me rends à 13 heures au D. A. L. où je m'entretiens longuement avec les généraux Deprez et Cordonnier.

Je tenais à m'assurer d'une unité complète de vues entre nous sur l'application de mon instruction particulière n° 39 et sur l'utilisation des moyens mis à notre disposition.

Pour la consolidation du front, la 129^e Division va s'intercaler, la nuit prochaine et la suivante, entre les 74^e et 11^e Divisions, la 74^e se resserrant sur sa gauche et la 11^e sur sa droite. Le créneau de la 129^e s'étendra ainsi entre le bois de la Fourasse inclus (à gauche) et la voie ferrée de Château-Salins (à droite).

Le général Cordonnier prendra sous son commandement les 74^e et 129^e Divisions et leur secteur (Quartier général à Champigneulle).

A la droite de la 11^e Division, la 130^e Division devait prendre le front compris entre la forêt de Bezange (ferme de Ranzey) et le canal de la Marne au Rhin. Le général Dumas aurait ensuite commandé les 11^e et 130^e Divisions et le secteur entre la voie ferrée de Château-Salins et le canal. Mais

sur un coup de téléphone du G. Q. G. (1), j'ai fait différer la mesure pour donner du repos à cette 130^e Division, qui sera simplement placée face à son créneau à l'est de Saint-Nicolas. Les cadres feront toutes reconnaissances nécessaires et participeront même au service des postes de commandement pour se familiariser avec le secteur. Toutes dispositions seront prises pour l'entrée en ligne rapide de la Division en cas d'urgence, mais je compte lui demander bientôt sa coopération partielle aux travaux par brigades à tour de rôle.

Cette question des travaux est, en effet, des plus importantes. Il ne faut pas se dissimuler qu'en raison de l'extrême étendue des fronts, le Détachement de Lorraine a toujours manqué du nombre de bras nécessaires. Il y a donc encore beaucoup à faire pour multiplier les réseaux, créer des abris, augmenter les emplacements de batterie et ouvrir de nouvelles communications.

Le général Deprez est bien orienté sur la question et profitera du supplément de troupes dont il dispose pour activer l'exécution des travaux.

J'appelle tout particulièrement son attention sur la tendance des Allemands à attaquer de préférence les massifs boisés, en avant desquels nos barrages ont plus de difficulté à s'établir. Toutes les tranchées, tous les ouvrages en avant des bois (dispositions dont on a un peu abusé au D. A. L.) seront facilement bouleversés sinon détruits par les bombardements de préparation ; il faut donc les doubler par une organisation intérieure des bois, comportant des lacis de fils de fer bien flanqués d'une cinquantaine de mètres d'épaisseur.

Au point de vue de l'offensive ennemie, la zone du D. A. L. est partagée, par la forêt de Parroy ou mieux par le canal, en deux fractions d'importance très différente. Une attaque dirigée sur la partie sud-est ne pourrait viser que Lunéville ou Baccarat, objectifs secondaires peu intéressants

(1) Le G. Q. G. me prévient, par téléphone, que la 130^e division qui va m'arriver a besoin de repos et ne doit pas être mise immédiatement sur le front.

au double point de vue stratégique et moral. On peut donc considérer l'effort sur ce front comme peu probable.

On est ainsi conduit à admettre que les attaques allemandes viseraient plutôt Nancy et se produiraient entre la forêt de Parroy et la Moselle.

Sur ce front, la partie centrale est barrée par la Seille qui forme un obstacle incommode pour l'assaillant entre Brin et Létricourt ; c'est donc plutôt aux ailes qu'il convient d'envisager les directions d'attaque probables.

La plus avantageuse à certains points de vue semble être comprise entre la Moselle et Port-sur-Seille, avec efforts secondaires sur Nomény et surtout sur Létricourt formant saillant.

Cette zone présente de grandes analogies avec la partie nord des positions de la R. F. V. qui a été l'objectif choisi par les Allemands. Elle se prête à une concentration de feux partant des deux rives de la Moselle et la proximité de Metz peut permettre une mise en œuvre relativement secrète des moyens d'attaque. Enfin, le massif des bois du Juré, de la Fourasse, et de la forêt de Facq est de nature à attirer l'ennemi. Par contre, au sud de la forêt, nous disposons de lignes de hauteurs d'une défense facile.

Entre Brin et le canal, la zone offre à l'assaillant des avantages également très appréciables. Tout d'abord l'ennemi n'est qu'à une vingtaine de kilomètres de Nancy ; il dispose du masque de la forêt de Bezange qui lui permet une concentration de ses moyens d'artillerie ; de plus, cette forêt même et le plateau de Réchicourt lui fournissent de nombreux observatoires ; enfin la moitié de la zone d'attaque est compartimentée par les forêts de Bezange et de Champenoux.

Tout porte à croire que l'attaque principale serait dirigée de la forêt de Bezange sur celle de Champenoux et qu'elle serait appuyée d'une attaque secondaire orientée de Réchicourt sur le plateau de Serres, la première s'efforçant de faire tomber à revers la défense de ces hauteurs.

Ces considérations permettent de définir les parties sur lesquelles doit être augmentée la densité des troupes et l'emplacement initial des réserves.

Je demande au général Deprez de diriger ses études et de prendre ses dispositions dans ce sens. Il doit concevoir et établir son plan de défense ; c'est-à-dire savoir d'avance com-

ment il recevra les attaques, comment il les repoussera ou en limitera au moins les progrès, et surtout comment il rejettera l'ennemi par ses contre-attaques.

Ici intervient l'emploi des réserves qu'il faut tout d'abord placer en face des zones où leur intervention est prévue et pour lesquelles il faut prévoir les emplacements probables d'où elles déboucheront en contre-attaque (et par suite reconnaissance des itinéraires pour s'y rendre).

Les emplacements en question doivent échapper, autant que possible, au feu de l'artillerie ennemie.

Pour le moment, le général Deprez peut tableer comme réserves sur le 17^e Corps qui sera, dans quelques jours, articulé entre Nancy et Einvaux et sur la 76^e Division, qui pourrait être amenée rapidement sur le plateau de Saizerais. Mais il est bien certain qu'en cas d'attaque violente, ces forces seraient rapidement insuffisantes.

En fait d'artillerie lourde, le général commandant le D. A. L. dispose derrière sa gauche du 110^e et derrière sa droite du 115^e.

Ainsi, il est entendu que le général Deprez va faire son plan de défense ; mais il est nécessaire que, sur ses instructions, les généraux commandant les groupes de deux divisions fassent le leur, et que, du haut en bas de l'échelle, chaque chef les imite en étudiant comment, avec ses moyens, il arrêterait l'attaque et contre-attaquerait. Je suivrai l'exécution de ces prescriptions, sur lesquelles je viens d'insister de façon précise.

L'entretien avec les généraux Deprez et Cordonnier à Saint-Nicolas-du-Port dure jusqu'à 16 heures.

J'apprends, entre temps, que la 71^e Division a repris le reste de son terrain perdu près de Thiaville et qu'on a fait plus de soixante prisonniers. Tout est bien qui finit bien.

Je rentre à Neufchâteau à 18 heures pour recevoir les comptes rendus des armées.

5 mars.

Le général Pétain me fait savoir que l'ennemi a attaqué sur le front Douaumont, bois d'Haudromont. En consé-

quence l'attaque prévue sur le village de Douaumont n'a pu avoir lieu.

Au cours de la nuit, trois reconnaissances d'une section chacune ont été dirigées sur la côte du Poivre et ont mis en fuite un détachement allemand accompagné de deux mitrailleuses.

Bombardement assez violent de la côte de l'Oie, du Mort-Homme et d'Haudromont.

J'ai fait établir une instruction n° 40 pour la VII^e Armée, analogue à celle du D. A. L. Elle vise le cas d'une attaque possible en Haute-Alsace, d'où la nécessité de renforcer les troupes qui tiennent ce front et d'avoir, en outre les réserves nécessaires. Le général de Villaret devra établir son plan de défense en conséquence.

J'ai convoqué, à ce sujet, le général commandant la VII^e Armée à Epinal à 19 heures. Je m'y rends pour lui remettre la dite instruction avec les indications complémentaires de vive voix. Entretien de plusieurs heures au cours duquel nous traitons également la question des attaques de l'Entre-largues et du bois de Carspach.

Je suis avisé de la visite du général en Chef pour demain 17 h. 30.

VISITE DU GÉNÉRAL EN CHEF

6 mars.

Je rentre à Neufchâteau à 9 heures.

La nuit a été calme.

Chute abondante de neige en Alsace.

Le G. Q. G. me prévient de l'arrivée prochaine de la 88^e Division territoriale qui est mise à ma disposition. Je la ferai débarquer dans la région de Belfort, pour l'employer à

des travaux des lignes S et S', en face de l'enclave de Porrentruy.

Le général en Chef arrive à 18 h. 30. L'entrevue dure jusqu'à 19 h. 45 et porte sur la situation de mes armées, les affaires d'Alsace et le caractère et la manière de commander des différents chefs d'armée.

J'expose ce que j'ai fait en Lorraine dans l'éventualité d'une attaque et ce que je viens de prévoir dans le même sens en Haute-Alsace. Le général Joffre approuve mes dispositions, mais il ne croit pas à ces attaques : il pense que les Allemands continueront encore quelque temps leur effort sur Verdun.

Il me parle de la situation générale que la bataille de Verdun est venu modifier sensiblement.

Il est nécessaire d'entreprendre, plus tôt qu'il n'était prévu, une action d'ensemble de tous les alliés ; c'est pour établir l'entente à ce sujet qu'une conférence internationale aura lieu dimanche prochain. Les Anglais notamment, qui viennent de nous aider en nous permettant la relève de la X^e Armée, seront en état d'attaquer avec une douzaine de divisions dans trois semaines environ.

Le général en Chef compte sur moi pour remettre sur pied les divisions éprouvées qu'il envoie dans mon groupe. Il m'exprime toute sa confiance.

Après dîner, je reconduis le général Joffre au train qui doit le ramener dans la nuit à Chantilly.

La journée s'est écoulée sans incident notable dans mon groupe.

Brume et chute de neige en Alsace.

Faible activité de l'artillerie ennemie en Lorraine. Elle répond à peine à nos tirs sur les voies de communication et ne canonne pas nos avions qui avaient profité d'une éclaircie dans la matinée pour voler.

De Souilly, on me fait connaître que l'ennemi a attaqué sur la rive gauche de la Meuse. Nous avons perdu Forges.

7 mars.

Nuit relativement calme. Neige abondante en Alsace.

Je propose au général en Chef de prélever des cadres sur mes armées pour aider à la reconstitution du 30^e Corps.

Le colonel suisse commandant la Division d'infanterie nous a fait connaître son désir de s'opposer, le cas échéant, aux forces allemandes qui tenteraient de violer la neutralité de la Suisse ; il nous prie de lui faire connaître l'importance du secours que nous serions en mesure de lui donner.

Initiative individuelle à ne pas mépriser, mais question délicate. Je vais soumettre l'affaire au général en Chef en lui demandant d'étudier l'entrée de nos troupes en territoire helvétique, pour le cas où les Allemands violeraient les premiers la neutralité.

8 mars.

Dans la région de Verdun, les Allemands ont encore mordu hier sur les bois des Corbeaux, de Cumières et sur Fresnes.

La nuit s'est écoulée sans incidents.

Je pars à 8 h. 30 pour visiter le 30^e Corps et les 74^e et 51^e Divisions qui le composent. Je vais successivement, à cet effet, à Coussey, Chermisey et Maxey : je prends certaines décisions qui faciliteront et activeront la reconstitution de ces unités. Moral excellent malgré les pertes subies.

Je vois, dans les mêmes conditions, la 14^e Division. Q. G. à Brillon et je rentre à Neufchâteau à 17 h. 30.

Je reçois une lettre du général Pétain me demandant de mettre au compte de la I^{re} Armée, la partie du front située au nord de la route de Chauvencourt à Fresnes jusqu'à Dompcevrin. Il est, en effet, logique de mettre sous le même commandement le terrain au sud et au nord de cette route et je ne demande qu'à aider le commandant de la II^e Armée. Mais je n'ai de ce côté pour étendre mon front que la 76^e Division, à laquelle je pourrais prendre une brigade. Il faut que je soumette la question au G. Q. G.

Un combat à la grenade nous a permis de réoccuper quelques éléments de tranchée perdus, le 12 février, dans l'Entrelargues. Il y a lieu de noter à ce sujet que dans l'Entrelargues et sur le saillant du bois de Carspach, nos opérations de contre-offensive se heurtent à des difficultés presque insurmontables d'observation du tir de l'artillerie sur la ligne ennemie établie maintenant sous bois.

Le déboisement par l'artillerie exigerait une trop grande quantité de munitions ; aussi cherche-t-on à l'obtenir progressivement avec les bombes de 58.

En attendant, on avance à la grenade, et simultanément à la sape, pour conquérir des observatoires.

C'est la confirmation du compte rendu verbal que j'ai fait au général en Chef lors de sa dernière visite. Le premier résultat obtenu aujourd'hui (reprise de quelques éléments de tranchée dans l'Entrelargues) montre qu'on n'entend pas encaisser la petite perte du mois dernier, si insignifiante soit-elle.

Sept de nos avions ont bombardé les gares de Sablons, de Conflans et d'Arnaville entre 21 heures et 24 heures. Ce matin, treize obus ont été jetés sur la gare de Sablons.

9 mars.

Dans la région de Verdun, nous avons repris hier les deux tiers du bois des Corbeaux et repoussé les attaques sur Béthincourt et Vaux.

De 20 heures à 21 heures, violent bombardement des positions du Violu. Abondante chute de neige partout en Alsace.

Nuit calme en Lorraine.

A la liaison des armées de ce matin, j'insiste sur l'exécution des plans de défense en Lorraine et en Alsace, dont l'établissement a été prescrit par mes instructions 39 et 40.

On m'apporte des renseignements et des photographies établissant d'une part que la pièce allemande d'Hampont a été atteinte par notre tir et que les Allemands en installent une nouvelle à 7 kilomètres plus au nord.

Cette dernière pièce se trouverait ainsi à 39 kilomètres de Nancy, à 32 de Lunéville et à 17 de notre front. Aucune de nos pièces actuelles ne pourra l'atteindre, je vais demander du 305 avec nouvel affût.

Quant à la pièce de Flaxlanden, le lieutenant-colonel Boillet en a très bien organisé l'attaque et doit ouvrir le feu, aujourd'hui sans doute, avec deux pièces de 240, plus les contrebatteries nécessaires. Son central téléphonique est à Dannemarie. Il peut régler le tir avec trois observatoires terrestres et un but auxiliaire très visible.

J'envoie au général en Chef mon rapport n° 285 C relatif à l'organisation de la R. F. B., à la création du 34^e Corps, de la 46^e Division, à la situation du D. A. L., aux pièces à longue portée, et aux coups de main en préparation.

10 mars.

Le général en Chef me demande de retirer du front la 11^e Division, la dernière du 20^e Corps. Je donne des ordres pour la faire remplacer par la 130^e, sans changer autrement les secteurs du D. A. L. Cette division serait remplacée elle-même par une division du 17^e Corps.

A l'est de Belfort, on a tiré seize coups de 240 sur la pièce à longue portée allemande de Flaxlanden, dont quatre coups de réglage.

Observation en avion : tir réglé. Remarque importante : l'artillerie allemande n'a pas riposté, ce qui indique un retrait du gros calibre.

Je reçois la visite du lieutenant-colonel Soulié, retour des Vosges, où il était allé étudier la possibilité d'une attaque par les gaz : résultats médiocres. Il est probable que ce mode d'action ne pourra être employé ni à la VII^e Armée, ni au D. A. L.

11 mars.

Le G. Q. G. m'a demandé cette nuit d'activer l'embarquement de la 11^e Division. J'ai répondu que les régiments qui sont en arrière du front, pourront être embarqués dès le

12 ; la brigade sur le front suivra après relève. Il se peut qu'il y ait un petit intervalle entre les deux courants, mais ce serait peu de chose. La combinaison est approuvée. Je donne des ordres en conséquence.

Cette nuit, dans la région de Verdun, les Allemands ont attaqué Vaux avec furie, leur échec a été complet avec de très fortes pertes.

On a parlé hier de la démission du Ministre de la Guerre, général Gallieni. Les Allemands l'annoncent comme certaine dans leur *Klartexte* de ce matin et assurent qu'il sera remplacé par un politicien, « ce qui prouve, ajoutent-ils, la mésintelligence existant entre le gouvernement et le parti militaire ».

Les gaillards ne perdent pas une occasion de s'efforcer d'impressionner l'opinion des nationaux et des neutres.

La vérité est que le général Gallieni est réellement malade : il va partir pour Saint-Raphaël. M. Briand fera l'interim jusqu'à ce qu'un successeur lui soit donné.

On me rend compte d'un fait singulier : au 3^e Corps de cavalerie, on a trouvé, dans l'avoine, des hameçons d'un certain genre. — Hier, à la R. F. B., on avait trouvé quelque chose d'analogue dans les conserves alimentaires de provenance malgache, l'objet tenant le milieu entre la fourchette et l'hameçon : invention diabolique ayant pour but de produire des perforations d'intestin chez le cheval et l'homme. J'en rends compte au général en Chef.

12 mars.

Encore des comptes rendus relatant la présence dans l'avoine de fléchettes minuscules.

J'ai sous les yeux le compte rendu de l'interrogatoire par les Allemands des prisonniers français capturés au fort de Douaumont : il s'agit de quelques servants d'artillerie et sapeurs du génie. Ce document a été pris hier sur un Allemand fait prisonnier et m'a été envoyé par la II^e Armée.

Il en résulte clairement que le fort n'a pas été défendu et que les quelques prisonniers français avaient conservé un excellent moral.

Le général en Chef m'avise qu'il visitera mon Groupe d'Armées dans les journées des 15, 16 et 17. Je vais lui préparer un programme.

13 mars.

Un coup de main exécuté hier sur la région de la Croix-des-Carmes (1^{re} Armée) a donné de bons résultats. Nous sommes entrés dans la tranchée allemande sur un front de 200 mètres et avons infligé des pertes à l'ennemi en nettoyant ses sapes. Nous avons de plus ramené une dizaine de prisonniers.

En Lorraine, deux déserteurs se sont rendus devant Ajoncourt. — Au nord de Neuviller, après une préparation d'artillerie, nous avons sauté dans les lignes ennemies, trouvé un poste évacué et rapporté du matériel et des munitions.

Pendant la nuit, trente-deux avions de Malzéville ont lancé trente et un obus sur la gare de Conflans (éclatements sur la voie et cinq foyers d'incendie).

Je pars à 10 h. 30 pour le D. A. L., je prendrai, au passage à Essey, le général Deprez que j'ai convoqué. Je désire l'orienter sur l'établissement de son plan de défense et visiter avec lui ses organisations, surtout entre Moncel et le Sanon.

Je le trouve à l'heure dite (13 h. 30) et nous parcourons le terrain principalement au bois Morel et dans le sud de la forêt de Bezange.

Les organisations de défense sont peu avancées et n'ont pas de profondeur. Je sais bien que le D. A. L. a toujours manqué de bras : on a réalisé un tour de force en tenant un front immense avec un véritable cordon (division sur 25 à 30 kilomètres par exemple). Comment, avec si peu de monde, monter la garde et travailler.

J'enverrai la 88^e D. T. dès qu'elle aura terminé son œuvre sur la ligne S face à l'enclave de Porrentruy. En attendant, j'autorise le général Deprez à faire travailler l'une des

divisions du 17^e Corps, tout en la tenant prête à être embarquée.

Nous nous entendons sur l'élaboration du plan de défense; c'est à lui de l'établir au titre de l'Armée dans ses grandes lignes, en tablant sur l'arrivée de deux Corps d'Armée de renfort. Il lui appartient ensuite de donner aux Divisions le cadre dans lequel chaque général doit établir son propre plan.

Je rentre à Neufchâteau à 18 heures et je reçois le compte rendu du capitaine Lestien, que j'ai envoyé à la 129^e Division. Indigence des organisations et surtout des abris et des communications. — Impossibilité de renforcer en plein jour sur le front, bois de la Fourasse, Létricourt. — Mauvais état des routes. — Je vais chercher à atténuer ces difficultés en augmentant les moyens du D. A. L.

Le G. Q. G. m'envoie l'ordre de diriger, sur la région de Verdun, la 76^e Division. C'est elle qui devait relever, avec un régiment et un groupe, les troupes de la 16^e Division tenant le secteur des Paroches. Je fais surseoir à cette relève qui devait avoir lieu cette nuit et j'en confie le soin à la 14^e Division, qui remplacera la 16^e dans la nuit du 17 au 18.

14 mars.

Je reçois, à 9 h. 45, la visite de l'interprète R... qui sert à la 37^e Division et que j'ai connu en Algérie, quand j'étais chef d'Etat-Major de la Division d'Alger.

Il me raconte ce qu'il a fait depuis le début de la guerre. Il a d'abord été en Egypte avec le colonel Maucorps. Il s'agissait de voir ce que les Anglais faisaient des 125.000 hommes rassemblés dans ce protectorat. Peut-être craignait-on de les voir s'étendre en Syrie, au bénéfice de leurs intérêts particuliers. La mission devait aussi étudier l'état d'âme des Senoussi et autres tribus remuantes du désert.

L'interprète me dit son étonnement d'avoir trouvé les Anglais aussi peu préparés que possible. Leur armée vivait en état de quiétude presque parfait, confiante dans la protection fournie par le canal. Elle a été réellement surprise par l'attaque des Turcs et la chute des projectiles de gros calibre.

Quant aux Turcs, ils ont fait un véritable tour de force en amenant leurs troupes et des canons lourds à travers le désert.

Les Anglais n'avaient pas songé un seul instant à se porter au delà du canal. Instruits par l'expérience, ils ont élevé depuis des organisations défensives très sérieuses.

Quant à la surveillance de l'élément arabe des régions désertiques avoisinant l'Égypte et intéressant, par suite, sa sécurité, elle n'existait pour ainsi dire pas. Les Anglais semblaient ne pas se douter même de l'importance de la question. Ce manque de préparation et de prévision des événements est quelque peu étonnant de la part d'un gouvernement qui a été autrefois si remarquable par l'habileté de sa politique, par la suite dans les idées et la continuité de l'effort.

Nous avons tiré « à démolir » sur les organisations de la cote 542 et de la Chapelotte.

Saint-Dié a reçu 50 obus ; vigoureuse riposte sur Chatas et la Grande-Fosse.

Les Allemands ont envoyé trente obus de 105 sur le câble de Schissroth (dégâts réparables en vingt-quatre heures). — Une concentration de feux de notre part sur Stosswihr, à 14 h. 30, amène un violent bombardement du Linge, Schratz et Barren.

Des coups de main ont été exécutés avec succès sur trois points du front.

Dans la région de Frapelle nous avons ramené seize prisonniers (un seul blessé de notre côté).

Au Wasser-réservoir de Stosswihr nous avons fait une trentaine de prisonniers (pertes nulles). Devant la chapelle Saint-Glucker (1.200 mètres sud de Carspach), neuf prisonniers ont été ramenés dans nos lignes, ainsi qu'un matériel important (un tué et un blessé chez nous, encore s'agit-il d'un accident de grenade qui aurait pu être évité). Les prisonniers allemands ont manifesté une joie indécente d'être capturés.

Le commandant Duffour revient, dans la soirée, de la II^e Armée, où je l'avais envoyé en liaison. Le général Pétain estime qu'il est encore dominé par l'artillerie et l'aviation allemandes sur le Mort-Homme. J'apprends malheureusement, dans la nuit, que les Allemands ont réussi à pénétrer

sur deux points de notre ligne entre Béthincourt et le Mort-Homme. Deux contre-attaques vont être déclenchées. C'est le général Debeney, mon ancien chef d'Etat-Major qui commande sur ce front. Je suis assuré tout au moins que le commandement dirigera cet effort avec le maximum d'énergie.

VISITE DU GÉNÉRAL EN CHEF

(15, 16 et 17 mars 1916.)

15 mars.

Le colonel P..., chargé du service des routes au D. A. L., est venu à mon Q. G. où je l'avais fait convoquer.

Je l'interroge sur l'état des communications au D. A. L., sur les améliorations en cours. Je le mets au courant des nécessités nouvelles, des routes à créer ou à refaire, des courants à établir à cheval sur la Moselle. A cet effet, je suis décidé à rattacher au D. A. L. une bande de terrain sur la rive gauche pour donner le plateau de Saizerais au général Deprez.

J'invite, en outre, le colonel P... à se rendre à la II^e Armée, pour y étudier l'organisation des courants de transport, le mode d'entretien des routes et faire profiter son détachement de l'expérience acquise au cours des récentes opérations.

Des avions ont lancé quelques bombes sur Nancy et près de Saint-Nicolas-du-Port : aucune victime, dégâts insignifiants.

Je pars à 11 h. 30 pour rejoindre le général en Chef à Commercy. Arrivée à 13 heures. Présentation des officiers généraux du 8^e Corps et de la 14^e Division au Q. G. Nous nous rendons à Bouc. Les Allemands, qui ont aperçu le cortège de la hauteur de Montsec, déclenchent un tir sur la ferme de

Rangeval ; mais ils ont mis cinq minutes à cette opération et les coups tombent en arrière de la dernière auto.

A Bouc, le général en Chef voit les généraux du 31^e Corps. Nous nous rendons ensuite à Domèvre à la 73^e Division, puis nous regagnons à Toul le Q. G. de la 1^{re} Armée.

Je rentre à Neufchâteau à 21 h. 30.

16 mars.

Je vais prendre à 7 h. 15 le général en Chef à la gare de Neufchâteau, et nous nous rendons au 30^e Corps.

Nous nous entretenons de la candidature du général Roques au poste de Ministre de la Guerre. Nous savons que la nomination est imminente. Le général Joffre pense trouver en lui un collaborateur dévoué et éclairé.

Au moment du départ, je reçois les comptes rendus de la nuit.

VII^e Armée. — Dans les Vosges, nuit à peu près calme. Nous avons canonné les ravitaillements ennemis à Uffholz et à Wattwiller. Au sud de la Thur, les Allemands ont prononcé deux attaques dans le secteur nord à 19 h. 30 ; l'une sur les parallèles de la gare de Burnhaupt a été arrêtée net par nos tirs de barrage et d'infanterie ; — l'autre a permis à l'ennemi de pénétrer dans les sapes au nord-est du bois de Michelbach et d'enlever un poste. Les assaillants en ont été chassés peu après.

En Lorraine, lutte habituelle d'artillerie.

En Woëvre, un coup de main dans les bois de la Louvière (est de la forêt d'Apremont) nous a permis de pénétrer dans les tranchées allemandes et de ramener des prisonniers.

Le général en Chef passe successivement des revues et des inspections de cantonnements à Chatenois, Removille et Atigneville (37^e Division), — à Rigny-Saint-Martin, Uruffe

et Vannes-le-Chatel (48° Division), — à Bayon (déjeuner), — à Neuville-sur-Moselle, Saffais, Rosières-aux-Salines (34° Division), — à Laitre-sous-Amance (129° Division), — à Laneuvelotte et Seichamps (130° Division).

Je quitte le général en Chef pour aller coucher à Epinal ; nous devons nous retrouver le lendemain à 7 h. 30 à la gare de Belfort pour visiter la région.

17 mars.

Le seul incident intéressant de la nuit est un coup de main exécuté, à la 1^{re} Armée, sur un saillant du bois de Mort-Mare. Nous pénétrons dans les tranchées allemandes, d'où nous ramenons des prisonniers et du matériel. Pas de pertes de notre côté. Ce coup de main a été préparé avec du 75 qui a fait brèche dans les fils de fer, puis encadré le détachement par des barrages en avant et sur les flancs. C'est un procédé que j'avais déjà préconisé et que je recommanderai encore.

Je prends à 7 h. 30 le général en Chef à la gare de Belfort. Le général de Villaret est du cortège.

Visite du fort de Lomont et de la ligne S par Pierrefontaine, Blamont, Glay, Hérimoncourt, Abbévillers, Saint-Dizier, Lebétain, Delle, Montreux-Vieux.

Arrêt en différents points pour examiner les travaux et inspecter les détachements de travailleurs de la 88° D. T.

A Montreux-Vieux, présentation des généraux de la région et entretien avec le général Demange. Déjeuner à Belfort.

Départ de Belfort à 13 h. 30 : revues à Giromagny, Plancher-Bas (51° Division), — à Lure (72° Division). Je quitte le général en Chef en ce dernier point à 17 h. 30, pour rentrer à Neufchâteau où j'arrive à 20 h. 20.

Le 30^e Corps m'a fait la meilleure impression ; il est déjà en partie reconstitué par des renforts. Il lui manque encore des cadres. Je vais lui donner quelques commandants de compagnie et chefs de section. Son instruction est poussée et des écoles de toute espèce ont été rétablies (spécialités, chefs de section). Il n'y a que le centre d'instruction de commandants de compagnie qui n'a pu être formé faute de cadres. Je vais, dès ce soir, m'assurer si les mêmes mesures ont été prises aux 7^e et 17^e Corps.

18 mars.

Nuit calme à la 1^{re} Armée. Tirs de surprise sur les communications ; une pièce à longue portée a tiré sur la route Apremont-Vigneulles, pour gêner le retrait des 6^e et 7^e régiments d'ersatz de la Garde qu'on savait devoir être retirés du front (renseignement d'un déserteur).

De 23 heures à 1 h. 25 nous avons bombardé, par avions, les gares allemandes : dix-sept avions ont jeté quarante obus sur Conflans, neuf sur les Sablons, cinq sur Maizières-les-Metz. Bons résultats : trois incendies à la gare des Sablons. Une autre escadrille a lancé dix obus sur l'aérodrome de Dieuze et cinq sur la gare d'Arnaville.

Je prévient le général Crépey (14^e Division) que je décorerai, demain à 9 h. 30, de la croix de guerre les drapeaux des deux régiments qui sont à Lucey.

Dans la soirée je suis avisé que le Président viendra demain visiter le D. A. L. ; il me demande de ne pas me déranger. J'irai néanmoins me présenter à lui demain à 8 heures à son débarquement à Frouard.

Je reçois la visite du lieutenant-colonel Boillet, retour de Belfort, où il a dirigé le tir de l'artillerie sur la pièce à longue portée de Flaxlanden. Il considère que tout le nécessaire a été fait et qu'au premier jour de beau temps, on pourra reprendre utilement le tir avec réglage par avion. Comme pour saluer son départ, les Allemands envoient dans l'après-midi deux obus de 380 sur Belfort : ces projectiles tombent dans des cours de caserne (un blessé, dégâts insignifiants).

Le lieutenant-colonel Boillet vient étudier les moyens de contrebattre la pièce nouvelle que les Allemands sont en train d'établir à 7 kilomètres au nord-est de la pièce d'Hampont. Le 305 ne suffira pas : il faudra du 340.

Après un violent bombardement de nos tranchées de Thiaville, l'ennemi a prononcé une attaque vers 12 heures et a pu pénétrer sur quelques points dans nos tranchées ; mais il en a été immédiatement rejeté. Vers 15 heures, le bombar-

dement s'est arrêté. Notre artillerie a énergiquement contre-battu les batteries et canonné les ouvrages allemands de Thia-ville.

L'escadrille de bombardement de Belfort a jeté soixante-douze bombes sur les hangars d'aviation d'Ilabstennatt et les gares de Mulhouse ; elle a abattu deux avions allemands et forcé deux autres à atterrir. Malheureusement quatre de nos appareils ne sont pas rentrés. Les combats aériens ont été très violents.

VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

19 mars.

Je pars à 6 heures pour recevoir le Président de la République à Frouard.

Arrivée à 8 heures. Entretien d'une demi-heure avec lui et les généraux Deprez et Cordonnier, dans la gare même.

Je mets M. Poincaré au courant de la situation du D. A. L., de nos travaux, de nos projets et je le quitte à 8 h. 30, le laissant avec le général Cordonnier pour la visite de quelques points du front.

Je me rends à la 14^e Division. Je passe successivement, près de Lagny et de Lay-Saint-Rémy, la revue des 60^e et 44^e d'infanterie aux drapeaux desquels j'attache la croix de guerre. Ces régiments ont été cités à l'ordre de l'armée, il y a quelque temps déjà, et le général Crepey m'avait demandé de décorer moi-même leurs drapeaux. J'y tenais d'autant plus que j'ai commandé cette belle 14^e Division avant la guerre.

Demain j'irai pour le même objet au 42^e régiment, et le surlendemain au 35^e.

Je rentre à Neufchâteau à 12 h. 30.

De Souilly : notre attaque au sud de Vaux a été arrêtée par les fils de fer de l'ennemi.

Bombardement assez violent de la côte des Hures.

BOMBARDEMENT DE DOMBASLE (LORRAINE) PAR UNE PIÈCE A LONGUE PORTÉE

20 mars.

La pièce allemande d'Hampont envoie, ce matin, quinze obus près des usines de Dombasle. Un seul atteint l'une des cours de l'usine sans faire de dégâts. Il y a quelques victimes. On a immédiatement contrebattu la pièce.

Ce tir montre que, malgré sa précision, notre feu n'a pas été efficace : les deux coups que les photographes ont relevé à la volée n'ont pas endommagé le tube, à moins que ce tube n'ait été changé une fois hors de service. Il faut doubler l'action directe sur la pièce de représailles, sur Dieuze peut-être, à défaut de Metz qu'on se refuse à frapper. Je vais faire étudier la question aujourd'hui même.

Je pars à 9 heures et j'arrive à Rupt à 11 heures. Je trouve sur le terrain un bataillon du 42^e avec le colonel et le drapeau, et le groupe léger de la 8^e Division de cavalerie. Après la revue, j'attache la croix de guerre au drapeau du 42^e. L'endroit a été souvent bombardé ; il est visité journellement par les avions allemands. Aujourd'hui l'ennemi ne donne pas signe de vie.

Après la cérémonie, je me suis fait rendre compte sur place des dispositions prises dans le nouveau secteur des

Paroches, tenu désormais par le 42^e et par un groupe de l'A. D. 14.

J'ai indiqué certaines mesures qui compléteront les défenses et les liaisons. J'ai prescrit notamment qu'on fasse de Fresnes un point d'appui solide à rattacher à la deuxième position, en aménageant les caves et les ruines et en créant un boyau dans la rue centrale. Ce point peut être utilisé comme cantonnement après aménagement.

Retour à Neufchâteau dans l'après-midi.

21 mars.

Mauvaises nouvelles de Souilly. L'ennemi a attaqué hier les bois de Malancourt et d'Avocourt, avec préparation par flammenwerfer et emporté ce bois. Nos contre-attaques ont échoué.

Je reçois le plan de défense du D. A. L. Il est incomplet et je serai obligé de le faire remanier.

Dans la journée les actions ont été plus vives qu'à l'ordinaire à la VII^e Armée.

Violent bombardement par obus et torpilles au Linge, Schratz et Barren. Une riposte énergique de notre part a mis fin à ce feu.

Entre les deux Focht ; l'artillerie ennemie a montré une activité inaccoutumée, en particulier à l'Altmatt et au Reichackerkopf qui, en moins de cinq minutes, a reçu plus de 400 obus de gros calibre.

Action réciproque à l'Hartmannswillerkopf et au Rehfelden. — Lutte d'artillerie et d'engins de tranchée dans la région de Seppois. Nos batteries ont pris sous leur feu les troupes ennemies débouchant de Niederlarg.

22 mars.

Je pars à 8 h. 30 pour décorer de la croix de guerre le drapeau du 35^e.

A 11 heures, revue de ce régiment, entre Commercy et Boncourt. Je suis de retour à 14 heures.

On me signale une augmentation de *drachen* allemands dans la région de Spada, Chaillon. Serait-ce l'indice de projets d'attaque de ce côté? L'ennemi venant de tenter un effort du côté du bois de Malancourt pourrait très logiquement avoir l'idée d'une pression du même genre sur l'autre flanc.

Il faut tout au moins le prévoir. Je dis à la I^{re} Armée d'y penser et d'étudier surtout le renforcement possible des secteurs de Bislée et de Chauvencourt en infanterie et en artillerie de 75 pour les barrages, en artillerie lourde également. Le 188^e R. A. L. devra compléter dans ce sens les reconnaissances déjà faites dans la région.

A 17 heures, je reçois l'ordre d'embarquer, à destination de la II^e Armée, la 34^e Division qui est au camp de Saffais et d'articuler une division du 7^e Corps pour la remplacer : ce sera la 37^e.

A 18 heures, le général en Chef me fait dire que la Commission sénatoriale de l'Armée représentée par MM. Doumer, Humbert, Jeanneney et Bérenger se rendra demain à Belfort à 8 h. 30. Il me prie d'accompagner les sénateurs et de leur montrer les différentes lignes de défense de la région. Je partirai donc à 4 heures.

Le G. Q. G. m'annonce l'envoi d'une batterie de 100 C. T. R. que j'ai réclamée, pour appuyer la lutte contre la pièce d'Hampont. Les 3/40 ne sont pas encore prêts.

La nuit dernière deux avions ont survolé le bois d'Ilaboudange, où l'on suppose une installation de pièce à longue portée. L'un d'eux est descendu à 20 mètres : il a vu la voie ferrée à son arrivée dans le bois et constaté l'existence d'un tunnel, comme c'était prévu.

VISITE DE LA COMMISSION SÉNATORIALE

23 mars.

Je pars à 4 heures pour Belfort. A 8 heures je rejoins, à la gare de Belfort, MM. Doumer et Jeanneney, délégués de la Commission sénatoriale de l'Armée.

Je leur expose, chez le commandant d'armes, la situation de la région et nous nous rendons, avec les généraux de Villaret et Demange, sur le terrain pour visiter les différentes lignes de défense. Nous sommes un peu canonnés à la lisière de la forêt de Gildwiller près de l'observatoire.

Déjeuner à Belfort à 13 heures, M. Doumer insiste pour que je n'emploie pas mon après-midi à l'accompagner. Je le quitte donc à 14 h. 30 et je rentre à Neufchâteau à 18 h. 30.

De la visite de la délégation sénatoriale, je note ce qui suit :

M. Doumer a expliqué qu'il venait voir si les lacunes constatées à Verdun n'existaient pas également à Belfort. Il attribue les succès locaux des attaques allemandes à l'insuffisance des travaux et de l'effectif des troupes et à la non utilisation des forts. Douaumont n'aurait même pas été occupé et une patrouille allemande y serait entrée par la gorge (1). M. Doumer voudrait qu'on revînt à la garnison permanente.

A ces considérations générales, j'ai répondu de façon succincte que la certitude de mordre plus ou moins profondément sur la première position, au prix de la préparation d'artillerie nécessaire, est établie aussi bien par les opérations de Champagne que par celles de Verdun.

L'appareil d'artillerie lourde déployé pour la préparation de ces dernières attaques a dépassé toutes les prévisions ; sa

(1) Je ne fais que reproduire, sans avoir le moyen de contrôler.

puissance de destruction était telle qu'il aurait fait table rase des défenses les plus complètes.

Il est également peu probable qu'une augmentation des troupes de première ligne eût pu annihiler les effets d'une telle préparation et arrêter les premiers progrès de l'attaque. Il vaut mieux mettre tout son espoir dans la contre-offensive.

Quant aux forts, ils doivent être traités et utilisés comme les centres de résistance les plus solides des lignes de défense. Leurs pièces de flanquement ont été utilisées par le G. Q. G., pour aller au plus pressé, dans la constitution de l'artillerie contre avions ou le recomplètement de celle des Armées ; j'ai ajouté qu'elles devaient leur être rendues ultérieurement.

En ce qui concerne Belfort notamment, l'ordre a déjà été donné de rétablir partout ces pièces de flanquement. Mais la faiblesse des troupes du front ne permettant pas d'affecter à tous les ouvrages des garnisons permanentes, leur occupation est prévue dans les plans de défense et d'avance pour éviter toute erreur. Seuls, les ouvrages des première et seconde positions doivent être occupés en tout temps (1).

J'ai dû, sur la demande de la commission, exposer la situation en Haute-Alsace.

1° Organisation du terrain. — Elle comprend les première et seconde positions, et, plus en arrière, les lignes A. B. C., enfin la ligne S qui répond à une préoccupation particulière.

Les première et seconde positions sont très poussées, comme entretien et amélioration. On a beaucoup travaillé à la seconde position qui est maintenant continue, mais qui manque encore de profondeur.

Sur la ligne A, l'obstacle existe à peu près partout ; en certains endroits les piquets seuls sont plantés. Les ouvrages et boyaux sont piquetés partout et tracés sur le sol par une amorce de tranchées de 0 m. 30 de profondeur, avec dépôts échelonnés de matériel.

La ligne B s'appuie sur les forts de l'est, elle se compose actuellement des organisations des forts qu'il suffirait de

(1) Par conséquent Douaumont aurait dû avoir sa garnison propre.

relier entre elles. Dans la partie nord, cette ligne B est doublée en avant par la ligne de la Madeleine. La ligne C comprend les forts de Giromagny, du Salbert, du bois d'Oye et une suite d'éléments de tranchée bordant notamment la rive droite de la Savoureuse.

La ligne S est en voie d'achèvement. La 28^e D. T. y est appliquée depuis quelques jours.

2^o *Disposition des troupes.*

Le 34^e Corps tient avec la 154^e Division, le front de Haute-Alsace sur un développement de 40 kilomètres environ. Les deux divisions de cavalerie y ont cependant chacune un petit créneau.

La 154^e Division devant être appelée prochainement sur un autre théâtre d'opérations, le 34^e Corps aura bientôt ses deux divisions accolées sur le front. Derrière lui, le 30^e Corps sera poussé aussi près que possible de la ligne A, à l'achèvement de laquelle il participera dans la mesure du possible. Le général Demange estime que, pour terminer complètement la ligne A, il faudrait disposer de deux D. I. pendant un mois.

L'énorme étendue des fronts tenus par des effectifs restreints et la rareté de la main d'œuvre qui en résulte, expliquent la lenteur avec laquelle les positions et lignes se complètent, surtout en abris et communications.

D'ailleurs le terrain est souvent peu solide, l'eau à fleur de sol, de sorte que les travaux d'entretien et de réparation absorbent le plus clair du temps et des moyens. Les travaux neufs marchent avec lenteur.

Le 34^e Corps n'a pas encore d'artillerie de corps. Les artilleries divisionnaires ne comprennent en ce moment que trois groupes de 75 ; le reste est constitué en batteries de 90 et de 95. Le 34^e Corps dispose, en dehors de l'artillerie de campagne (1), d'un certain nombre de batteries lourdes de position.

Sur une question posée par M. Doumer, j'ai dit que, pour

(1) Les batteries de campagne doivent avoir chacune trois emplacements préparés. Elles en ont toutes déjà deux.

le transport éventuel de ces batteries, on ne disposait que de moyens de fortune : attelages des sections ou des convois, portage au moyen de camions d'ailleurs en petit nombre. Un plan provisoire d'enlèvement a été établi à ce sujet.

La VII^e Armée possède, dans la région de Belfort, le 101^e régiment d'A. L. qui a fait toutes les reconnaissances nécessaires sur le front et déployé temporairement ses batteries pour établir ses carnets de tir. Il fait maintenant de l'instruction en arrière du front, mais construit en même temps ses plates-formes.

3^e Plan d'opérations.

En dehors des consignes et plans de défense qui existent et sont tenus à jour à tous les échelons dans chaque secteur, il a été établi un plan d'opérations offensif (ceci pour mémoire) et on remanie, en ce moment, le plan de défense en tenant compte de tous les enseignements de Verdun.

Il y est prévu un renforcement préalable du front de deux divisions et, de plus, la constitution de deux divisions de réserve destinées à la contre-offensive. C'est ce que les transports par voie ferrée pourraient nous donner assez rapidement.

Sur une observation de M. Doumer qui voudrait voir, en tout temps, les renforts et les réserves à pied d'œuvre, parce que cette disposition résoudrait en même temps la question de la main d'œuvre, j'ai dû faire remarquer que je serais très heureux de cette solution qui faciliterait singulièrement ma tâche ; mais qu'elle ne serait possible et encore en partie seulement qu'en supprimant les réserves générales. Or une telle conception conduirait à la défensive passive, c'est-à-dire à l'impuissance ; d'ailleurs, on n'aurait pas assez de troupes pour la réaliser.

En résumé, la commission a souligné l'état encore rudimentaire des lignes de défense A. B. C., le désarmement provisoire des forts, et surtout la disproportion existant entre l'importance des travaux à effectuer et les effectifs disponibles pour leur exécution.

Observation générale au sujet des travaux sur des fronts faiblement tenus.

L'occupation de fronts étendus par de faibles effectifs offre de grands avantages au point de vue de l'emploi général des forces ; mais ils se trouvent compensés par des inconvénients qu'il faut savoir accepter. C'est ce qu'il est difficile parfois de faire comprendre et admettre aux personnalités étrangères à l'armée.

Lorsque des divisions tiennent des fronts variant entre 15 et 30 kilomètres comme au G. A. E., les troupes ne peuvent guère qu'entretenir les première et seconde positions ; en tout cas elles ne les améliorent et ne les augmentent qu'à très lentement, malgré les efforts persévérants et les exigences du commandement.

Si elles arrivent à construire les abris qui leur sont nécessaires, elles sont hors d'état d'en faire pour les unités de renforcement à prévoir.

Quant aux autres positions, elles ne peuvent être établies que par les unités momentanément en réserve, qui, souvent, ne passent que trop peu de temps dans cette position pour achever leur œuvre.

Le général en Chef a tenu compte de ces difficultés en admettant que les travaux des lignes en arrière de la seconde position ne comprendraient que le réseau de fils de fer, ses flanquements et quelques emplacements de batterie et observatoires.

En résumé il n'y a pas lieu de s'étonner si, dans les vastes secteurs faiblement occupés, les abris et les communications ne sont pas aussi développés qu'il serait désirable, et il serait injuste d'accuser pour cela de paresse ou d'inertie les troupes et leur commandement.

J'ajoute que, dans le cas d'une attaque générale préparée avec la violence et la puissance inouïes des moyens mis en œuvre au nord de Verdun, le plus ou moins de perfection de l'organisation défensive a peu d'influence sur les premiers résultats de l'offensive. On serait même tenté de dire que les abris ne servent qu'à grouper les futurs prisonniers.

Loin de moi, cependant, l'idée d'arriver à cette conclusion paradoxale que les abris sont nuisibles. Leur utilité n'est pas

contestable quand le commandement est vigilant et le service des guetteurs exécuté avec courage ; mais si le temps fait défaut pour leur construction, je recommande de les remplacer par un réseau de tranchées étroites et profondes dont l'ensemble forme places d'armes et qui procurent une protection très appréciable, avec l'avantage de pouvoir se tenir au courant de la situation et de surgir plus facilement, en temps opportun, pour la contre-attaque.

Ce genre d'abris est, dans la plupart des cas, le seul possible pour les troupes réservées venant occuper, vers la seconde position, les emplacements d'où elles partiront en contre-offensive sur l'ennemi qui a pénétré dans la première position, et c'est sur ce genre d'action menée avec de gros effectifs qu'il faut surtout compter pour chasser l'adversaire ou tout au moins l'arrêter.

Aussi convient-il de n'augmenter que modérément la densité des troupes de première ligne, pour éviter les pertes inévitables et pour avoir plus de monde disponible en vue de la contre-attaque.

Le général en Chef me fait savoir que les 74^e et 129^e Divisions vont former le 39^e Corps sans E. N. E. (1). — Le général Cordonnier rejoindra son 8^e Corps le 1^{er} avril. — Le général Mazel est nommé au commandement de la 1^{re} Armée.

Le 30^e Corps doit être maintenu à la disposition du général en Chef, donc non introduit sur le front d'Alsace, qui sera tenu seulement par le 34^e Corps avec ses deux divisions accolées.

24 mars.

Incidents de peu d'intérêt pendant la nuit. Mauvais temps en Alsace. — L'ennemi a canonné nos tranchées du Reihfelsen et de l'Hartmannswillerkopf. Nous avons riposté sur ses positions du Faux-Sihl. — Dans la Doller, duel d'artillerie causé par nos tirs sur les cantonnements allemands.

(1) Éléments non endivisionnés.

Journée calme en Lorraine. Quelques canonnades entre Parroy et les Vosges.

En Woëvre, notre artillerie à longue portée a tiré ce matin sur la gare de Vigneulles. On a pu constater qu'un hangar avait été détruit et un train endommagé. L'artillerie allemande a riposté sur Ansonville.

25 mars.

Le G. Q. G. fait savoir que, d'après les renseignements de source sérieuse, un raid de zeppelins serait imminent sur Paris. — Je suis également avisé de la visite de MM. Doumer et Jeanneney pour demain à Toul. Je les ferai accompagner par un officier de mon Etat-Major.

26 mars.

En réponse à la proposition que j'avais faite au G. Q. G. d'aggraver les représailles, le général en Chef me télégraphie, au contraire, de ne plus jeter de bombes d'avion en Alsace, de n'user de représailles que sur les localités évacuées par les habitants et servant de cantonnements à l'ennemi, enfin de ne faire tirer par les pièces à longue portée sur un objectif quelconque, qu'après autorisation.

Pendant le jour, action de nos batteries sur le Schratz. Riposte sur Sulzern. Activité de notre artillerie dans la vallée de la Pecht et notamment sur le Reichackerkopf.

Les Allemands bombardent sans succès la route de la Schlucht et le câble de Schissroth (légers dégâts).

Action réciproque d'engins de tranchée au Rehfelsen et d'artillerie dans la région de l'Entrelargues.

En Lorraine, canonnade habituelle sur le front Badonviller Emberménil.

27 mars.

Je rends compte au général en Chef de la situation du 34^e Corps et du front de Haute-Alsace. Je demande l'application immédiate du 30^e Corps sur la ligne A.

28 mars.

Je visite tout le front lorrain entre Champenoux et le Sanon.

La 33^e Division qui y est appliquée, a bien travaillé ; mais la besogne est loin d'être terminée ; je vais en conséquence retarder de quelques jours son entrée sur le front, de manière à ne pas créer d'interruption de travail entre le départ de cette division et l'arrivée de la 88^e D. T.

Je rentre à Neufchâteau à 11 h. 30. J'y trouve le commandant Tison que le Ministre de la Guerre envoie en mission à Belfort et qui est chargé de me mettre au courant d'une décision prise par le gouvernement en vue du rajeunissement des cadres ; il s'agit de retirer leur commandement à tous les généraux qui sont atteints par les nouvelles limites d'âge, inscrites au projet de loi qui sera prochainement discuté à la Chambre.

Cette mesure va m'être appliquée comme aux autres, mais je serai nommé, sur sa proposition, gouverneur de Paris et commandant des Armées de Paris. Je charge le commandant Tison de remercier le Ministre de sa communication et de la part qu'il dit avoir prise à ma nomination.

A 14 heures, avec le courrier du G. Q. G., je reçois une lettre personnelle du général Joffre, très élogieuse et très affectueuse dont voici les termes :

Armées de l'Est

Le commandant en Chef

Au Grand Quartier Général, le 27 mars 1916.

Mon cher ami,

Comme conséquence du projet de rajeunissement des cadres déposé devant le Parlement, le Gouvernement a décidé de relever de leur commandement sur le front, les officiers généraux qui ont dépassé les nouvelles limites d'âge prévues.

J'ai donc été invité personnellement à vous appliquer prochainement cette décision. J'en suis profondément navré.

Après avoir manifesté au Gouvernement les profonds regrets que j'éprouverai à me séparer de vous, je lui ai exposé les éminents services que vous avez rendus à l'armée et au pays au cours de votre si longue et laborieuse carrière. Je lui ai rappelé la glorieuse et large part que vous avez prise à la grande lutte que nous soutenons depuis vingt mois et les hauts témoignages de gratitude qu'elle vous a valu. J'ai demandé que vos talents militaires, votre inlassable et si féconde activité ne cessent pas d'être mis en œuvre dans l'intérêt supérieur de la Patrie.

Le Gouvernement est disposé à vous confier, sur ma proposition, les fonctions de Gouverneur militaire de Paris et la responsabilité de la défense de la capitale.

J'ai le ferme espoir que, dans cette nouvelle et haute mission, vous resterez le chef et le serviteur impeccable que vous avez toujours été.

Je garderai, quant à moi, le souvenir impérissable d'une intime collaboration, qui m'a été particulièrement précieuse et dont je vous exprime, une fois de plus, ma profonde reconnaissance.

Votre bien cordialement dévoué

Signé : JOFFRE.

Je réponds au général en Chef que je ne puis que m'incliner devant la décision prise ; je le remercie des sentiments affectueux qu'il m'exprime et je l'assure que j'apporterai, selon mon habitude, toute mon activité et tout mon cœur dans mes nouvelles fonctions.

Je crois que c'est bien sur la proposition du général Joffre que ma nomination à Paris a été décidée ; mais ce n'est pas sans mélancolie que je rapproche cette décision des bruits qui courent.

On reproche au G. Q. G. son omnipotence et la stagnation des opérations comme aussi l'insuffisance des lignes de

défense (1), et on en rend responsables les chefs, au lieu d'en voir la cause dans notre infériorité en effectifs et surtout en matériel. Bref, le haut commandement n'a pas une bonne presse, surtout au Parlement.

Le moment n'est pas encore venu de s'attaquer à la tête ; mais le projet de loi de rajeunissement des cadres est une occasion unique de jeter un peu de lest pour calmer l'impatience.

On sacrifiera donc quelques chefs dont je suis et je ne puis d'ailleurs méconnaître l'élégance du procédé à mon sujet. Mais je serais bien étonné que le « truc » du rajeunissement fut encore employé à l'égard de certains généraux que la limite d'âge atteindra dans quelques mois.

En dehors d'inimitiés tenaces, j'ai été vilipendé, je le sais, par des subordonnés qui ne peuvent me reprocher que d'avoir rempli à leur égard un devoir pénible. De quel poids leurs récriminations ont-elles pesé dans la balance ?

Mon âge me confère assez de philosophie pour ne pas trop m'étonner de la tournure de certains événements et pour me permettre de continuer tout droit mon chemin.

29 mars.

Nuit peu agitée, sauf dans le secteur de Reillon.

La II^e Armée me fait savoir qu'hier à 15 heures, les Allemands ont attaqué en débouchant du bois de Malancourt ; ils ont été repoussés partout, sauf peut-être vers l'ouvrage Marchand. Ainsi cette attaque se produit au moment même où nous devions, si je ne me trompe, déclencher la nôtre pour la reprise du bois de Malancourt.

(1) Les petites opérations serviraient tout au plus, dit-on, à alimenter les communiqués. Quoiqu'il en soit, en ce qui concerne les travaux du front, nous avons fait l'impossible avec les maigres ressources dont nous disposions. Le G. Q. G. a été tenu au courant de la situation et s'il n'a pas augmenté notre main-d'œuvre, c'est qu'il n'a pu ou voulu le faire, acceptant, dans ce dernier cas, les risques de cette situation en échange d'autres avantages (ce qui, par exemple, d'avoir des réserves ou des disponibilités de contre-attaque).

Je suis avisé que deux des régiments de la 72^e Division seront passés à la 29^e Division, pour y remplacer les deux régiments qui ont si mal tenu dans le bois de Malancourt. Je fais le nécessaire.

A 9 h. 45 nouveau coup de téléphone de Souilly. Notre attaque sur le bois d'Avocourt s'est déclenchée ce matin. Nous tenons le réduit et la corne E. du bois avec deux bataillons. Une contre-attaque allemande débouchant à l'est de Rieux a été repoussée. Par contre, on craint que l'ouvrage Braconneau ne soit encerclé.

Dans le courrier d'aujourd'hui, je trouve l'ordre du général en Chef de supprimer les régiments n^{os} 258 et 402, dont l'effectif et les cadres serviront à reconstituer les 111^e 35^e et 165^e; — le 111^e remplacera le 402^e à la 133^e Division; — le 165^e remplacera le 258^e à la 29^e Division qui recevra en outre le 351^e.

30 mars.

Cette nuit, l'escadrille du 1^{er} Groupe de bombardement de Malzéville a bombardé avec succès la gare de Maizières-les-Metz.

Liaison des armées ce matin. Ce sera ma dernière sans doute. Je donne des instructions sur les points suivants :

1^o Tenir la main à ce que les points d'appui principaux des deux premières positions du front aient des garnisons permanentes; *se reporter aux ordres déjà donnés à ce sujet.* Ceci s'applique particulièrement à la VII^e Armée pour la région de Thann.

2^o Mes prescriptions relatives aux liaisons des officiers des Etats-Majors ne sont pas strictement observées. On ne voit pas périodiquement dans les tranchées de première ligne des officiers des Etats-Majors de brigade, division, corps d'armée, armée, comme j'en ai donné l'ordre.

3^o Diriger l'instruction de détail en tenant compte des derniers enseignements de Verdun : infiltration par groupes cherchant plus particulièrement des positions d'écharpe et de flanc; ces groupes sont suivis par des mitrailleuses, dès qu'ils

ont pu s'accrocher en un point avancé et y remuer un peu de terre. — Cette infiltration permet de dessiner peu à peu l'ossature d'une ligne avancée, que l'infanterie vient occuper, le moment venu.

4° S'assurer que les batteries de campagne du front ont en permanence près des pièces le personnel nécessaire pour que les tirs de barrage puissent être déclenchés instantanément sur la demande de l'infanterie.

Au Conseil des Ministres de ce jour, le Président de la République a signé le décret portant ma nomination de Gouverneur militaire de Paris et de commandant des Armées de Paris.

MUTATIONS DANS LE HAUT COMMANDEMENT

31 mars.

Télégramme du G. Q. G. portant les nominations ci-après :

Général Dubail au Gouvernement de Paris.

Général Franchet d'Esperey au G. A. E.

Général Mazel à la V^e Armée.

Général Gérard à la I^{re} Armée.

Je téléphone au général Franchet d'Esperey pour l'inviter à venir le plus tôt possible ; je dois lui passer le commandement à la date du 4 avril.

1^{er} avril.

J'ai à déjeuner les généraux Franchet d'Espèrey et de Villaret. Je mets le premier au courant de la situation du G. A. E. Il me remercie et me demande la permission de venir me voir à Paris. Le second m'exprime ses regrets de mon départ.

Coup de téléphone du commandant Duffour du G. Q. G. : il se fait l'interprète de tous les officiers de liaison du G. Q. G., en me disant l'impression pénible que leur a produite ma mutation.

Je reçois de différents côtés des messages du même genre. Cet ensemble de témoignages est très réconfortant : il atténue pour moi l'amertume de la mesure.

Les généraux Deprez et Bazelaire veulent aussi me voir. Je leur demande de venir demain matin. Ils se rencontreront avec le général Riberpray.

Nous avons profité du beau temps pour attaquer la pièce d'Hampont. Des coups ont été observés près du but. Mais la pièce est-elle toujours là ? Des photographies nous renseigneront demain sur ce point. Les Allemands ont vivement contrebattu nos batteries.

2 avril.

Les généraux Deprez, Riberpray et de Bazelaire viennent me faire leurs adieux et me dire leurs regrets de mon départ.

Des tirs ont été exécutés dans l'après-midi sur la pièce allemande de 380 d'Hampont : quelques coups dont 4 signalés au but (30 coups ont été tirés au signal de l'avion et 84 d'efficacité).

3 avril.

Dans la soirée, le général en Chef me demande la 154^e Division pour la région de Verdun. Elle s'embarquera dès demain matin.

4 avril.

Pendant la journée, lutte violente d'artillerie sur tout le front.

Après un violent bombardement de nos positions du sud-est de Seppois-le-Haut, suivi d'un tir de barrage sur les abords du village, les Allemands ont essayé en vain de sortir de leurs tranchées.

5 avril.

Je signe un projet d'instruction portant organisation défensive de la frontière dans la trouée de Porrentruy et plan de couverture de cette organisation, avec poussée sur le territoire suisse en cas de violation de la neutralité par les Allemands. Je l'envoie à l'approbation du général en Chef. C'est mon dernier acte de commandement au G. A. E.

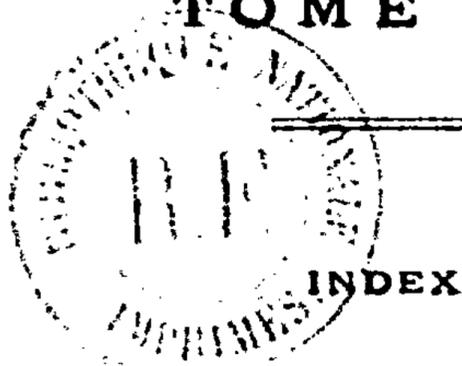
Je pars à 12 h. 45 après avoir pris congé de tous mes officiers réunis dans la cour du Q. G. Je vois des larmes dans bien des yeux. « Adieu, mon beau et vaillant Groupe de l'Est! Je te quitte le cœur serré et la mort dans l'âme de ne pouvoir te conduire à la décision. »

Arrivée à la gare de l'Est à 20 h. 30. J'y trouve ma famille, le général Clergerie et plusieurs officiers de mon nouvel Etat-Major. Après avoir donné quelques instructions pour le lendemain, je réintègre mon domicile que j'avais quitté vingt mois auparavant.

FIN DU TOME III



TOME III



	Pages
15 août 1915. — Création de la région fortifiée de Belfort	5
17 août 1915. — Visite de lord Kitchener. Prise des auteurs de Mâtte (sud-est de Sondernach)	8
18 août 1915. — Combats au Linge et au Schratzmænnelé	10
22-23 août 1915. — L'action reprend sur le front Schratzmænnelé-Barrenkopf	15
24 août 1915. — Visite du roi des Belges. — La position Linge-Barrenkopf paraissant stable, arrêt de la période offensive et organisation	18
31 août 1915. — Attaque allemande sur le front Linge-Schratzmænnelé	27
9 sept. 1915. — Violente attaque allemande sur le Schratzmænnelé (9 septembre) et l'Hartmannswilkerkopf (9 et 10 septembre)	37
26 sept. 1915. — Restrictions et prélèvements au profit des troupes d'opérations en Champagne	58
1 ^{er} oct. 1915. — Bombardement de Verdun par pièce à longue portée	65
8-9 oct. 1915. — Attaque allemande en Lorraine dans le secteur Leintrey-Reillon. Combats au bois Zeppelin	72

	Pages
12 oct. 1915. — Attaque allemande sur le front Linge-Barrenkopf	80
15 oct. 1915. — Contre-offensive française sur le bois Zeppelin. — Attaque allemande sur le front Rehfelden-Sudel. — L'ennemi s'empare du sommet de l'Hartmannswillerkopf	86
16 oct. 1915. — Combats au bois Zeppelin. — Attaque allemande sur le collet du Linge. — Nous reprenons l'Hartmannswillerkopf	88
17 oct. 1915. — Création d'écoles, dans les armées du G.A.E., pour l'instruction des cadres	91
28 oct. 1915. — Etude d'un programme d'opérations de détail à exécuter en Alsace	106
31 oct. 1915. — Des ordres sont donnés dans le G.A.E. pour la reprise de l'instruction (exercices de détail, manœuvres d'ensemble)	111
1 ^{er} nov. 1915. — Enseignements à tirer des dernières opérations en Champagne (voir aussi au 19 déc.)	112
2 nov. 1915. — Première manœuvre d'ensemble à la 51 ^e Division d'infanterie	117
8 nov. 1915. — Dispositions prises pour améliorer, pendant l'hiver, les conditions d'existence sur le front, les transports et les défenses	123
14 nov. 1915. — Visite du Président de la République	130
15-16 nov. 1915. — Visite du général en Chef	132
18 nov. 1915. — Manœuvre d'ensemble de la 3 ^e Division	134

	Pages
21 nov. 1915. — L'attention du général en Chef est appelée sur la nécessité de se prémunir contre les attaques par les gaz, — et, de nouveau, sur l'insuffisance des effectifs pour l'exécution des travaux de défense	136
23 nov. 1915. — L'insuffisance des forces de la R.F.V. est, une fois de plus, signalée au G.Q.G.	141
25 nov. 1915. — Menace d'attaque allemande par les gaz à Béthincourt et riposte	145
28 nov. 1915. — Organisation d'une région fortifiée face à la trouée de Porrentruy	149
29 nov. 1915. — Manœuvre de cadres de la 64 ^e Division	151
1 ^{er} déc. 1915. — Manœuvre de la 128 ^e Division	161
8 déc. 1915. — Manœuvre de la 27 ^e Division	170
18 déc. 1915. — Manœuvre de la 64 ^e Division	182
20 déc. 1915. — Manœuvre de cadres de la 132 ^e Division	189
21-22 déc. 1915. — Nous attaquons sur le front Hartmannswillerkopf-Hirzenstein, avec l'idée de mettre un terme aux flux et reflux dans cette région	189
28 déc. 1915. — Action offensive sur le front Rehfeld-Hirzenstein pour rectifier notre position ..	204
29 déc. 1915. — Conférence à Chantilly en présence du Gouvernement	205
1 ^{er} janv. 1916. — Nancy est bombardé par une pièce à longue portée	208
2 janv. 1916. — Manœuvre de la 15 ^e Division	210

	Pages
5 janv. 1916. — Manœuvre de la 27 ^e Division	216
7 janv. 1916. — Manœuvre de la 132 ^e Division. — Visite du Président de la République à Nancy	221
8 janv. 1916. — Attaque allemande sur le Faux-Sihl (région de l'Hirzenstein)	225
11 janv. 1916. — Bruits et indices d'une attaque sur Verdun : la R.F.V. est renforcée	227
13 janv. 1916. — Manœuvre de la 15 ^e Division	230
16 janv. 1916. — Manœuvre de la 7 ^e Division	237
19 janv. 1916. — Conférence à Chantilly avec le général en Chef	241
22 janv. 1916. — Manœuvre de la 15 ^e Division	247
24 janv. 1916. — Nouveau bombardement de Nancy par une pièce à longue portée	252
1 ^{er} fév. 1916. — Passage de la R.F.V. au G.A.C.	264
6 fév. 1916. — Visite du Président de la République et du général en Chef	270
7 fév. 1916. — Manœuvre de la 76 ^e Division	272
8 fév. 1916. — Manœuvre de la 11 ^e Division. — Bombarde- ment de Belfort par une pièce à longue por- tée (8 et 11)	273
10 fév. 1916. — Manœuvre de cadres de la 16 ^e Division	278
12 fév. 1916. — Attaque allemande sur la position cotée 766 (nord de Wisembach)	284
13-14 fév. 1916. — Attaque allemande sur les positions de l'Entrelargues (Haute-Alsace)	285

	Pages
15 fév. 1916. — Manœuvre de cadres de la 59 ^e Division	290
17 fév. 1916. — Manœuvre de la 16 ^e Division	294
18 fév. 1916. — Manœuvre de la 28 ^e Division	297
22 fév. 1916. — Attaque allemande sur le bois de Carspach (Haute-Alsace)	301
28 fév. 1916. — Attaque allemande sur les positions des étangs de Thiaville (est de Badonviller) ...	308
29 fév. 1916. — Attaque allemande sur le bois Pointu (est de Seppois-le-Haut, Haute-Alsace)	309
3 mars 1916. — Contre-attaque française dans l'Entrelargues	314
4 mars 1916. — Menaces d'attaque en Lorraine et en Alsace. — Dispositions prises. — Le D.A.L. sera ren- forcé. — Contre-attaque française dans le secteur de Thiaville	316
6 mars 1916. — Visite du général en Chef	321
15-16-17 mars 16. — Visite du général en Chef	330
19 mars 1916. — Visite du Président de la République	334
20 mars 1916. — Bombardement de Dombasle (Lorraine) par une pièce à longue portée	335
23 mars 1916. — Visite de la Commission sénatoriale	338
31 mars 1916. — Mutations dans le haut commandement	349



Librairie-Imprimerie Militaire Universelle

L. FOURNIER

PARIS — 264, boulevard Saint-Germain — PARIS

-
- Général Henri MORDACQ. — **La Stratégie. Historique. Evolution.**
1 volume in-8, 205 pages..... 7 »
-
- Capitaine DELVERT. — **L'erreur du 16 avril 1917.**
1 volume in-8, 84 pages..... 3 »
-
- Général de division REGNAULT. — **La 3^e Division d'infanterie (août 1914).**
1 vol. in-8, 300 pages, 2 cartes hors-texte..... 10 »
-
- Général de division REGNAULT. — **La conquête d'Athènes. Récit au jour le jour des opérations du corps expéditionnaire en Attique en juin-juillet 1917. — Abdication du roi Constantin. Cet ouvrage avait été interdit par la censure.**
In-8, 264 pages (2^e édition)..... 6 »
-
- Général REGNAULT. — **Les Officiers Généraux « Limogés ». Comment on leur a appliqué la loi.**
Brochure in-8, 50 pages..... 1 50
-
- Capitaine RIMBAULT. — **Propos d'un Marmite 1915-1917.**
In-8, 240 pages..... 7
-
- Général PUYFÉROUX. — **La 3^e Division d'Infanterie coloniale dans la Grande Guerre 1914-1919.**
In-8 raisin avec cartes et portraits..... 10
-
- VERDUN, d'après le tableau d'un témoin : J. F. BOUCHON, peintre du Musée de l'Armée ; texte du Capitaine DELVERT, combattant de Verdun, ancien Normand, professeur d'histoire.**
Un volume grand in-4^e raisin, 200 pages de texte et 65 reproductions en couleurs..... 100 »
-
- Général F. CANOGE. — **Guerre de 1914. — La Bataille de la Marne.**
In-8, 138 pages avec 2 cartes..... 4 50
-
- Général F. CANOGE. — **Récit succinct de la Grande Guerre 1914-1919.**
In-8, Jésus, 162 pages, 3 cartes, 22 croquis, 41 portraits 5

Envoi franco contre mandat-poste. — Le Catalogue général est envoyé sur demande.